AUTHOR:
LE SUEUR, ACHILLE

TITLE:
MAUPERTUIS ET SES CORRESPONDANTS

PLACE:
PARIS

DATE:
1897

Master Negative #

92-80748-2

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
PRESERVATION DEPARTMENT

BIBLIOGRAPHIC MICROFORM TARGET

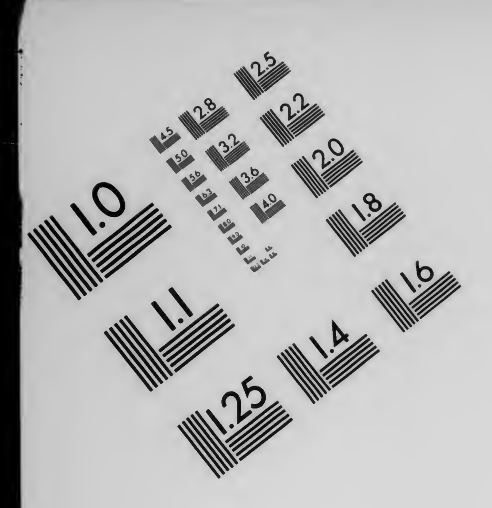
Original Material as Filmed - Existing Bibliographic Record

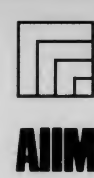
Le Sueur, A[chille]
Maupertuis et ses correspondants; lettres inédites du grand Frédéric, du prince Henri de Prusse, de Labeaumelle, du président Henault, du comte de Tressan, d'Euler, de Kaestner, de Koenig, de Haller, de Condillac, de l'abbé d'Olivet du maréchal d'Écosse. etc. ... Paris, Picard, 1897.
448 p. port. 23 cm.

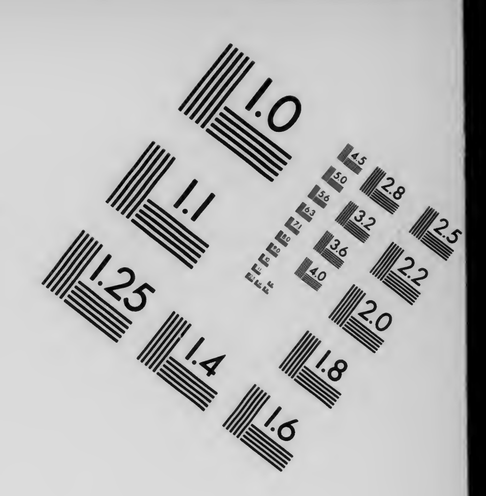
Restrictions on Use:

TECHNICAL MICROFORM DATA

FILM SIZE: 35m REDUCTION RATIO: 11x
IMAGE PLACEMENT: IA (IIA) IB IIB
DATE FILMED: 9/17/92 INITIALS SS
FILMED BY: RESEARCH PUBLICATIONS, INC WOODBRIDGE, CT





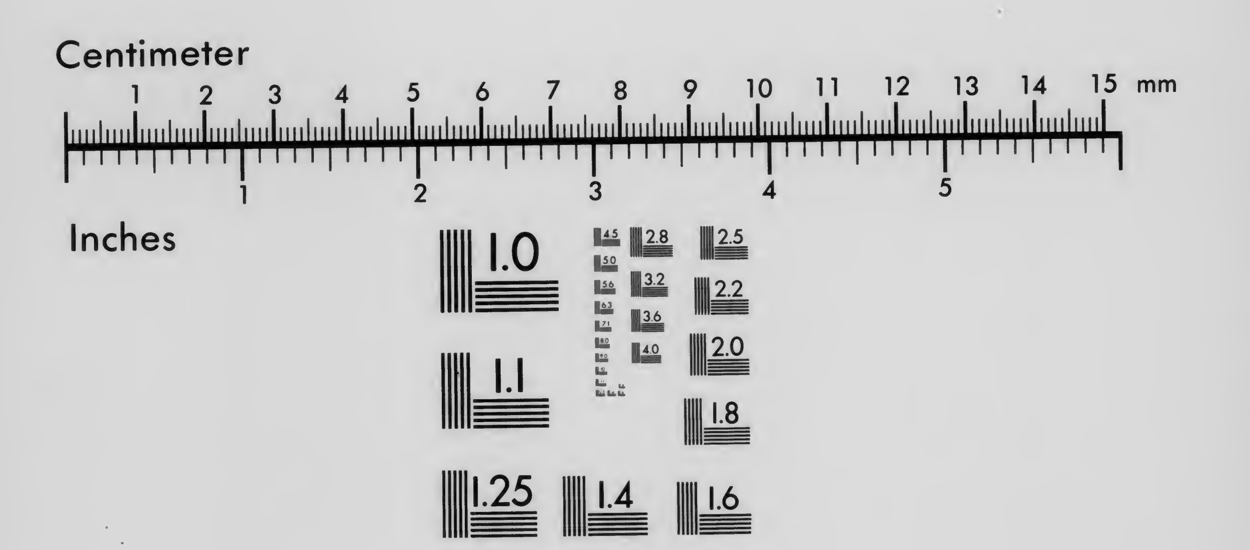


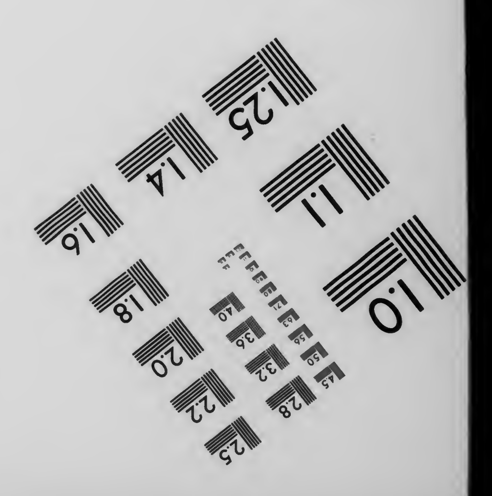
AIIM

Association for Information and Image Management

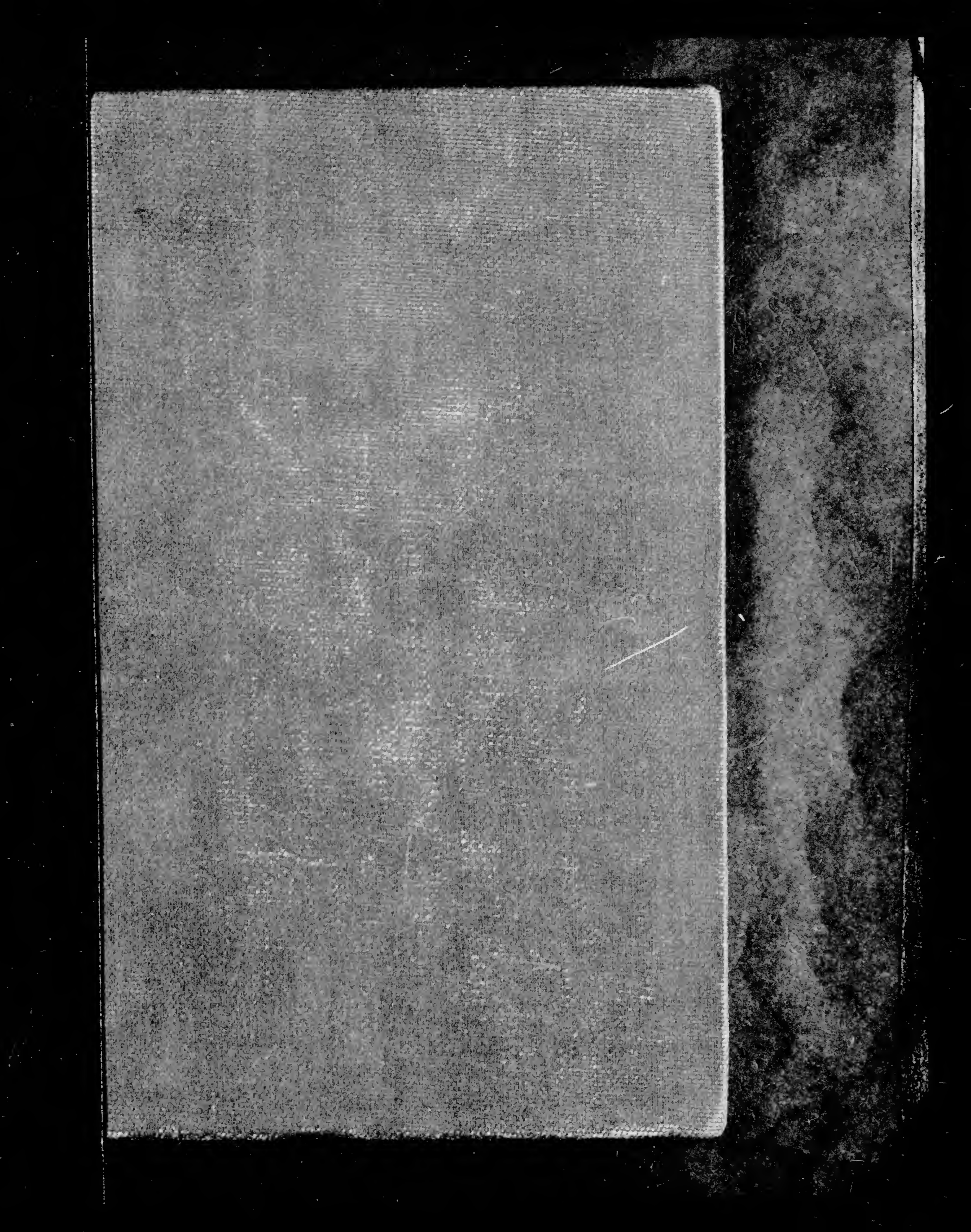
1100 Wayne Avenue, Suite 1100
Silver Spring, Maryland 20910

301/587-8202





MANUFACTURED TO AIIM STANDARDS
BY APPLIED IMAGE, INC.



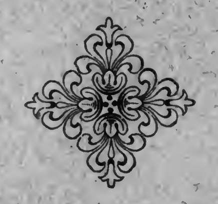
MAUPERTUIS

ET

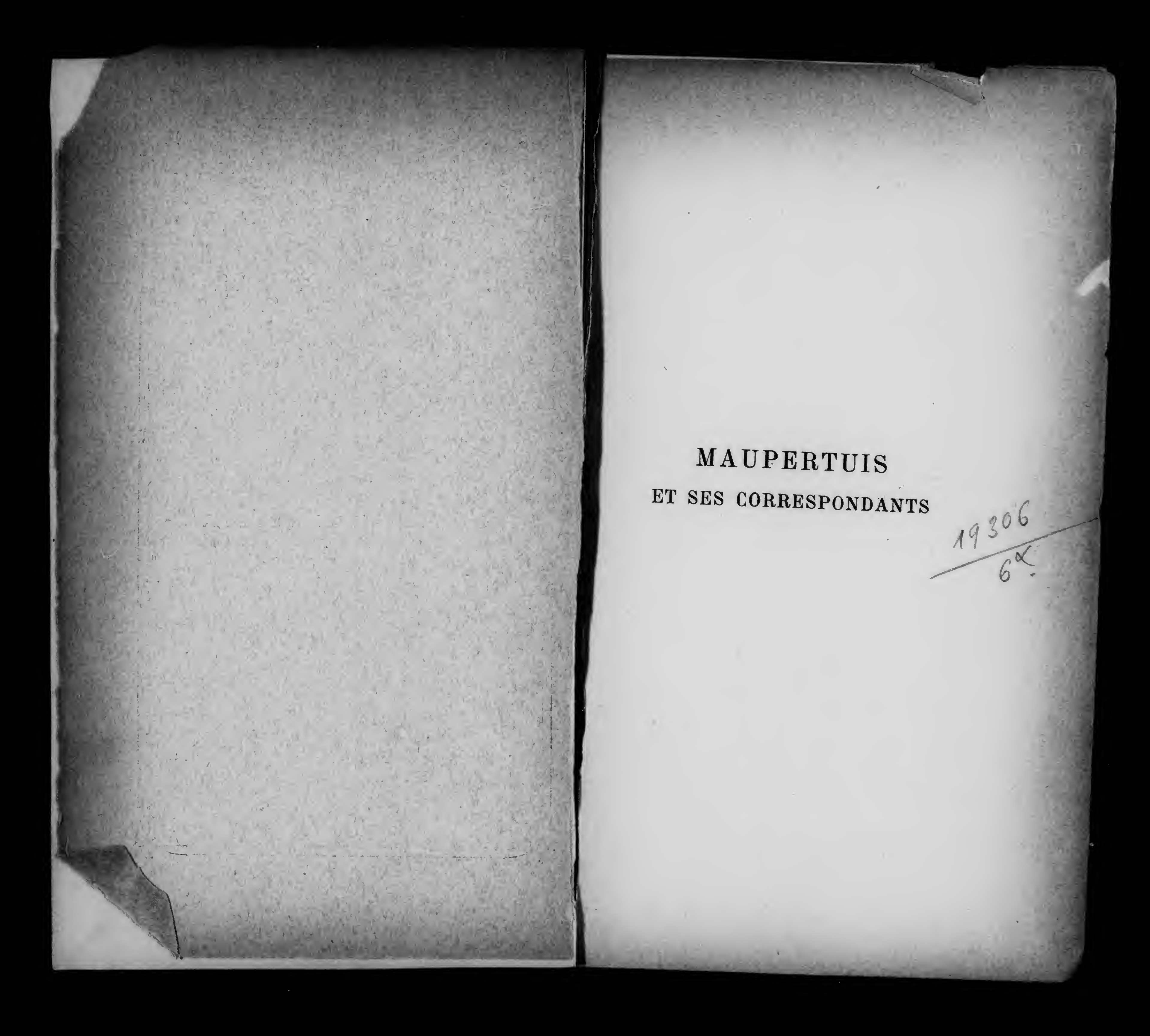
SES CORRESPONDANTS

LETTRES INÉDITES
DU GRAND FRÉDÉRIC, DU PRINCE HENRI
DE PRUSSE, DE LABEAUMELLE,
DU PRÉSIDENT HENAULT, DU COMTE DE TRESSAN,
D'EULER, DE KAESTNER, DE KŒNIG,
DE HALLER, DE CONDILLAC, DE L'ABBÉ
D'OLIVET, DU MARÉCHAL D'ÉCOSSE.
ETC., ETC., ETC.

Par M. l'abbé A. LE SUEUR
CURÉ D'ÉRONDELLE



PARIS
ALPHONSE PICARD ET FILS, ÉDITEURS
82, Rue Bonaparte, 82
1897



MAUPERTUIS

ET SES CORRESPONDANTS

IMPRIMATUR.

Z. LIÉNARD, Vicaire Général.

Atrebati, 15 Octobris 1896.

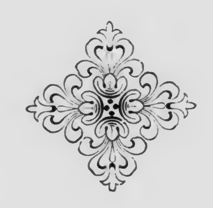


MAUPERTUIS

MAUPERTUIS
ET
SES CORRESPONDANTS

LETTRES INÉDITES
DU GRAND FRÉDÉRIC, DU PRINCE HENRI
DE PRUSSE, DE LABEAUMELLE,
DU PRÉSIDENT HENAULT, DU COMTE DE TRESSAN,
D'EULER, DE KAESTNER, DE KŒNIG,
DE HALLER, DE CONDILLAC, DE L'ABBÉ
D'OLIVET, DU MARÉCHAL D'ÉCOSSE.
ETC., ETC., ETC.

Par M. l'abbé A. LE SUEUR
CURÉ D'ERONDELLE



MONTREUIL-SUR-MER
IMPRIMERIE NOTRE-DAME DES PRÉS
1896

PRÉFACE

Une heureuse circonstance nous a mis entre les mains une partie de la correspondance de Maupertuis avec les grands personnages et les savants de son temps. Ces lettres sont restées plus d'un siècle ensevelies sous la poussière de la bibliothèque du château d'Estouilly[1]. L'amitié du comte de Vaudrimey-d'Estouilly nous a permis d'en prendre connaissance, et l'intérêt qu'elles nous ont paru avoir pour l'histoire et la science nous a poussé je n'oserais dire inconsidérément, mais instinctivement à les publier.

Comment ces lettres se trouvent-elles dans les archives de ce château? Le voici. La Condamine habita longtemps ce château qui appartenait à son beau-frère ; il avait épousé lui-même une demoiselle d'Estouilly, sa propre nièce, fille de sa sœur cadette et de Monsieur d'Estouilly. A partir de la mort de son beau-frère et de son mariage, il y fit, chaque année, de très longs séjours et d'heureuses améliorations. En mourant La Condamine laissa ses biens, sa

[1] Petit village de cent habitants, sur les bords de la Somme, à l'extrémité du département de ce nom et proche la petite ville de Ham.

et l'empêcha de donner suite à son projet de publication. Sept mois après sa rentrée à Paris, il succombait, en sorte que rien ne fut publié. Ses manuscrits passèrent, à sa mort, dans la succession, laissée à ses enfants, puis à des petits-neveux, qui n'en firent aucun cas. Ce n'est qu'en 1854, presque cent ans après la mort de la Beaumelle, qu'un de ses arrière-neveux, M. Maurice Angliviel, bibliothécaire du dépôt de la marine, au Havre, et héritier des manuscrits de son oncle, retrouva le manuscrit de la Vie de Maupertuis et le publia chez les libraires Le Doyen et Meyruel. Il retrouva en même temps la copie d'une grande partie de la correspondance de Frédéric avec Maupertuis et la publia à la suite de la Vie du Président de l'Académie de Berlin. C'était le commencement de la copie de la dame, dont il a été parlé plus haut : mais cette copie était défectueuse, fantaisiste même, comme le fit remarquer à l'éditeur, dans ce temps-là, M. Feuillet de Conches, qui en possédait, nous ne savons comment, les originaux, légués à La Condamine.

Or le reste, très considérable, de la correspondance que nous donnons ici n'a jamais été publié, ni même copié, parce que si cette copie eût existé, elle se fût trouvée dans les papiers de la Beaumelle ou ailleurs : or elle ne fut jamais retrouvée. M. Maurice Angliviel, qui connaissait tous ces détails, fit, alors, de nombreuses recherches dans ses papiers de famille, auprès des héritiers des personnages qui avaient correspondu avec Maupertuis et de la dame en question, pour retrouver cette copie. Ses recherches restèrent infructueuses. C'est lui-même qui nous l'apprend dans une lettre rectificative qu'il envoya à ses imprimeurs au sujet de la copie des lettres du roi de Prusse déclarée et reconnue défectueuse et fantaisiste par M. Feuillet de Conches, après confrontation avec les originaux qu'il possédait [1].

Nous sommes donc fondé à croire et nous pouvons affirmer qu'il n'existe pas de copie de nos lettres, que celles-ci sont authentiques, conformes aux originaux que nous avons eus entre les mains et qu'elles n'ont jamais été lues ni publiées par personne depuis 1773, comme l'attestent M. de Vaudrimey [2], la lettre de M. Angliviel, et l'état et le classement méthodique dans lesquels nous les avons trouvées nous-même [3]. Elles sont assez intéressantes pour que M. Angliviel, s'il en eût retrouvé la copie (ou ceux

[1] Lettre de M. Maurice Angliviel à M. Le Doyen libraire et à M. Ch. Meyruels imprimeur-libraire, sur les lettres de Frédéric et de Maupertuis, imprimée à la fin de la Vie de M. de la Beaumelle 1856. — Bibliothèque nationale L^{27} 13823.

[2] J'atteste que Monsieur l'abbé le Sueur, curé d'Erondelle, a copié ici-même les lettres ci-jointes sur les originaux qui, à notre connaissance, n'ont été communiquées à personne jusqu'ici.

Estouilly, le 18 octobre 1894.

Comte de Vaudrimey d'Avout.

[3] De plus, toutes les recherches que j'ai faites personnellement à la bibliothèque nationale, dans les différents recueils de bibliographie étrangère, sont restées infructueuses.

qui en seraient les détenteurs) en ait fait la publication.

Aussi bien si les correspondants de Maupertuis sont éminents, certains illustres par leur naissance, leur génie ou par leur science et leur caractère, la personne elle-même de Maupertuis est loin d'être banale. Sans avoir l'envergure d'un homme de génie, Maupertuis avait certes celle d'un homme de talent et le rôle qu'il joua en Europe, devant le monde savant, est tout au moins considérable. Qu'il y eut en lui un grand fonds d'orgueil, d'ambition, une idée exagérée de sa personne et de sa science, on ne saurait le nier : mais qu'après avoir dégagé ce qu'il y eut d'exagéré dans ses idées et dans sa personnalité, on atteigne ce côté de l'homme qu'on appelle l'esprit, la valeur scientifique, le talent pour les mathématiques, la géométrie, la physique, l'astronomie, la philosophie, on se trouve en présence d'une personnalité bien accentuée, bien définie. Sans doute ses découvertes n'ont été ni nombreuses ni bien marquantes. Beaucoup de ses confrères comme Leibnitz, Newton, Réaumur, Huygens ont fait des découvertes plus importantes qui conservent aujourd'hui encore toute leur valeur scientifique. Il n'en a pas moins passé pour un des meilleurs savants de son temps, aux yeux de beaucoup d'hommes supérieurs comme Euler, Haller, Kœnig, Kaestner et autres.

Maupertuis n'a pas l'envolée du génie de

Leibnitz, son esprit ne lance point d'éclairs comme celui de Newton. Au fond ce n'est qu'un astre de deuxième grandeur. Sa théorie du moindre mouvement le prouve surabondamment.

Son rôle cependant fut des plus brillants et il faut avouer qu'il sut le remplir, qu'il ne tint point à lui que tous les savants de l'Europe ne vinssent converger autour de l'astre-roi, qui s'appelait Frédéric II.

Toute sa correspondance nous le montre à l'affût d'une renommée qui commence, d'un nom qui s'impose, d'un travailleur qui perce, d'une découverte qui bouleverse, d'un talent qui s'affirme, pour les saisir au passage, au profit et à la gloire de l'Académie de Prusse et de son brillant protecteur. Sur ce point, il fut vraiment digne de l'amitié du roi-poète et de la haute situation qu'il en avait reçue. Frédéric, de son côté, sentait de toutes les forces de son génie, qu'il devait ajouter à son prestige de guerrier habile et heureux, celui de protecteur des sciences, si en honneur en Europe, au XVIIIe siècle.

Maupertuis devait à son voyage en Laponie, plus encore qu'à ses travaux, l'honneur d'être sacré célèbre par toute l'Europe. Ce voyage avait-il donné tous les résultats que l'Académie des sciences de Paris et l'Europe elle-même en avaient attendus, il serait fort téméraire de l'affirmer et toutes les découvertes, les travaux, faits depuis, ont laissé bien loin derrière eux

cette entreprise scientifique du XVIII[e] siècle, qui, en définitive, ne manquait pas alors de réelles difficultés et marquait chez ses auteurs un besoin et une recherche puissants de la science physique et géométrique.

Frédéric profita de la célébrité momentanée et accidentelle de Maupertuis pour se l'attacher par l'offre de la Présidence de son Académie, qu'il voulait réformer. Maupertuis, malgré quelques tergiversations d'ordre particulier, accepta avec empressement cette situation supérieure. Aussi bien les ennuis et les humiliations qu'éprouvait alors son orgueil grandissant, le manque d'égards qu'il croyait surprendre chez ses confrères et même chez les grands et à la Cour, et finalement ce fonds d'humeur noire, de mécontentement de soi-même et de tout, ce coin d'âme plein de tristesse et d'inquiétude qui constituent l'arrière-plan de la personnalité de Maupertuis, le décidèrent-ils à quitter la France et à accepter la présidence de l'Académie royale de Berlin.

La tâche était délicate : Frédéric, mécontent des anciens académiciens, désireux de voir la renommée de son Académie l'emporter sur celle des autres pays et en particulier celle de France, voulait remplacer les anciens par de nouveaux, pris un peu partout, mais de réputation scientifique bien établie. Maupertuis dut certainement, à un moment donné, s'épouvanter de cette tâche énorme et difficile, qui lui

était imposée par un prince de génie, dans un pays étranger; mais les promesses de Frédéric l'emportèrent sur ces considérations et il partit. Collé prétend qu'il se fit demander, parce qu'il « ne pouvait plus rester à Paris, qu'il se plaisait là où il n'était pas et que la réputation des autres lui faisait douleur. » Cela n'est pas prouvé et n'est pas invraisemblable. Collé, du reste, n'est pas tendre pour Maupertuis. Dans son article nécrologique, il l'assomme tellement qu'il n'en reste plus que des miettes. Pour lui, sa réputation était fausse. Dévoré d'envie et de la soif de la réputation, il a tout fait, tout sacrifié pendant sa vie « pour en usurper une qui n'a pas longtemps duré et à laquelle il a survécu quoiqu'il ne soit pas mort fort âgé. » Il le représente comme un orgueilleux, plein d'intrigue et d'audace, qui se louait lui-même et se faisait louer « par un tas de grimauds subalternes, par un nombre prodigieux de sots, par des femmes de qualité auxquelles il persuada d'apprendre la géométrie. » Il le montre encore comme un homme détesté de tous : « il fut bientôt en horreur, dit-il, à tous les gens de lettres de ce pays (la France) et un objet de pitié pour les honnêtes gens et les gens sensés auxquels son extérieur singulier, des distractions affectées et un ton de maître n'en imposent point. » Non content d'aplatir l'homme, Collé démonétise le savant. « Je lui ai entendu dire dans ma grande jeunesse qu'il n'avait jamais lu Molière. Sa singularité en a menti, il

ne s'est jeté dans les hautes sciences et n'a appris la géométrie qu'à plus de trente ans ; j'ai entendu dire à de grands géomètres qu'il ne savait de géométrie que ce que les grands écoliers peuvent en savoir et qu'il n'avait jamais rien trouvé. » Le philosophe est aussi maltraité que le géomètre. « M. de Maupertuis a donné au public des lettres et des ouvrages philosophiques, où il n'y a point de philosophie, à ce que disent les maîtres, mais dans lesquels tout le monde peut voir beaucoup d'idées extravagantes qui sont ingénieusement relevées dans le docteur Akakia. Ses œuvres, quand elles parurent, il y a quelques années, ne firent nulle espèce de sensation. Sa réputation était déjà enterrée et c'est le sort de toutes les réputations usurpées et qui ne posent sur rien[1]. » C'est une exécution en règle, mais une exécution injuste en grande partie, car si Maupertuis eût été aussi nul que le dépeint Collé, Frédéric l'eût-il choisi pour en faire un des personnages les plus considérables de son royaume ? Mais Collé exagère toujours la vérité ou ne l'examine qu'à son seul point de vue, ce qui fait qu'il est souvent injuste. Toutefois on ne peut nier que telle était la réputation de Maupertuis parmi certains de ses collègues, au moment de son départ de France.

Plein d'orgueil et de suffisance, ambitieux,

[1] Collé, *Journal*, tome III, page 188.

inquiet, malheureux et se forgeant à lui-même ses chaînes et ses tristesses, insupportable même à ses amis par ses prétentions et sa susceptibilité, il mécontentait tous ceux qui l'approchaient. Il avait commencé par entrer dans les mousquetaires gris, en 1718, jusqu'au moment où il fréquenta le café Procope, en 1722, sous les auspices de Lamothe-Houdart, qu'il parvint à remplacer, en 1731, comme chef de la réunion littéraire qui se tenait dans ce lieu célèbre. Son goût le porta vers les mathématiques, fort en honneur à cette époque. Quoi qu'en dise Collé, il apprit la géométrie avec Nicole et fut reçu dans l'Académie des sciences, en qualité d'adjoint géomètre, le 11 décembre 1723, puis associé astronome. S'il était ambitieux, il était aussi fort désireux de s'instruire. Comme presque tous les hommes célèbres de son temps, il voyagea : comme eux aussi il voulut voir, visiter et étudier l'Angleterre. Londres lui ouvre les portes de son Académie et l'inscrit sur la liste de ses membres. Il visite aussi la Suisse, s'arrête longtemps à Bâle, où il se lie avec les Bernouilli, célèbres dans toute l'Europe. De ses séjours à l'étranger Maupertuis rapporta des connaissances nouvelles, des amitiés solides, qui commencèrent sa réputation. C'est alors qu'il soulève, au sein de l'Académie des sciences de Paris, la grosse question de l'aplatissement des pôles et fait prendre la décision de demander au roi d'envoyer une mission au pôle Nord pour

y déterminer la figure de la terre. Maurepas, en 1736, le choisit pour chef de cette entreprise, exécutée avec beaucoup de diligence, dont le succès ne répondit pas tout à fait aux espérances qu'on en avait conçues. On devra plus tard en faire la confirmation par une seconde expédition au pôle Sud.

A son retour du pôle Nord, dit Collé, « Maupertuis s'attribua seul toute la gloire des calculs et des opérations de M. Clairaut qui avait tout fait. Il se fit peindre avec le globe de la terre qu'il aplatissait [1]. » Son orgueil allait jusqu'à l'injustice. Le cardinal de Fleury fit distribuer 100 pistoles de pension à tous les membres [2] de l'expédition et 120 à Maupertuis. Celui-ci les refusa, considérant, dit son biographe la Beaumelle, « que ses travaux n'étaient pas assez payés. » Dès lors il se croit une puissance et un génie. Il est certain qu'il devint insupportable à ses confrères, envieux de leur réputation. Son voyage en Laponie l'avait placé au premier rang, mais il en abusait un peu trop. Et s'il acquit, par ce voyage, quelqu'éclat, aux yeux de l'Europe, il le paya des moqueries, des sarcasmes, des haines même de certains de ses confrères et de beaucoup de ses concitoyens. C'est alors que Frédéric vint, fort à propos, le sortir de ce milieu

[1] Ce portrait est bien connu : il a été gravé par plusieurs artistes.

[2] Les trois membres de l'Académie des sciences, désignés pour l'expédition au pôle Nord, furent Maupertuis, directeur, Clairaut et le Monnier.

qui aigrissait son caractère, en amoindrissant son talent, en le niant par la discussion. Qu'il se soit fait demander par le roi de Prusse ou que ce prince lui ait fait spontanément des offres, la chose est de peu d'importance. Ce qui paraît le plus évident c'est que tous deux, le maître et le serviteur, trouvaient leur compte dans ce choix. Frédéric avait besoin d'un homme qui pût se targuer, aux yeux de l'Europe, d'avoir accompli, par amour pour la science, une expérience de la plus haute valeur : son Académie de Berlin l'emportait ainsi sur les autres. Et Maupertuis voyait alors son orgueil satisfait et flatté par l'amitié d'un roi philosophe et guerrier, par une situation élevée qui lui permettrait peut-être de diriger, en Europe, le mouvement scientifique. Frédéric, son choix une fois fait, se montra bon prince et fin diplomate, il s'attacha son nouveau Président par des bienfaits, des honneurs, par une amitié constante, une confiance qui ne se démentit jamais. Il le retint à sa Cour par des liens sacrés, par un mariage inespéré et brillant avec une demoiselle [1] d'honneur de sa sœur. Maupertuis se montra toujours reconnaissant d'aussi éclatantes faveurs ; il resta toujours à l'égard de Frédéric l'homme dévoué, l'ami fidèle, le courtisan parfait. Quand on lui demandera comment il a pu changer de maître :

[1] M[lle] Éléonore de Borck, grande-maîtresse de la maison de Son Altesse M[me] Amélie, sœur du roi de Prusse. La famille était une des plus considérables de la noblesse prussienne.

« Ah ! répondra-t-il, vous n'avez point vu le roi de Prusse. Il n'est point d'homme qu'il ne s'attache, quand il voudra se l'attacher. » Mais malgré lui, au milieu des grandeurs, des honneurs, de la situation exceptionnelle dont il jouissait à Berlin, l'ennui et l'inquiétude l'avaient suivi et le harcelaient sans cesse, sans trêve ni merci. Cette tristesse de l'esprit, dont il souffrit toute sa vie, le torturera à Berlin, comme en France ; rien ne le satisfera. Sans cesse il pensera à la mésestime qu'il emporta de France, à la désapprobation de ses amis comme le président Henault. Frédéric aura beau le dédommager de la perte de ses pensions par de nombreux bienfaits, l'honorer de la plus sincère confiance, rien ne pourra le contenter ; sans cesse il roulera son rocher, qui sans cesse aussi retombera lourdement comme celui de Sisyphe. Nouveau Tantale, il essaiera d'étancher sa soif de domination, son orgueilleuse avidité de s'imposer sans conteste comme un génie nouveau, sans arriver à l'apaiser. C'est que ses ennemis, de leur côté, ne désarmaient pas et se chargeaient, par leurs sarcasmes et leur fine ironie, d'aiguillonner cette inquiétude et cet orgueil. Maupertuis en était arrivé à considérer, comme son ennemi personnel, tout savant qui ne pensait pas comme lui ou qui ne le défendait pas avec assez de conviction.

Ses plus terribles ennemis furent Kœnig, Voltaire et Diderot.

Kœnig eut le tort de ne pas admirer une théorie assez médiocre sur la moindre action et d'en discuter scientifiquement la valeur. Maupertuis avait la prétention d'avoir trouvé un principe universel d'où partent les lois et d'où dépendent tous les mouvements des substances corporelles, celui de la moindre action. Il démontrait que dans tous les changements qui arrivent, la somme des produits de la masse d'un corps multipliée par l'espace qu'il parcourt et par la vitesse avec laquelle il le parcourt, est toujours la plus petite possible. Kœnig, paraît-il, était un esprit ardent, il n'admettait pas ce principe tel que Maupertuis le formulait : de plus, il eut l'audace, dans sa réfutation, de citer un fragment d'une lettre de Leibnitz à Hermann, dans laquelle le célèbre philosophe disait avoir remarqué que dans les modifications du mouvement, l'action devient ordinairement un maximum ou un minimum. Maupertuis n'avait donc pas la primeur de cette invention. Il n'en fallut pas davantage pour exciter le courroux du Président. Kœnig, de l'avis de tous, était un mathématicien de premier ordre. Leibnitz était un génie aussi vaste que mesuré, fort en discussion encore surtout chez les esprits médiocres : n'en était-ce pas assez pour mettre Maupertuis hors de lui ? Aussi bien n'aimait-il pas Leibnitz et semblait prendre parti contre lui dans son célèbre procès contre Newton, au sujet de sa découverte du calcul différentiel. On raconte qu'en

1750 Kœnig se trouvait avec le comte Algarotti dans le cabinet de Maupertuis au moment où ceux-ci parlaient du fameux procès sur la découverte des infiniment petits. Maupertuis ne se gêna pas pour dire que Leibnitz n'avait répondu que des injures aux lettres de Newton, imprimées par ordre de la société royale de Londres, chargée de trancher le procès (ce qu'elle fit du reste en faveur de son compatriote). Kœnig soutint aussitôt que Leibnitz, prévenu par la mort, n'avait pas eu le temps de développer ses raisonnements. Il cita sur-le-champ des dates de la publication du recueil et de la mort de Leibnitz[1]. Ces dates furent contredites par le livre qu'on avait sous la main. Piqué du démenti, Kœnig s'échauffe, s'emporte ; il assure qu'il a vu les découvertes de Leibnitz apostillées par lui avec leurs dates. Maupertuis répond que de pareils témoignages n'ont aucune force parce qu'on peut dire que Leibnitz avait mis les dates qu'il avait voulu. Kœnig lui répliqua aussitôt : Vous avez beau faire, mon pauvre ami, vous n'ôterez rien à sa gloire. Maupertuis lui dit qu'il l'insulte et le congédie.

Que les choses se soient passées de la sorte, il n'importe. La guerre est déclarée et c'est Leibnitz qui en est la première cause. Maupertuis va exiger de Kœnig l'original de la lettre de Leibnitz à Humann. Leibnitz sera désormais son cauchemar : il n'aura de repos que lorsqu'il aura fait de nombreuses démarches, plus ridicules les unes que les autres, pour acquérir la certitude du mensonge de Kœnig. Il n'est pas loin de considérer Leibnitz comme son inférieur, surtout depuis que l'Académie de Londres lui a donné tort, comme si Newton et Leibnitz n'avaient pas pu trouver la même découverte, se rencontrer seulement dans le fond des choses.

[1] Cette querelle sur le calcul différentiel couvait depuis 1699 et éclata en 1711. Les pièces de ce procès furent imprimées vers 1713, on dit que la perte de ce procès hâta la mort de Leibnitz qui arriva le 14 novembre 1716. La philosophie lui fut alors de bien peu de secours.

C'était du reste l'avis de beaucoup de savants qui avaient remarqué que l'infiniment petit, dans Leibnitz, avait un caractère plus commode et d'un plus grand usage que le caractère employé par Newton et surtout que l'appellation n'était pas la même; ce que l'un appelait fluxions, l'autre le nommait différence. Mais Maupertuis en avait décidé autrement et sa haine se déchargea sur Kœnig qui osait prendre ouvertement parti pour Leibnitz contre lui, dans une découverte qui lui appartenait en propre. Kœnig répondit que cette lettre avait été adressée au professeur Humann et que lui Kœnig l'avait lue et en avait pris copie. De plus Kœnig, voyant la tournure que prenait cette querelle, réserva certains côtés du principe. En même temps qu'il revendiquait la primauté d'invention, il voulait en discuter scientifiquement certaines applications. Maupertuis ne mit plus de bornes à sa colère ; il alla jusqu'à se servir de la justice du roi

de Prusse pour faire constater, à l'aide de perquisitions honteuses, que les originaux des lettres contestées n'existaient pas : il fit rendre enfin, par son Académie, un jugement qui déclarait supposées les lettres de Leibnitz. Ce jugement confirmait le mensonge flagrant de Kœnig. Celui-ci envoya sa démission et la guerre fut publique. Kœnig publia en 1752 un appel au public du jugement de l'Académie de Berlin, puis une défense de son appel au public, en 1753. Ce fut alors qu'Euler entra en lice. Il prit violemment la défense de Maupertuis, qui a l'air d'avoir peur de combattre à ciel découvert, dans une dissertation sur le principe contesté. C'étaient de violentes batailles et des injures déguisées pour rien, car ce principe n'a jamais eu une grande valeur scientifique, il n'est qu'un simple corollaire des lois de la mécanique. Kœnig eût mieux fait de laisser en repos Maupertuis et sa découverte.

Comme on peut le voir dans les lettres qui ont trait à cette querelle, Kœnig paraît de bonne foi : il est prêt même à reconnaître qu'il s'est trop avancé au sujet de la découverte antérieure de Leibnitz. Il connaît l'orgueilleuse susceptibilité de Maupertuis et il va même jusqu'à lui dire, que « quand même de malheureuses apparences lui auraient nui dans son esprit, cela ne doit pas retomber sur ses sentiments. » C'est que Kœnig se croit l'ami de Maupertuis. Ils correspondent assidûment depuis longtemps et amicalement. « Recevez, lui dit Kœnig dans une de ses lettres, d'un ami les compliments les plus sincères qu'il doit autant aux vertus de votre cœur qu'à votre esprit et à vos lumières. » Il lui dira encore : « Quoi que vous eussiez pu faire, le souvenir de cette probité que je vous ai toujours reconnue, se serait toujours maintenu dans mon âme avec une estime infinie pour vous. » Il va même jusqu'à lui dire qu'il est le seul homme dont la façon de penser lui a paru faite pour la sienne.

Tout cela a fort l'air d'être de la franche amitié ; mais chez Kœnig l'amitié n'empêchait pas la science de parler, de critiquer même les écrits de ses amis. Il ne se fit pas un cas de conscience, en parlant de la découverte de Maupertuis, de faire ses réflexions, ses réticences, qui ne plurent pas à son Président. Tout est là : Maupertuis a été froissé de certaines réflexions qui lui ont semblé de nature à contester la force de sa découverte. De là un ton aigre-doux dans les lettres qui suivront. Kœnig pourtant ne se départira pas de sa première ligne de conduite. Il dira ce qu'il pense, mais il le dira avec le respect, l'amitié et l'estime qu'il a pour Maupertuis. Il semble que le droit de discussion permettait cette franchise et que l'ami pouvait protester de ses sentiments tandis que le savant contestait les idées d'un autre savant. Dans toute cette lutte Kœnig reste courtois, aimable même ; il ne comprend pas tout

ce bruit pour rien. Et puis, dit-il, « quand même Leibnitz aurait eu l'intuition de cette découverte, pourquoi Maupertuis n'aurait-il pas pu l'avoir à son tour? » Ne semble-t-il pas, ajoute-t-il, « qu'une telle rencontre avec un très grand homme ne puisse que lui être honorable? » Maupertuis ne l'entend pas ainsi ; mais au lieu de discuter loyalement, il fait intervenir les autres pour le défendre. Au lieu de se montrer à face découverte, il se cache derrière les résolutions d'une Académie qu'il a à sa dévotion. Au lieu de discuter huit ou dix points capitaux relatifs à ce principe que relève Kœnig, il ne veut rien entendre; il fait écrire à Kœnig par Euler, par le secrétaire de l'Académie, qui le somme en son nom. Maupertuis va même jusqu'à dire que s'il n'y avait que lui dans l'affaire, cette affaire serait déjà terminée, mais que l'honneur des savants de l'Académie est tellement en jeu qu'il ne peut que laisser faire. Ce rôle entortillé, peu digne, ne montre pas Maupertuis sous un beau jour. Il met tout à fait en évidence ce mauvais côté de son caractère, qui s'appelle l'orgueil, la susceptibilité et la jalousie. Jamais il ne pardonna à Kœnig et lors de la mort de celui-ci, il écrira à la Beaumelle ces mots haineux : « La mort de Kœnig fait un ingrat et un fripon de moins dans le monde, mais qu'est-ce qu'un de moins dans le monde? » Ces mots font mal à entendre de la part d'un ennemi qui va bientôt mourir lui-même, hors de chez lui, dans une maison étrangère

tout amie qu'elle fût. On aimerait à voir tomber une parole de pardon de la bouche de l'homme qui aura besoin lui-même de pardon, et du savant qui excuse l'erreur, parce qu'il connaît les égarements comme les attraits de la science. Pour cela il faut de la grandeur d'âme et de la simplicité de cœur; ces deux vertus manquaient totalement à Maupertuis. Il paya cher son entêtement orgueilleux.

Son second ennemi, bien plus redoutable que le premier, le guettait, et comme le lion pose sa griffe sur sa proie et la tue du même coup, ainsi Voltaire attaqua Maupertuis et le tua net par le ridicule, dans sa diatribe du docteur Akakia. Le pauvre Président ne se releva jamais de cette attaque pleine d'une fine ironie, d'autant plus sanglante qu'elle était plus vraie. On dit que le chagrin d'avoir perdu son procès consuma peu à peu Leibnitz et le conduisit rapidement à la mort. Maupertuis devait ressembler, sur ce point, à celui-là même, dont il avait méconnu le génie. L'un fut pris de chagrin et mourut de la perte de son procès; l'autre succomba sous le poids des conséquences inattendues de sa victoire. On comprend à peine qu'un génie comme Leibnitz se soit laissé abattre par une décision dont il pouvait appeler devant d'autres tribunaux académiques.

On comprend avec évidence que la philosophie seule ne guérit pas les plaies de l'orgueil : mais on comprend moins qu'un homme qui a

triomphé de son adversaire, soit terrassé par ce même adversaire et blessé à mort par sa victoire. C'est que cette victoire n'était pas de bon aloi et, dans son orgueil satisfait, Maupertuis sentait que cette satisfaction n'était que d'apparence. Il constatait avec dépit qu'aux yeux de ses confrères, dans l'intime de leur conscience, c'était lui qui était le vaincu : en sorte que pour lui ce procès était une cause de tourment sans cesse renaissante et le docteur Akakia, au lieu de guérir le malade, envenima sa plaie et l'affecta mortellement. Euler eut beau mettre tout son talent, tout son cœur dans la défense de son Président, rien n'y fit ; le ridicule l'avait tué.

Mais comment Maupertuis s'était-il attiré les attaques d'un tel ennemi ? Ne semblaient-ils pas tous deux liés d'amitié tendre ? Voltaire l'appelait son maître, il lui avait écrit une lettre fort élogieuse, lors de son retour de Laponie. Maupertuis avait fait venir Voltaire auprès de Frédéric, qui ne sut bientôt plus comment maintenir cette amitié.

Fatalement ils devaient se jalouser en tout et toujours. Maupertuis, dans sa position acquise, devait craindre l'élévation de Voltaire et celui-ci, comme un génie qu'il était, ne pouvait souffrir la médiocrité de Maupertuis ni le voir le surpasser. La jalousie, l'envie, l'orgueil, triste apanage de ces deux tristes caractères, devaient fatalement engendrer la haine. Voltaire, lui, ne connaît pas l'honnêteté. Tous les moyens lui

sont bons pour abattre son ennemi, qui, lui, paraît honnête. La Beaumelle[1] prétend que la rupture commença par le refus de Maupertuis de mettre l'abbé Raynal de l'Académie de Berlin sur les sollicitations de Voltaire. Le biographe de Frédéric II raconte de son côté l'anecdote suivante. Un jour que le général Manstein était dans la chambre de Voltaire, où celui-ci corrigeait le style des Mémoires sur la Russie composés par cet officier, le roi lui envoya une pièce de vers de sa façon à examiner. Voltaire renvoya Manstein, en lui disant : « Mon ami, à une autre fois, voilà le roi qui m'envoie son linge sale à blanchir, je blanchirai le vôtre après. » Il paraîtrait que ce fut Maupertuis qui raconta le mot au roi, qui, de son côté, ne se gêna pas pour dire à la Mettrie qui lui parlait de la faveur de Voltaire : « Laissez faire, on presse l'orange et on la jette quand on en a avalé le jus. » Son biographe ajoute que Frédéric n'eut jamais d'autre dessein, en appelant Voltaire, que de faire corriger et publier ses ouvrages par cet auteur à la mode. C'est douteux ; mais Voltaire se vengea cruellement de son ancien maître en dévoilant la turpitude de ses mœurs privées. De plus, en attaquant Maupertuis, n'atteignait-il pas celui-là même qui le protégeait et le lui préférait à lui-même ? Aussi rien de plus sarcastique, de plus sanglant que ses satires. Il ne laisse rien

[1] Vie de Maupertuis.

dans l'ombre : il relève avec finesse les idées originales qu'il prête à Maupertuis comme celles de bâtir une ville latine, de ne point payer les médecins qui ne guérissent pas, la démonstration de l'existence de Dieu par une formule d'algèbre, le conseil de disséquer des cerveaux de géants afin de sonder la nature de l'âme, celui de faire un trou qui allât jusqu'au centre de la terre, et d'autres encore. Les amis de Maupertuis eurent beau lui reprocher les éloges et les compliments qu'il avait adressés à l'auteur du voyage du pôle Nord, ils n'empêchèrent point un éclat de rire d'un bout de l'Europe à l'autre bout. Leur dévoûment fut un trop mince bouclier contre les traits acérés d'un si terrible adversaire. Tout le monde aimait à lire ces satires où Voltaire peignait Maupertuis comme « un vieux capitaine de cavalerie, travesti en philosophe; l'air distrait et précipité, l'œil rond et petit, la perruque de même, le nez écrasé, la physionomie mauvaise, le visage plat et l'esprit plein de lui-même. » Maupertuis lui envoya un cartel, auquel Voltaire répondit par une pirouette de sa façon[1], qui prouve une fois de plus la lâcheté de ce philosophe.

Cette guerre, en jetant le discrédit sur Maupertuis, accéléra la ruine de sa santé. Comprenant enfin qu'il était la risée de l'Europe entière, que sa manière de gagner son procès avec Kœnig, manière qui consistait à forcer la main à des savants qui lui devaient leur position, à recourir à la force militaire du roi, aux approbations forcées des grands et des princes de la Cour, que cette manière avait jeté dans les esprits indépendants un doute sévère sur la droiture de sa cause, Maupertuis ne put survivre à cette honte. Frédéric eut beau lui dire : « Mettez votre esprit en repos, mon cher Maupertuis, et ne vous souciez point du bourdonnement des insectes de l'air. » Rien n'y fit. Il savait le cas qu'il fallait faire de l'amitié du roi, qui ne se gênait guère, en son particulier, pour se moquer de ses académiciens. Maupertuis dut quitter Berlin, et venir en France promener son inquiétude et son tourment, essayant de respirer l'air natal; toujours aux écoutes, interrogeant sans cesse la Condamine et la Beaumelle et ses amis sur les faits et gestes de son ennemi; se faisant renseigner sur ses voyages, redoutant l'imprévu de ses attaques et grondant ses correspondants de leur silence sur Voltaire. Celui-ci du reste ne désarma jamais; même après la mort de Maupertuis, il ne cessa de l'outrager. On reconnaît bien à ce trait la méchanceté noire de ce mauvais homme qui salit si souvent de telles noirceurs son génie merveilleux. Le roi de Prusse dut défendre lui-même la mémoire de son Pré-

[1] Monsieur : dès que j'aurai un peu de force, je ferai charger mes pistolets cum pulvere pyrio, et en multipliant la masse par le carré de la vitesse jusqu'à ce que l'action et nous soyons réduits à zéro, je vous mettrai du plomb dans la cervelle, elle parait en avoir besoin.

sident par des vers,[1] dont on ne saurait trop prendre au sérieux la sévérité, puisque, dans le fond de son cœur, Frédéric aimait Voltaire, qu'il correspondait avec lui, alors qu'il l'exilait, et qu'il finit par se réconcilier avec celui qu'il s'imaginait lui manquer[1].

Maupertuis essuya aussi les sarcasmes de Diderot. Celui-ci attaqua son Essai sur la formation des corps dans ses Pensées sur l'interprétation de la nature. Il faisait observer que le nouveau système d'Erlangen, prôné par Maupertuis, était sujet à d'effrayantes conséquences contre la Religion. Ces conséquences, comme le matérialisme, il les tire avec adresse et les présente avec force comme renversant l'hypothèse de Maupertuis, qui n'est plus qu'un athée et un matérialiste. C'était Maupertuis réfuté et condamné par lui-même. Le mauvais tour de Diderot consistait à prendre lui-même la défense du christianisme contre Maupertuis, qui n'avait pas voulu l'attaquer. Au reste dans la partie de son livre où Diderot est lisible, il copie outrageusement Bacon, dans l'autre il est ténébreux et

[1] Laissez en paix la froide cendre,
Et les manes de Maupertuis.
La vérité va le défendre;
Elle s'arme déjà pour lui,
Son âme était noble et fidèle.
Qu'elle vous serve de modèle,
Maupertuis sut vous pardonner
Ce noir écrit, ce vil libelle
Que votre fureur criminelle
Prit soin, chez moi, de griffonner.

trivial, et la Harpe a eu raison de dire « que la nature n'a jamais été plus cachée que quand Diderot s'en est fait l'interprète. » Maupertuis ne s'aperçut pas assez du mauvais tour que Diderot voulait lui jouer et il passa son temps à le réfuter, à repousser l'accusation de spinosisme, à se justifier de celle de matérialisme, et à prouver qu'une de ses propositions contenait précisément ce que Diderot exigeait pour y échapper. Cette discussion philosophique n'était point sérieuse : elle ne laissa point cependant que d'attrister Maupertuis, qui constata une fois de plus (1756) que ses ennemis cherchaient, par tous les moyens, à l'amoindrir et à « l'exécuter. »

N'avait-il pas encore excité la bile de Piron dans son éloge de Montesquieu (15 juin 1755), en rendant à celui-ci la justice d'avoir obtenu pour Piron une pension, en dédommagement d'une place à l'Académie, dont l'entrée lui avait été fermée par un scrupule mal placé de Boyer? Piron se sentit blessé par ce récit. Eh! quoi, lui disait-il, vous m'exécutez tout vivant, vous criez ainsi ma sentence à l'Europe entière ? Et Piron de l'attaquer amèrement, comme il savait le faire.

Mais pourquoi tant et de si forts ennemis? dira-t-on. Mais parce que d'abord l'homme extérieur n'était guère aimable. Maupertuis était d'une vivacité extrême qui éclatait dans sa tête et dans ses yeux, continuellement agités. Il ne s'habillait ni ne se présentait comme personne,

ce qui lui donnait un air singulier qui indisposait ceux qui l'approchaient. Parce qu'ensuite l'homme intérieur n'était pas plus séduisant. Un amour-propre trop sensible, je ne sais quoi d'ardent, de sombre, d'impérieux, de tranchant dans le caractère, une envie extrême de parvenir et de faire sa cour, d'être l'objet de l'attention et des flatteries de ses confrères ; enfin une situation exceptionnelle, prédominante, qui excitait l'envie et la jalousie, n'en est-ce pas assez pour donner l'explication de toutes les attaques auxquelles il fut en but? Mais hâtons-nous de le dire, si Maupertuis eut de terribles ennemis, il eut aussi des amis, dévoués jusqu'à la mort, les lettres que nous publions l'attestent avec évidence. La Condamine, Euler, la Beaumelle, le comte de Tressan, les Bernouilli, le grand Frédéric et le prince Henri de Prusse, son frère et d'autres encore, le consolèrent dans ses peines, le soutinrent dans ses luttes et lui adoucirent, autant qu'ils le purent, les amertumes de ses dernières années.

Voyez quelle est votre manie
Quoi ! ce beau, quoi ! ce grand génie
Que j'admirois avec transport,
Se souille par la calomnie,
Même il s'acharne sur un mort !
Ainsi, jetant des cris de joie
Planant en l'air, de vils corbeaux
S'assemblent autour des tombeaux
Et des cadavres font leur proie.
Non, dans ces coupables excès
Je ne reconnais plus les traits

La Condamine fut le plus ancien, le plus fidèle et le plus tendre de ses consolateurs. On le verra, en lisant le chapitre que nous avons consacré à leur correspondance dans un livre qui paraîtra bientôt. On connaît la constante amitié, au moins extérieure, du grand Frédéric pour son Président, dont il approuva toujours, officiellement du moins, les actes, qu'il soutint contre Voltaire et qu'il défendit même après sa mort contre les attaques grossières et déplacées de ce vil pamphlétaire. « J'aime mieux vivre avec Maupertuis qu'avec Voltaire, écrivait-il à sa sœur. Son caractère est sûr et il a plus le ton de la conversation que le poète, qui, si vous y avez pris garde, dogmatise toujours [1]. » On connaît moins la sincère amitié et l'estime particulière du frère du roi de Prusse pour Maupertuis. Le Prince Henri fut toujours un ami constant et dévoué, dans les moments difficiles qu'eut à traverser Maupertuis. A Berlin ce Prince ne dédaignait pas de venir causer avec le Président de l'Académie et dans son château de Rheinsberg il l'accueillait toujours avec la plus cordiale distinction. Ses lettres attestent la sin-

De l'auteur de la Henriade :
Ces vertus dont il fait parade
Toutes, je les lui supposais.
Hélas ! si votre âme est sensible
Rougissez-en pour votre honneur
Et gémissez de la noirceur
De votre cœur incorrigible.

[1] Lettre de Frédéric à la margrave de Baireuth.

cérité de ses sentiments. Il ne craint pas d'avouer qu'il se sent borné devant les lumières de son Président et de dire que son estime et son amitié pour lui le suivront au tombeau. Il tient à son estime, qui lui est due, écrit-il, « par l'amitié qu'il a pour lui. » Dans les moments pénibles qu'eut à traverser l'inquiet Président, le Prince le console, il lui rappelle « l'esprit de philosophie », il lui dit qu'il possède l'antidote : la fermeté, la patience et la constance d'un vrai philosophe. Avec ce secours, ajoute-t-il, « vous êtes moins à plaindre qu'à envier. » Pour le consoler de son exil de Berlin, il lui écrit « qu'on est bien partout où l'on est tranquille, » il le flatte en disant qu'il repasse leurs conversations agréables. Lui-même se sent frappé à mort de la maladie qui l'enlèvera bientôt : il se rappelle alors la fermeté avec laquelle il l'a vu soutenir une longue maladie. C'est pour lui un exemple qu'il souhaite pouvoir imiter. « Les vicissitudes de ce monde ne permettent-elles pas à chacun d'éprouver sa constance ? » Il connaît l'inquiétude du Président et il souhaite que son esprit soit exempt de peine et son corps de douleurs. Tout ce qui contribue à sa tranquillité et à son bonheur lui cause du « contentement. » A propos de l'éloge que Maupertuis fit du président de Montesquieu le Prince Henri lui adresse ses éloges, il le félicite d'avoir soutenu le principe du juste milieu, en politique, « entre le pouvoir trop étendu et la liberté licencieuse. » Avait-il tort d'ajouter : « Mais les hommes ne sont peut-être pas faits pour tant de perfections? » A propos de la mort de son ami Blumenthal le Prince découvre toutes les richesses de son cœur : il montre que les grands sont susceptibles, parfois, d'attachement véritable. Il dit sa peine et ne craint point de désavouer ce qu'il écrivait plus haut en assurant que la raison est « un faible secours pour atténuer sa peine. » Il n'a point de respect humain et il laisse couler ses larmes : non, ajoute-t-il, « la raison ne vaut rien, en ce cas, elle ne me fait point retrouver ce que j'ai perdu. » Pourquoi ne s'adresse-t-il pas alors au Consolateur suprême ? On aimerait à l'entendre prier et à conseiller à son correspondant de le faire ; mais le siècle ne veut plus de ce remède antique. A propos de la victoire qu'il a remportée sur les Autrichiens à Provy, il accepte les félicitations de Maupertuis. Mais il laisse percer toute l'amertume de son cœur. « Je mets en pratique la leçon que vous m'avez donnée, lui écrit-il, c'est de se souvenir, quand on se trouve dans certaines circonstances, que dans 80 ans il ne sera plus question de cela. » C'est de la modestie ; mais il ne faut pas oublier que ce Prince a eu à se plaindre des traitements peu fraternels que lui a fait subir Frédéric II. Celui-ci est jaloux du Prince Henri quoi qu'en dise Sainte-Beuve[1], et ses talents militaires aussi bien

[1] Sainte-Beuve prétend d'après leur correspondance que Frédéric

que sa belle intelligence offusquent son âme égoïste et orgueilleuse. On comprend dès lors la tristesse qui étreint ce cœur, on ne s'étonne plus du ton mélancolique qui règne dans toute sa correspondance. On saisit toute la tristesse qui déborde de ces lignes, écrites à Maupertuis, en réponse aux compliments de condoléances exprimés au Prince par le Président, à l'occasion de la mort de la reine mère. « L'adversité est une école où l'on apprend à supporter le chagrin ; » il ajoute ces lignes qui renferment un compliment plein de délicatesse et qui dévoilent l'élévation de son âme : « La mort de la reine me fait sentir qu'on peut éprouver le plaisir et la douleur en même temps : votre amitié m'est précieuse, je chercherai à la cultiver. » La dernière lettre que nous publions révèle encore le côté sensible, humanitaire de cette âme, qui déplore les maux de la guerre et les douleurs nombreuses qu'elle impose. Elle vaut la peine qu'on en cite tout le commencement. « Après les événements bizarres dont l'année dernière (1757) a été remplie, tout homme sensé et tous ceux principalement qui sont les témoins des maux que cette guerre cause sont en droit de souhaiter qu'elle se termine au plus tôt. C'est un sen-

n'était pas jaloux du Prince Henri, qu'il montre raisonneur, réfléchi, méthodique jusqu'au bizarre et au minutieux, ombrageux, susceptible, capable d'envie, grand en rien, sensible pourtant : c'est un esprit distingué, dit-il, mais pas un grand homme. C'est un guerrier de mérite, mais n'ayant rien d'héroïque. — *Causerie du lundi,* t. X, p. 30.

timent que je ne découvrirais peut-être pas à ces héros que la gloire conduit, que la vanité anime et qui suivent plus l'instinct de leur ambition, mais j'écris à un homme qui fait honneur à l'homme et qui souffre des calamités dont l'Europe est affligée. Ainsi je puis vous faire, en toute liberté, l'aveu qui me soulage et qui prouve plus que toutes les expressions le cas que je fais de votre cœur et de vos sentiments. » Il faut savoir gré aussi de la véritable affection que ce Prince portait à la France et de l'estime dans laquelle il tenait notre pays. Il le dit formellement : « Mon devoir m'a mis dans la nécessité de combattre contre des français, mais je ne puis croire qu'ils sont nos ennemis. J'estime la nation et je suis très fâché des combinaisons malheureuses qui nous ont mis dans la situation où nous nous trouvons les uns et les autres. » L'histoire de ces « combinaisons » nous entraînerait trop loin et sortirait de notre sujet ; mais cela fait plaisir à entendre, de la bouche d'un Prince qui n'écrivait que pour être lu de Maupertuis, de pareils éloges à notre adresse. Les sentiments du Prince Henri pour ses ennemis l'honorent autant qu'ils nous honorent nous-mêmes. Il est regrettable que nous n'ayons pas plus de lettres de lui ; mais celles que nous publions nous le montrent sous un jour assez favorable pour pouvoir vanter la grandeur, l'élévation de cette âme chevaleresque et noble. Maupertuis pouvait se sentir soutenu,

fortifié par l'estime d'un tel Prince. Certains côtés de son caractère ressemblaient à celui de Maupertuis. Comme lui il était méthodique et minutieux, comme lui aussi ombrageux et susceptible. Ces travers communs les rapprochaient autant que leurs nombreuses qualités, l'amour de l'étude, de la philosophie, du faste et de la dignité. Aussi des amitiés de cette sorte consolent de beaucoup de choses.

C'est ce qu'Euler, son fidèle correspondant de Berlin, ne cessait de répéter à son Président. Lui aussi fut un fidèle ami. Toute l'ardeur de son âme, il la mit dans la défense de son ami. Il payait sans doute de son dévoûment et de son estime la dette de reconnaissance qu'il avait contractée à l'égard de Maupertuis qui l'avait tiré du froid climat de Saint-Pétersbourg et attaché à l'académie de Berlin par des pensions et des honneurs : il suivait surtout l'inclination de son cœur et laissait parler la voix de sa conscience élevée et délicate plus encore que celle d'une vulgaire reconnaissance. Il ne craignit point de mettre tout son talent, dont le poids devait l'emporter, en faveur de Maupertuis dans son procès contre Kœnig. Ses lettres nous le montrent toujours aussi dévoué, toujours aussi empressé, toujours aussi épris de son Président, malgré son absence, malgré ses reproches même. De ce côté encore Maupertuis n'éprouva que consolation, dévoûment et compassion.

La Condamine, le Prince Henri, Euler furent, avant tout, des amis de cœur. On sent, à leur accent, palpiter ce cœur ; il y a un courant qui se dégage d'eux et va pénétrer cette âme errante et tourmentée, pour la remonter, la raisonner, l'endormir doucement, la bercer tendrement, et assoupir son mal torturant, son inquiétude. Cette pénétration d'âmes et de cœurs était d'autant plus méritoire à ces amis dévoués, que Maupertuis s'y montrait plus réfractaire : un rien l'attristait, un rien l'effarouchait, un rien fermait cette âme qui cherchait rarement à s'ouvrir, à se laisser pénétrer. Les autres amis dévoués aussi, ne le sont plus au même titre. La Beaumelle est attiré par son intérêt et son amitié avec Maupertuis ne s'entretient que par une haine commune. Elle est plus littéraire que sincère ; elle est plus accidentelle que vive. Ce n'est que vers la fin de 1752 que la Beaumelle commença à être en rapport épistolaire et d'amitié avec Maupertuis. Voltaire, qui désunit tant de gens et tant de choses, devait lier Maupertuis et la Beaumelle d'intérêt plus encore que d'amitié vraie. Le véritable lien fut la haine et l'intérêt que tous deux trouvaient dans cette association.

La Beaumelle arrêté un instant à Berlin, à son retour de Danemarck, ose toucher aux lauriers de Voltaire, qui règne en maître à la cour et à la ville. Il ne craint pas de le mordre sérieusement et de l'attaquer dans sa vanité, dans

ses Pensées[1]. Il s'attire la haine du philosophe qui n'a de repos que lorsqu'il l'a fait chasser par Frédéric. Voltaire le poursuit de sa haine jusqu'à Paris, où il parvient à le mettre en suspicion auprès de la cour et du ministre Choiseul et à le faire enfermer à la Bastille.

C'est à peu près l'époque où Voltaire se brouille avec Maupertuis : où celui-ci le fait chasser de Berlin. Bientôt Maupertuis lui-même devra quitter cette ville et promener son tourment en Europe. Voltaire l'a accablé d'ironie et d'injure dans son Akakia et le poursuit partout et toujours. Maupertuis ne sait plus où donner de la tête, quand la fortune lui envoie un auxiliaire précieux et nécessaire. Maupertuis conseillera, couvrira de sa haute personnalité, la Beaumelle qui portera les coups. Le premier se fera défendre, le second protéger : et la protection de l'un servira de réclame à l'autre et la défense de l'un augmentera la protection de l'autre. Quand bien même la Beaumelle aurait trouvé son avantage, une certaine notoriété dans cette lutte, il faut avouer, en toute justice, qu'il y déploya une vigueur d'âme peu ordinaire à cette époque. Tandis que des hommes comme Choiseul et Maurepas approuvaient du fond du cœur

[1] Voici ce qu'on lit dans les Pensées : Il y a eu de plus grands poètes que Voltaire, il n'y en eut jamais de si bien récompensés parce que le goût ne met jamais de bornes à ses récompenses. Le roi de Prusse comble de bienfaits les hommes à talent précisément par les mêmes raisons qui engagent un petit prince d'Allemagne à combler de bienfaits un bouffon ou un nain.

les coups portés à Voltaire et en riaient sous cape, sans avoir le courage, le caractère de défendre leur sentiment, s'abaissant jusqu'à frapper une victime, aux coups de laquelle ils applaudissaient intérieurement ; tandis qu'ils commettaient la lâcheté d'enfermer la Beaumelle à la Bastille, par peur de Voltaire, la Beaumelle, lui, frappait toujours son ennemi, se dressait haut et fier en face de ce colosse, plein d'hypocrites protestations et de grossiers mensonges, de calomnies mordantes et d'insinuations perfides. Le courage était du côté du plus faible : c'était le vaincu qui triomphait plus véritablement.

Voltaire, par la peur, par les mêmes haines autant que par son esprit et son merveilleux talent, tient entre ses mains Cour et ministres, philosophes et encyclopédistes. Tout ce monde est à sa dévotion. La Beaumelle, lui, est seul et désarmé ; il est obligé de compter avec les hommes et les circonstances. Il est arrêté par Malesherbes, quand il veut prendre un élan trop fort : il se trouve obligé de retrancher, quand l'attaque est trop rude ; il est forcé de se taire quand il voudrait clamer à tous les échos les forfaitures et les impostures de son ennemi. Il n'est soutenu par personne. A Paris, tous ont peur de Voltaire ou l'approuvent. La Bastille le guette s'il mord trop fort et la censure le menace de saisie s'il dit de trop dures vérités. Malgré tout, il tient bon et continue la lutte. C'est

qu'il se sent soutenu par Maupertuis, qui le défend auprès de ses amis de Paris, obtient son élargissement et se charge souvent des frais d'impression ou de déplacement. Toutes les lettres de la Beaumelle à Maupertuis éclairent d'un jour particulier tous les dessous de cette lutte célèbre. Les autres ennemis de Voltaire ont leurs partisans, les moyens de défense, de publicité que n'a pas la Beaumelle. Fréron est connu, il est réputé le chef du parti anti-encyclopédiste, il a ses feuilles pour porter au loin ses attaques et faire connaître et apprécier de quel côté se trouve le bon droit. La Beaumelle, lui, n'a que ses brochures et encore doit-il souvent les faire imprimer à l'étranger: il n'a que Maupertuis, pour l'encourager et le soutenir, arrêter même sa fougue. La Beaumelle s'égare parfois jusqu'à ne plus admettre le talent de son adversaire, jusqu'à vouloir tenter de refaire tous ses ouvrages. Il ne se contente plus de chercher et de découvrir le côté faible, critiable, erroné ou fantaisiste ; il condamne tout en bloc et émet la prétention de faire plus parfait. C'est alors qu'intervient fort à propos Maupertuis, dont l'expérience et la raison calment cette imagination exaltée, apaisent ce cœur irrité et déçu. Une lettre de lui, égarée dans la correspondance de la Beaumelle, nous donne le ton et la mesure de toutes les autres. Elle nous fait voir combien Voltaire lui est insupportable en même temps que la Beaumelle lui est nécessaire. Elle nous fait voir aussi combien ses conseils étaient précieux pour la Beaumelle et que si lui, Maupertuis, gagnait à la lutte parce que l'ennemi, harcelé par la Beaumelle, se détournait de lui, la Beaumelle trouvait souvent dans les conseils de Maupertuis le mot vrai qui portait, la note juste qui devait régner dans ses libelles et les côtés faibles de l'ennemi par lesquels il fallait l'attaquer. On voit dès lors combien cette association avait d'avantages pour l'un comme pour l'autre.

Il y a une interruption de deux années dans la correspondance de nos deux amis. C'est que de nombreux et graves événements se sont passés. Maupertuis, ennuyé, tracassé, a vu sa santé s'affaiblir : il a dû quitter Berlin. Des complications politiques surgissent en même temps et tourmentent cette âme naturellement inquiète et morose.

Frédéric attaque Marie-Thérèse et la France soutient les intérêts de l'Autriche-Hongrie. Maupertuis ne sait que faire : il est entre Frédéric, à qui il doit tout, et Louis XV, le roi de sa patrie. Maupertuis ne parle ni n'écrit. Il a peur d'être compromis aux yeux de l'un comme de l'autre. Il s'arrête à Toulouse et y séjourne quelque temps.

La Beaumelle de son côté est amoindri, vaincu : il sort de la Bastille ; Voltaire a mis la censure à ses trousses et indisposé la favorite contre lui. On l'exile à Valleraugue où il ne voit per-

sonne et ne peut écrire contre Voltaire. Sait-il au moins où se trouve Maupertuis ? Alors il y a une sorte d'accalmie, une espèce de trêve qui dure de 1756 à 1757, entre Voltaire et lui. Mais voici Maupertuis en France ; sa présence ranime l'ardeur de la Beaumelle et la haine de Voltaire. Celui-ci ne laisse jamais refroidir sa haine et Maupertuis ne pardonne pas l'espèce de discrédit où l'a jeté Voltaire en Europe. Il attise toujours la haine de convention de la Beaumelle, car il entrait dans la colère de ce dernier plus d'orgueil inassouvi, d'envie non satisfaite et d'espérances non réalisées que de vraie haine.

La Beaumelle était flatté de trouver, dans le Président de l'Académie de Berlin, un appui si élevé. Et puis se mesurer avec un ennemi aussi redoutable que Voltaire, qui daignait lui répondre, prendre au sérieux ses insinuations et ses attaques, n'était-ce pas le comble de la gloire pour la Beaumelle ? Nisard a beau dire de lui « que ce petit particulier, jaloux des avantages de Voltaire, a un ressentiment gratuit, ridicule, odieux, qu'il est étranger aux premières notions du savoir-vivre, impertinent dans son air, grossier dans ses paroles, brutal et bravache ensemble. » Il n'empêche que ce petit particulier n'est pas le premier venu, pour oser soutenir une lutte aussi inégale, aussi redoutable. Et il faut avouer qu'il l'a soutenue avec une énergie, avec un succès qui forcent l'admiration. Quant

aux armes dont il usa, on peut assurer, sans crainte, qu'elles étaient plus loyales que celles de son adversaire. M. Nisard m'a tout l'air de défendre son Dieu. Quant à son style, il est facile, concis et soutenu. La phrase est souvent courte, toujours pleine et correcte, parfois élégante. On ne s'aperçoit guère dans ces lettres que la Beaumelle ait le « goût petit-maître » comme le lui a reproché Sainte-Beuve. Loin d'être tranchant et péremptoire, il s'incline toujours devant la volonté ou les conseils de Maupertuis : non seulement il écoute ses amis comme la Condamine et l'abbé Trublet, mais il leur obéit : tout en regrettant leur décision, il la suit et ne s'occupe plus de son premier dessein. Sainte-Beuve l'a encore appelé « un Montesquieu de petit journal »; il trousse l'histoire en épigramme, ajoute-t-il.... Il est possible que sa manière d'écrire l'histoire tienne plus de la satire que de la vérité historique ; nous n'avons pas à discuter la chose ici, mais il me semble au moins que dans ses lettres il n'est point ce « Montesquieu » dont parle Sainte-Beuve : elles nous dévoilent au contraire un la Beaumelle travailleur, réfléchi, sensé, énonçant des pensées parfois profondes, toujours élevées. Il est loin de ma pensée de croire qu'il ait dans ses écrits la profondeur et la clarté lumineuse de vues de Montesquieu, mais ses lettres nous révèlent chez lui une imagination aux ressources nombreuses et variées, un esprit toujours en mouvement,

des idées souvent neuves et toujours originales. Qu'il ait aimé l'épigramme, c'est évident ; mais ne sont-ce pas les circonstances autant que sa tournure d'esprit qui l'ont poussé dans cette voie ? N'oublions pas que Montesquieu a été lui aussi traité de petit-maître et d'auteur léger.

Une chose à remarquer, c'est le changement de ton dans les lettres des deux amis. Maupertuis a moins de morgue, il descend presque avec grâce vers son correspondant qu'il traite avec bonté et la Beaumelle monte de plusieurs degrés vers le trône où s'asseoit Maupertuis, qu'il traite presque d'égal à égal. Maupertuis ne s'en fâche pas, il n'a pas l'air de s'en apercevoir et la Beaumelle trouve la chose toute naturelle et de prescription.

De plus l'amitié fait un pas : elle n'est plus une association, elle n'est plus seulement une nécessité d'un moment et de circonstance qu'on subit de part et d'autre jusqu'au moment qui vous en délivre. Non : elle devient un véritable sentiment surtout de la part de la Beaumelle : il y aura désormais plus d'expansion ; on s'ouvrira plus l'un à l'autre et on se fera part de ses impressions intimes, de ses peines et de ses tourments. C'est Maupertuis qui commencera et donnera à cette partie de leur correspondance une note plaintive, une sorte de récrimination contre les hommes et contre les choses. La Beaumelle se mettra au diapason de ce chant plaintif que ne cessera de faire entendre son ami. Ce sera une sorte de mélopée, interrompue sans cesse par des cris de guerre. De plus Maupertuis éprouve une lassitude morale et matérielle qui augmente encore son inquiétude. Les lettres lui deviennent à charge et ses amis eux-mêmes, contre lesquels il trouvera sans cesse à redire. La Beaumelle ne s'en offense pas : il prend pitié de cet homme, il compatit à sa peine ; il caresse doucement cette inquiétude persistante, il lui ouvre son cœur, il l'admoneste adroitement, il lui rappelle finement tous les motifs de vie et de haine. Maupertuis est sensible à tant d'amitié, de respect et de tendresse et le lui dit. La Beaumelle lui écrit qu'on le croit chargé d'une mission diplomatique importante : cela flatte et fait sourire le Président. La Beaumelle forcera Maupertuis à lui donner des conseils et des encouragements, ainsi à faire diversion à ses tourments. « Fournissez-moi donc des expédients, lui écrira la Beaumelle au sujet de leur lutte contre Voltaire, vous le devez puisque vous m'avez fourni des difficultés. » Il ira même jusqu'à inviter Maupertuis à venir à Nîmes, parce que « si le Français l'ennuie il ne verra là que des Prussiens. » « Oui, ajoutera-t-il, votre Frédéric n'a parmi ses sujets et ses soldats aucuns enthousiastes qui approchent de l'ivresse de la plupart des gens de ce pays-ci. » La Beaumelle lui-même en est scandalisé. Il cherche à s'expliquer la cause de cette ivresse. Il ne veut pas la trouver, il la sent pourtant puis-

qu'il ajoute : « Ce n'est pas la religion qui rend prussien Nîmes et Montpellier. » Quelle est-elle donc ?

La Beaumelle, lui, se dit bon français et il l'est à n'en pas douter ; il fait des vœux pour que le roi de Prusse batte l'impératrice, et la France le roi de Prusse. Il ne peut pardonner l'intervention de celui-ci dans son histoire avec le capitaine Cocchius[1] ; car pour de la religion, il n'en a pas. Les protestants de Nîmes peuvent souhaiter la victoire à leurs coreligionnaires prussiens : lui n'a point ces préjugés sectaires. « Vous me croyez plein des préjugés de ma secte, écrit-il à Maupertuis, je vous assure que je ne suis d'aucune, témoin mon peu de respect pour les ministres en chaire. » La Beaumelle en effet a été alternativement catholique et protestant selon les besoins du moment ou les caprices de ses passions. Ce n'est pas le moins vilain côté de son caractère ni la plus belle page de sa vie. Ses mœurs privées ne sont guère plus à sa louange. Dans les divers projets de mariage qu'il forme, à cette époque, et qu'il soumet à Maupertuis, le seul avantage de l'argent le domine et le guide. Ce sont là les tristes conséquences d'un orgueil exagéré et d'une ambition sans mesure. Dans ce moment même si

[1] A Berlin la Beaumelle fut trouvé en rendez-vous avec la femme du capitaine Cocchius qui lui prit sa bourse et le fit condamner à être enfermé dans la forteresse de Spandau, d'où la protection de Maupertuis le fit sortir après avoir fait condamner le capitaine et sa femme.

solennel et si délicat pour Maupertuis, moment où la reconnaissance et le patriotisme se livrent un combat intérieur, pendant que les armées françaises et prussiennes s'entre-détruisent sur les champs de bataille de Bohême, la Beaumelle n'oublie jamais son intérêt. S'il prend part au tourment du Président, il n'a garde d'oublier leur ennemi personnel et d'aiguiser l'irascibilité de son correspondant par ses nouvelles. Car pourquoi rappeler la préface de la métromanie et l'insulte que « le délirant égoïste » y a placée contre Maupertuis[1] ? N'est-ce pas l'envie, la rancune, ou un désir exagéré de flatter qui lui fait écrire cette fausseté : « Cet Alexis Piron, c'est ainsi qu'il se nomme lui-même, ne sait faire ni vers ni prose, il n'est que méchant : vous l'aviez trop loué dans votre éloge du Président de Montesquieu : il répond à vos louanges en homme ulcéré » (n° 19.) On sait que ce pauvre Piron avait lieu d'être ulcéré et qu'il avait plus de titres à une place à l'Académie que beaucoup d'académiciens de son temps. L'amour de la flatterie égare tout à fait son jugement littéraire au point de lui faire écrire, dans la même lettre, cette énormité, incompréhensible de sa part : Le féroce Malborough combla d'éloges

[1] Mme de Pompadour empêcha Piron d'être de l'Académie. La Chapelle s'écria un jour : J'ai contre lui une œuvre qui lui fermera cette porte. Il parait que ce fut son ode à Priape qui fut la cause apparente de son exclusion. Ce fut plutôt sa verve satirique. Montesquieu obtint pour lui une pension du roi en compensation de son exclusion.

Fénelon, qui *ne vous valait pas*. On voit par cet exemple combien la Beaumelle était de parti pris dans ses appréciations. Il n'épargnait aucun de ceux qu'il croyait être son adversaire ou celui de Maupertuis. N'a-t-il pas écrit cette phrase : « Il est honteux de s'abandonner soi-même et l'on s'abandonne si l'on ne se venge : *væ qui me commorit?* »

Les jours se comptent désormais dans la vie de Maupertuis. Une année à peine lui reste à vivre. Il ne s'en doute guère. Quoique sa santé soit chancelante et ses inquiétudes plus vives que jamais, une légère amélioration vient un moment lui donner l'illusion d'une guérison prochaine; en même temps les victoires de Frédéric lui apportent l'espoir d'un prompt retour et la certitude de la faveur royale.

En septembre 1758 il arrive à Bâle qu'il voudra quitter un an plus tard, mais sans pouvoir poursuivre sa route. Il devra y revenir et mourra dans cette famille illustre des Bernouilli qui lui montra jusqu'à la fin l'affection la plus tendre et le dévoûment le plus désintéressé. Ce qui prouve que chez Maupertuis, il y avait un côté très élevé, qui attirait, retenait les cœurs et en augmentait le zèle. La Beaumelle le savait bien quand il disait de Maupertuis et des Bernouilli : « Leurs esprits sont parents et leurs cœurs amis. »

La Beaumelle lui aussi fut dévoué jusqu'au dernier jour. Il ne cesse de souhaiter un peu de tranquillité à ce pauvre cœur toujours tourmenté. Il faut dire à sa louange que ses sentiments sur Maupertuis ne subirent aucune variation si ce n'est celle d'une intensité plus grande. S'il retire de grands avantages de cette amitié, il n'épargne point les occasions de montrer toute sa reconnaissance, et il le fait toujours avec toute la chaleur d'une conviction véritable. Il comprend que sa destinée littéraire est intimement liée à celle de Maupertuis. Celui-ci mort, il perd son véritable soutien, son conseiller intime ; il n'est plus qu'une épave, un solitaire, une victime sans défense, un corps sans âme. Pendant les dix années qu'il survivra à son Mentor, il ne retrouvera plus guère sa verve des premiers jours ; sa santé s'altérera et lui aussi finira, chez ses amis, une vie tourmentée et rude.

Si Maupertuis ne l'oublie pas dans son testament et lui lègue de précieux souvenirs, la Beaumelle dressera à son ami un monument de reconnaissance en écrivant, avec son cœur, la Vie de son illustre conseiller.

La résistance à un ennemi commun avait formé une espèce d'alliance défensive entre Maupertuis et la Beaumelle : la science fit naître et développa une amitié durable entre Maupertuis et le comte de Tressan. Celui-ci est le type du grand seigneur philosophe et physicien. Comme tous les jeunes gens de sa caste, il avait embrassé la carrière militaire. Elevé à la cour, mêlé aux jeux et aux fantaisies des princes, il en a pris le ton, la morgue et les préventions. Assidu du pa-

lais royal, favori du duc d'Orléans, familier des grandes coquettes, de Madame de Tencin en particulier, dont il sera, selon son mot, « un des restes de son troupeau, » il a conservé de ce milieu léger et corrompu des idées discutables en politique, des sentiments trop larges en morale, et en religion tout un bagage d'idées fausses et sceptiques. Son âme reflète les idées et les aspirations de son temps et de son monde. Sur les côtes du Boulonnais comme sur les confins de la Lorraine, il reste toujours l'homme de cour qui, de temps en temps, éprouve le besoin de se retremper dans l'air de Versailles, le philosophe qui entretient son scepticisme dans une correspondance assidue avec les principaux tenants de la philosophie, le savant élégant et rogue qui se fait nommer membre de l'Académie des sciences, reste en relation épistolaire avec ses confrères et les entretient de ses travaux.

Avec Maupertuis, il commence par parler de ses études physiques et géologiques. Il développe ses théories sur l'électricité et la formation des minéraux ; mais bientôt le savant cède la place au gazetier. Les lettres que nous publions sont extrêmement intéressantes à ce point de vue. Elles sont remplies des nouvelles européennes : elles touchent à tout ce qui a quelque relief à la Cour, à l'armée, à l'Académie, dans les sciences comme dans la philosophie. Joignez à cet attrait celui d'un style facile, élégant, recherché parfois, « oriental », mais

toujours habillant des idées élevées, fortes et variées, vous ne vous étonnerez plus qu'elles aient été si impatiemment attendues du Président de l'Académie de Berlin. Elles plaisent à Maupertuis au delà de toute expression et lui font passer agréablement un temps qui lui pèse lourdement, dans les circonstances critiques qu'il traverse. Peu à peu le ton devient familier, affectueux, intime. Le lieutenant général traite presque d'égal à égal avec Maupertuis. Il est de meilleure famille que lui : il a une situation en France, à la Cour, à l'armée ; et il tient à être bien avec le favori du grand Frédéric. Il le traite de cher, illustre, adorable, divin Président, car Maupertuis se l'est tout d'abord attaché par le titre de membre étranger de son Académie. Il lui jure « du fond de son cœur qu'il l'aime pour l'amour de lui. » « Mon cœur et mon existence littéraire ne sont-ils pas à vous ? » lui écrit-il. Au fait il reste le fidèle champion de son cher Président. Dans la querelle sur le moindre mouvement, il prend parti pour lui : il le défend contre tous et en particulier contre le père de Menoux, qu'il malmène avec hauteur. Dans la querelle de Maupertuis avec Voltaire, il lâche celui-ci et défend celui-là. Il sait que Voltaire est furieux contre lui, « cela lui est égal. » Il voit se former à Lunéville une brigue pour forcer la main au roi de Pologne et lui imposer le séjour de Voltaire à sa cour. Tressan représente vivement à Stanislas combien le roi de Prusse, son

ancien ami, serait blessé de cette permission, et ce mot suffit à déterminer Stanislas à faire écrire à Voltaire qu'il ne peut ni ne veut le recevoir en Lorraine.

A partir de ce moment Tressan est tout à Maupertuis. Il compte sur lui du reste pour parfaire sa réputation scientifique. Il est déjà académicien de Berlin : il espère faire bientôt partie de l'Académie des sciences de Paris. Il a plus d'ambition encore, il veut devenir membre de l'Académie française[1]. Pour cela il compte sur le bon vouloir et le crédit de Maupertuis. Il le flatte, il l'encense, il l'adore dans des termes exagérés, incompréhensibles de la part d'un homme aussi tranchant, aussi hautain, aussi dédaigneux que le comte de Tressan. Rien en effet ne lui plaît, rien n'est à sa hauteur, ni les personnes qu'il fréquente ni les provinces qu'il habite, ni les situations qu'il occupe. En Boulonnais, malgré les trente cinq lieues de côtes qu'il a sous sa garde, « ses jours seroient longs, ses soirées seroient tristes si ses observations et ses expériences scientifiques n'en remplissoient les moments. » Le pays est « assez barbare, il est sans société, sans ressources de nulle espèce. » Je le crois bien : sa morgue et son ambition lui ont aliéné la plus grande partie de ce monde. Il s'est brouillé avec le gouverneur[2] qu'il voulait supplanter.

[1] Il fut reçu le 25 janvier 1781.
[2] Le duc d'Aumont.

En Lorraine il essuie « toutes les impertinences de la société de Nancy. » Aussi « il abandonne cet enfant mort-né dans son berceau et ne veut plus se compromettre avec de pareilles espèces. »

« Je suis au milieu de la société de Nancy comme Cassandre au milieu des Troyens. Je crie en vain pour exciter quelque travail utile, la fureur du bel esprit les a gagnés, ils sont occupés uniquement à tourner des phrases à peine supportables dans une classe de rhétorique. Enfin je vois avec douleur que cette société aura bien de la peine à sortir de son berceau et c'est un enfant piaillard que je suis bien ennuyé de bercer. » S'il fait partie de l'Académie que le roi Stanislas vient de créer, c'est par respect pour ce prince, parce qu'il est plein de mépris pour les membres qui la composent.

« En vérité, écrit-il, c'est abuser du nom et de l'esprit des Académies que d'y rassembler au hasard des gens aussi dignes de mépris par leur ignorance et leur absurdité. J'en suis si excédé que quelque respect et attachement que j'aie pour le roy de Pologne, je ne veux plus me trouver aux séances. » — Il ne supporte pas que le père de Menoux attaque le moindre mouvement de Maupertuis ni le discute : lui seul a le droit de traiter ce père comme un valet. Lui-même ne se montre-t-il pas plat valet lorsque, pour caresser la vanité de Maupertuis, il lui écrit les plus basses flatteries au sujet du roi de

Prusse ? Il célèbre « cette heureuse Prusse, qui n'a pas besoin d'un pareil exemple pour exciter l'imitation dans ses pareils, l'étude des sciences chez des militaires qui vivent sous un maître dont les regards font éclore le génie. » « Jouissez donc, écrit-il encore à Maupertuis, d'un sort que j'envie comme académicien et comme militaire. » Il a hâte de pouvoir obtenir un congé qui lui permettra de se jeter aux pieds de ce grand homme qui rassemble à la fois les génies de Solon, de Gustave, de Pythagore, de Newton et qui a choisi Maupertuis pour ami. Il est étrange de voir un militaire parler de la sorte ; car enfin Frédéric était alors l'ennemi de la France, qui le combattait aux côtés de Marie-Thérèse. S'il faut voir dans cette manière de penser l'opinion d'un soldat ambitieux déçu dans ses espérances, fatigué de son inaction, froissé de se voir dédaigné et laissé à l'arrière-plan, il faut aussi y apercevoir cette correspondance intime de deux esprits qui se comprennent et s'apprécient. Frédéric athée et philosophe attire plus, chez le lieutenant général sceptique et philosophe, que le capitaine heureux et puissant. Toute la clique encyclopédique de France fait alors des vœux secrets pour le roi philosophe. Tandis que les protestants de Nîmes et de Montpellier ne voient en Frédéric que le coreligionnaire sectaire et lui souhaitent la victoire, les philosophes espèrent, par l'influence considérable du général victorieux, obtenir l'extension et le règne de leurs doctrines. Tout ce monde se tient et on ne voit que trop bien la chaîne qui les lie tous à ce potentat de génie. Sans doute les influences de la Cour, le caprice d'une maîtresse royale, l'adresse de Marie-Thérèse, l'insuffisance et le désir de plaire de certains ministres ont désorienté la politique nationale de la France et heurté de front l'opinion publique. Sans doute encore cette opinion de la partie éclairée de la nation regrette et condamne cette direction politique. Un courant hostile règne assurément dans la sphère élevée de la population, mais ce courant, les habiles de la secte ont su le créer, l'entretenir et l'activer avec une grande adresse. Ce sont eux qui lui donnent la direction qui leur plaît. Maupertuis n'est pas sans s'en apercevoir ; il sent toutes les nuances et les mobiles des nombreuses flatteries dont il est lui-même l'occasion et l'objet de la part de certains de ses amis. Il n'y répond guère ; il fait tout pour les laisser passer sous silence : son propre intérêt y est engagé. Il a besoin de ses amis, de leur influence, de leur situation pour se faire pardonner auprès de la Cour et du roi de France sa position fausse, pour éviter une mise en demeure qui l'eût souverainement embarrassé, pour conserver son influence personnelle et surtout ses pensions. Tressan, sous ce rapport, lui est d'une utilité particulière. Il est dans les bonnes grâces du Dauphin. Il le voit à Fontainebleau, lui parle de ce qui « tou-

che » le Président. Son cœur le rend « éloquent et persuasif », car le Prince, assure-t-il, « parle de Maupertuis avec la plus haute estime, le plaint et conclut que les liens qui l'unissent à Frédéric sont trop forts pour qu'il lui soit possible de les rompre. »

Tressan se « tire simplement et décemment des phrases embarrassantes sans entrer dans aucun petit détail d'intérêt. » Pendant son séjour à Fontainebleau il voit d'Argenson, il rencontre Paulmy, à qui il donne le même détail. Il dîne avec le chef du bureau de la marine, de la Porte, et s'acquitte auprès de lui de la même commission avec le même succès. Il engage son ami Senac à parler au roi, dans son lit, de « la position de Maupertuis et de la douleur qui le tue. » Bref, il revient avec cette conviction « que tout le monde, à la Cour, le plaint, que ses sentiments lui font grand honneur et qu'on est à mille lieues de penser qu'il peut faire autre chose que de souhaiter une paix prochaine entre ses maîtres. »

Mais l'imagination « tourmentante » de Maupertuis n'accepte qu'à demi toutes ces affirmations. « Il faut l'enchaîner, lui écrit Tressan, comme Silène, avec des roses, et je crois qu'il en doit naître partout où vous êtes. » Ces roses, si elles poussaient, ne pouvaient éclore, elles étouffaient sous les épines. Tressan a beau lui parler des succès et du génie de Frédéric, de lui dire combien, en lui, l'académicien désire de paraître devant le roi « Musagète les armes à la main pour son service, » lui apprendre toute l'indignation que le procédé de Kœnig a excitée parmi les membres de l'Académie des sciences de Paris, lui offrir d'aller au-devant de lui, de l'accompagner deux jours durant, à la Cour de Nancy, de lui parler encore de la lettre « sublime » que Frédéric a adressée à Stanislas et que lui, Tressan, a lue et « retenue » ; de lui demander pour lui un jour à Toul et de lui promettre qu'en mémoire de sa visite une inscription sera gravée dans son cabinet de travail. Rien n'y fait. « Mais, agissez donc comme Épiménide, lui réplique Tressan, dormez pendant l'orage et vous verrez que la paix fera tout rentrer dans son premier état. » Le seul parti à prendre en ce moment, « c'est l'inaction et le silence. » Le silence oui, mais l'inaction non. « Jamais, lui répond Maupertuis, je ne trouverai le bonheur dans la tranquillité d'âme et dans l'indifférence de Fontenelle. » Son imagination en effet fait naître sans cesse dans son esprit de nouveaux fantômes. N'a-t-il pas un instant regret de son mariage et ne traite-t-il pas les liens qui l'enchaînent « de lois barbares » ? « A moins de vivre dans le monde de Rousseau, lui écrit Tressan étonné, il n'est presque aucune de ces lois qu'on puisse annuler sans les plus grands abus : pour un homme tel que vous, toutes les lois nécessaires sont dans son cœur. Sachez donc gauchir, comme dit Montaigne, au vent

de l'adversité, dans tous les moments critiques que cet état vous amène. » On ne peut répliquer plus justement, plus spirituellement pour un philosophe. « Vous aimez Madame de Maupertuis, ajoute-t-il, mais n'est-ce pas un bonheur d'aimer ? Engourdissez tous vos ressorts et craignez la réaction sur vous-même. Votre âme doit être comme Sirius et n'avoir point de paralune... ne vous laissez pas mesurer par les sots et par les aveugles, soyez vous-même. » Un homme ne saurait, avec des raisons humaines, consoler mieux un autre homme : mais Maupertuis désolait ses amis par ses continuelles récriminations. Il raisonnait trop d'après lui-même comme le lui disait encore Tressan et il oubliait constamment que le monde n'est pas et ne devait pas être ce qu'il était lui-même.

Ce comte de Tressan est admirable dans son amitié. Il varie sans cesse ses exhortations. Il se met l'imagination à la torture pour en découvrir de nouvelles. La sienne est riche d'aperçus nouveaux, son esprit remarquablement inventif et sa culture littéraire trouve sans cesse le moyen de rajeunir les mêmes idées par des comparaisons ingénieuses et des citations fort justes. Tout lui sert de prétexte pour réconforter cette âme inquiète. Le livre de Maupertuis sur l'origine des langues lui fournit une nouvelle occasion d'écrire à l'auteur qu'il se trouve en communauté d'idées avec lui et de lui exposer ses propres idées. Ils se rencontrent tous deux

dans cette conclusion « qu'il n'y avait que la révélation qui pût nous éclairer et nous enseigner les vérités sublimes que nous croyons. » C'est que ces deux esprits, tout en croyant à la science et à la philosophie, n'ont point su ou voulu se dépouiller complètement des croyances chrétiennes. Ils n'osent pas aller jusqu'au bout de leurs raisonnements ni donner à leur pensée intime tout son développement. Ce sont des esprits timorés, ennemis des extrêmes, amis du juste milieu. Ils sont de cœur avec les philosophes, mais ils ne veulent ou ont peur de se l'avouer, encore moins de l'afficher. Ils craignent trop la lumière complète et se rendent compte qu'elle cache un abîme. Ils écoutent quand même l'impulsion de leur esprit et les promesses des meneurs : mais ils sont à l'arrière-garde et ne suivent que lentement, que de loin, le gros des combattants. Maupertuis n'a-t-il pas sacrifié ses convictions intimes, l'exercice extérieur de sa religion, à son ambition, au bon plaisir de Frédéric ? N'a-t-il pas encore sacrifié au goût du temps, en émettant certaines idées dangereuses sur l'éternité des peines ou sur la révélation ? Trop longtemps son Dieu officiel fut Frédéric. Il lui fallut changer d'air, supporter des souffrances et des inquiétudes de toutes sortes pour le faire revenir à la pratique de la foi catholique ; il le fit du reste avec sincérité à Bâle.

Le comte de Tressan est bien, lui aussi, un

philosophe d'esprit et de cœur : la science est son Dieu et l'ambition son ministre. La religion ne le gêne guère, quoiqu'il profite de ses faveurs pour un de ses fils. Quand cet enfant vient à mourir, trouve-t-il un élan, une force dans la prière et dans la foi ? Aucun. Il écrit à Maupertuis ces lignes désespérées : « Je n'ai rien senti en ma vie qui puisse me dédommager de ces douleurs excessives : la vie n'est donc pas un bien. » Cette déclaration pessimiste n'a rien d'étonnant chez un homme qui ne recherche que les joies futiles de l'amour-propre, les flatteries de ses semblables, qui n'a d'ambition que pour les honneurs de ce monde et de satisfaction que dans une science imparfaite et insensible. Tout ce qui vient de l'homme et des choses peut-il véritablement procurer la paix ou le bonheur à quiconque n'a de confiance ou d'espérance que dans la force des choses ou le génie de l'homme ? C'était pourtant l'état d'âme de beaucoup d'hommes intelligents et instruits au dix-huitième siècle.

Bien des esprits d'élite, dans ce temps d'indifférence, de légèreté, d'incrédulité narquoise et recherchée, passaient par toutes les phases du pessimisme. L'ennui, le dégoût, le rassasiement, les plaisirs ou les satisfactions humaines provenaient, chez beaucoup d'entre eux, du vide que l'absence de la foi avait créé. Le pessimisme n'est pas seulement de notre temps, il est de tous les temps où les esprits s'affranchissent des vérités reconnues pour telles par

beaucoup d'esprits et de siècles, et consacrées par la Révélation. Maupertuis en est la preuve. Chez le comte de Tressan l'orgueil et l'ambition n'ont point les mêmes effets, en apparence du moins. Chez lui, la volonté est plus forte, la somme d'énergie plus considérable, la confiance en soi-même plus profonde, les ennuis moins variés et moins désastreux. Chez Tressan il règne une belle assurance qu'il cherche à transmettre à son correspondant. Les joies qu'il goûte dans sa famille, l'amour d'une femme qu'il adore, les soins généreux et constants dont il entoure ses cinq enfants, sont autant de dérivatifs qui absorbent son attention et empêchent son esprit de penser à lui-même. Il y a en lui l'extrême désir de ne prendre des choses que ce qui plaît, attire et fait jouir. C'est un épicurien qui ne prend et ne voit la vie que par son côté agréable et flatteur. C'est un ennemi de toute lutte, de tout sacrifice, de toute personnalité acquise et entretenue par la connaissance et la réforme de soi-même. Il formule son idéal dans ces lignes : « Le seul vrai bien c'est de jouir d'une société éclairée, d'être libre, de jouir et de penser. Si j'avais vingt ans, je m'arrangerais pour tout attendre sans crainte, sans désirs et ne rien prévoir. »

Ce qui ne peut l'empêcher de s'écrier, dans un moment et un élan d'angoisse et de sincérité : O vie, quelle espèce de bien êtes-vous donc et ne menez-vous à rien de mieux ?

Le comte de Tressan fit comme son ami Maupertuis : il comprit, sur le tard, que ni la science ni la jouissance humaine ne sont d'assez forts soutiens pour l'homme dans les luttes de la vie et qu'elles s'évanouissent en face de la mort. Il avoua qu'elles ne rassasient que pour un temps cette insatiable soif d'idéal qui nous tourmente, qu'elles ne donnent en aucun temps la clef de ce mystérieux au delà qui se dresse sans cesse, comme un terrible point d'interrogation, en face de nos âmes ; il comprit enfin que la foi chrétienne seule sait apaiser cette soif, expliquer ce mystère et nous endormir doucement dans l'éternité par l'espérance d'une récompense éternelle. Ces deux esprits surent se rencontrer dans cette conclusion finale de leur vie comme leurs cœurs avaient su se rencontrer et se fortifier en ce monde dans une amitié sincère et durable.

Avec Tressan se clôt la liste des amis intimes. Tous les autres correspondants ne ressemblent plus guère aux premiers. Ils forment cette masse de personnes que l'on connaît, que l'on voit, que l'on coudoie dans le monde ; avec lesquelles on est en relation d'affaires ou avec lesquelles on parle science, invention, art ou intérêt. Ce sont des rapports de courtoisie, de position, de circonstances qui s'établissent alors. Maupertuis, à la tête de son Académie, avait à correspondre avec les membres les plus marquants de cette société ou avec ceux des sociétés étrangères. Il avait pour mission de découvrir les talents enfouis dans quelque Université allemande et de les attirer à lui. Il avait encore à féliciter, à remercier, à encourager certains associés, à leur demander un service ou à leur imposer une mission. Il avait enfin pour devoir d'accueillir les demandes des uns, les offres des autres, les recommandations de tel confrère ou les faveurs de tel autre. Une pareille charge créait des relations considérables et une correspondance énorme, dont nous ne publions qu'une infime partie. Celle, par exemple, qui s'établit entre Maupertuis et Haller a trait à l'appel que faisait Frédéric au professeur de Gottingue par l'entremise du Président de son Académie.

Il faut rendre cette justice à Maupertuis qu'il signalait sans cesse au roi les hommes qui pouvaient honorer et glorifier l'Académie prussienne par leur talent, leur génie et leurs travaux. Certes, Frédéric avait l'œil aux aguets sur les hommes marquants de l'Europe et rien ne lui coûtait pour se les attacher. Mais plus d'une fois ce fut sur l'initiative et le désir de son Président. Ainsi en arriva-t-il pour Albert de Haller, alors installé à l'Université de Gottingue que le roi d'Angleterre avait fondée en 1736. Ce jeune Bernois connaissait tout le monde savant de l'Europe et en était avantageusement connu. Tour à tour médecin, botaniste, poète, savant dans les langues anciennes, dont il avait formé pour son usage, dès l'âge de dix ans, des vocabulaires et

des grammaires, il avait étudié la médecine sous Boerhaave, à Leyde, séjourné en Angleterre, assisté à Paris aux leçons de Winslow, Ledran, Louis Petit, Antoine et Bernard de Jussieu. Puis il était venu occuper à Gottingue une chaire qui embrassait l'anatomie, la chirurgie et la botanique, fonder le théâtre anatomique et le jardin des plantes de cette ville. C'était un homme extrêmement précieux par sa science, son érudition et l'étendue de ses connaissances.

Maupertuis n'avait qu'un désir, celui de l'arracher à Gottingue par l'offre d'avantages considérables et de l'attacher, ne fût-ce que quelques années, à l'Université de Berlin. On verra par les quelques lettres que nous publions, combien est fin, adroit, pressant, Maupertuis, comme il sait insinuer habilement, sous les louanges les plus flatteuses, l'avantage matériel que Haller retirera de cette nouvelle situation, les honneurs et la gloire qui lui en reviendront. Maupertuis commence par s'attacher Haller en le faisant nommer membre étranger de l'Académie, ce qui flatte Haller et lui fait envoyer à Maupertuis des compliments comme celui-ci : « Vous avez rempli toute l'Europe de l'estime qu'elle doit à vos lumières et à vos travaux. » Toute cette lettre de Haller est pleine des plus fines louanges qui durent chatouiller bien agréablement la vanité si grande de Maupertuis et son orgueil si exagéré. — Cette lettre est datée du 18 septembre 1749. Maupertuis, installé depuis quelques années, n'a garde de manquer une aussi belle occasion de commencer son siège et le 30 septembre il demande à Haller que son titre serve de commencement à une amitié qu'il désire depuis longtemps. Il entame du même coup ses négociations et n'hésite pas à dire au savant : « A peine vois-je votre nom sur notre liste que je souhaite déjà pouvoir jouir de votre personne même. » Quelle adresse de sa part pour présenter à son correspondant les avantages qui peuvent contribuer aux progrès de l'anatomie et des autres sciences ! Haller comprend toutes les raisons qui ne devraient pas lui permettre de balancer à accepter cet honneur. Il les énumère lui-même : un roi qui ne voit jamais que par ses propres yeux et voit toujours juste, une grande ville féconde en gens de mérite, une académie célèbre dont les occupations sont relevées, un protecteur tel que Maupertuis ; tout cela pour arriver aux difficultés qui s'opposent à son départ : difficultés matérielles, parce qu'un philosophe même ne saurait être heureux, dès qu'il est en dette : difficultés morales : le ministre de Hanovre ne verra-t-il pas de l'ingratitude dans son éloignement et lui-même serait-il tout à fait fidèle à ses engagements ? Maupertuis ne se tient pas pour battu, bien au contraire. Le 25 octobre 1749 il écrit à Haller que sa lettre précédente lui laisse espérer de parvenir à une chose qu'il souhaite extrêmement. Il a senti que chez

Haller l'estime et les bienfaits d'un grand roi pouvaient contrebalancer et surpasser les avantages de sa situation de Gottingue. Feignant d'être consulté, il donne en ami, le conseil, à Haller, d'accepter, en lui glissant ce beau compliment : « Il ne faut pas que le plus grand homme de l'Allemagne échappe à Frédéric. » Il entre même dans les détails matériels qui doivent plaire à Haller. Il le prie de lui fixer la pension qu'il désire. « Il faut, ajoute-t-il, si elle ne peut être proportionnée à votre mérite qu'elle le soit à la magnificence du roy. » On ne saurait mieux dire les choses ni plus finement, exciter plus agréablement l'envie, le désir, et finalement plus magistralement faire la conquête d'un homme. Il ne peut dire toute sa joie, son impatience de recevoir bientôt l'acceptation du professeur hanovrien : le service du roi de Prusse, l'honneur de son Académie, l'avantage qu'y trouvera Haller et pour lui le bonheur d'avoir un ami tel qu'un savant si distingué, ne sont-ce pas là autant de motifs honorables et pressants pour accepter le plus vite possible une semblable situation ? Mais l'intérêt n'a jamais guidé Haller pas plus que les honneurs ne le grisent. C'est un homme modeste et sage, ne recherchant que les satisfactions d'un travail opiniâtre et solitaire, les joies intimes et pures de la famille, aimant par-dessus tout ses parents, ses amis, sa patrie, « sa petite république » dans laquelle il s'est toujours fait une flatteuse image d'aller

vieillir dans le repos et le sein des personnes qu'il aime et qui l'ont aimé. »

Il compte y obtenir, dans quelques années, un emploi honorable, qui fera « le principal héritage de sa famille ». En allant à Berlin, il n'est plus certain de pouvoir revenir dans ce coin qu'il aime. Il demande avis à des amis de Suisse et leur réponse, il la donnera à Maupertuis, avec « toute la candeur qu'il lui doit ». Ses scrupules sont nombreux et honorables : il a peur d'occuper une place au-dessus de ses forces et il ne veut pas « promettre ce qu'il serait convaincu de ne pas être en état de tenir ». Il ne veut pas demander « plus qu'il ne vaut » ni précipiter une résolution irrévocable dès qu'il aura donné sa parole au roy. Ces réflexions sont tout à l'honneur de Haller : elles nous montrent un des beaux côtés du caractère de cet homme ; mais elles ont le don d'agacer Maupertuis, d'aiguiser son désir d'attacher ce savant à son Académie. Il revient à la rescousse ; il est plus adroit, plus pressant, plus fin que jamais dans son insistance. Il voit à Berlin tant de choses agréables à Haller, si compatibles à ses vues, à ses désirs, qu'il n'hésite pas à lui conseiller de nouveau à accepter ses offres. Il devient tout à fait conciliant : Frédéric sera bon prince ; il n'obligera pas Haller à demeurer toujours à Berlin, pas plus qu'il ne lui imposera une besogne supérieure à ses forces. Maupertuis ne lui demande que de venir « faire la gloire de

son Académie ». La Cour, Berlin, l'Académie, autant de théâtres recherchés sur lesquels il doit désirer se produire. La question de patrie est tout à fait secondaire : qu'il fasse comme Maupertuis, qui, lui aussi, a une patrie qu'il n'a pas hésité à quitter pour les avantages de Berlin. Il l'aime toujours, mais « il s'accoutume peu à peu à la voir de loin ». Qu'il suive donc son exemple ; mais Haller insensible lui répond nettement : Ma patrie me retient, mes amis me réclament, mon bailliage m'est nécessaire pour mes cadets, le ministre de Hanovre froissé me refuse mon congé, je ne puis m'engager envers vous. Maupertuis est déconcerté par cette énergique modestie : il est visiblement ennuyé de cette réponse ; il insiste comme s'il ne comprenait pas, et redemande une réponse plus catégorique encore, car, dit-il, s'il est toujours question des avis des parents, des amis et des ministres de Hanovre, nous ne saurions jamais compter sur rien. « Faites-moi la grâce, lui répond Haller, de ne pas croire que je ruse avec vous, comme c'est assez la coutume en Allemagne, où les savants font valoir des vocations pour augmenter leurs pensions. Je n'espère et ne demande rien ici et ma république ne m'offre rien au delà de ce que les lois me donnent de pair avec les plus inconnus de mes collègues. » Il n'a d'autre ambition que d'être « un humble instrument de la Providence pour faire quelque bien ». Une lettre un peu sèche répond à ces

déclarations. « Le roi vous laissera libre, dit Maupertuis, de choisir la place qui vous plaira le plus, il fera assez de bien aux sciences, en vous acquérant. Je vous demande une réponse nette sur ces points : si vous viendrez, quand, pour combien de temps, quelle position, quels titres peuvent vous convenir. »

Le ministre de Hanovre répondit pour lui par le refus catégorique de son congé. Maupertuis en fut froissé et Haller malade. « Cette malheureuse négociation, écrit-il à Maupertuis, a altéré ma santé et m'a fait revenir la fièvre. » Au fond il ne désirait pas ce changement honorable, il aimait mieux sa liberté dans sa chère république. Malgré ce refus, Maupertuis est à louer d'avoir essayé par tous les moyens de s'attacher un homme de talent et de mérite comme Haller. Celui-ci se montra dans cette circonstance tel qu'il fut toujours. On ne sait laquelle admirer le plus de sa modestie ou de « sa candeur ». La Mettrie eut beau les attaquer toutes deux dans son Homme-Machine, il n'aboutit qu'à faire ressortir, aux yeux de tous, par ses mensonges et ses absurdités, ce qu'il y avait de valeur dans les ouvrages et d'honnêteté dans le caractère d'Albert de Haller. La Mettrie, dans ce même livre, eut encore l'audace d'accuser ce grand homme de matérialisme par des citations inexactes ou inventées à plaisir. Il ne réussit qu'à mettre plus en relief les beautés que renferme le livre de Haller, intitulé Réflexions sur

l'Irréligion et la Superstition. Ce fou de la Mettrie fit écrire à Haller cette phrase dans laquelle il se dépeint lui-même : « C'est entre le philosophe sceptique et le superstitieux que je place le milieu, que je trouve être le parti du philosophe ou qui du moins est le mien. » Le public ne crut pas davantage aux histoires de débauche et de vie débraillée que Haller aurait eues de compagnie avec la Mettrie. On reconnut aussitôt que ces calomnies étaient inventées par un fou qui n'écrivait que dans l'ivresse, selon le mot de Voltaire. « Quelques idées qu'aient bien des gens d'esprit sur les mœurs, dit Haller à Maupertuis, la mienne a toujours été qu'elles doivent assortir nos discours. » Ces attaques avaient ému Haller qui avait cru de son honneur d'académicien de Berlin de se disculper devant son Président, avec d'autant plus de force qu'il était innocent et que son ennemi vivait auprès du roi de Prusse. Celui-ci aimait et protégeait les esprits forts et les athées. Il avait fait son lecteur de ce fou qui, a dit un homme d'esprit, « voulait seulement avoir le titre d'animal spirituel et de machine curieuse ; » il l'avait même fait élire académicien. Il est à croire que Maupertuis dut le subir : il le laisse entendre dans sa réponse à Haller, quand il l'assure de ses bons services contre ce fou, « qui faisait des livres sans savoir ce qu'ils contenaient. » La correspondance de ces deux savants s'arrête sur ce fait et ne fut jamais reprise, que je sache. Maupertuis n'était pas homme à oublier un échec, et Haller avait trop de modestie pour se mettre en avant et renouer un commerce épistolaire, si brusquement arrêté. Il revint plus tard en Suisse et accepta la place de gouverneur de l'hôtel du Sénat et de directeur des Salines. Cela devait suffire au bonheur de cet heureux savant. Il est un des rares de son genre et de son temps qui ait préféré la solitude au bruit des Cours, la douceur de la vie privée à l'éclat de la vie mondaine, la satisfaction intérieure de la conscience et du travail aux exagérations et aux fumées des flatteries et des louanges des princes et des grands de la terre. Ses lettres qu'on lira plus loin laisseront cette impression au lecteur : sa simplicité si calme et si noble le reposera de toutes les faiblesses, de toutes les compromissions que l'orgueil et la vanité des savants de son temps nous ont habitué à trouver chez la plupart d'entre eux.

Les vingt-huit lettres de Kaestner à Maupertuis sont dictées par le savant et aussi par cette vanité de savoir que le Président de l'Académie de Berlin n'ignore pas l'existence du professeur Kaestner. Kaestner, du reste, n'est pas le premier venu. Élève du célèbre Hausen, il est devenu lui-même célèbre dans les sciences mathématiques par la netteté et la clarté de son enseignement autant que par ses études géométriques et astronomiques. Quoi d'étonnant qu'il recherche la correspondance de Maupertuis

« dont il respecte infiniment les mérites » et « s'efforce à être connu de lui ! » Maupertuis, du haut de son piédestal, attire tous les regards de l'Europe savante et Kaestner, en le suppliant de jeter un regard sur quelques-unes de ses études, lui insinue « que, tout incapable qu'il soit d'éclairer le monde comme les grands génies, parmi lesquels brille Maupertuis avec un éclat supérieur aux autres, il sait au moins profiter de leurs lumières et les communiquer à d'autres qui, sans cela peut-être, n'en auraient tiré aucun avantage. » Kaestner serait flatté d'être membre étranger de l'Académie de Berlin, il le désire même et l'avoue à Maupertuis. Celui-ci se garde bien de laisser passer cette bonne fortune, sans en profiter. Kaestner est élu. Aussi quelle lettre dithyrambique il envoie à Maupertuis pour le remercier « de l'honneur qu'il vient de recevoir et du bonheur qu'il éprouve à le recevoir de lui. » Il ne trouve aucune expression pour découvrir ce qui se passe dans son cœur. Il se rendra digne du caractère éclatant dont il se voit honoré. S'il est trop faible pour augmenter le règne de la vérité dans de nouveaux pays, il essaiera d'introduire de nouveaux citoyens dans ceux qu'on habite déjà en cultivant ces pays connus et en défendant les bornes et les droits contre des ennemis avec qui il croit pouvoir se mesurer. Kaestner, on le voit, embouche une trompette éclatante, pour dire cela, son style devient pompeux, boursouflé, plein d'exagération.

Disons le mot, son style n'est pas simple, il manque de naturel, il sent trop l'apprêt. La fausseté de goût, si répandue en Europe à cette époque, cette recherche du bel esprit, qui pouvait plaire à Maupertuis, mais qui n'est pas une des plus solides qualités du style, cette manière ampoulée de dire les choses les plus ordinaires, d'habiller de phrases ronflantes et recherchées des idées souvent vides et bien frêles, tout cela a été exporté de France. La réaction, qui commence à Paris, n'a pu encore se produire au fond de l'Allemagne, dans les petites principautés, chez les professeurs de leurs Universités. Toutefois, pour ce qui regarde Kaestner, n'oublions pas qu'il écrit une langue étrangère et qu'il l'écrit aussi bien que possible. On reste même étonné de voir un Allemand comprendre et écrire si bien une langue qu'il n'a jamais parlée. C'est le privilège, si envié, de cette langue de se faire comprendre par une infinité d'écrivains en français qui n'ont jamais vu la France.

A part l'exagération de pensée qui était à la mode partout en Europe, à cette époque, dans les louanges et les flatteries qu'on aimait à prodiguer, il faut reconnaître en Kaestner, en particulier, une grande facilité, une grande netteté d'expressions, beaucoup d'esprit, des idées nombreuses, fortes et variées. Au fait, il n'est pas le premier venu, même en littérature. Il a fait des odes et des épigrammes, pleines d'esprit, de sel et de mordant. Il en a souffert quelquefois,

même de la part de son ancien maître Gottsched : celui-ci n'aime et ne flatte que les Allemands. Il faisait partie de l'ancienne Académie de Prusse : il ne peut souffrir la réforme de Frédéric pas plus que le Président français qui lui est imposé. Il va jusqu'à écrire que l'expédition de Maupertuis au pôle Nord n'est « qu'une de ces bagatelles dont la vanité française tire gloire pour avoir découvert une chose que Newton et Huygens avaient su longtemps auparavant. »

Maupertuis était furieux. Kaestner n'hésita pas à prendre son parti ni à le défendre contre Gottsched. Maupertuis sut apprécier son dévoûment autant que son talent. A lui aussi il offrit un établissement à Berlin et une charge dans son Académie. Il le pressa de venir le plus tôt possible, mais Kaestner ne put profiter aussi vite qu'il l'eût voulu de cette faveur. Les raisons sont curieuses et tout à fait à son honneur. Il ne veut pas manquer de foi à ses engagements et il tient à pouvoir satisfaire « ses goûts coûteux pour les plaisirs de l'esprit ». « Il faut donc, répond-il à Maupertuis, que je pense en homme avant que de penser en philosophe, car quoique Cicéron ait dit : *docto homini atque erudito vivere est cogitare,* je sais quelle différence il y a entre la vie de l'esprit et celle du corps. » Maupertuis insiste, il fait miroiter aux yeux du savant les honneurs, la gloire, la réputation, les égards que lui vaudra une telle situation. Mais Kaestner n'est point autant touché de ces honneurs que « de l'excès de l'actuel au-dessus de l'étranger ». Il prie Maupertuis de considérer s'il lui convient, à lui Kaestner, de sacrifier le peu d'avantages qu'il possède actuellement dans son pays à d'autres qui lui paraissent d'autant plus incertains qu'ils seraient proportionnés à son mérite. Au fond, ces professeurs sont « casaniers » : ils aiment mieux briller au second rang que d'être éclipsés au premier. Leur ambition se borne le plus souvent à l'obtention d'une chaire de professeur dans une des nombreuses et obscures Académies qui pullulent en Allemagne. La maison de Kaestner est devenue et considérée « comme une espèce de séminaire ». Lui-même est connu, recherché, consulté par les pères de famille de sa principauté ; il se contente de ce petit rayonnement de sa gloire locale, il craint d'être ébloui devant l'éclat des nombreux talents réunis à Berlin et il reste.

A l'encontre de Haller, il continue à correspondre avec Maupertuis et celui-ci semble oublier son refus par l'envoi fidèle de chacun de ses nouveaux ouvrages. C'est que Kaestner est plus souple que Haller ; il est pour Maupertuis un agent précieux, un intermédiaire d'élite entre les principales revues allemandes, comme les *Acta eruditorum,* la Gazette de Leipzig, et lui. Kaestner par ses traductions ou ses résumés substantiels fait connaître à toute l'Allemagne

les travaux de Maupertuis. Ils en viennent tout naturellement à parler de la querelle soulevée par Kœnig. Kaestner ne connaît pas ce dernier, il sait qu'il est très habile mathématicien ; il désire rester neutre ; mais Maupertuis insiste auprès de lui pour qu'il insère la défense d'Euler, le jugement de l'Académie de Berlin, dans les *Acta ;* mais Kœnig a ses partisans, lui aussi, et ces derniers refusent à Euler et à Kaestner l'insertion de leurs écrits dans les revues qu'ils dirigent. Maupertuis revient de nouveau à la charge, il oblige, cette fois, Kaestner à chercher la fameuse lettre de Leibnitz à Hermann ; mais impossible de la trouver. La correspondance de Kaestner avec Maupertuis finit sur cet incident et ne se poursuit plus dans les années suivantes. C'est que Maupertuis, malade, n'écrit plus guère. Il a quitté Berlin et s'en est venu en France promener ses angoisses et soigner sa poitrine.

Mais ces quelques lettres nous suffisent pour en juger le genre et constater le talent de Kaestner. La nature de leur relation est purement scientifique et les égards et les procédés dont nos deux correspondants usent réciproquement nous montrent toute la courtoisie de l'un et toute la reconnaissance de l'autre, l'estime qu'ils se montraient pour leurs talents réciproques.

Les autres correspondants allemands n'ont pas le même attrait que Kaestner. Lange, le naturaliste distingué de Laubligen, n'écrit guère au Président qui l'a choisi pour membre étranger. Le Génevois Cramer doit à son amitié pour les Bernouilli autant qu'à ses talents en mathématiques son titre d'académicien étranger. Bosc cherche à sortir de son Université de Wittebergue. Il ne cache pas son ambition d'aller se mettre sous la protection de l'auguste maison de Brandebourg, à laquelle il offre ses services avec « une ardeur sans pareille ». Il avoue qu'il n'a rien à regretter à Dresde, mais qu'il recherche avidement, dit-il à Maupertuis, « les gracieux rayons de votre auguste soleil, peut-être ma petite lune en ressentira une éclipse totale, centrale, sans recouvrement de lumière. » Il est à remarquer qu'il écrit assez bien le français, lui aussi, quoique son style soit trop pompeux et son verbiage plein de grosses flatteries, qui lui valurent de voir son désir exaucé. Ce qui est certain aussi, c'est que son compatriote Waltz, de Dresde, fut pressenti pour une place à l'Académie de Berlin, par Euler. Aussitôt élu membre étranger, on lui demande de venir résider à Berlin. Mais l'établissement que Maupertuis lui offre n'est pas suffisant, il ne se cache pas pour le dire : il ajoute « ingénument » que les sentiments dont l'honore Maupertuis sont fort audessus de lui et que Euler s'abuse à son égard par un excès d'amitié et de bonté. Ce refus ne faisait pas le compte de Maupertuis, qui voulait bien ce qu'il voulait. En 1747 Waltz vient à Berlin pour s'entretenir avec Maupertuis de son établissement dans cette ville, mais l'avarice de

Frédéric arrête encore ce projet, qui en resta là.

Wolf correspondit quelquefois aussi avec Maupertuis. C'est de Marbourg, où il vient échouer en quittant Hall, après ses altercations avec la faculté de théologie de cette ville, qu'il envoie sa première lettre. Les autres sont datées de Hall, où il fut rappelé en 1741 par Charles Frédéric de Prusse. Elles sont écrites en latin, dans un latin assez barbare, rempli d'expressions équivoques, mal choisies, dans des termes souvent répétés et alambiqués. Elles n'ont trait qu'à la philosophie et aux sciences.

En France, Maupertuis compte encore beaucoup de vieilles connaissances, avec lesquelles il correspond quelquefois. Citons le maréchal d'Écosse qui l'invite à venir passer quelques jours à Colombier, où il lui offre une « soupe au lait, des œufs frais et un grand verre d'eau. » Une de ces lettres est intéressante par la demande de Maupertuis au maréchal de s'interposer comme arbitre entre le roi de Prusse et le roi de France et d'obtenir la cessation des hostilités entre les deux belligérants. La réponse du maréchal est aussi nette que spirituelle. Il refuse. « A cette heure, dit-il, je radote assez, je n'ai de bon qu'assez de sens à le savoir. »

On lira encore quelques lettres de Terrasson que Maupertuis avait fait entrer dans son Académie ; de Duclos qui lui recommande son ami Helvétius ; de l'abbé d'Olivet qui lui donne quelques nouvelles de Paris en lui demandant sa

protection pour un de ses amis ; du Président Henault qui le gronde d'avoir quitté la France et se réjouit du retour de son amitié.

Ce défilé d'hommes marquants nous fait revivre une époque disparue : époque brillante par le côté scientifique : admirable par la somme considérable de travaux qu'elle fournit, par l'application constante des esprits à scruter le ciel et la terre, à demander aux choses et aux hommes leur secret et leur énergie. Tous ces savants qui viennent de passer devant nous, sans fard, sans poudre, sans perruque et sans révérences, nous ont livré l'intime de leurs cœurs et de leurs pensées. Les uns, mêlés à toutes les luttes, à toutes les complications de la vie, nous ont dévoilé combien sont petits les hommes les plus illustres par certains côtés, combien la haine est tenace chez quelques-uns et combien est grande et perspicace cette haine dans l'invention de ses méchancetés. Les autres nous ont montré que dans tout cœur humain, il y a toujours un coin où se cachent l'ambition et l'orgueil. Chez presque tous nous avons pu constater comment naissent et se développent une intrigue, le dessous d'une affaire, les causes les moins connues, souvent les plus minimes, qui font prendre à cette affaire une tournure désagréable ou mauvaise. Chez bien peu nous avons pu admirer ce qui fait humainement la grandeur d'un homme : la droiture, la loyauté, l'honnêteté. Tous se sont rencontrés dans ce trait fi-

nal : l'abandon plus ou moins volontaire, plus ou moins complet des données de la Révélation. Déjà en eux commence ce mouvement philosophique qui tendra de plus en plus à séparer d'abord dans l'homme la foi et la science et à accélérer ensuite la ruine de la première par l'orgueil de la seconde. C'est là le trait qui caractérise spécialement tout ce monde savant, à qui rien ne manque de ce qui glorifie l'homme, le génie, le talent, le travail, l'invention. En eux et par eux il y a comme une énorme poussée du génie humain qui s'épanouit en découvertes de toutes sortes, qui s'épuise en travaux considérables, en recherches souvent arides et toujours persévérantes ; une poussée formidable du génie de l'homme contre la vieille barrière de la foi qu'avait aimée et respectée le dix-septième siècle, pour la briser et la fouler aux pieds. En même temps que le génie des hommes s'épanouit, leur orgueil grandit et échauffe les esprits. Au lieu de marcher de concert, les deux puissances, la foi et la science, ne cherchent qu'à s'entre-détruire. Les philosophes et les encyclopédistes ne virent pas, tous, les effroyables dégâts que cette tempête qu'ils déchaînaient de leurs cabinets allait produire. Mais ceux qui en furent les témoins, les uns en furent emportés, les autres, ceux qui survécurent, ne furent point convaincus.

Nous-mêmes, à plus de cent ans de distance, nous reprenons, en sous-œuvre, avec plus d'adresse et de perfidie peut-être, leur travail de désagrégation ; et loin de nous instruire auprès des ruines amoncelées dans un temps qui n'est pas encore si loin de nous, pour qu'on les ait oubliées, nous nous acharnons à recommencer, pour notre compte, ce travail souterrain dans les esprits et dans les cœurs. Plaise à Dieu, qu'il me soit permis de formuler ce vœu, plaise à Dieu que nous nous laissions éclairer par les faits et qu'une alliance sincère et durable soit enfin scellée entre deux forces qui ne devraient jamais être séparées parce qu'elles se complètent, la foi et la science !

Erondelle, 19 mars 1896,

A. le Sueur.

MAUPERTUIS

ET SES CORRESPONDANTS

CORRESPONDANCE INÉDITE DE MAUPERTUIS AVEC LE GRAND FRÉDÉRIC.

I.

SIRE,

Les bontés que Votre Majesté me témoigna hier pour son Académie m'enhardissent à luy faire connoitre nostre état et nos besoins. Ce n'est pas assez, Sire, de nous avoir bâti un palais, il faut que nous soyons dignes de l'habiter.

1° Nos chimistes l'emportent sur tous les chimistes de l'Europe.

2° Nos mathématiciens peuvent le disputer aux mathématiciens de toutes les autres Académies. Notre astronomie, munie aujourd'hui de bons instruments, va faire des progrès ou plutôt va naître, mais le jeune Grischew, sur le quel je compte, est un garçon dont le voyage a fort obéré le père et à qui il faudroit procurer les moyens de subsister et de se consacrer entièrement à l'étude.

3° Nos deux classes de philosophie spéculative et de belles-lettres sont de la dernière faiblesse et seroient peut-être anéanties sans le secours le plus urgent et le plus puissant qu'elles ont trouvé dans Votre Majesté elle-même. Elles ont un pressant besoin de quelque nouvelle acquisition : et M. Bernouilli, en qui j'ay toute confiance et qui est un excellent juge, me parle de M. Merian comme d'un homme capable de leur faire le plus grand honneur. Il possède toutes les langues de l'Europe ancienne et mo-

derne, est historien, poëte, philosophe et fort homme d'esprit. Il n'a que 25 ans et on l'a déjà voulu faire professeur en droit naturel à Basle. Il voyage actuellement en Hollande et flatté qu'il sera de l'honneur d'entrer dans l'Académie de Votre Majesté. On pourra l'avoir pour quelques centaines d'écus, mais il faudroit davantage pour s'asseurer de luy et le fixer à Berlin, sa famille étant riche et une des premières de la République.

Réponse de Frédéric [1]. — Ce que je puis faire à présent pour l'Académie consiste à payer de ma cassette le nouveau membre selon ce que vous pouvez convenir avec lui.

4° Pour l'anatomie, l'Académie fait des dépenses excessives et employe une grande partie de ses fonds : cependant je ne puis dissimuler à Votre Majesté que rien n'en résulte. Depuis le renouvellement de l'Académie dans lequel messieurs les Curateurs augmentèrent encore les pensions des anatomistes, pas un d'eux n'a lu un seul mémoire et rarement paroissent-ils dans nos assemblées.

Réponse. — Il faut faire une loy par laquelle un Académicien qui, dans deux ans, n'aura pas lu de mémoire, n'estant point empêché du travail par la maladie, sera rayé.

5° Il se présente un jeune sujet excellent, fort connu par un traité des nerfs, disciple favori du célèbre Haller de Gottingue. Son nom est Heckel et il pourroit relever cette classe, si l'épuisement où elle nous a mis nous pourroit permettre de l'acquérir.

Réponse. — Ne pourroit-on pas avoir ce Haller même qui vaudroit encore mieux que son élève ? En cas que le professeur manquat on pourroit avoir recours au disciple [2].

6° Afin maintenant que Votre Majesté voye que si nos anatomistes ne font rien, ce n'est pas que l'Académie ne

1 Toutes ces réponses sont écrites de la main de Frédéric et signées par lui, à la suite même du rapport envoyé par Maupertuis et renvoyé annoté par le roi.

2 On verra plus loin les démarches faites par Maupertuis auprès de Haller.

leur procure assés de secours, permettés-moi, Sire, de mettre sous les yeux de Votre Majesté, ce que lui coûte la seule anatomie. Outre les pensions ordinaires des anatomistes Buddens, Heberkna, Passas, Mutz et qui font 850 écus, elle paye au sieurs Bonnest 300 écus, à 8 chirurgiens 800 écus, pour cadavres et autres frais 450 écus, ce qui fait 2400 écus, qui absorbent trop de nos fonds pour laisser fleurir les autres classes. Sous le règne du feu roy la société des sciences n'a été proprement qu'une société de chirurgie et même n'a jamais fait faire aucun progrès à cet art.

Aujourd'hui l'Académie de Votre Majesté comprend toutes les sciences et les belles-lettres, et puisque Votre Majesté a tant de bontés pour nous, elle pourroit nous procurer les sujets nouveaux dont je viens de luy marquer le besoin soit en leur accordant quelque pension soit (ce que je croirois le plus utile à l'Académie) en déchargeant nos dépenses de quelques-unes des sommes précédentes, étrangères à l'Académie, qu'il plairoit à Votre Majesté d'assigner sur quelqu'une de ses caisses, car c'est un vraye tribut que l'Académie paye à des gens qui luy sont inutiles et qui ne dépendant point d'elle, ne sçauroient être obligés par nous ny à la présence aux assemblées ny à fournir des mémoires. Je suis avec le plus profond respect, Sire, de Votre Majesté le plus humble et le plus obéissant de vos serviteurs,

Maupertuis.

Réponse. — Quant à vos anatomistes donnés-moi du tems et je verray coment je pourray vous en défaire dans ces tems critiques, au sortir d'une guerre [1] et que nous nous aquitons d'une grosse dette aux Anglais. L'argent est plus rare qu'on ne pense, mais je verai quand et coment je pourai vous donner les facultés de faire encore quelques bonnes acquisitions.

1 Guerre contre Marie-Thérèse d'Autriche et l'empereur Charles VII, terminée par la victoire de Friedberg le 24 juin 1745 et le traité de paix du 25 décembre suivant.

II.

SIRE,

J'ai pris la liberté d'envoyer des remarques grammaticales à l'autheur, au philosophe, à l'académicien, je m'adresse maintenant au législateur et au Roy. M'estant soigneusement mis au fait de la succession académique de notre grand astrologue et des prétentions d'une douzaine de gens qui aspirent à la recueillir, je trouve que c'est un usage établi dans l'Académie que Votre Majesté accorde aux veuves l'année des appointemens de leur mary : j'espère que la mienne en profitera, mais celle de Grischow en a le dernier besoin ; il me semble, Sire, digne de votre justice de la luy accorder. Grischow avoit deux emplois dans l'Académie, (l'un) de (faiseur) d'almanachs, l'autre d'aller dans l'amphithéâtre anatomique enseigner la géométrie qu'il ne savoit point à des médecins qui n'en avoient point de besoin.

Il nous faudra remplir à nos dépens la première tâche, la deuxième Votre Majesté pourroit la supprimer pour son utilité, à moins qu'elle ne veuille que j'en charge le sieur Kies astronome et géomètre qui tire de l'Académie 500 écus et un logement sans nous être de grande utilité. Un bon anatomiste nous seroit bien plus nécessaire.

III.

SIRE,

L'équivoque des lettres de M. Haller[1] mettent encor dans l'attente d'une dernière réponse. Je doute que nous l'ayons.

[1] Cette lettre a été publiée à la suite de la Vie de Maupertuis par la Beaumelle (lettre 174) : mais elle est incomplète, avec des coupures mal faites, une date fausse (3 mai) et sans la réponse de Frédéric. Nous la donnons telle que nous l'avons dans l'original.

Mais en cas qu'il nous manque nous aurions ce Meckes qui asseurément est un excellent sujet. M. de Mérian va arriver pour renforcer nos classes de Belles-lettres et de philosophie spéculative. Je luy ay fait esperer que Votre Majesté lui donneroit 400 ecus. Ce n'est pas trop pour un homme de son mérite. Je ne rends point compte à Votre Majesté d'une lettre tragique que j'ay reçue du marquis d'Argens[1] parce que je ne crois pas que ce soit sa dernière résolution. Je suis avec le plus profond respect, Sire, de Votre Majesté le plus humble et le plus obéissant de ses serviteurs,

MAUPERTUIS.

A Berlin, 13 Décembre 1749.

RÉPONSE. — Vous en userez avec les veuves des Guio et des Gricho come vous le voudrés. Faites nous avoir des sujets habiles et ne vous embarrassés pas des pensions. Si votre professeur (Haller) poëte nous manque vous pouvés prendre en sa place son premier élève, mais le maître vaut mieux que le disciple, c'est une pièce de cabinet pour une Académie.

FRÉDÉRIC.

IV.

SIRE,

Ayant écrit à l'Académie, conformément à vos ordres, que Votre Majesté avoit jugé la condition de gouverneur d'enfants incompatible avec la fonction d'académicien que

Sainte-Beuve rapporte, au sujet de la publication de ces lettres arrangées par la Beaumelle, que M. Feuillet de Conches qui lui montra les originaux lui dit : La correspondance de Frédéric et de Maupertuis reste tout entière à publier. (*Causerie du lundi*, tome XIV.)

[1] Jean-Baptiste Boyer, né le 24 juin 1704 à Aix, chambellan de Frédéric II, mort à Aix en 1771.

remplissait déjà assés mal le sieur Passavant, je reçois une lettre singulière de madame de Fulmayren qui, mettant encor d'autres hommes à mes trousses, prend l'Académie de Votre Majesté pour une pépinière de précepteurs et de gouverneurs et voudroit que le sieur Passavant continuât de joindre la pension de l'Académie avec les gages qu'elle luy donne. Si ces choses avoient lieu : 1° dès que nous aurions acquis quelque sujet il entreroit gouverneur ou précepteur dans quelque maison. 2° Nous n'aurions plus d'espérance de voir des gens d'un certain état flattés du titre d'académicien, si nous comptions parmy nous des domestiques. Je supplie Votre Majesté de m'ordonner ce que je dois répondre à Madame de Fulmayren. Je suis avec le plus profond...,

MAUPERTUIS.

De Postdam, 30 Avril 1750.

RÉPONSE. — Que fait à vous et à moy Madame de Fulmaïer ?

FRÉDÉRIC.

V.

SIRE,

Le grand Directoire[1] nous ayant voulu faire remettre une somme de 397 écus pour nous charger d'une fonderie de caractères d'imprimerie, l'Académie s'assembla pour en délibérer et ayant examiné la chose elle la trouva si éloignée de ses occupations et si onéreuse qu'elle prist le party de remercier le grand Directoire. Aujourd'hui leurs Excellences prétendent que c'est un don que nous sommes forcés d'accepter et m'obligent de vous demander sur cela vos ordres. Si l'intention de Votre Majesté est de nous imposer ce fardeau nous n'avons d'autre party à prendre que d'obéir, en vous représentant notre incapacité pour une telle manufacture qui n'est que du ressort des imprimeurs et le tort que des occupations aussi étrangères font aux occupations académiques[1]. Si j'avois le bonheur de pouvoir vous parler des affaires de votre Académie j'aurois bien des choses à vous proposer que je croirois utiles ou nécessaires. Je suis.....

MAUPERTUIS.

RÉPONSE. — Si vous voulés venir cet après-midi à cinq heures j'aurai le temps de vous parler.

FRÉDÉRIC.

[1] Grand conseil protestant de Berlin pour la direction des écoles.

VI.

SIRE,

Pour obéir à l'ordre que Votre Majesté m'a donné, j'aurois l'honneur de luy représenter qu'après qu'elle a bien voulu nous accorder le remplacement d'une somme de pensions que l'Académie paye à des étrangers par une somme pareille qu'elle payera à ses membres, nous avons été surpris de recevoir de messieurs du grand Directoire un arrangement tout différent encor plus contraire au bon ordre de l'Académie et aux intentions de Votre Majesté. Nous vous supplions donc, Sire, d'ordonner qu'il soit changé et rendu conforme à ce que vous aviés ordonné. Depuis longtemps aussy nous sollicitons messieurs du grand Directoire de nous faire donner des piequets pour 2000 meuriers que nous faisons planter à Kopnik dans un champ appartenant à l'Académie, demeuré presque inculte depuis 40 ans. Nous supplions Votre Majesté de nous les accorder. Je suis....

MAUPERTUIS.

[1] Le refus de l'Académie fut approuvé par le roi.

VII.

SIRE,

M. Beguelin à qui Votre Majesté l'année passée donna la place de professeur de géométrie au collège de Joachim m'écrit qu'il en va donner sa démission, rebuté en partie par l'indocilité des écoliers, en partie par les difficultés qu'il éprouve de messieurs les Directeurs. Dès l'année passée M. Vatz avoit refusé cette place sur laquelle je l'avois pressenti par ordre de Votre Majesté. Les affaires en Saxe[1] étant devenues pires que jamais, peut-être aujourd'huy seroit-il moins éloigné de l'accepter, surtout si Votre Majesté, par ses ordres, en rendoit l'exercice plus digne de luy et si l'on y pouvoit ajouter une pension raisonnable. Sur cela j'ay étudié notre état de l'Académie que je suis parvenu enfin à entendre et je trouve que si Votre Majesté vouloit nous aider et prendre sur elle partie de la pension nous pourrions faire le reste et attirer ici un homme de grand mérite qui y transporteroit ses talents et sa famille[2]. Pardon, Sire, si j'importune Votre Majesté, le bien de son service ne m'a point permis de demeurer muet. Je suis....

MAUPERTUIS.

De Postdam, 5 Juillet 1747.

RÉPONSE. — Le Roy est pauvre come un rat d'église, il établit grand nombre de colonies de paysans[3], lorsque celles-là seront pourvues, on pensera aux astronomes.

FRÉDÉRIC.

1 Défaite de Friedberg.

2 La proposition de Maupertuis ne put être acceptée par Waltz comme le montreront les quelques lettres que nous publions de lui.

3 Il continuait l'œuvre de son père Frédéric Guillaume I[er] repeuplant la Prusse et la Poméranie dévastées par la peste de 1717.

VIII.

SIRE[1],

Votre Majesté m a ordonné de finir l'affaire de ses deux académiciens et de leur en rendre compte. M. de Mérian entrera à son service pour 400 écus; et je supplie Votre Majesté de me mettre en état de luy faire sçavoir sur quelle caisse il les recevra. J'ay engagé aussi M. Meckel à préférer ce que Votre Majesté luy donne à tout ce qu'on luy offroit à Gottingue et je suis charmé d'avoir procuré à Votre Majesté deux aussi excellents sujets. Je suis,...

MAUPERTUIS.

De Postdam, 23 Février 1750.

RÉPONSE. — Je le payerai de ma bourse, tandis que les revenus de l'Académie s'augmentent...

FRÉDÉRIC.

IX.

SIRE,

Le sieur Passavant de Basle qui depuis deux ans qu'il est dans l'Académie nous a donné les plus grandes preuves de dissipation et de paresse vient de finir par s'engager précepteur ou gouverneur chez M[e] de Toulmar. Comme cette place non seulement le met encor plus hors d'état de travailler pour l'Académie, mais dégrade et avilit l'académicien, je crois qu'il conviendroit d'en faire un exemple et de priver de sa pension le sieur Passavant que je pourrois

1 Cette lettre a été publiée, mais sans la réponse de Frédéric.

remplacer par un bon sujet professeur à Leipsick que je connois; j'attends l'ordre de Votre Majesté sur cela. Je suis...

MAUPERTUIS.

De Postdam, 20 Avril 1756.

RÉPONSE. — Cela dépend du bon plaisir et des lumières supérieures de Monsieur le Président. Quant à moy son fidelle accadémissien je l'assure que je n'ai jamais ouï nomer mon confrère Passavant et que dans mon petit particulier je suis très humilié de l'affront qu'il a fait à votre Académie. Pour ne point mériter pareil traitement de votre part je vous promets de travailler pour votre séance du mois de may et de ne jamais me faire pressepteur de quelque jeune hom̃e que ce puisse être [1].

FRÉDÉRIC.

[1] On ne peut se moquer plus finement de la prétention de Maupertuis.

LETTRES DU PRINCE HENRI DE PRUSSE [1] A MAUPERTUIS.

I.

MONSIEUR,

Comme je pars demain, je prend congé de vous n'ayant pu trouver le moment favorable pour m'informer de vostre santé depuis le dernier jour que je fus chés vous. Puissiés-vous revoir bientôt votre patrie [2], c'est un avantage que je vous souhaite, à mon désavantage je regretterés bien vostre absence, mais je me réjouis de vous savoir content et entièrement rétabli, jugés de mes sentimens par l'estime et l'amitié avec laquelle je suis votre très affectionné ami et serviteur,

HENRI.

De Postdam, 17 de May 1752.

II.

MONSIEUR,

Vous augmenteriés le plaisir que me cause vottre lettre en m'aprenant vottre entier rétablissement, je ne puis que le souhaiter. C'est le faible mais cependant l'unique témoignage de l'amitié et c'est le seul moment où je me plains

[1] Né à Berlin le 18 janvier 1726, troisième fils de Frédéric Guillaume Ier : Capitaine remarquable, peu aimé de son frère Frédéric II. Ami des arts et des lettres, il reçut toujours les esprits d'élite dans son château de Rhinsberg, où il mourut le 3 août 1802.

[2] Maupertuis devait partir pour Saint-Malo et s'y reposer.

de mon impuissance. Il serait hardi à moy de vous parler de l'ouvrage[1] que vous m'avés envoyé, vos connoissances, vos réflexions et vottre esprit vous élèvent si fort à mes yeux et je me trouve si borné à côté de vous que je ne puis porter aucun jugement sur des matières que cependant j'ai lues séparément. Que ne doit-on pas à ceux qui mettent la morale et la vertu dans leurs plus beaux jours, et qui, cultivant les sciences, en répandent les fruits que pour le bien de la société. Voilà ce que j'ai trouvé dans vos ouvrages, le reste est au-dessus de ma portée.

Vous connoissés M. de Prémontval ainsi que l'emploi que vous lui destinés ; je ne puis juger s'il est propre pour le remplir : il est à souhaiter pour le Roy et pour ceux qui l'approchent que ce soit un honete homme, il est de l'intérêt de celui-ci de savoir se faire au pays où nous sommes. Je suis persuadé que vous aurés fait toutes les considérations nécessaires sur ce sujet, je suis trop votre ami pour vous conseiller de le placer, à moins que vous soyés sûr qu'il plaise, il seroit fâcheux pour lui d'être dégoûté, il seroit alors désagréable pour vous de l'avoir placé. Il dépend absolument de vous d'agir comme vous le jugerés convenable, je m'intéresserés également à M. de Prémontval, je serois fâché, il est vrai, si je perdois par là madame de Prémontval, sur la société de laquelle j'avois conté, mais comme d'ailleurs leur fortune en dépend je ne puis qu'applaudir à celui qui la leur présente. Je me flatte d'estre bientôt à Berlin où je ne regarde pas comme le moindre de mes avantages de vous assurer de l'amitié et de l'estime avec laquelle je suis, Monsieur, votre très affectionné ami.

HENRI.

De Postdam, 13 Décembre 1752.

[1] Il s'agit probablement des Réflexions sur l'origine des langues.

III.

MONSIEUR,

Votre lettre m'a sensiblement touché, j'y trouve des sentiments si nobles et un caractère si vertueux qui me fait craindre plus que jamais le fâcheux accident que vous me faites envisager[1]. Soyés sûr qu'en ce cas (dont j'elloigne l'idée) tout mon estime et mon amitié vous suivroit au tombeau. Tout les secours que je suis en état de donner je les offrirois à madame de Maupertuis[2] et emploierois le peu de crédit[3] que j'ai pour lui faire avoir une de ces places que vous souhaités pour elle en cas qu'une vint à vaquer. Je crois que je n'ai pas commis d'indiscrétion en communiquant votre lettre à un ami, c'est le seul qui la verra. C'est afin qu'il puisse vous en parler et vous instruire des quelques idées que j'ai sur ce sujet. J'iré vous voir avant votre départ pour vous prier de me continuer votre estime qui m'est due par l'amitié avec laquelle je suis vottre très affectionné ami.

HENRI.

IV.

MONSIEUR,

Vous ne sauriés croire à quel point je suis touché des différens et des mauvais traitemens que vous avés eus et

[1] Maupertuis, déjà fort atteint de la maladie de poitrine qui devait l'emporter à Bâle quelques années après, et forcé par les circonstances à quitter Berlin pour un séjour plus ou moins long en France, recommandait sa femme aux faveurs du Prince.

[2] Eléonore de Borck dame d'honneur de la princesse Amélie.

[3] Frédéric II tenait son frère à une distance respectueuse par jalousie de ses talents militaires.

essuyés jusqu'ici, et dans le terme où en sont les choses[1], je doute que vous serés de si tost tranquille si ce n'est par l'esprit de philosophie qui se met au-dessus des poursuites injustes de ses ennemis. Ce n'est pas à moi de vous doner cet avis : qui sçait mieux que vous que la fermeté, la patience et la constance sont l'antidote le plus certain contre l'adversité, avec ce secours que vous avés, vous êtes moins à plaindre qu'à envier. Je serois charmé en toute occasion de vous donner des preuves de l'estime avec laquelle je suis, Monsieur, votre très affectionné ami.

HENRI.

De Postdam, 21 de May 1753.

V.

MONSIEUR,

Voici la lettre de M. Cosnac par laquelle il vous demande une place dans vottre accadémie. Je ne puis lui donner d'autre recommandation que celle qu'il se donne lui-même par la lettre qu'il vous écrit, enfin je m'en raporte en ceci comme en toute chose à vostre discernement, persuadé que vous agirés dans cette affaire avec le désintéressement et la probité qui vous est ordinaire.

Je ne sais rien après vottre départ de vottre santé, cela me fait espérer que vous êtes arrivé heureusement au sein du repos entre les bras de vos amis et de vostre famille. Vostre santé se remettra, personne du moins ne le souhaitte plus que moi. — J'ai passé dix jours à la campagne, je vais retourner demain pour y passer six semaines; je trouve qu'on est bien partout où l'on est tranquille. C'est un loisir qui me permet de penser à tout ce qui m'est agréable. Vous pouvés être persuadé que je m'occupe beaucoup de savoir

1 Allusion à son procès avec Kœnig et aux attaques de Voltaire.

ce qui vous intéresse. Jugés-en par l'estime avec laquelle je suis votre très affectionné ami.

HENRI.

De Postdam, 26 de Novembre 1753.

VI.

MONSIEUR,

La situation où nous sommes me faisoit craindre d'être privé de recevoir de vos nouvelles[1]. Je suis destrompé bien agréablement par l'intérest que vous prenés à nos succès et par celui que vous me témoignés prendre à moi. Je me repasse souvent ces conversations agréables que j'ai eu chés vous où vostre esprit ne se ressentoit pas que vous aviés un corps malade. Vostre fermeté dont j'ai été le témoin à soutenir une longue maladie est un exemple que je souhaite pouvoir imiter. Les vicissitudes de ce monde permettent à chaqu'un d'éprouver sa constance, et s'il a autant de fermeté que vous en avés[2]. Je souhaite que le climat de Saint-Malo vous prive pour toujours de donner ces exemples, et je souhaiterois que votre esprit soit exempt de peine et vostre corps de douleurs, estant bien sincèrement vostre très dévoué ami et serviteur.

HENRI.

De Berlin, 13 de Janvier 1754.

1 Guerre de Saxe, qui forçait Maupertuis à s'éloigner de Frédéric pour ne point offenser Louis XV en guerre avec lui.

2 Frédéric lui donna des sujets de mécontentements tels qu'il quitta l'armée, sous prétexte de maladie, et resta plusieurs mois dans l'inaction.

VII.

Monsieur,

Je ne crois pas devoir vous dire que vottre lettre m'a infiniment réjoui : vous devés savoir cela avant de recevoir ma réponse. Vostre souvenir au changement d'année se distingue par celui qui le fait de la foule de ceux qui n'ont d'autres désirs que leur avantage. Je suis si persuadé de vos sentiments, que je ne voudrois pas mesmes douter de vostre amitié. Je vous assure que tout ce qui contribue à vostre tranquillité et à vostre bonheur, me causera du contentement, vous assurant que je suis, Monsieur, vostre très affectionné ami.

Henri.

De Postdam, 13 d'Aoust 1755.

VIII.

Monsieur,

Instruit que vous avés fait l'éloge du Président de Montesquieu[1], je n'ai pu me refuser de vous en demander la lecture. Je vous remercie de me l'avoir accordé. Si un homme éclairé et vertueux et qui a fait honneur à l'humanité, a droit à nostre reconnaissance, nous en devons aussi à celui qui unit à ces avantages celui de nous faire connoitre plus particulièrement l'homme connu sous le nom de Président de Montesquieu. Ce sont là les motifs de ma curiosité ou plus tot de l'envie que j'ai eu de m'instruire.

[1] Travail où l'on voit sa manie des systèmes lui faire émettre des pensées matérialistes qu'il n'avait pas.

Vous flattés agréablement l'amour-propre en donnant l'univers pour patrie à M. de Montesquieu. Qu'il seroit heureux si cette patrie avoit plusieurs sujets comme lui. J'ai le temple de Gnide, les lettres persannes, les considérations sur les romains et l'esprit des lois, indiqués-moi où je puis trouver le journal que cet homme illustre a fait sur l'Assyrie. Je trouve le précis que vous faites des lois et des gouvernemens admirable, qu'il seroit heureux si ce juste millieu entre le pouvoir trop étendu et la liberté licentieuse, pouvoit s'introduire, mais les hommes ne sont peut-être pas fait pour tant de perfection.

Vous ne me parlés point de vostre santé : vous ne doutés pas de l'intérest que j'y prend. Ce seroit me faire tort si vous n'étiés pas convaincu et de mon estime et des sentimens d'amitié avec lesquels je suis, Monsieur, vostre très affectionné ami et serviteur.

Henri.

De Berlin, 10 Janvier 1757.

IX.

Monsieur,

Si les souhaits peuvent contribuer à notre bonheur, ce ne peut estre que quand elles sont faites par des personnes de mérite. Je vous suis bien reconnaissant de m'avoir écrit pour la nouvelle année, et je suis très satisfait que vous me témoignés de l'intérest que vous prenés à moi. Cet intérest est bien réciproque et vous pouvés compter que je désire avec passion que vous soyés heureux. J'ai commencé l'année bien malheureusement, j'ay perdu le jour de l'an l'homme que j'ai aimé le plus et vous savés déjà la mort funeste du cher Blumenthal. Il est affreux de se trouver privé de ce qu'on aime et que l'objet de vostre amitié devienne un poids insupportable. Le

souvenir des services que cet honete homme m'a rendu, qui faisoit l'objet de mes plésirs quand il vivoit, étant désormais le sujet de mes larmes. La raison est un faible secour; elle me sert de masque devant le monde, mais elle ne me fait point retrouver ce que j'ai perdu. Voilà l'état où je suis. C'est la première fois que j'éprouve un chagrin de cette nature, et l'amitié me porte à vous parler avec franchise sur mon état. Si vous pouvés me donner de vos nouvelles vous m'obligerés; je m'intéresserai toujours à vous : c'est une suite de l'amitié et de l'estime que j'ai pour vous estant vottre très affectionné ami,

HENRI.

Du camp de Turnowa, 19 de Juillet 1757 (tour noir).

X.

MONSIEUR,

Vous m'avés fait un compliment sur la bataille de Prowy[1] que j'ai reçu avec la plus grande reconnaissance, les événemens arrivés depuis m'ont empêché de vous rendre plus tost les remercîmens qu'exige l'attention que vous me témoignés. Je souhaite vous revoir en parfaite santé : Je pratique la leçon que vous m'avés donnée, c'est de se souvenir quand on se trouve dans certaines circonstances[2], que dans 80 ans il ne sera plus question de cela. J'espère qu'il en soit bientôt de vous revoir pour que j'aye la satisfaction de vous assurer de l'estime et de l'amitié avec laquelle je suis votre très affectionné ami,

HENRI.

Du camp de Thoine, 29 Août 1757 (tour noir).

1 6 mai, bataille sanglante qui obligea les Autrichiens à se retirer et à entrer dans Prague.
2 Allusion à la jalousie de son frère.

XI.

MONSIEUR,

L'adversité est une école où l'on aprend à suporter les chagrins. La part que vous prenés à celui que je ressens sur la perte que j'ai faite par la mort de la Reine[1], me fait sentir qu'on peut éprouver le plaisir et la douleur en même tems. Votre amitié m'est précieuse, je chercherai toujours à la cultiver en vous donnant des preuves de celle que j'ai pour vous ainsi que de l'estime avec laquelle je suis votre très affectionné ami,

HENRI.

De Leipsig, 28 Janvier 1758.

XII.

MONSIEUR,

Après les événemens bizarres[2] dont l'année dernière a été remplie, tout homme sensé et tous ceux principalement qui sont les témoins des maux que cette guerre cause, sont en droit de souhaiter qu'elle se termine au plus tost.

C'est un sentiment que je ne découvrirois peut-être pas à ces héros que la gloire conduit, que la vanité anime et qui suivent plus l'instinct de leur ambition, mais j'écris à un

1 Sa mère Sophie-Dorothée de Hanovre, qui épousa Frédéric Guillaume Ier en 1706.
2 Bataille de Kolin, 18 juin 1757, où Frédéric perdit ses meilleures troupes, renversées par Daun : après cette défaite, évacuation par Frédéric de la Bohême : le 30 août, défaite infligée par les Russes à Gros-Joegerndoff, dans le Brandebourg — le 7 septembre, nouvelle défaite par les Autrichiens sur la Neiss dans la Lusace, — victoire de Rorbach 5 novembre — Perte de Schweidnitz le 12 novembre, défaite de Breslau le 22, victoire de Lissa le 10 décembre.

homme qui fait honneur à l'homme et qui souffre des callamités dont l'Europe est affligé. Aussi je puis vous faire en toute liberté l'aveu qui me soulage et qui prouve plus que touttes les expressions le cas que je fais de votre cœur et de vos sentimens. Mon devoir m'a mis dans la nécessité de combattre contre des français [1], mais je ne puis croire, quoique quelques-uns le font voir du reste, qu'ils sont nos ennemis.

J'estime la nation et je suis très fasché des combinaisons malheureuses qui nous ont mis dans la situation où nous nous trouvons les uns les autres. J'ai fait la connoissance d'un grand nombre d'officiers françois, je la cultiverois avec plus de plaisir encore si le souvenir des circonstances où nous sommes ne troubloit pas l'agrément que je trouve à vivre avec eux. J'aurois eu bien de la joie si j'avois pu être de quelque utilité au comte de Longjumeau, mais vous trouvés sans doute qu'il est mort de ses blessures. J'ai perdu une occasion de vous donner une preuve de mon amitié par les soins particuliers que j'aurois eu pour lui s'il avoit vécu. L'intérest que vous prenés à moi m'oblige à vous dire que ma santé n'est pas bonne du tout; mon esprit est malade depuis bien du tems; mon corps en vérité a des fatigues auxquelles j'ai cru plusieurs fois que je succomberois : maintenant toute la machine est délabrée : on résiste en vain à une suite très longue de peines et de chagrins. Il est fort beau d'écrire que les douleurs peuvent estre vaincu par les réflexions, cela pouroit estre plus tost vrai quant au corps, mais lorsque l'âme et le corps sont affligés ensemble, l'homme sent très parffaitement qu'il est une créature faible et d'une espèce pitoyable. Je m'avise de moraliser [2]. Vous me pardonnerez et ma morale et ma lettre

1 5 novembre, bataille de Rosbach gagnée sur les Français, commandés par le maréchal de Soubise.

2 Morale purement humaine, purement pessimiste : il n'y manque qu'une chose essentielle qui élève et fortifie, la foi dans un Dieu rémunérateur. Il n'en faut pas moins admirer les sentiments élevés, partager les peines secrètes et profondes de ce Prince, né avec les qualités les plus brillantes, et obligé par les circonstances à vivre dans une sorte d'oubli et de silence qui ne devaient point porter

de trois pages en faveur du sentiment qui m'anime, c'est celui de l'amitié et de l'estime avec laquelle je suis vostre très affectionné ami,

HENRI.

ombrage à son frère d'abord, à ses deux neveux ensuite qui lui marquèrent toujours beaucoup de déférence mais ne lui laissèrent jamais l'occasion de donner la mesure de son talent.

KŒNIG[1] A MAUPERTUIS.

I.

Monsieur,

Aparēment vous direz que je vous importune bien souvent par mes lettres : il est vray, mais la permission que vous m'avez donné de vous proposer quelquefois un problème doit un peu justifier cette liberté. Vous en voici une demi douzaine que j'ai proposés publiquement, pour me tenir un peu l'esprit en haleine, car sans cela j'oublierais bientôt le peu de géométrie que j'ai apris à Bàle. Si vous jugez quelques problèmes dignes de votre attention, je vous prie de m'en faire part. Je conte que je pourrois encore bien recevoir de vos lettres. Les postes vont encore, depuis Strasbourg à Manhein et de là dans l'Empire. M. Wolf[2] en reçoit souvent de Paris. Faites-moi la grâce, Monsieur, de recommender ces problèmes aux jeunes géomètres de votre connoissance. Je serois charmé, si je pouvois profiter de leurs vues sur ces sortes de matières.

Je n'ai jamais pensé à faire imprimer quelque chose de ma façon, mais je me suis trouvé dans des circonstances, où je ne pouvois absolument point refuser de faire ce pas sans me des honorer. Et la chose étant faite, j'ai bien voulu tirer de ma petitte sottise tout le fruit possible et vous me ferez bien la grâce de me procurer cet avantage. Je me flatte que M. Clairaut[3] aura aussi la bonté de m'honorer de

1 Samuel Kœnig, né en 1712, mort en 1757, fut regardé comme un des plus grands mathématiciens de son siècle. Les lettres que nous publions, nous le montrent tout dévoué à Maupertuis, jusqu'au jour où ils se brouillèrent à mort.

2 Christian de Wolf, né à Breslau en 1679, mort en 1754. Il fut successivement professeur de mathématiques à Hall, à Marbourg où il reçut le titre de conseil aulique du Landgrave de Hesse, puis fut créé baron par l'électeur de Bavière pendant le vicariat de l'empire que ce dernier exerça.

3 Alexis-Claude, né à Paris le 7 mai 1713, mathématicien distingué : il fut admis à 18 ans à l'Académie des sciences et associé aux académiciens qui allèrent au nord pour déterminer la figure de la terre. Il mourut en 1765.

ses lumières. Je lui fais fort mes complimens. Le départ de mon ami, qui part pour Strasbourg, est si précipité que je suis obligé d'écrire dans le cabaret parmi tout le tintamare des musiciens. Ils ne me donnent pas seulement le tems de remplir cette page avec un peu de réflexion. Je finis en vous assurant que je suis avec une estime infinie pour vous, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

S. Kœnig.

A Marbourg en Hesse, c'est le 1er Mai 1735.

II.

Monsieur,

Vous me permettrez que je me donne l'honneur de vous témoigner la joie que j'ai de votre heureux retour dans nos climats[1]. Je désespérois que vous viendriez à bout de vos desseins dans ces hideuses régions. Assurément, Monsieur, vous venez de faire une expédition dont Alexandre se seroit fait grand honneur puisqu'il se vantoit tant d'avoir découvert des pays où personne avant lui étoit parvenu. Et en effet s'il est glorieux, comme on dit, de faire ce que personne avant nous n'a fait, on doit convenir que personne n'a acquis une plus juste gloire que vous, Monsieur et Messieurs vos compagnons[2], puisque personne depuis la fondation du monde n'a entrepris de faire ce que vous venez de faire ni l'entreprendra apparemment dans la suite[3]. Une

1 Allusion au voyage en Laponie qu'entreprirent quelques académiciens et que, sur l'ordre de Louis XV, Maupertuis avait présidé. Cette expédition, quoique bien dirigée, ne répondit pas aux espérances qu'on en avait conçues.

2 Clairaut, Camus et le Monnier.

3 Après une longue période de repos et d'insuccès, une nouvelle ère d'activité s'ouvre pour les explorations polaires. Actuellement

gloire si solide est düe à tant de travaux, sauve à jamais monsieur de Maupertuis de la nécessité de mourir, quand même il n'auroit jamais fait autre chose. Recevez donc, Monsieur, mes complimens de félicitation dans cette occasion illustre et soyez persuadé qu'ils partent d'un homme qui connoit votre mérite et qui se fait un plaisir d'applaudir à votre gloire. Nous sommes bien avides en ce pays d'apprendre le détail des observations que vous aurez faites. Nous avons vécu jusques icy comme des étrangers sur cette terre. Nous sommes redevables à vos soins, que nous connoissons à la fin la construction de notre habitation. La curiosité ne s'accommode point de la lenteur avec laquelle les choses paroissent dans vos mémoires. Si vous vouliez faire au public la grâce d'en publier une relation à part, vous obligeriez infiniment les curieux et votre nom n'y perdroit rien. Mais nous laissons cela à votre discrétion : vous devéz avoir autant d'envie de le publier que nous de l'apprendre.

Je ne comprend pas assez ce que vous nommez le centre d'oscillation dans un milieu résistant : il n'y en a point que pour un temps infiniment petit, ou pour un tems fini si on ne demande point d'isocronisme dans les parties de ce tems, seulement dans le tout. Peut-être que je comprends mal le sens de vos paroles. Je suis présentement à Bâle dans la maison de M. Bernouilli. Il m'a recommandé de vous faire ses complimens, il attend encore un mot de réponse sur quelques articles de sa lettre quand vous en aurez le loisir. Il m'a dit qu'il n'avoit présentement rien d'important à vous écrire, qu'il attendroit qu'il se présente ou que vous lui donniez quelque matière. Au reste M. Bernouilli se porte bien. Il paroit persuadé de la bonté de vos opérations, quand même il a badiné comme s'il ne l'étoit pas tout à fait. Vos découvertes ne le mettent point du tout en peine pour sauver son système. Votre compatriote

deux expéditions sont à l'œuvre dans l'extrême Nord : le norvégien Nansen au milieu des banquises de l'océan glacial de Sibérie et l'anglais Jackson à la terre François-Joseph ; enfin dans quelques jours l'ingénieur suédois Andrée doit essayer d'atteindre le pôle en ballon.

M. Descartes lui a fourni depuis longtems, par son noïau solide au centre de la terre, un beau moyen de saûver son système. De sorte qu'il n'a nulle raison de s'élever contre des expériences bien établies. Et il ne lui est jamais entré en pensée de le faire, c'est de quoi je vous puis assurer. Je vous prie, Monsieur, de faire mes complimens à M. Clairaut et d'être persuadé que personne n'est avec plus de considération pour vous, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

S. Kœnig.

A Bâle, le 20 Septembre 1737.

III.

Monsieur,

Vous ne pouvez point désaprouver qu'on soit impatient d'aprendre ce qui a été fait sous le pôle. Comme c'est vous qui avez eu la direction de cette entreprise, on ne sera point trompé, si on se permet d'avance de fort belles choses. C'est pour satisfaire à cette juste curiosité, que je prens la liberté, Monsieur, de vous prier par ces lignes de vouloir bien donner advis à l'ami qui a l'honneur de vous remettre celle-cy, où il pourroit trouver la relation de votre voiage, (si tant est qu'elle soit publiée côme j'ai lieu de le croire) et qui aura la bonté de me l'envoier; avec d'autres livres qu'il s'est chargé d'acheter pour moi à Paris. Vous m'obligerez infiniment par ce service. Je profite de l'occasion pour vous envoier une petite pièce sur la mesure des forces vives.

A l'occasion d'une dispute que j'ai eu avec un professeur en Allemagne sur cette matière, je me suis proposé d'effectuer par le choc simple des corps, le cas que M. Papin [1] de-

[1] Isaac Papin, né à Blois en 1657, mort en 1709. Il est connu par sa lutte contre Jurieu et par sa conversion et son abjuration entre les mains de Bossuet en 1690. Ses œuvres, publiées en 1723, forment 3 vol. in-12.

mandoit à M. Leibnitz[1] et que M. Birling et quelques autres avouent prouver démonstrativement la mesure des forces vives, si on pouvoit en montrer la possibilité. *C'est d'imprimer en un seul coup, par un corps qui se meut avec une vitesse double, à quatre corps égaux une vitesse simple :* l'ayant trouvé comme vous voiez icy, j'ai été assez heureux de convertir sur-le-champ cet antagoniste, qui est un homme de savoir et de mérite. Comme la démonstration paroit simple et point exposée aux objections, même facilement à vérifier par l'expérience, j'ai cru, Monsieur, que vous ne seriez pas fàché de l'avoir, peut-être en pourrez-vous faire quelque usage auprès de quelqu'un de ces Messieurs prévenus encore pour l'ancienne hypothèse. Je serois bien aise de voir ce que quelque adversaire ingénieux, qui seroit d'humeur de vouloir s'en tenir à la mesure ordinaire, trouveroit à redire à cette démonstration, *ou le tems n'entre point en considération et ou un corps avec une double vitesse, en imprime une simple à quatre corps dont chacun lui est égal par un seul coup.* Je vous serois très redevable, Monsieur, si vous voulez m'honorer de votre sentiment auquel je défère infiniment, sur cette manière de proposer la chose ; si tant est seulement que vos occupations, que je ne doute point être grandes à présent, vous permettent d'y faire quelque attention.

Je me souviens, que aiant l'honneur de me trouver avec vous à Bâle chez M. Bernouilli, vous avoir entendu dire que vous ne trouviez point que M. Newton[2] eut donné une démonstration convaincante du corollaire IV *de legibus motus*. Aiant trouvé la chose comme vous, je me suis proposé la démonstration de ce principe, et j'en ai rencontré une très courte qui prouve « que le centre de gravité commun de plusieurs corps, soit qu'ils se choquent soit qu'ils s'attirent ou agissent les uns dans les autres de quelle façon et par quelles forces qu'on voudra, continue toujours ou à demeurer en repos ou à se mouvoir de même manière en ligne droite avant et après l'action. » Je me suis donné l'honneur de vous envoier cette démonstration peu de tems avant votre départ pour le Nord, pour en avoir votre sentiment, mais comme vous ne m'en avez jamais parlé, j'ai lieu de croire qu'elle ne vous est point parvenüe. Daignez, s'il vous plaît, me faire savoir par cet ami ce qui en est. Je donne la plupart de mon tems à l'étude de l'histoire et de la littérature, mais je ne laisse point de conserver autant que je puis, les principes que j'ai de la géométrie. Je rencontre quelque fois en mon chemin de petites découvertes qui pourroient amuser les amateurs, si je savois où les publier. Les actes de Leipzick sont en si mauvais état depuis quelques années et si mal fournis de morceaux de mathématiques, qu'il n'y a plus de plaisir d'y envoier quelque chose. J'ai prié cet ami de s'informer à Paris s'il n'y a point de journal à présent ou d'histoire des savans etc... où l'on puisse insérer pareilles matières. Si vous en connoissez un, faites-moi, s'il vous plaît, la grâce de le lui aprendre. Je finis et suis avec la même considération infinie, que j'ai toujours eu pour vous, Monsieur, votre très humble serviteur.

S. Kœnig.

Strasbourg, le 27 Janvier 1739.

P. S. Si monsieur Clairaut a encore l'avantage de vous voir si souvent je vous prie de lui présenter mes complimens. Si ses occupations lui permetoient de s'attacher à quelque problême, je lui en proposerois quelques-uns, mais je n'ose le faire que je n'aye son consentement.

IV.

Monsieur,

Si j'avais jamais eu le bonheur de vous faire connoitre mes sentimens, vous pourriez sentir, ce que je ne puis ex-

[1] Guillaume Godefroi, baron de Leibnitz, philosophe et mathématicien de génie, né à Leipsick en 1646, mort en 1716.

[2] Isaac Newton, né le 25 décembre 1642, mort en 1727 : il est le créateur de la philosophie naturelle ; il a rendu de grands services à l'optique, à la physique en l'unissant à la géométrie, mais il n'est pas sans défauts.

primer, combien je dois avoir triomphé, lorsque j'ay lu dans la gazette, que Sa Majesté Prusienne avoit reconnu vos mérites et qu'elle l'avoit témoigné publiquement d'une façon qui fait également honneur à ce digne Roy et à vous, Monsieur [1]. Recevés-en d'un ami les complimens les plus sincères, qu'il doit autant aux vertus de votre cœur qu'à votre esprit et à vos lumières. Le monde est bien surpris de voir reparoitre un philosophe couronné, mais la haute opinion qu'on se forme de lui vient en bonne partie de ce qu'on sait qu'il vous a auprès de sa personne. Je souhaite que cette heureuse époque qui donne de si magnifiques espérances, produise des suites dont nous et la postérité puissions nous féliciter ; et que la philosophie, le plus bel ornement de l'humanité et la seule source d'une gloire solide et durable, reprenne son ancienne place auprès des trônes et des roys. Je vois aussi avec admiration combien le monde est touché des efforts d'un Prince qui aime et qui veut instruire ses peuples. Il faut que la véritable gloire s'insinue bien puissamment dans le cœur de l'homme, puisque ce Prince, qui ne fait que de commencer son règne [2], jouit déjà d'une plus belle réputation que s'il eût gagné des batailles. Que ne sera-ce quand le public verra dans tout son jour cette grandeur d'âme et ces beaux sentimens que j'admirois souvent dans les lettres qu'il écrivoit à Mons. de Voltaire. Vive donc ce roy qui veut faire honneur au genre humain et vous aussi qui y contribués tant par vos conseils : jouissés de cette pure gloire que la raison avoue fruit du mérite et de la vertu au dessus de la malignité des envieux.

Il me vient dans ce moment une autre bonne nouvelle. J'aprens que Mons. Wolf est enfin déterminé de suivre la vocation de Sa Majesté à Halle [3]. Je l'avois fort exhorté de ne point se refuser aux intérests des sciences dans cette oc-

1 Kœnig fait allusion à l'offre faite en 1740 à Maupertuis par Frédéric II, de venir présider sa nouvelle Académie.

2 Son éducation toute française, son goût naturel pour les lettres, ses études pendant l'emprisonnement sévère que lui valut sa fuite avec Katt, l'avaient déjà fait connaître.

3 Déjà en 1707 Wolf avait été professeur de mathématiques à Hall, mais une harangue qu'il prononça en 1721 sur la morale des Chinois, dans laquelle il comparait les principes de Confucius avec ceux

sion, mais je vois que toutes les représentations auroient été sans effet sans la bonté que Sa Majesté a eu de lui procurer sa démission. On me mande qu'on propose Mrs Bernouilli et moi pour lui succéder, mais pour moi je ne conte pas de revoir jamais ce pays-là. Je suis en élection depuis quelque tems à Utrecht pour la place de Môs : Mouschenbrock et on m'assure qu'on va me faire des propositions de la part de l'Université, les théologiens qui détestent les sentimens de Mons : Leibniz, dont on me dit partisan, l'aiant empêché jusques icy : aparément qu'on viendra enfin vers moi, faute de pouvoir trouver mieux. Si je devois aller dans ce pays-là, ce que je ne crois pas [1], je me flatterois de pouvoir vous saluer à Paris et me dédommager un peu de ce que j'ay perdu à cet égard dans mon dernier séjour. Comme votre nom, Monsieur, est à présent fort célèbre en Allemagne et que la question sur la figure de la terre devient tous les jours plus intéressante par le grand nombre de ceux qui se mêlent d'en disputer pour et contre, je cherche un libraire à Leipzig ou bien à Berlin même, qui se charge de faire une belle édition de la traduction de votre livre, Mons : Bernouilli n'en ayant point trouvé à Bâle. Si je réussis, comme je n'en doute point, je souhaiterois d'y ajouter les dernières conclusions sur cette matière que vous devés avoir publiées avant votre départ, qui, à ce qu'on dit, font naitre de nouvelles opérations et disputes. Un de mes amis se dispose de partir incessamment pour Berlin ; si vous aviés par hasard des exemplaires de cet écrit avec vous, vous m'obligeriés sensiblement si vous lui en vouliés re-

des chrétiens et où il montrait assez qu'il ne comprenait ni les uns ni les autres, excita le zèle des théologiens de Hall. La faculté théologique examina ses ouvrages. Pendant ce temps, Wolf portait ses plaintes au conseil académique et obtenait un ordre portant défense à qui que ce fût d'écrire contre lui. Cette défense déraisonnable et tyrannique ne fit qu'échauffer les esprits. Le doyen et plusieurs membres de la faculté philosophique exposèrent combien sa doctrine était fausse et dangereuse. Enfin, après de vives altercations, la Cour le condamna, le 15 novembre 1723, à sortir de Hall et des états. A la mort de Frédéric Guillaume, Frédéric II le rappela à Hall avec les titres de conseiller privé, de vice-chancelier, puis de chancelier de l'Université.

1 Il n'y alla point en effet.

mettre un pour moi. Vous pourrés aussi lui dire de bouche ce que vous voudrés me faire savoir : car dans cet accablement d'affaires où vous devés être, vous ne devés pas songer à me répondre vous-même.

Je ne veux pas vous cacher, Monsieur, que je n'étois pas peu en peine par raport à vos sentimens à mon égard, mais votre lettre, pleine d'amitié, vient de me rendre la vie. Car que peut-il y avoir de plus affligeant que de se croire oublié d'un homme de mérite qu'on ne sauroit oublier : mais quoique vous eussiés pu faire, le souvenir de cette probité que je vous ay reconnue se seroit toujours maintenu dans mon âme avec une estime infinie pour vous.

Soyés persuadé, Monsieur, que je n'ai d'autre but ni d'autre ambition dans la vie que de mériter l'approbation de personnes comme vous, et si de malheureuses aparences m'avoient nuit, cela ne doit point retomber sur mes sentimens. Enfin jamais je n'oublierai les bontés que vous avez eues pour moi. J'en suis pénétré et ma reconnaissance ne mourra qu'avec moi. Je suis avec une parfaite considération et un attachement infini, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

Sam. Kœnig.

P. S. Je vois que l'Académie[1] m'a fait l'honneur de me faire correspondant. Ne convient-il pas que je l'en remercie par une lettre, ou cela n'est-il pas d'usage ? Pour commencer un commerce de lettre avec Mons : Clairaut je lui envoyai en dernier lieu la démonstration du théorème de M. Cortès, qui paroit lui avoir fort plu par sa brièveté, car elle ne consiste qu'en dix ou quinze lignes, mais il n'entre point en matière sur rien, encore moins me marque-t-il ce que j'ay à faire à l'égard de l'Académie : d'où je conclus qu'il est fort distrait ou fort occupé mais j'ay tort de vous parler dans ce tems cy de ces petites choses.

1 L'Académie des sciences de Paris.

V.

Monsieur,

Vous trouverés sans doute que je vous importune beaucoup, je vous en fais mes très humbles excuses. J'ay eu l'honneur de vous dire dans mes précédentes qu'aiant eu le tems de revoir et de recopier la traduction de votre livre, je cherchois un libraire qui voulût en faire l'édition. La chose s'est faite aussitôt avec un libraire de Zurich et on est actuellement après pour graver les planches. Faisant réflexion qu'il s'est passé bien des choses du depuis qui regardent cette matière, dont vous ne seriés peut-être pas fâché d'en instruire le public, j'ay cru que je ne ferois pas mal de vous en donner advis incessamment. *L'examen désintéressé*[1] est beaucoup lu et quoique je n'aye point vu ce livre, je juge aisément par ce que M. Cramer[2] de Genève m'en a dit que ce n'est point un de vos amis qui en est l'auteur. Ce m'a fait venir l'idée qu'on feroit très bien d'y répondre dans une préface. Je pensois donc, Monsieur, que si vos occupations vous le permettoient, vous ne feriés pas mal de coucher par écrit vos remarques sur le dit livre, que je traduirois et publierois comme venant de moi (en cas que vous vous fissiés de la peine d'y paroitre ouvertement) à la tête du livre. Vous jugés bien, Monsieur, que je me chargerois avec plaisir de cette petite peine, si je me croyois en état de le faire dignement; mais beaucoup moins que vous au fait sur la nature même, j'ignore encore une infinité d'anecdotes et de raisonnemens que vous devés avoir entendu, dont il seroit peut-être nécessaire de faire mention. Je ne doute point, Monsieur, que vous serés bien aise d'instruire encore davantage le public pour qui vous

1 Maupertuis en était l'auteur : il avait voulu répondre aux nombreuses critiques dont son mémoire était l'objet.

2 Gabriel Cramer, né à Genève en 1704, mort à Bagnols en 1752, professeur de mathématiques à 19 ans, se fit un nom dans les sciences. Il était l'élève de Bernouilli dont il recueillit avec soin et intelligence les œuvres en 6 vol. en 1743.

avés tant fait, sur cette importante matière, d'autant plus que vos amis seroient charmés de voir qu'on oposat de bonnes raisons à vos antagonistes dont le nombre paroit s'augmenter çà et là. Enfin, Monsieur, vous sentirés beaucoup mieux que moi ce qu'il seroit à propos de faire et comment je me soumettrai en cela à votre jugement; quoiqu'il en soit je vous répète la prière que je vous ai faite de me faire avoir vos dernières conclusions qui contiennent sans doute les mesures qui ont été faites du depuis en France, ou de m'indiquer du moins où je les pourrai trouver. Soyés persuadé, Monsieur, que je n'aurai point de plus grand plaisir que de vous témoigner l'attachement infini avec lequel je suis votre très humble et très obéissant serviteur.

Sam. Kœnig.

A Berne, le 21 Novembre 1740.

VI.

Monsieur,

Les exercices académiques que nous avons depuis quelque tems dans notre ville m'ont empêché de vous répondre plutot, outre que j'attendois de Mons : Clairaut votre géographie, l'examen désintéressé et les conclusions ; mais quelque instance que j'aye faite auprès de lui j'attens en vain depuis deux mois sa réponse. Votre livre est enfin imprimé jusqu'aux dernières feuilles près. Je m'étois fort mis en frais pour une préface oposée à l'examen désintéressé, lorsque j'ay su que vous en étiez vous-même l'auteur; cela m'a évité fort à propos de la peine et un petit ridicule. Je vous avoue, Monsieur, qu'il faut penser comme vous, pour oser écrire contre soi-même. Cette méthode est aussi nouvelle que la découverte de la figure de la terre elle-même et ne fera sûrement pas moins

de bruit. C'estoit la véritable manière de se jouer de vos adversaires, quoiqu'un peu au dépens de tout le monde. Pour moi, ayant vu ce livre qui m'arriva de Genève quelques jours avant l'arrivée de M. Algarotti[1] dans notre ville, je jugeai aussitôt que vous en étiez l'auteur, par la connoissance des faits que j'y voyois qui sembloient ne pouvoir venir que d'un homme qui s'étoit donné beaucoup de peine à aprofondir cette matière, outre qu'aiant été obligé de relire peut-être deux fois votre livre, je suis tellement pour ainsi dire imprégné de votre stile que la ressemblance qui y est restée malgré vous ne pouvoit me dupper. Je l'écrivis ainsi à M. Cramer, lorsque je sus le lendemain que j'avois deviné juste. Il ne me reste donc qu'à parler de cet ouvrage comme d'un frère de celui que j'ay traduit et à faire valoir votre audace comme une preuve assurée de sa bonne cause. Je meurs d'envie de voir la géografie, mais Mons : Clairaut est l'homme du monde le plus négligent à mon égard. Je suis son correspondant, mais Dieu sait comme nous correspondons. A cinq ou six lettres il ne répond pas une fois. L'ouvrage se distribueroit actuellement sans cela. Vous aurés les exemplaires que vous demandés avec quelques-uns sur grand papier. Quant à la dédicace. je sens, Monsieur, combien il conviendroit que le livre de M. de Maupertuis fut dédié au Roy de Prusse, mais je ne sai si on oseroit le faire sans une permission de Sa Majesté, que sans doute vous ne voudriés pas demander. Nous avons eu le plaisir d'avoir M. Algarotti un jour à Berne, que j'ay passé avec lui. C'est bien le plus aimable homme du monde et il ne s'est pas lassé de parler de vous. Il pourra vous dire combien je lui en ai su gré. On l'a trouvé charmant dans notre ville. Si jamais le Roy[2] avoit quelque chose à négocier en Suisse, il feroit tout avec un négociateur comme lui.

Mons : de Voltaire m'a fait l'honneur de m'écrire. Il dit qu'il a quitté Salomon[3] pour l'amour de la Reine de Sa-

1 François Algarotti avait fait quelque séjour en Angleterre, à Paris et s'en allait en Allemagne et en Pologne.
2 De Prusse.
3 Frédéric.

ba[1]. J'en suis fâché, je vois qu'il veut mourir auprès de Rousseau.

Le livre[2] de mad : du Chât : a enfin paru. Je vous avoue, Monsieur, qu'il faut avoir la rage d'écrire pour oser faire une folie de cette nature. On dit qu'on l'a déjà refutée ; je me réjouis de voir comment elle fera pour répondre sur des matières qu'elle n'entend point. Vous avez tiré M. Euler des glaces de la Moscovie : la Suisse vous en remercie. Je finis et suis avec un attachement infini, Monsieur, votre...

Sam. Kœnig.

A Berne, le 11 Février 1741.

Je dois vous dire que Boge dont vous avés régalé M. Algarotti a fait le meilleur plat de notre souper.

VII.

Monsieur,

Aujourd'hui que je reviens des eaux de Spa, on me remet votre lettre dont le contenu me cause une surprise également agréable et embarrassante. Je suis sensible au delà que je puis vous exprimer, à l'honneur de votre souvenir et celui que vous me procurés en me faisant recevoir dans la compagnie célèbre que vous dirigés : mais

1 Madame du Chastelet, Gabrielle-Emilie de Breteuil née en 1706, morte en 1749.

2 Sous le titre d'Institutions de physiques, adressées à son fils, son élève dans la géométrie. Ce n'est qu'une faible explication de la philosophie de Leibnitz. Les idées de ce philosophe ne lui ayant paru dans la suite que des rêves, elle l'abandonna pour Newton dont elle traduisit et commenta les principes. L'opinion de Kœnig sur ce livre est d'autant plus juste qu'on dit alors qu'il n'était pas tout entier d'elle et que Kœnig ayant habité quelque temps Cirey et donné des leçons de géométrie à la marquise, avait pu l'apprécier.

je tremble de m'en sentir si peu digne et avoue volontiers que pour peu que j'eusse pu prévoir cet effet de votre amitié, je m'y serois opposé modestement comme il me convient, en diminuant l'opinion trop avantageuse que vous avés bien voulu concevoir de moi. Votre procédé obligeant, ayant prévenu mes excuses, je n'ai plus rien à dire. Je sens qu'il faut m'encourager et combattre mes scrupules par le jugement que vous avés cru pouvoir porter de mes petits talens. Recevés donc, Monsieur, mes remercîmens sincères de cette marque d'estime et d'amitié que vous me donnés. Soyés persuadé que je fais tout le cas possible de l'honneur qui m'arrive et que je n'ai rien tant à cœur que comment je pourrai ne pas devenir un membre inutile d'un corps si respectable. Ayés la bonté, s'il vous plait, de faire part à l'Académie de ces sentimens de son nouveau membre, en l'assurant de ma reconnoissance respectueuse et du zèle parfait dont je me ferai un plaisir et un devoir de lui être inviolablement attaché. Quant au reproche que vous me faites sur l'interruption de notre ancienne correspondance, il est très obligeant ; aussi mes raisons expliquées me justifient.

Votre changement de situation et de fortune m'a paru demander du ménagement et des égards, je craignois de vous importuner. Du reste plus d'un témoin irrécusable vous attesteroit icy, si je vous ai oublié : on vous diroit combien souvent je parle de vous et combien je vous regrette comme le seul homme dont la façon de penser m'a paru faite pour la mienne et avec lequel j'aurois souhaité de pouvoir vivre. Ces sentimens que j'ay pour vous et que j'aurai toujours m'attachent à votre Académie beaucoup plus que la considération du lustre qui peut m'en revenir : Que je ne saurois mériter qu'autant qu'il vous plaira m'aider de vos lumières et de vos advis, auxquels j'aurai recours de tems en tems, puisque vous m'en accordés la permission. Je finis ayant l'honneur d'être avec toute la considération et estime possible, Monsieur, votre...

S. Kœnig.

A La Haye, le 8 Octobre 1749.

P. S. J'ai quitté Francquer [1] au mois de mai, je suis établi à la Haye en qualité de professeur en droit naturel et conseiller bibliothécaire du prince Statthauder [2]. Son Altesse m'a voulu avoir icy et j'ay souhaité ces emplois littéraires pour ne pas être obligé de changer de genre de vie encore une fois. Ma santé est assés chancelante depuis quelques années ; je pensois la recouvrer à Spa et j'en ai raporté la dyssenterie qui m'avoit mis bien près de la mort ; mais cela va mieux actuellement. Je demande de vos nouvelles à tous ceux qui viennent de Berlin et on m'a dit que vous ne vous portiés pas bien non plus depuis quelques années : cela m'a fait beaucoup de peine. Je souhaite d'en aprendre de meilleures nouvelles. Dernièrement j'ay vu en Allemagne pour la première fois le second volume de vos mémoires ; la pièce que vous y avés insérée sur le *minimum de l'action* [3], m'a engagé à mettre sur le papier quelques réflexions que j'ai envoiées à Leipzig, j'espère que vous en serés content.

VIII.

MONSIEUR,

La culbute que je fis en sortant du château pour aller à mon carrosse par des chemins que je ne connoissois pas (comme votre domestique qui me releva peut vous le dire) a été la cause que j'ay tardé si longtems à me donner l'honneur de vous écrire. Je m'étois démis l'épaule droite au point que j'ay été entre les mains des chirurgiens du depuis, et que, quoique beaucoup mieux aujourd'hui, j'ay encore beaucoup de peine à écrire. Cet

[1] Francker, Kœnig écrit ce mot comme on le prononçait.
[2] Stathouder, prince d'Orange.
[3] Découverte que Maupertuis intitulera : Principe universel de la moindre action et que contestera scientifiquement Kœnig. C'est le point de départ de leur lutte et de leur brouille.

accident a été la cause que je n'ai pas pu aller à Loo, où leurs Altesses sont et resteront jusqu'à la fin de ce mois. J'ai donc pris le parti d'y envoier les livres dont vous m'aviés chargé pour le Prince avec la lettre et je sai que le paquet lui a été remis en main propre et qu'il a été flatté entièrement de votre attention. Je supose que vous en aurés eu quelque nouvelle depuis Loo ou que vous l'aurés encore. Je suis fâché que je n'aye pas pu m'aquitter de votre commission en plein, comme je l'aurois voulu.

Voicy, Monsieur, un petit mémoire que je me donne l'honneur de vous envoier, destiné à expliquer pourquoi la règle de Cerdan est bonne dans le cas de deux racines réelles et inégales : difficulté, laquelle comme vous savés, a donné de la tablature à tous les algébristes depuis deux cens ans, et ce n'est pourtant qu'une babiole, ce qui en fait la merveille. Tant il est vray que la négligence d'une règle trop commune peut quelques fois jetter dans l'erreur le plus grand génie, ou du moins arrêter ses progrès. Il me semble qu'après cecy on auroit tord de désespérer de la résolution parfaite des equations du 3me degré ; ou du moins de la démonstration qu'une telle résolution par de pareilles supositions est impossible. Je me flatte que M. Euler nous donnera quelquechose là dessus. Il a en abondance les principes nécessaires. Si vous vous donnés la peine de le lire après l'avoir fait copier, je vous prie, Monsieur, de retoucher les fautes de stile que vous rencontrerés, si tant est au moins que le mémoire vous paroisse mériter place dans l'histoire de votre Académie. Au reste, Monsieur, je vous répète mes remercimens sincères aussi bien qu'à Madame de Maupertuis à laquelle je vous prie de faire agréer mes très humbles respects, des politesses que vous m'avés témoignées pendant mon séjour à Berlin, auxquelles je suis toujours fort sensible, ne souhaitant rien tant que d'avoir occasion de vous donner des marques réelles de l'estime et considération infinie avec laquelle j'ay l'honneur d'être...

S. KŒNIG.

A La Haye, le 1er Novembre 1750.

P. S. Oserois-je vous prier, Monsieur, d'offrir mes complimens à M. Algarotti et de lui dire que j'ay envoié son livre au Prince avec les vôtres. Je lui écrirois même si le mal que je ressens au bras me le permettoit. On crie terriblement dans ce pays-cy contre le livre de M. de la M.[1].. lisés s. v. p. ce que Haller en dit.

IX.

Mille pardons, Monsieur, je vous en suplie de la bourricade de mon copiste. Au lieu de mettre dans le paquet le mémoire qui y étoit destiné, il attrape une copie précédente fautive et condamnée pour cela. Je ne m'en suis aperçu qu'un couple d'heures après le départ de la poste, de manière que j'aye été obligé d'attendre une autre ordinaire pour réparer ce qui proquo, dont je vous fais bien des excuses. J'ai profité de ce tems pour y ajouter une addition contenant quelques remarques assés notables qui me sont venües dans l'esprit du depuis. Au cas que l'abondance d'autres bons matériaux ne vous permette pas de faire usage de cette bagatelle, je vous prie, Monsieur, de rendre seulement à M. Formey le mémoire, qui aura occasion de me le renvoier. Si le tems me le permet je tacherai de mettre sur le papier un mémoire de philosophie que j'ay médité dans l'intention de vous l'envoyer. Je finis ayant l'honneur d'être...

S. Kœnig.

A La Haye, le 4 Novembre 1750.

1 L'homme-machine de la Mettrie. Poursuivi en Hollande où son livre fut brûlé, il se sauva à Berlin, où il devint lecteur du roi de Prusse et membre de son Académie. Voltaire a dit de lui que c'était un fou qui n'écrivait que dans l'ivresse. C'est l'avis de tous ses contemporains.

P. S. Madame la comtesse de Kamke, qui a une grande confiance dans votre amitié pour elle, vous parlera en faveur d'un Monsieur de Prémontval parisien[1], recommandé à nous par M. Daniel Bernouilli; lequel ne trouvant pas à gagner sa vie en donnant des leçons comme il l'avoit espéré, souhoiteroit de pouvoir mériter votre protection pour s'établir à Berlin en qualité d'homme de lettres. Madame la comtesse qui s'intéresse extrêmement pour lui espère de vous faire entrer dans ses idées. Et comme elle s'est imaginé que je pourrois avoir quelque crédit auprès de vous, elle m'a envoyé Madame de Prémontval, à laquelle j'ay été obligé de donner une lettre pour vous, que Madame la comtesse vous remettra en son tems. Ainsi s'il arrive que vous trouviés toute la sollicitation mauvaise, mettés s. v. p. ma faute sur le compte de Madame de Kamke qui trouvera plus facilement le moyen de la faire oublier.

X.

A La Haye, le 24 Novembre 1750.

Monsieur,

L'amitié qu'on supose que vous avés pour moi vous attire cette lettre que je ne puis refuser à M. de Prémontval que les bontés de madame la comtesse de Camke ont engagé à souhaiter de s'établir à Berlin s'il pouvoit avoir le bonheur d'aquérir votre protection, sans laquelle il ne sauroit y parvenir. Souffrés donc, Monsieur, qu'en laissant

1 André Pierre le Guay, né à Charenton en 1716. Son goût pour les mathématiques lui fit ouvrir à Paris en 1740 une école gratuite pour cette science. La causticité orgueilleuse de son caractère lui fit beaucoup d'ennemis. Desherité par son père et accablé de dettes, il quitta la France, se rendit à Genève, puis à Bâle et dans les petites villes d'Allemagne.

à madame la comtesse, à messieurs de Voltaire, d'Arnaud [1] et Dan : Bernouilli le soin de vous le recommander, je satisfasse au devoir de l'amitié par un simple récit de sa situation et des bonnes qualités que je lui connois.

Il y a dix-huit mois environ que M. de Prémontval vint icy accompagné de sa femme [2] (fille de M. Pigeon que vous devés avoir connu), très bien recommandé de plusieurs savans de Bâle et entr'autres de M. D. Bernouilli à moi. En considération du bien que tant de personnes en disoient, moi et plusieurs de mes amis avons tâché de lui trouver de l'occupation dans ce pays et y aurions réussi facilement, sans la fatalité d'une faiblesse aux yeux qui lui est survenue, laquelle le met hors d'état de fixer sa vue longtems aux objets un peu menus ; ce qui fait que quoi qu'il puisse méditer, dicter et écouter les lectures qu'on lui fait, il ne sauroit cependant donner des leçons particulières aux jeunes gens, ni faire autre chose qui demande un travail des yeux un peu continu. Pour sortir de cette situation qui le tue par l'inaction où il se trouve, il ambitionneroit une place dans votre Académie, se croyant en état de pouvoir fournir assés de mémoires par an pour satisfaire au devoir de son poste, en contentant le public et vous Monsieur. Quoiqu'il ait été maître de mathématiques à Paris et qu'il ait beaucoup travaillé dans cette science, il pense qu'il réussiroit beaucoup mieux dans la classe de philosophie et surtout celle des belles-lettres qu'il prétend avoir assés cultivées toute sa vie, avec aprobation des connoisseurs [3].

1 François-Thomas-Marie de Baculard, né à Paris le 15 septembre 1718. Littérateur de valeur et poète : il fit entre autres pièces le *Mauvais riche* joué devant Voltaire en 1750. Il vécut quelque temps à Berlin et fut le commensal et le correspondant de Frédéric. Il ne partageait pas les idées des philosophes. Il mourut le 8 novembre 1805.

2 Il l'avait enlevée et épousée à Fribourg.

3 Il fit entre autres ouvrages : *La Monogamie ou l'Unité dans le mariage*, 1751, 3 vol. in-8°, ouvrage mauvais, bizarre et ennuyeux ; *Le Diogène de d'Alembert* : D'Alembert souhaitait à chaque siècle un Diogène, mais plus retenu, plus sage, plus décent que le cynique d'Athènes ; d'après ce vœu Prémontval a composé son livre où l'esprit d'indépendance, la haine de la société et du christianisme forment un délire perpétuel ; *Préservatifs contre la corruption de la langue française en Allemagne*, 1761, in-8° : c'est le meilleur de tous ses livres. Il mourut à Berlin le 3 septembre 1764 avec la réputation d'un homme savant, mais qui faisait haïr ses connaissances par son caractère bizarre, difficile et emporté.

Quant à ses qualités personnelles, c'est un très bon et très galant homme, qui a mérité l'estime de tous ceux qui l'ont connu icy et qui ont vu avec combien de sagesse il suporte ses revers et les désagrémens infinis de sa situation présente. Il a sûrement des connoissances et des idées neuves sur bien des choses qui mériteroient d'être mises en œuvre. mais il ne sauroit y songer à moins que d'avoir trouvé auparavant du pain. Outre cela c'est un homme d'une très grande aplication, il est continuellement en action et ne cesse de se faire lire nuit et jour toutes sortes d'ouvrages qui regardent les sciences. Reste à savoir, Monsieur, si le tems et les circonstances vous permettront de faire quelque chose en sa faveur [1]. Ne présumant absolument rien de mon crédit auprès de vous, je n'oserois vous en prier, mais si cela se pouvoit j'en serois ravi avec bien d'autres qui s'intéressent pour cet honnêtte homme. S'il s'agissoit de mémoires de géométrie transcendante et du fin G... K je ne vous en parlerois point ; mais comme les belles-lettres doivent dominer dans vos mémoires qui ne demandent ni des Leibniz ni des docteurs presqu'aussy savans que Bayle, je me flatterois que M. de Prémontval feroit en sorte que vous auriés lieu d'être content de lui à cet égard. M. d'Arnaud a été son disciple à Paris. Le maître ne doit-il pas se maintenir dans sa supériorité ? Mais madame la comtesse vous aura de plus fortes raisons à alléguer, à laquelle je m'en raporte, vous priant d'excuser la liberté que j'ay prise. Le prince d'Orange m'a dit qu'il vous avoit répondu. Vous me ferez plaisir, Monsieur, de me faire savoir si la lettre vous a été remise. J'offre mes respects très humbles à Madame de Maupertuis, en la priant de se joindre à Madame de Camke pour vous per-

1 Maupertuis l'admit dans son Académie, dans la section des sciences.

suader. Je finis ayant l'honneur d'être avec beaucoup d'estime et une parfaite considération, Monsieur, votre...

S. Kœnig.

XI.

Nous arrivons à la période orageuse de cette correspondance. Kœnig a osé contester toute la valeur scientifique de la découverte de Maupertuis sur le moindre mouvement. Il a même osé mêler le nom de Leibnitz dans le débat et revendiquer pour lui la priorité de l'invention. De là le ton aigre-doux des lettres suivantes et enfin la rupture complète, suivie des attaques publiques que les journaux du temps rapportent tous fidèlement.

A La Haye, le 15 de Février 1751.

Monsieur,

J'ai été bien mortifié de voir par votre dernière que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire en réponse à la mienne que ma déclaration n'a point produit l'effet que j'en avois attendu. Vous m'informés que vous seriés satisfait, mais que l'Académie ne l'est pas. Je vous avoue, Monsieur, que je me serois imaginé que vous voudriés être plus naturel avec moi, qui ai toujours taché de vous donner des marques de franchise et d'ingénuité. Mais sans entrer dans les raisons que vous pouvés avoir d'en agir ainsi [1], j'ai l'honneur de vous dire en réponse que, souhaitant de donner à l'Académie royalle des marques de mon zèle et de mon respect,

[1] Ces raisons, nous les connaissons : c'étaient le dépit d'être placé en dessous de Leibnitz et l'orgueilleuse susceptibilité d'être contredit et discuté.

je n'ai pas manqué d'écrire aussitôt en Suisse pour engager une personne de ma connoissance de faire toutes les recherches possibles après l'original de la lettre de M. de Leibnitz que l'Académie souhaite de voir. Je comptois de lui envoyer en original la réponse qu'on me feroit, mais elle n'est point venue encore : et craignant que l'Académie ne prenne mon long silence pour une sorte de mépris dont je suis bien éloigné, je n'ai pas voulu différer plus longtems la réponse que je lui dois. Il ne m'est point facile de réussir dans cette enquête, n'aiant plus de correspondance en Suisse absolument et tout le monde n'étant pas propre à ces sortes de commissions littéraires. S'il me vient encore quelque réponse comme je l'espère, je ne manquerai pas d'en faire part à l'Académie et à vous, Monsieur. C'est tout ce que je puis avoir l'honneur de vous dire ou de vous promettre à l'heure qu'il est.

En attendant, Monsieur, vous n'avés qu'à continuer librement votre chemin. Monsieur de Leibnitz n'y peut rien risquer et moi non plus. Si jamais on parvient à trouver de quoi justifier les assertions contenues dans le passage en question, tout ce qu'on aura dit contre sera un coup d'épée dans l'air qui ne lui fera aucun mal. Si on ne trouve rien, il est indifférent de quel œil on le regarde, attendu qu'il nous laisse dans une parfaite ignorance sur les méthodes et les conclusions de M. de Leibnitz. Quant à moi j'ai de quoi justifier ma bonne foi et l'innocence de mon intention et c'est tout ce dont je dois me mettre en peine [1]. Je veux bien avouer, Monsieur, qu'il n'entre point encore dans ma tête comme quoi on peut trouver dans ce passage matière à une sorte de procès. Vous dites, Monsieur, qu'il feroit voir que M. de Leibnitz auroit recouvert des choses que des membres de l'Académie ont donné comme d'eux-mêmes : mais de grâce n'ont-ils pas été en droit de les donner comme d'eux-mêmes, n'aiant rien su ni emprunté de M. de Leibnitz, dont personne ne les accuse. Leur mérite se trouveroit-il diminué quand même on mettroit au jour toute la suite des méditations de M. de Leibniz sur

[1] Cette bonne foi paraît hors de doute.

cette matière. Il me semble que cette rencontre avec un très grand homme ne peut leur être que fort honorable. Mais je ne comprens rien encore à l'injure que doit contenir le passage en question. Je me donnerai donc patience jusqu'à ce que vous ayés jugé à propos d'en faire donner une explication plus complette. Je serois charmé de pouvoir donner à cet égard et à vous, Monsieur, que j'estime et à l'Académie que je respecte autant que je le dois toute la satisfaction imaginable. C'est dans ces sentimens que je conserverai toujours que j'ai l'honneur d'être très parfaitement, Monsieur...

S. Kœnig.

XII.

Lettre de Kœnig à Formey, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, qui lui avait, au nom de cette dernière, demandé des explications et sommé de montrer l'original de la lettre dans laquelle Leibnitz parlait du principe de la moindre action.

A La Haye, 15 Février 1751.

Monsieur,

J'ai reçu en son tems les deux lettres que l'Accadémie royalle des sciences vous avoit chargé de m'adresser. Nonobstant le retardement de ma réponse, je vous prie, Monsieur, de vouloir bien assurer cet illustre corps que je souhaite si fort de remplir à son égard tous mes devoirs d'associé, que la moindre connaissance de ses volontés suffira toujours pour me porter à faire avec zèle et empressement ce qui pourra lui être agréable autant que cela dépendra de moi. Si dans cette occasion je ne puis pas lui donner des preuves aussi convaincantes de ces dispositions que je le souhaiterois, c'est un vray sujet de déplaisir pour moi.

L'Accadémie insiste que je lui fasse voir l'original de la lettre de M. de Leibnitz dont j'ai raporté un passage dans les actes de Leipzig et je ne puis avoir l'honneur de lui offrir autre chose que les mêmes éclaircissemens que j'ai déjà donné à son Président à ce sujet. Monsieur de Maupertuis m'aiant mandé au mois de juillet de l'année dernière qu'il ne trouvoit l'endroit raporté dans les recueils des lettres de mons : de Leibnitz qui ont été imprimés, je lui ai répondu aussitôt tout ce que j'en savois : que la lettre où ce passage se trouvoit n'avoit pas été imprimée jusques icy : que je n'en possédois point l'original, mais seulement une copie de même que de plusieurs autres lettres non imprimées de ce savant que j'avois pris la peine de ramasser, et sans attendre qu'il m'en ait demandé communication, je lui en ai envoyé un double aussitôt. Nonobstant ce procédé ingénu, j'ai reçu quelques mois après votre somme (ation) de représenter l'original de cette lettre de Leibnitz dont un lambeau se trouve dans les actes et de le représenter dans l'espace de quatre semaines. Dès que les peines et les embarras où je me suis trouvé alors m'ont permis de songer aux affaires de cette nature, je me suis donné l'honneur d'écrire une plus ample réponse à M. de Maupertuis, dans laquelle je lui ai confirmé une seconde fois que je n'étois point possesseur de l'original qu'on me demandoit; que cependant je le ferois chercher et que je lui en ferois part dès que j'aurois réussi à le trouver, quoique je ne me croyois point tenu de représenter un écrit nullement cité dans l'intention de porter atteinte aux droits ou prétentions d'autrui. De la manière dont j'avois eu soin de m'expliquer dans cette lettre, je devois me flatter, que conformément à mes désirs, j'aurois satisfait amplement à Mons. de Maupertuis et à l'Académie. J'ai reconnu avec chagrin mon erreur en recevant une seconde sommation de la part de l'Académie, conçue dans les mêmes termes, et en lisant dans la lettre que Mons. de Maupertuis avoit pris la peine d'y ajouter, que pour lui il seroit pleinement satisfait, mais que l'Aca-

démie ne l'étoit point. Comme depuis bien des années je n'entretiens plus de relation en Suisse, je n'ai aucune facilité pour faire faire avec succès une enquête de la nature de celle qu'on exige de moi, à moins que d'avoir le tems d'attendre quelque occasion favorable. Néanmoins voulant faire un acte de diligence qui prouve à l'Académie ma déférence pour ses volontés, j'en ai écrit aussitôt à une personne de ma connoissance autrefois, que je croyois propre pour une commission de cette nature, en la priant instamment de se donner toutes les peines possibles pour me procurer quelques nouvelles par rapport au sort de la lettre en question. Il y a aujourd'hui, Monsieur, plus de six semaines que ma lettre est partie sans que j'y aie encore reçu aucune réponse, au point que j'ignore si je me suis adressé à une personne qui n'est plus ou si elle n'a pas trouvé moyen jusques icy de s'aquitter de ma commission. Je ne laisse pas d'espérer toujours une réponse, ayant fait récrire pour cela; et dans ce cas je ne manquerai pas d'en faire part aussitôt à l'Académie à laquelle je vous prie, Monsieur, de témoigner combien je suis mortifié de ne pouvoir déférer autrement à sa réquisition réitérée et d'avoir dû retarder si longtems la réponse que je lui devois ; en attendant celle d'un autre qu'il n'est point dans mon pouvoir d'accélérer. L'Académie se croit-elle intéressée après cette déclaration, de ne point reconnoitre l'authenticité du passage raporté dans mon mémoire, *je consens d'un grand cœur* qu'autant que cela peut me regarder, elle fasse à cet égard ce qu'il lui plaira. Mon intention ayant simplement été de remarquer en passant que M. de Leibnitz avoit eu des idées fort étendues sur la dynamique dont nous nous trouvions privés par l'entêtement des premiers adversaires des forces vives : le sort de ce passage ne doit point m'inquiéter, ce fait n'étant pas à beaucoup près assez de conséquence relativement au but de mon mémoire, pour que je doive tacher de le soutenir par une contestation ou des enquêtes coûteuses et pénibles. Je l'ai donné comme je l'ai trouvé : je crois que la lettre est de M. de Leibnitz, quelqu'un veut-il être d'un autre sentiment, cela ne doit point me faire de la peine.

Je pose en fait que mon intention n'ait point été de faire tort par là à qui que ce soit. Et cela je crois l'avoir établi suffisamment dans les lettres écrites à Mons : de Maupertuis, auxquelles je m'en rapporte quant à cet article. Il est bien évident ce me semble que, quand même on trouveroit aujourd'hui et l'original de la lettre en question et même les cahiers contenant tout le détail de la théorie de M. de Leibnitz, celui ou ceux qui ont traité la même matière resteroient incontestablement dans toute la plénitude de leurs droits, soit que leurs conclusions fussent les mêmes que celles de M. de Leibnitz, soit qu'elles fussent différentes. C'est un axiome de jurisprudence que quiconque n'a rien pris n'est point tenu à restitution : à plus forte raison ces auteurs resteront-ils donc dans la possession de leurs droits, tant qu'on ne sera informé des progrès de M. de Leibnitz que par le passage en question qui ne fait rien connoitre ni de ses méthodes ni de ses conclusions. A moins qu'il se trouve des savans qui *prennent pour injure qu'un grand homme,* dont ils n'ont rien pris, a considéré avant eux la matière qui a fait l'objet de leurs recherches, je ne puis comprendre comment un tel passage, qui n'ôte rien au mérite de leur invention et de leur travail, puisse les désobliger. Bien plus, quand même quelqu'un, abusé par la généralité des termes et peu instruit du fond de la matière, voudroit attribuer à M. de Leibnitz le principe de la moindre action tel qu'il se trouve exposé dans l'histoire de l'Académie, les plus zélés partisans de ce dernier ne pourroient lui en savoir gré, ils seroient obligés de relever cette erreur qu'ils feroient à la pénétration de M. de Leibnitz en ce qu'elle lui suposeroit une théorie contraire aux principes les plus généraux et les plus aplaudis de sa philosophie.

Il est donc bien sûr, Monsieur, qu'il n'y a aucune difficulté de ce côté là. M. de Leibnitz laisse l'Académie en parfaite liberté de revendiquer le principe sur la moindre action tel qu'il se trouve exposé dans son histoire, en faveur de tel de ses membres qu'il lui plaira : elle le fera *nemine contradicente :* pourvu néanmoins qu'elle ait la précaution de laisser indécise la question qui regarde la

solidité et la vérité de ce principe développé et appliqué comme il est. On peut savoir que j'en conteste huit à dix points capitaux au savant qui en est l'inventeur et il ne seroit point naturel que l'Académie aprouvât ou condamnât avant que nous ayons discuté suffisamment tant de matières en question.

C'est là à peu près, Monsieur, tout ce que je puis dire pour contenter la curiosité de l'Académie qui a bien voulu prendre connoissance de cette affaire. Ce que j'en fais n'est que dans la vue de lui donner des marques de mon dévoûment et de mon respect, présumant du reste de son équité qu'elle ne voudra point se porter pour juge *suprême de mon mémoire qui ne se trouve pas inséré dans son histoire,* et où il n'est point question d'elle ni d'aucun de ses membres nommément, et qu'*elle ne me traitera point comme son justiciable contre le droit de liberté des gens de lettres.*

Quelqu'un se croit-il lésé dans ses droits par ce que j'ai écrit, qu'il parle, je suis prêt à lui donner toute la satisfaction convenable ; mais en cela je ne m'écarterai jamais de l'usage reçu, pour me soumettre à quelque nouveauté qui pourroit tirer à conséquence. Voilà, Monsieur, ce que je vous prie d'avoir la bonté de raporter à l'Académie en réponse aux deux lettres qu'il lui a plu de me faire écrire; en l'assurant très fort de mes sentimens de profond respect et de dévoûment et en lui témoignant combien je suis mortifié qu'une interprétation contraire à mes idées occasionne des difficultés qui m'eussent déterminé indubitablement à suprimer mon mémoire, si j'avois pu en prévoir la moindre partie.

Ennemi des mauvais procédés et des disputes aigres, je souhaite de tout mon cœur que les explications que j'ai l'honneur de lui offrir dans cette lettre jointes à celles que j'ai données à son Président lui satisfassent pleinement en justifiant la droiture de mes intentions qui n'auroient pu être meilleures. Je finis ayant l'honneur d'être avec une grande estime et parfaite considération.

S. Kœnig.

Cette lettre, pleine de justes réflexions, sembla un moment calmer la susceptibilité de Maupertuis, qui cependant n'en était nullement satisfait. Kœnig continue néanmoins à correspondre avec lui, à répondre à ses exigences jusqu'au moment où les indignes procédés de Maupertuis à l'égard de Kœnig forcèrent celui-ci à tout rompre.

XIII.

Monsieur,

La lettre que vous m'avés fait l'honneur de m'écrire en dernier lieu m'aiant été remise en Zélande, j'ay été obligé de différer ma réponse jusqu'à mon retour à la Haye pour pouvoir vous envoier une copie de la lettre de M. de Leibnitz dont j'ai allégué un passage. Vous n'aviés garde de la trouver parmi les lettres imprimées, puisqu'elle ne l'a jamais été, aussi bien qu'une infinité d'autres du même auteur. Je la tiens de feu M. Henry, lequel a eu la tête tranchée à Berne il y a deux ans, qui m'a envoié une copie d'une collection de lettres de M. de Leibnitz à divers savans, qu'il se proposoit de faire imprimer avec plusieurs autres qu'il comptoit de pouvoir y ajouter. La voicy, vous en ferez l'usage que vous jugerés à propos.

Je serai charmé, Monsieur, de voir vos refléxions sur mon Mémoire inséré dans les actes de Leipsig et tant il est loin que je le trouverai mauvais, que je me croirois privé du fruit principal de la peine que j'ay prise en l'écrivant si vous les refusiés au public qui en doit profiter. Elles ne manqueront pas de répandre du jour sur des matières de dynamique très peu développées jusques icy, et je me flatte que nos disputes ne ressembleront point à celle que ce siècle a vu sur les forces vives[1] qui seront à jamais notables dans l'histoire littéraire.

[1] Allusion à la découverte de Newton du « calcul différentiel » que lui contesta Leibnitz : celui-ci en appela au jugement de l'Acadé-

Je suis bien aise d'apprendre que M. Kaestner ayt remporté le prix de cette année, c'est un très habile homme qui se feroit connoitre davantage, si les leçons qu'il donne à la jeunesse ne lui ôtoient tout son tems. J'ai l'honneur d'être de la société d'Hannover ou plutot M. Haller me mande que je l'aurai ; cet établissement aura principalement cette utilité qu'il fera paroitre nombre de choses de cet habile homme qu'autrement il auroit supprimées. Mais je ne reviens pour cela point de mon dépit de le voir fixé dans un pays où il ne peut que végéter et dans une situation qui pourra l'obliger de jour à autre à quitter la carrière littéraire où il fait si bien.

Le prince d'Orange a eu un télescope newtonien de huit pieds fait par Hearne, anglois, qu'il a donné à l'Académie de Francquer. De van der Bild, cet ouvrier de Francquer il n'en a point encore de cette longueur, mais l'ouvrier vient de me mander qu'il vient d'en finir un pour un marchand d'Amsterdam, qui doit être excellent, mais que je n'ai pas encore vu. Je finis ayant l'honneur d'être avec un parfait dévoûment et toute l'estime possible....

S. Kœnig.

A La Haye, le 26 Juin 1751.

XIV.

Monsieur,

Comme je serois bien fâché d'être coupable d'une injustice envers qui que ce soit, surtout envers une personne que j'estime autant que vous, je tâche d'aller au devant des plaintes qu'à ce qu'on dit vous croyés avoir contre moi ; non sans qu'il m'en coûte pour vaincre l'indif-

mie de Londres qui jugea en faveur de son compatriote, quoique, de l'avis d'autres Académies de l'Europe, Leibnitz ait pu avoir sa part dans cette découverte.

férence que je me sens pour tout ce qui n'intéresse point mon cœur dans l'amère affliction où le ciel m'a plongé en enlevant à ce pays le meilleur et le plus chéri de tous les princes[1]. Souffrés donc, Monsieur, que j'aye l'honneur de vous assurer qu'en raportant dans mon Mémoire le morceau d'une lettre de M. Leibnitz qui vous fait de la peine, mon intention a été simplement et uniquement de faire remarquer en passant que cet illustre auteur s'étoit vraysemblablement formé une théorie plus étendue sur l'Action dont nous nous trouvions frustré par la faute de ses adversaires, comme je l'avois déjà dit dans une note de mon discours inaugural, mais qu'elle n'a été nullement celle de lui attribuer à votre *préjudice* l'honneur de l'invention des propositions que vous avés avancées relativement à cette même matière dans votre Mémoire sur la moindre action.

Je me fais un plaisir et un devoir, Monsieur, de vous rendre toute la justice possible à cet égard, en déclarant de la manière la plus formelle qu'il ne m'est jamais venu dans la pensée que M. de Leibnitz puisse ou doive revendiquer aucune de vos idées sur cette matière. Votre candeur, dont j'ai toujours eu une haute opinion, ne m'eut jamais permis une pareille insinuation. Outre cela elle eut été celle d'un extravagant, attendu que vous n'auriés pu avoir connoissance que par révélation de choses que personne ne peut dire avoir vu, et même celle d'un franc ignorant à cause que ce seroit mettre ridiculement M. de Leibnitz en contradiction avec lui-même que de lui supposer une théorie qui se trouve aussi directement oposée à ses principes favoris que l'est la votre comme vous en convenés. Je tiens donc pour vraysemblable que M. de Leibnitz comme premier estimateur de la force et de l'action, aura aussi considéré leurs plus grandes et moindres quantités dans de certains cas, comme vous et peut-être d'autres avant vous, mais qu'il est nécessaire aussi que ses idées ayent été entièrement différentes des votres sur cette matière.

Reste donc, Monsieur, que vous vous donniés la peine de mettre au-dessus de toute contestation la solidité de votre

[1] Guillaume IV de Nassau prince d'Orange, Sthatouder des Pays-Bas.

théorie, en répondant à mes objections, que je soutiendrai avec d'autant moins d'opiniatreté que je me suis formé une haute idée de votre pénétration et une très médiocre de la mienne. Soyés persuadé, Monsieur, que vous n'y aurés pas plutôt réussi qu'animé par un esprit de justice et les sentimens d'estime que j'ay pour vous, je serai le premier à reconnoitre ce qui vous est dû et à vous accorder avec empressement tout l'honneur possible que l'importance des vérités que vous aurés constatées pourra mériter. Voilà ce que je croiois vous mander provisionnellement afin de vous tranquilliser espérant que vous en serés content : ce qui n'empêchera pas que dans un autre tems je ne tâche aussi de satisfaire votre curiosité en faisant chercher après l'original de la lettre en question.

En attendant vous ne voudrés pas douter, j'espère, de ma bonne foi à l'égard de ce passage, d'autant qu'il est clair que je l'ai déjà eu en vue dans la remarque qui se trouve à la page 61 de mon discours inaugural composé et imprimé avant que j'aye eu connoissance de votre théorie. Au reste je suis si fort éloigné de souhaiter que vous n'écriviés pas contre moi, que je vous invite de le faire au plus tôt, persuadé que je ne pourrai manquer de profiter de tout ce qui sortira de votre plume. Il n'y a qu'une chose dont je vous prie très fort, Monsieur, parce que je me crois en droit de l'exiger de votre justice, c'est de me faire l'amitié de ne point vous écarter du grand chemin qu'ont toujours suivi les gens de lettres qui ont été en contestation sur leurs sentimens et surtout de ne point mêler dans notre controverse l'Académie roialle des sciences, que j'honore et que je respecte infiniment, mais à laquelle je ne saurois accorder une juridiction sur moi.

On sait que les gens de lettres, considérés comme tels, sont des personnes libres qui, dans leurs sentimens et leurs différens, ne reconnoissent aucun supérieur qu'en conséquence d'un compromis. Je dois donc espérer, Monsieur, que vous ne prétendés point m'ôter un avantage que j'ay de commun avec vous et tous ceux qui cultivent les sciences et les lettres. Les réglemens de votre Académie dont, de votre propre mouvement, vous m'avés fait la grâce de me faire

nommer membre, ne sauroient non plus être contraires à cette prérogative ; mais au cas que cela fut, j'attens de votre équité que vous m'en fassiés donner connoissance au plutôt pour que je puisse prendre mes mesures en conséquence. *Quel chagrin pour moi qu'à cause d'un Mémoire uniquement destiné à vous obliger* en conférant avec vous sur une matière que vous paroissiés affectionner, si souvent revu par raport aux expressions qui vous regardent, longtems suprimé dans l'incertitude s'il pourroit peut-être vous faire quelque peine, et enfin présenté à vous-même en manuscrit avec plein pouvoir de m'ordonner de le suprimer ou d'y faire tous les changemens que vous auriés voulu, quel chagrin, dis-je, pour moi qu'à cause d'un tel Mémoire je me voye aujourd'hui menacé d'un procès extraordinaire dans le tems que mon âme, se trouvant remplie de la plus juste douleur, mon esprit est hors d'état de suivre des idées qui l'éloigneroient de ce sentiment. Si je vous ai désobligé, Monsieur, par ce que j'ai écrit, soyés bien persuadé que c'est contre mon intention, que j'en suis très mortifié et que les droits de la vérité mis à part, je me ferai un plaisir de vous donner toute la satisfaction imaginable. Pour peu qu'à votre jugement cette lettre y puisse contribuer, je vous authorise d'en faire tel usage que vous jugerés à propos ne souhaitant rien tant que de vous convaincre de la sincérité de mes sentimens[1] et de la parfaite considération avec laquelle....

S. Kœnig.

A La Haye, le 10 Décembre 1751.

1 Cette sincérité paraît hors de doute et on ne comprend pas, après toutes ces démonstrations de dévoûment, l'acharnement de Maupertuis à terrasser un adversaire qui se rendait.

XV.

KŒNIG A FORMEY.

A La Haye, le 18 Décembre 1751.

MONSIEUR,

La lettre que l'Académie vous avoit chargé de m'écrire il y a bientôt deux mois m'a été rendue en son temps. Abattu par le terrible coup dont la main de Dieu nous a frappés peu de jours après, je me suis trouvé hors d'état d'y faire réponse plutôt comme je l'aurois du. Je dois espérer de la bonté de l'Académie qu'elle voudra bien pardonner ce retardement involontaire et à la grande et juste affliction qui en a été la cause. Aujourd'hui un peu revenu à moi-même, je prens la plume pour me donner l'honneur de vous informer, Monsieur, que j'ai trouvé à propos d'écrire à Monsieur le Président relativement au contenu de votre lettre et que j'ai taché de lui satisfaire par une exposition de mes sentimens et de l'intention que j'ai eue en raportant dans mon Mémoire le passage d'une lettre de M. de Leibnitz qui lui fait de la peine. Comme je l'ai authorisé en même tems de faire de ma lettre tel usage qu'il jugera convenable pour sa satisfaction je dois suposer que l'Académie roialle en aura eu communication et qu'acquiesçant à mes explications elle est disposée à ne pas détourner davantage notre controverse de son cours naturel.

Faites-moi la grâce, Monsieur, de donner connoissance à l'Académie du contenu de cette lettre, en l'assurant très fort de mes sentimens de respect et de dévoument. J'ai l'honneur d'être avec toute la considération possible, Monsieur, votre.....

KŒNIG.

XVI.

KŒNIG A MAUPERTUIS.

A La Haye, le 17 Mars 1752.

MONSIEUR,

Je vous serois très obligé de la dernière lettre que vous m'avés fait l'honneur de m'écrire. Elle contient des détails que j'ignorois et que je ne suis pas fâché de savoir. En exposant à mons. Hellen le sujet de notre correspondance extraordinaire mon dessein n'a pas été de me plaindre à lui ni de vous ni de l'Académie mais simplement de le mettre au fait des raisons qui me déterminoient alors à différer les réponses que je vous devois jusques à ce que j'eusse reçu des lettres de Suisse que j'attendois d'un ordinaire à l'autre. Si j'avois en effet des plaintes contre vous, Monsieur, vous seriés le maître de les faire cesser quand il vous plairoit, en m'assurant que vous n'avés pas eu dessein d'y donner lieu : et comme je regarde votre dernière écrite dans cette intention obligeante, je dois être satisfait. Je souhaite que vous puissiés l'être de votre côté : vous le serés autant que cela dépendra de mon pouvoir et des sentimens que j'ai pour vous.

Vous m'aprenés les enquêtes que vous avés fait faire à Berne pour retrouver la lettre de M. de Leibnitz en question et comment elles ont été inutiles. Je ne m'en étonne point, informé comme je le suis du sort qu'a subi une bonne partie de l'héritage de l'infortuné Henry. Vous dites qu'on n'a pas trouvé parmi ses papiers une seule lettre de M. de Leibnitz et qu'on sait cependant avec combien de soin on conserve ceux qui ont été saisis chez un homme impliqué dans une affaire d'état. Je crois, Monsieur, que cela est vray par rapport aux papiers qui ont eu relation à la politique ;

mais pour tous les autres il n'y a pas apparence qu'on s'en soit soucié, si tant est qu'on ayt été à portée de s'en emparer, cela est clair, puisque vous m'assurés qu'on n'a pas trouvé une seule lettre de M. de Leibnitz et qu'il est démontré qu'il en doit avoir eu, vû que je puis prouver de plus d'une manière qu'il m'en a envoyé des copies en divers tems, parmi lesquelles il y en a plusieurs copiées de sa propre main, qu'on pourroit voir chez moi, s'il étoit nécessaire de constater ce point.

Il n'y a nul doute que feu M. Hermann[1] n'ait été en correspondance avec M. de Leibnitz et que son frère le marchand n'ait hérité son bien, sa bibliothèque et ses manuscrits, attendu que cela s'est fait sous nos yeux. Cependant le billet et la lettre ci-jointe attestent qu'il ne s'en trouve plus parmi les papiers de M. Hermann que son frère conserve, ce qui prouve combien ces sortes de lettres s'égarent et se perdent facilement, quand elles tombent entre les mains de personnes qui n'y entendent rien. C'étoit cette réponse de Bâle que je voulois attendre avant que de répondre à l'Académie et à vous Monsieur ; comme elle ne m'a été remise que la semaine dernière, je me donne l'honneur de vous l'envoier présentement pour faire preuve de ma diligence, me raportant pour le reste à celles que je me suis donné l'honneur d'écrire à vous et à l'Académie, il y a environ un mois, sur la matière en question et qui contiennent tout ce que je crois avoir à dire pour ma justification et votre satisfaction en attendant de nouvelles lumières. Je finis ayant l'honneur d'être avec une parfaite considération et toute l'estime possible, Monsieur....,

S. Kœnig.

1 Jacques Hermann, professeur de droit naturel et de morale à Bâle où il était né le 16 janvier 1678 et où il mourut en 1733. Il était membre des Académies des sciences de Paris et de Berlin. Leibnitz, son ami, lui fit obtenir une chaire de mathématiques dans l'Université de Padoue, qu'il occupa six ans quoiqu'il fut luthérien. Il fut appelé ensuite par le czar Pierre Ier pour former une académie de sciences, où il enseigna les mathématiques jusqu'en 1727, époque où il revint à Bâle enseigner la morale.

XVII.

A La Haye, le 21 Mars 1753.

Monsieur,

Puisque vous avés résolu de ne me rendre justice sur rien, j'aurois tort de vouloir vous justifier ma façon de penser et mes sentimens. Je me contente donc de vous dire simplement que vous vous êtes trompé très fort si vous vous imaginés que tant de gens ne prennent la plume contre vous que pour y avoir été sollicité par moi. Soiés persuadé, Monsieur, je vous prie, que rien n'est plus éloigné de la vérité. Je n'ai encore presque rien vu de ce qu'on a écrit contre vous en Allemagne : je n'ai sollicité personne de vous attaquer ; quelquefois j'ai sollicité le contraire et tous mes amis sçavent que je les ai priés de ne plus m'entretenir des incidens d'une dispute dans laquelle je suis entré si fort à contre cœur. Si vous pouviés vous résoudre à attribuer ces écrits qui vous font de la peine à toutes autres raisons qu'à mes vives sollicitations, vous rendriés justice à vous-même et à moi.

Monsieur le marquis d'Arcy[1] vient de se déclarer contre votre théorie et bien des savans applaudissent à ce qu'il a écrit à ce sujet. Cependant je n'ai jamais vu Mons: d'Arcy, je ne lui ai jamais écrit et je ne connois personne qui put le porter à faire pareille chose pour l'amour de moi. Reconnoissés plutot, Monsieur, que vous avés indisposé bien des gens contre vous, que plusieurs d'entre eux se font des flèches de tout ce qu'ils peuvent attraper et qu'ils vous les tirent sans prendre l'avis de personne, ce dont je suis fort fâché.

Je veux croire, Monsieur, que vous trouveriés des gens

1 Patrice, marquis d'Arcy, ingénieur et physicien, né en Irlande en 1725, mort en 1779. On a de lui entre autres ouvrages : *Réflexions sur la théorie de la lune.*

disposés à dire du mal de moi ; je ne doute pas non plus que la personne prétendue respectable vous en ait dit beaucoup lorsqu'elle étoit en colère contre moi[1], mais à tout cela je réponds : *conscia mens recti,* — au reste si on vous a fourni de ces sortes d'armes en abondance, je pourrois vous en offrir autant assurément. On feroit un assés gros volume des belles choses qu'on m'a adressées de toutes parts pour me mettre en état d'écrire ou de faire écrire l'histoire de votre vie, mais il n'y a pas aparence que je voudrois jamais me servir de pareilles armes, pas même par voie de représailles. Il se peut aussi très bien que celui que vous désignés vous ait écrit toutes sortes de choses contre moi, il n'est guerres possible que cela soit autrement, puisque je lui avois déplu si fort : mais aussi avés-vous tort, Monsieur, de croire que je l'aie pris pour mon défenseur[2], jusques à ce dernier éclat, j'ignorois que vous ne fussiés plus amis et après cet éclat mes sollicitations n'étoient guères nécessaires. Les mémoires que ses amis répandent pour justifier sa levée de bouclier font assés voir que je n'y ai pas eu beaucoup de part : mais comme personne n'a été témoin aussi bien que vous de la patience et de l'esprit de paix que j'ai oposés aux vivacités de ces personnes à l'âge de vingt-sept ans, j'ai lieu de m'étonner que vous me supposiés si vindicatif et intrigant à l'âge de quarante-deux ans.

Quant à la discusion de la matière en elle-même, je suis très curieux de voir comment cet homme *bien plus capable que vous*[3] s'y prendra pour remplir l'idée que vous me donnés de sa géométrie et de sa logique. Nous verrons cela dès que son écrit sera venu icy. Je serai charmé de profiter des leçons qu'il me donnera, mais si par malheur elles ressemblent à celles qu'il m'a données jusques icy en écrivant pour vous, vous n'exigerés point de moi que j'abandonne le parti de la vérité.

1 Il s'agit de Voltaire.
2 Il s'agit de Voltaire, qui, brouillé avec Maupertuis, saisit cette occasion pour l'accabler de ses libelles et, malgré l'ordre du roi de Prusse, prit ouvertement parti pour Kœnig contre Maupertuis qu'il acheva par son docteur Akakia, médecin du Pape.
3 C'est d'Euler dont Maupertuis voulait parler.

J'ai cru en effet, Monsieur, que vous aviés eu quelque amitié pour moi et que dans un tems vous aviés cherché à me rendre service. Sans cette créance vous auriés trouvé en moi tout un autre homme dès le commencement de notre procès, soiés-en bien persuadé. Du reste il est inutile de nous servir d'expressions aigres, puisque nous n'avons ni fiel ni amertume dans le cœur. Nous avons porté notre diférend devant un tribunal éclairé et impartial[1], c'est là où il doit être jugé qui de nous deux a le moins à se reprocher dans ses procédés. Sans souhaiter ma condamnation, je serois bien fâché de me réjouir de la vôtre, étant avec des sentimens très diférens de ceux que vous me témoignés, Monsieur, votre très humble serviteur.

S. Kœnig.

1 Le différend fut porté devant l'Académie qui, sous la pression de Maupertuis et de Frédéric, donna raison à son Président et traita Kœnig de fripon et de menteur, puis le raya de la liste de ses membres. Pourtant Kœnig n'avait fait que citer ce passage de la lettre de Leibnitz dans laquelle celui-ci disait avoir remarqué que, dans les modifications du mouvement, l'action devient ordinairement un maximum ou un minimum. Kœnig en appela de cette sentence à l'Europe savante dans son Appel au public.

EULER[1] A MAUPERTUIS.

I.

MONSIEUR,

Il me semble que j'ai assés mal réussi dans le déchiffrement de la lettre de Leibniz vu qu'il y a encore plusieurs mots que je n'ai pu deviner et un passage dont je ne sai pas où placer. Les lignes qui semblent rayées sont des renvois qui seroient à rapporter ce qui est écrit sans ordre au texte. La preuve qu'on en peut tirer pour la fausseté du passage tiré par M. Kœnig me paraît aussi convaincante que celle que j'ai prise du silence dans les lettres écrites à M. Bernouilli. Et je ne sai pas si celle-cy n'a point plus de force : car M. Kœnig pourroit dire que feu M. Leibniz[2] ayant parlé une fois dans une lettre à M. Hermann de ce principe n'avoit pas jugé nécessaire d'en parler une seconde fois, au lieu que cette réplique ne trouve pas lieu envers M. Bernouilli. Cependant je pourrois toujours joindre cette nouvelle preuve à l'autre et elle servira à la renforcer.

Notre compagnon jardinier est enfin arrivé et M. Muller le conduira chez moy encore aujourd'hui. Si vous le souhaités je le pourrois conduire chés vous. M. Spener me fit dire qu'il aura d'abord après les fêtes une provision de papier et qu'il fera travailler de tout son possible à l'impression. J'ai l'honneur...

L. EULER.

Berlin, ce 31 Mars 1752.

[1] Léonard Euler, né à Bâle en 1707. Il fut successivement professeur de physique et de mathématiques à Saint-Pétersbourg où l'avaient appelé les Bernouilli, puis en 1741 à Berlin, appelé par Maupertuis à former avec lui la nouvelle Académie. Euler était un mathématicien de premier ordre et ne contribua pas peu à donner du lustre à l'Académie présidée par Maupertuis dont il resta l'ami et le défenseur. Après la mort de ce dernier, il retourna en 1766 à Saint-Pétersbourg où il mourut en 1783. Le nombre de ses travaux est prodigieux.

[2] Il semble que la réputation de Leibnitz n'était guère acceptée comme incontestable à Berlin, et cet acharnement contre ce savant ne fait guère honneur au mérite des autres.

II.

MONSIEUR,

Je ne sai si les changemens que j'ai faits dans l'addition seront assés conformes à votre intention, j'ai taché, autant que les bornes de mon éloquence me l'ont permis, de montrer plus énergiquement l'absurdité de vouloir regarder la proposition de St Gravesande[1] comme la source du principe de la moindre action, mais je conviens que cette absurdité aussi bien que les énormes fautes des démonstrations mériteroient d'être beaucoup plus relevées que je ne suis capable de faire. Comme la prétendue démonstration nous doit convaincre de deux faussetés et que je n'eusse d'abord parlé que d'une seule, c'est-à-dire de la restriction à la même vitesse respective, j'ai fait un petit changement à cet égard, et j'ai aussi effacé ce qui est déjà contenu ou dans les procès mêmes ou dans ce que je viens d'ajouter. En cas que vous ne jugiés pas cela suffisant je vous prie, Monsieur, de vouloir bien faire d'abord dans le françois tous les changements que vous avés envie pour que je les insère ensuite dans le latin[2]. Je suis avec le plus respectueux attachement...

L. EULER.

Ce 18 Febvrier 1753.

[1] Guillaume Jacques, un des plus célèbres disciples de Newton. Il naquit à Bois-le-Duc en 1688 et mourut en 1742. Quoique Newtonien, il met en garde contre le peu de solidité des opérations algébriques et les erreurs dans lesquelles on peut tomber en s'appuyant sur des calculs dirigés par l'opinion même qu'on doit établir.

[2] Ce travail parut en latin à Berlin en 1753 in-8° sous le titre : *Dissertatio de principio minimæ actionis una cum examine objectionum Kœnigii.*

Maupertuis avait dû quitter Berlin et s'en venir en France pour soigner sa santé. Pendant son absence, il avait donné plein pouvoir à Euler, qui avait toute sa confiance, pour régir l'Académie. Euler ne manquait pas de tenir son Président et son ami au courant des événements qui se passaient dans l'Académie ou dans Berlin. Ce sont ces lettres qu'on va lire.

III.

Monsieur,

Depuis que le bruit de votre voyage [1] en Italie s'est répandu ici, je n'ai vu aucun moyen de m'acquitter de mon devoir envers vous, ce qui m'auroit été insupportable si le même bruit ne nous avoit asseuré que votre santé étoit assés bien rétablie : mais à présent je suis fort affligé que les chaleurs excessives de l'été passé vous ayent presque autant incommodé que le froid de l'hyver, et j'espère que le séjour en Italie où vous pensés de passer l'hyver prochain qui vous garantira de ces deux extrémités, vous délivrera tout à fait de vos accidens. Dieu veuille y donner sa bénédiction et nous prouver les avantages de votre retour avec une santé bien affermie, dont vous puissiés jouir ici sans aucune altération. Madame votre épouse a eu la bonté de nous envoyer le précieux présent que vous avés bien voulu me destiner. Je vous en présente mes remercîments les plus empressés étant tout à fait confus de tant de bienfaits dont vous me comblés sans cesse. — Quoique les Anglais soient nos alliés, ils se conduisent si mal que je vous souhaite de riches butins sur eux [2] : leur indolence et la funeste jour-

1 Ce voyage dont Maupertuis eut un moment l'idée n'eut pas lieu à cause de l'état de plus en plus critique de sa santé.

2 Maupertuis avait comme beaucoup de riches de son temps des intérêts dans la Compagnie des Indes : les victoires des Français et les défaites des Anglais avaient une grande influence sur le chiffre d'affaires et par là même de bénéfices de cette Compagnie.

née du 18 juin [1] ont jetté notre Académie en des grands embarras et lorsque tout le monde fit des préparatifs pour se sauver d'ici, nous ne vîmes aucune possibilité de prendre des mesures salutaires pour le bien de l'Académie. Pour moy je n'ay encore eu peur et en me confiant entièrement à la Providence divine [2], j'attend avec une parfaite résignation les événemens de la guerre. Cependant les revenus de notre Académie y souffrent considérablement et je crois que pour l'année prochaine chacun sera obligé de se contenter de la moitié de sa pension; car nos capitaux placés sur la Landschaft et ailleurs n'y sauroient supléer puisqu'il n'y a pas moyen d'en rien retirer. M. Kohler vient d'expédier nos allemanacs de l'année prochaine pour la Westphalie comme des marchandises particulières ; les françois ménagent partout les savans, peut-être une recommandation sous la main de votre part auprès du duc de Richelieu [3] nous conserveroit cette partie de nos revenus. Notre M. Jacobi [4] est tombé entre les mains des Autrichiens le 18 juin. L'Académie n'a pas donné de prix cette année faute d'une pièce qui l'auroit mérité. Depuis la guerre, ma correspondance en France a entièrement cessé et je n'ai pas encore appris si l'Académie de Paris a donné le prix cette année ou non. Je n'écris pas non plus à Pétersbourg quoique j'en reçoive de tems en tems des lettres parmi lesquelles se trouvait l'incluse de M. Epinus qui s'est laissé éblouir d'y prendre service.

C'étoit un libraire de Hollande qui a voulu imprimer mon ouvrage sur la Dioptrique, mais la crainte générale que Berlin ne soit abîmé semble l'avoir fait changer de dessein.

1 Victoire de Chotzemiltz remportée par les Autrichiens, ayant le maréchal Daun à leur tête, sur les Prussiens de Frédéric. C'est ce jour-là 18 juin 1757 et à l'occasion de cette victoire que Marie-Thérèse établit l'ordre militaire de son nom.

2 Il faut remarquer en passant la foi profonde de ce savant qui sut allier en lui la science et la foi. Condorcet n'a pas eu honte de tronquer ses lettres pour faire croire qu'il était incrédule.

3 Le duc commandait alors en Hanovre, où, comme l'on sait, il ne fut pas heureux.

4 Poète allemand né à Dusseldorf. Il cultiva particulièrement la littérature légère et ses œuvres comprennent surtout des épitres en vers, des fables, des chansons, des romances.

Au reste conformément à vos ordres, Monsieur, j'ai encore fait exécuter quelques devis par un artiste nommé Rinck très honnête homme et guidé par Mrs Huber et Sulzer, qui lui ont communiqué une découverte de former les bassins pour une sphéricité donnée à moins d'une ligne près et cela par un mécanisme très simple. Nous venons de faire une lunette de neuf pouces à un.... concave, qui a si bien réussi qu'on découvre assés distinctement les satellites de Jupiter. Après cet essai je ne balancerai plus de faire exécuter de plus grands desseins puisque le travail ne coûte que fort peu.

Depuis quelque tems j'ai fixé mes recherches sur la déclinaison de la boussole pour découvrir la nature des lignes bizarres qui sont représentées sur la carte de Halley [1] et celle qui a été depuis publiée en Angleterre pour l'an 1744 et que nous avons copiée ici. M. Halley prétendoit qu'il falloit absolument suposer [2] quatre pôles magnétiques dans la terre ; mais j'ai fait voir que deux sont suffisans et j'ai construit une carte avec toutes ses lignes sur l'hypothèse de deux pôles magnétiques qui représentent assés exactement les déclinaisons pour l'année 1744. Puisque les pôles changent avec le tems, on pourroit dresser pour chaque année une carte semblable.

M. d'Alembert [3] ne m'incommode plus et je suis dans la ferme résolution de ne me plus engager avec lui, quoi qu'il publie contre moy. Dans mon procès avec M. Keith [4], j'ai obtenu une sentence en ma faveur, mais l'exécution manque

1 Célèbre astronome anglais né à Londres en 1656, mort en 1742. Halley avait été chargé en 1701 par son gouvernement de lever une carte de la Manche. On a de lui des tables de la lune, des cartes du ciel, un catalogue des étoiles, dressé d'après ses observations faites en 1677 à l'île de Sainte-Hélène. Avec Lahire et Cassini, il détermina la précession des équinoxes, le mouvement des étoiles.

2 Dans sa Théorie sur les variations de la boussole.

3 Dans ses Recherches sur différents points importants du système du monde, 3 vol. in-4°, d'Alembert avait attaqué diverses propositions d'Euler.

4 Jacques Keith, feld-maréchal des armées du roi de Prusse, fils cadet de Georges Keith comte maréchal d'Ecosse et de Marie Drummond, né en 1696 à Freteressa dans le Sherifsdon de Kincardine. Ce fut lui qui assura en Saxe la belle retraite de l'armée prussienne après la levée du siège d'Olmutz. Il fut tué cette même année lorsque Daun surprit le camp prussien à Hockirchen.

encore, quoiqu'elle ait été ordonnée à trois fois. Dans ces circonstances je ne voulois pas me défendre auprès de M. le grand Chancelier, *inter arma silent leges*, et M. de Keith a vendu son bien à Madame de Thulmeyer.

Toute ma famille infiniment sensible à votre gracieux souvenir se recommande très humblement dans votre protection, Monsieur, et j'ai l'honneur d'être...

EULER.

Berlin, ce 3 Septembre 1757.

IV.

Berlin, 24 Décembre 1757.

MONSIEUR,

Le bruit de votre parfait rétablissement s'étant répandu ici, dont même Mademoiselle de Bredow votre nièce m'avoit donné les plus fortes asseurances, la lettre dont vous venés de m'honorer m'a très sensiblement affligé. Dieu veuille vous garantir de nouvelles rechutes de votre maladie et raffermir en sorte votre santé que vous puissiés sans aucun risque retourner chés nous et jouir à Berlin d'une parfaite santé. C'est le vœu ardent de toute notre Académie et de moi en particulier, à quoi m'engagent les plus fortes obligations dont je vous suis redevable, et rien ne me sauroit tant intéresser que votre conservation. Le jour du nouvel an auquel nous approchons me fait redoubler ces mêmes vœux et je vous prie, Monsieur, de vouloir bien recevoir à cette occasion ma très humble et très empressée félicitation.

Quelque perte que notre Académie puisse souffrir dans ses revenus nous nous y soumettons de bon cœur, après la glorieuse bataille de Rosbach et la défaite entière des Autrichiens à Breslau [1] dont vous aurés déjà appris l'importance. Hier nous apprîmes la reprise de Breslau [2] par laquelle le

1 A Lissa.

2 Le 10 décembre 1757.

nombre des prisonniers Autrichiens est augmenté de 14 généraux, 400 officiers et de 1400 soldats, qui tous ont été obligés de se rendre à la discrétion ; outre cela tout le bagage des chefs de l'armée autrichienne avec le reste de leur grosse artillerie s'y est trouvé de sorte qu'à l'heure qu'il est le Roy a déjà au-delà de 35,000 prisonniers Autrichiens, le reste étant tout à fait dispersé et encore poursuivi par le général Ziethen [1]. On dit que même les officiers prisonniers françois sont bien ravis de cette défaite des Autrichiens, desquels ils avoient éprouvé des reproches bien durs à la leur. L'Évêque de Breslau s'est déclaré d'abord pour l'Autriche où il a fait conduire comme prisonnier l'abbé Bastiani [2] sous le prétexte d'être trop attaché au Roy; mais après la bataille de Breslau l'évêque a pris la même route pour se sauver. On parle beaucoup d'une terrible trahison en Silésie qui y fut entamée avant l'arrivée du Roy et dans laquelle l'abbé Brades [3] avoit trempé. On nous a conseillé d'omettre son nom dans la liste des Académiciens que nous allons publier ; peut-être même serons-nous obligés d'omettre aussi l'évêque. Pour notre brave Jacobi nous espérons de le recouvrer étant encore en vie et bien guéri d'une dangereuse blessure dans sa captivité. Nous sommes

1 Jean Joachim né en 1699 à Wustrau de parents pauvres : il commença à porter les armes dès l'âge de 15 ans : sa valeur et ses talents l'élevèrent au grade de général de cavalerie. Il se distingua surtout à la bataille de Leuthen en 1757. Il mourut en 1786 à Berlin.

2 Abbé italien dont certains côtés de caractère sont romanesques et dont la vie dans ses commencements est peu édifiante. Il s'enrôla dans l'armée prussienne à Francfort-sur-le-Mein. On le conduisit à Breslau, où le général dinait avec l'évêque de cette ville : celui-ci remarqua son esprit et le troqua contre deux recrues. Bastiani devint le secrétaire de l'évêque qui le fit chanoine, Frédéric le distingua et en fit son confident. Il mourut à Postdam en 1787. Il avait autant d'esprit que de modestie.

3 Euler veut parler de l'abbé de Prades retiré en Prusse après la condamnation de sa thèse par le pape Benoit XIV. Il était véritablement entré dans une conspiration, non contre le roi de Prusse mais contre la monarchie prussienne en faveur de la France avec laquelle il voulait se réconcilier de gré ou de force. Il fut enfermé quelque temps au château de Magdebourg. Frédéric lui pardonna pour ne pas paraitre inconséquent, après avoir reçu l'abbé de Prades poursuivi comme philosophe trop hardi pour l'époque et pour son pays.

dans l'attente des nouvelles bien importantes à l'égard des armées françoises et suédoises, qui se trouvent dans la dernière angoisse. Plût à Dieu que notre grand Roy puisse partout être présent, qui par cela même est devenu d'autant plus grand qu'il a été obligé de réparer les fautes de ses généraux [1] : tandis que parmi tant d'armées ennemies, il ne s'est passé aucune faute. Ces circonstances ne sauroient laisser aucun doute que la divine Providence ne veille sur notre monarque d'une manière particulière contre tant de puissances liguées contre lui.

Après la mort de M. Pelloutier [2] nous laissons la bibliothèque fermée. M. Lehman a eu le malheur de tomber dans le fossé derrière la maison d'Opéra où il a cassé sa jambe, mais il se rétablit parfaitement bien ; sa femme étant accouchée presque en même tems et n'ayant pas un sou dans la maison. M. Eller [3] a trouvé bon de lui faire payer une gratification de 50 écus à condition qu'en cas que vous ne l'approuviés pas, il le payeroit de sa bourse.

Enfin mon procès est fini je ne sai presque comment. La dernière sentence enjoignit à Madame Keith, car je n'avois rien à faire à cet égard avec Madame Thulmeyer, de remplir le fossé dans un tems marqué sous peine d'exécution. Ce terme étant échu, rien n'étoit fait et j'instruisis mon advocat de prendre les mesures convenablement, mais huit jours après je trouvai tout bien exécuté de sorte que j'en suis bien content, et depuis rien ne s'est plus passé. Il reste

1 En particulier celles de Ziethen qui, chargé pendant le siège d'Olmutz d'escorter 3000 chariots destinés à approvisionner l'armée des assiégeants, fut surpris par Laudon qui détruisit une partie de ce convoi et obligea Ziethen à faire sauter le reste, événement qui contraignit les Prussiens à lever le siège.

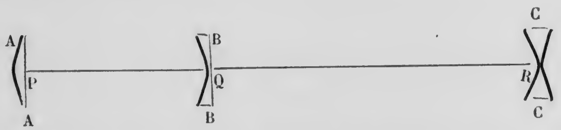
2 Simon Pelloutier, ministre protestant de l'église française à Berlin, membre et bibliothécaire de l'Académie de cette ville et conseiller ecclésiastique. Il naquit à Leipsick en 1694 d'une famille originaire de Lyon. Son histoire des Celtes et particulièrement des Gaulois et des Germains depuis les temps fabuleux jusqu'à la prise de Rome par les Gaulois, a fait honneur à son érudition. Il mourut en 1757.

3 Jean-Théodore Eller de Brockuson, premier médecin du roi de Prusse, naquit en 1689 à Pleskau dans la principauté d'Auhalt-Bernbourg et mourut à Berlin en 1760. Frédéric l'avait nommé en 1755 conseiller privé de son Académie royale.

pourtant de payer le procès et l'advocat dont les frais monteront bien à cent écus pour chaque part, pendant que l'ouvrage fait par Madame Keith coûtera à peine cinq écus.

Je vous suis bien obligé, Monsieur, des avis touchant l'Académie des sciences de Toulouse, j'ai déjà pensé au sujet de leur prix, mais je crains fort d'y faire quelque chose qui mériteroit la moindre attention, du moins n'y vois-je encore rien qui pourroit être ramené à l'analyse.

Quoique le perspectif de neuf pouces ait été assés bien exécuté et qu'il découvre les satellites de Jupiter, il le faut tenir si ferme que je doute fort que son usage puisse avoir lieu sur mer. Ensuite j'ai voulu faire exécuter d'autres devis, mais quelques soins que l'ouvrier y ait apportés, je me suis aperçu d'un défaut particulier dans le verre même, la matière n'en étant pas assés homogène pour causer partout la même réfraction. Les morceaux de verre qu'il avoit employé auparavant n'avoient pas ce défaut et je me souviens bien que Huygens conseille de choisir bien soigneusement le verre ; que le verre fraîchement fabriqué n'y valoit rien et qu'il faut plutôt ramasser de vieux morceaux et de les bien faire cuire. Cependant l'essai que j'ai fait faire a des avantages sur les lunettes ordinaires ; le défaut est un mince brouillard par lequel on voit les objets. Cela m'a dégouté tout à fait et j'ai fait remettre à l'observatoire tous les essais tant en lunettes qu'en microscopes qui pourront peut-être servir dans l'avenir. Pour la lunette de 8 à 9 pouces, dont vous souhaiteriés voir le devis, Monsieur, je prends la liberté d'ajouter ici quelques-uns dont la figure générale est celle-cy :



Devis d'une lunette qui grossit le diamètre des objets 30 fois.

1° L'objectif AA aura une ouverture dont le diamètre est 1 pouce.

2° Le rayon de sa face $\left\{\begin{array}{l}\text{de devant} = 3{,}072\\ \text{de derrière} = 26{,}208\end{array}\right\}$ pouces, les deux faces convexes.

3° A la distance PQ = 1,69 pouce, on placera le verre BB dont l'ouverture ait aussi 1 pouce de diamètre.

4° Ce verre est concave-plane, la face concave regardant vers l'objectif et le rayon de la concavité est 3,644 pouces, l'autre face étant plane.

5° Derrière ce verre à la distance QR = 6,29 pouces, on mettra l'oculaire CC dont le diamètre d'ouverture est $\frac{1}{6}$ pouce.

6° Ce verre sera également concave des deux côtés, le rayon de chaque face étant 0,367 pouce.

7° La longueur de cette lunette sera de 7,97 pouces et elle découvrira un champ, dont le diamètre est 1 degré à peu près.

Devis d'une telle lunette qui grossit 50 fois le diamètre des objets.

1° L'objectif AA aura une ouverture dont le diamètre est $1\frac{2}{3}$ pouce.

2° Le rayon de sa face $\left\{\begin{array}{l}\text{de devant} = 5{,}121\\ \text{de derrière} = 43{,}680\end{array}\right\}$ pouces, les deux faces convexes.

3° Derrière ce verre à la distance PQ = 5,125 pouces on mettra le verre BB, dont l'ouverture soit égale à celle de l'objectif.

4° Le rayon de sa place de devant = 10,160 pouces, qui est concave l'autre étant plane.

5° Derrière ce verre à la distance QR = 13,52 pouces, on mettra l'oculaire CC également concave des deux côtés le rayon de la concavité étant = 0,367 pouce.

6° La longueur de la lunette sera = 18,65 pouces et elle découvrira un champ dont le diamètre est = 22.

Devis d'une telle lunette qui grossit 100 fois.

1° Pour l'objectif AA le diamètre de l'ouverture est 3 1/3 pouces.

2° Le rayon de sa face { de devant = 5,193 ; de derrière = 69,888 } pouces, les deux faces convexes.

3° Derrière ce verre à la distance PQ = 6,404 pouces, sera placé le verre BB plano-concave, le rayon de la concavité étant 12,1704 pouces.

4° La face concave regarde vers l'objectif et l'ouverture sera égale à celle de l'objectif.

5° A la distance QR = 16,989 pouces on mettra l'oculaire qui est égal à celui des devis précédens.

6° La longueur de la lunette sera de 23,39 pouces et elle découvrira un champ dont le diamètre est 17 1/2 minutes.

Si l'on craint d'exécuter bien ces mesures prescrites on n'a qu'à les augmenter de leur quart au tiers laissant les ouvertures les mêmes, mais alors on perdra sur le champ apparent. Quoique j'aye fixé le lieu du verre du milieu, il est bon de l'établir par expérience, car le moindre changement est fort sensible. Il faut aussi remarquer que le champ apparent de ces lunettes surpasse celui que les lunettes ordinaires astronomiques présentent sous le même grossissement. J'ai composé un mémoire particulier sur cette espèce de lunettes à trois verres qui représentent debout les objets et je le lirai à la prochaine occasion.

L'impression de notre volume XII de nos mémoires avance bien. Ma correspondance avec l'Académie de Pétersbourg est tout à fait interrompue. Cependant je viens d'apprendre qu'on y imprime le 4e volume de leurs nouvelles, comment Grischau a fait un second voyage à Revel pour y vérifier un changement surprenant dans la longueur du pendule qu'il prétend avoir remarqué dans son premier voyage. Comme il craignoit que M. Apinus ne fut envoyé dans la même vue, il avoua que ce changement ne se trouvait plus, mais que cela était d'autant plus surprenant que dans le même endroit ait souffert dans si peu de temps un changement si considérable, car il ne veut pas s'être trompé dans la première expédition. — Toute ma famille vous présente ses très humbles complimens et se recommande à la continuation de votre bienveillance en faisant les vœux les plus ardens pour votre conservation et un parfait rétablissement. M. Eller, M. Mérian et M. Fluber en font autant.

J'ai l'honneur...

L. Euler.

Berlin, ce 24 Décembre 1757.

P. S. Selon la gazette d'aujourd'hui le nombre des prisonniers Autrichiens faits depuis le 5 déc. jusqu'au 14 est de 21,500, parmi lesquels se trouvent 307 officiers tous nommés, avec 141 canons et 4000 chariots de bagage, auxquels il faut ajouter les 14,000 pris dans Prague qui s'est rendu le 19 au soir.

Le feld-maréchal Keith a fait une belle expédition en Bohême y ayant ramassé quantité de contributions et détruit quelques magazins.

V.

Monsieur,

Votre silence depuis si longtemps m'a beaucoup inquiété sur l'état de votre santé et je fus d'autant plus ravi d'apprendre votre arrivée à Neufchâtel. Dieu veuille affermir votre santé et vous mettre en état d'entreprendre bientôt le pénible reste de votre voyage. Après la glorieuse bataille [1] avec les Russes nous sommes dans l'attente d'une bataille aussi décisive avec les Autrichiens [2] et j'espère qu'à votre arrivée nous ne serons plus fort éloignés de la paix si désirée, qui aura sans doute une grande influence sur l'état de votre santé. Les Russes se vantent bien d'avoir gagné la bataille [3] et c'est sur cette fausse prétention que l'empereur a éclaté avec le ban de l'empire contre

1 Bataille de Zornordoff livrée le 25 août.

2 Elle fut décisive en effet, mais contre eux : elle fut livrée à Hoch-Kirchen et le camp des Prussiens, leurs tentes, leurs bagages, tombèrent au pouvoir du comte de Daun.

3 Les Russes en effet, commandés par le général Fermer et les Prussiens commandés par leur roi, s'attribuèrent également la victoire.

notre roy et le roy d'Angleterre avec tous les princes et comtes de notre parti, mais nous bénissons Dieu qui nous a sauvés de notre perte entière que nos ennemis avouent avoir médité contre nous. Des officiers russes ont avoué qu'ils ont perdu dans le massacre du 25 août 42,000 hommes. — Monseigneur le Margrave Henry[1] vient de souffrir une terrible perte, car tout ce qu'il a sauvé de ses terres de Stolzenberg à Custrin est brûlé et ses terres saccagées. Hier je soupai chez Son Altesse où l'on reçut l'agréable nouvelle que l'avant-garde de l'armée autrichienne, consistant en 9,000 croates, a été fait prisonnière avec dix canons. Vous aurez sans doute apris, Monsieur, les angoisses où notre bonne ville s'est trouvée dans ces catastrophes menaçantes[2] et la fuite de la plupart des personnes de distinction, mais qui reviennent à présent peu à peu. Nos deux jeunes princes[3] sont encore éloignés, de même que Son A. R. Madame leur mère. Pour moy j'ay toujours eu bon courage et mis ma confiance sur la divine Providence qui nous a déjà donné des preuves trop éclatantes pour que nous dussions désespérer du sort de notre grand monarque qui assurément, par l'obstination de ses ennemis, sera élevé beaucoup plus haut qu'il n'a jamais aspiré[4].

Depuis quelque temps nous avons été fort sollicités de recevoir dans l'Académie le célèbre M. Bianchi[5] et on a réitéré la même demande pour M. Schâfer[6] d'Augsbourg pour lequel vous aviez été porté, Monsieur, avant votre départ

1 Margrave de Bayreuth, beau-frère de Frédéric.

2 Après la bataille de Hoch-Kirchen.

3 Les neveux de Frédéric, dont l'aîné avait quatorze ans et devait succéder à son oncle sous le nom de Frédéric-Guillaume II.

4 Il est certain que la guerre de Trente Ans fit valoir le génie vaste, vif, rapide, l'étendue de vue, la promptitude, la science de la guerre de Frédéric II.

5 Jean-Baptiste Bianchi, célèbre anatomiste italien; né à Turin en 1681, docteur à 17 ans et professeur à Turin, il mourut le 20 janvier 1761. Il écrivit de nombreux ouvrages de médecine en latin et en italien.

6 Jacob-Christian Schaeffer, savant distingué né à Guerfurt en 1718, mort à Ratisbonne en 1790. Il fut successivement maître de la Faculté de Tubingue, docteur de celle de Witenberg et président du consistoire de Ratisbonne. Ses travaux sur l'histoire naturelle, les insectes et les plantes ont de la valeur.

et même promis sa réception à feu M. Pelloutier. Comme nous étions asseurés que vous ne désapprouveriez pas la réception de M. Bianchi, nous avons signé leurs diplômes après les formalités présentes.

Conformément à votre intention nous venons d'expédier les ordres à M. Köhler pour payer à M. Merian les billets qu'il reçoit de la caisse du Roy. C'est un grand bonheur que notre caisse n'a pas encore souffert considérablement et à la dernière reddition des comptes il a été résolu de mettre encore 6000 écus à intérêts. C'est avec la plus grande impatience que nous attendons le prétieux moment de vous revoir ici en bon état. J'ai l'honneur...

L. Euler.

Berlin, 16 Septembre 1758.

P. S. Tout est tranquille chez nous dans l'Académie : nous nous assemblons régulièrement et nous vivons ensemble dans la meilleure harmonie. M. Pott[1] persiste dans son obstination de ne paraître plus à l'Académie et continue de pousser son procès contre Messieurs Eller, Lehman et Brander ; mais M. le grand Chancelier m'a donné l'asseurance de le faire supprimer[2]. L'autre moitié du bâtiment de l'Académie est presque entièrement détruite par la faute du toit, d'où les poutres sont pourries et tombées en bas, où toutes les décorations de l'Opéra avec quantité d'autres pièces appartenant au Roy sont gâtées et même péries. Ce dommage montoit à plusieurs milliers d'écus, pour notre moitié nous la conservons encore à peine. Mon fils[3] continue de son mieux les fonctions de l'astronome et s'applique

1 Pott Jean-Henri, habile chimiste né en 1692 à Halberstadt, mort le 20 mars 1777 ; il a écrit : *De sulphuribus metallorum*, 1738, in-4° ; *Observationes circa sal*, Berlin, 1739. Ces ouvrages sont très estimés à cause d'un grand nombre d'observations nouvelles. C'est à lui que la Prusse doit la découverte, aux environs de Berlin, d'une terre propre à faire la pate des porcelaines.

2 Cela prouve que de tout temps la magistrature s'est laissée influencer.

3 J. H. Euler fils aîné, mort à Saint-Pétersbourg le 6 septembre 1800, qui a remporté des prix dans différentes Académies et publié un grand nombre de mémoires intéressants sur l'astronomie, la physique, la mécanique et l'optique.

avec tous les soins à cette science dans l'espérance de mériter un jour cette place ; il prend la liberté de vous présenter, Monsieur, ses très humbles respects et de se recommander à la continuation de votre protection.

VI.

Monsieur,

Ce sont les Russes qui m'ont empêché de répondre plutôt à la lettre que vous m'avés fait l'honneur de m'écrire, car puisqu'on a intercepté un courier que Fermer avoit dépêché le 25 septembre à sa Cour, je fus emploié d'examiner [1] toutes les lettres russes dont le nombre montait à quelques centaines et d'en traduire celles qui pourroient donner quelques lumières. Les rapports de Fermer à l'Impératrice étoient bien singuliers puisqu'il continue à s'attribuer une victoire complette [2] et il y a joint une lettre de Daun qui le félicite sur l'heureux succès de la bataille, lui marquant qu'il avoit d'abord fait chanter le *Te Deum* à l'armée autrichienne à une décharge générale de son artillerie. On voit bien que tout cela n'aboutit qu'à tromper l'Impératrice russienne, car toute l'Europe est à présent convaincue que cette prétendue victoire a mis le général Fermer hors d'état de poursuivre ses desseins et qu'une partie des débris de l'armée battue a été capable d'arrêter ses progrès jusqu'ici et de l'obliger même à se retirer [3]. Mais il y avoit parmi ces dépêches une lettre bien remar-

1 Euler, avant de venir à Berlin, avait professé la physique et les mathématiques à Saint-Pétersbourg et connaissait la langue russe : il était tout naturellement indiqué pour déchiffrer les dépêches russes dont il est ici question.

2 Elle fut, en tous cas, très indécise.

3 Ce ne serait pas la première fois qu'une victoire coûtât plus cher au vainqueur qu'au vaincu.

quable du général Panin [1] au comte Schowaloff [2] avec une relation circonstanciée de la bataille où il déplore la ruine totale de l'armée russienne dont plus que deux tiers avoit péri. D'autres lettres particulières font monter la perte à trois quarts et il est certain qu'à l'heure qu'il est l'armée de Fermer ne monte pas tout à fait à 30,000, qui avant la bataille estoit près de 100,000. A présent il ne paroit presque plus douteux que les turques n'ayent déclaré la guerre à la Russie et l'Autriche [3]. Ils pourroient bien faire encore de grands progrès avant l'hyver ne rencontrant aucune opposition et il est certain que tant les Russes que les Autrichiens ont fait dans cette campagne leurs derniers efforts [4]. C'est par là que la divine Providence [5], qui a jusqu'ici si merveilleusement protégé notre grand roy contre les forces combinées de tant d'ennemis, semble lui préparer le chemin à une paix beaucoup plus glorieuse que personne n'auroit osé espérer [6].

J'espère, Monsieur, que vous aurés reçu ma dernière lettre dans laquelle je vous ai rendu compte de vos ordres à l'égard de la pension de M. Mérian, et à présent j'ay l'hon-

1 Nikita Ivanovitch comte de Panin, né le 15 septembre 1718 d'une famille originaire de Lucques. Il était fils d'un général de Pierre Ier, il fut lui-même un général de valeur et devint le favori et le ministre de Catherine II.

2 Comte Jean, né en 1727 à Moscou, mort en 1798. Il fut chambellan de la czarine Élisabeth. Il faisait très bien des vers français comme le prouvent son épître à Ninon et celle à Voltaire, à qui il avait fourni des renseignements pour son histoire de Russie sous Pierre-le-Grand.

3 Cette nouvelle n'était pas exacte.

4 Ce qui n'empêcha pas l'année suivante, 1759, l'armée prussienne d'être défaite à Zullichau le 25 juillet par le général russe Soltikow et à Kunnerstorff le 12 août par le même général et un corps d'Autrichiens, commandé par Laudon. Dresde dut également se rendre le 4 septembre aux Autrichiens : les Prussiens ne purent le reprendre et eurent un succès au combat de Peitz le 30 oct. ; mais le général Tinck avec 20.000 hommes fut obligé de se rendre aux Autrichiens sans tirer un coup de fusil le 20 nov. 1759.

5 Malgré les hypocrites insinuations de Condorcet, on voit combien était grande et sérieuse la religion d'Euler.

6 La paix ne fut signée que quatre ans après à Hubertsbourg le 15 février 1763, occasionnée en partie par la mort de la czarine Elisabeth. Le résultat de cette paix, fruit de tant de sang inutilement répandu, fut que tout resterait sur le pied où il était avant la guerre.

neur de vous marquer que nous avons déjà pris des arrangemens pour joindre au volume prochain de nos mémoires le recueil des lettres de Leibniz avec l'avertissement de M. Mérian : pour cet effet il ne fallait que retrancher quelques pièces de chaque classe pour ne pas rendre le volume trop épais.

Je viens de recevoir des éclaircissemens sur un grand obstacle que j'ai rencontré jusqu'ici dans l'exécution de mes lunettes, qui est, comme j'ai eu l'honneur de vous marquer, que tout le verre et souvent le même morceau n'est pas doué du même degré de réfrangibilité : ce qui rend toutes les précautions dans l'exécution de la figure inutiles. De cet inconvénient j'avois déjà des preuves bien convainquantes et maintenant on me mande de Londres qu'on y prépare effectivement deux espèces de verre qui différent entr'elles assés considérablement à l'égard de la réfrangibilité et que M. Dollond [1] s'en sert pour faire des objectifs qui ne soient pas troublés par la diverse réfrangibilité des rayons et cela conformément à ma théorie où j'avois emploié deux matières inégalement réfringentes comme du verre et de l'eau, quoique ce même M. Dollond ait contesté ma théorie : or quoique la chose doive réussir dans la théorie, il s'y rencontre pourtant un autre inconvénient qui est que tels verres composés n'admettent pas une assés grande ouverture et cet inconvénient doit être plus grand dans les objectifs composés de deux différentes sortes de verre que dans ceux qui sont composés de verre et d'eau ; mais si ces objectifs de M. Dollond produisent un bon effet, comme il s'est vanté, je crois que la raison en est dans la pureté et homogénité du verre qu'il emploie à chaque lentille, puisque par ce moyen il évite l'inconvénient d'employer du verre hétérogène, dont on ne se sert que trop souvent ordinairement. Maintenant notre habile ouvrier ici prétend d'avoir trouvé du verre homogène dont il va exécuter quelques dessins de lunettes, auxquelles je tache de procurer un très grand champ apparent ; car pour des lunettes très courtes qui grossissent beaucoup, il a assés bien réussi, comme j'ai eu déjà l'honneur, Monsieur, de vous écrire, mais le champ apparent étoit si petit qu'il étoit aussi difficile de chercher les objets que par des lunettes fort longues. La lunette à laquelle il travaille actuellement sera de 4 pieds et grossira 60 fois le diamètre des objets, c'est-à-dire autant qu'une lunette ordinaire de 20 pieds, et le champ apparent devroit comprendre un arc de 1° 30 dans le ciel. Cette lunette contiendra 7 verres et à moins que le verre dont il se sert ne soit hétérogène, j'espère que cette épreuve réussira bien et découvrira même quelques ou tous les satellites de Saturne. — M. Lehman ayant de nouveau représenté ses besoins pressans, nous venons de lui accorder une gratification de 100 écus, étant seurs de votre approbation. Puisque nous n'avons pas eu jusqu'ici d'armoire pour y mettre l'archive de l'Académie dont les papiers s'augmentent de jour en jour, nous en avons fait pratiquer deux sous les deux ailes de notre table qui regardent l'entrée afin que les parois de la salle demeurent libres.

En me recommandant avec toute ma famille sous votre protection, j'ai l'honneur...

L. Euler.

Berlin, ce 14 Octobre 1758.

VII.

Monsieur,

La nouvelle de votre arrivée dans ma patrie [1] m'a très sensiblement réjoui et je souhaite que l'air de Bâle [2] produise

[1] Jean Dollond, opticien anglais né en 1706 de parents ouvriers en soie, dont il continua un moment le métier ; mais bientôt il fut attiré par l'optique et l'astronomie dans lesquelles il eut d'assez grands succès. Il s'y adonna dès lors exclusivement. Il fut l'inventeur du télescope achromatique et mourut opticien du roi, membre de la société royale de Londres, en 1761.

[1] La Suisse.

[2] Maupertuis venait s'installer chez M. Bernouilli, chez qui il devait bientôt mourir

un meilleur effet sur votre santé que celui de France et qu'il vous mette en état de jouir à l'avenir d'une parfaite santé.

Nous venons d'expédier vos ordres pour conférer à M. Mérian[1] la charge de bibliothécaire qu'avoit feu M. Pelloutier, dont la veuve tire le dernier quartier la Lucie prochaine (13 déc.), depuis quel terme la pension de 100 écus commencera pour M. Mérian, car ayant examiné toutes les augmentations que vous avés accordées de tems en tems à feu M. Pelloutier. il n'y en a aucune qui soit attachée à la charge de Bibliothécaire, de sorte que l'état ne porte que 100 écus par an. M. Mérian promet d'apporter tous les soins possibles pour maintenir la bibliothèque en bon état, à quoi il est capable plus que tout autre.

Nous venons de recevoir une recommandation bien obligeante du prince de Hohenlohe en faveur de son historiographe M. Hanzelman, pour être reçu membre de notre Académie, et le Prince fit en même tems présent à l'Académie d'un grand ouvrage diplomatique composé par cet habile homme qui, à ce qu'on dit, est excellent. Comme nous sommes seurs que vous ne refuserez pas cette complaisance à un prince de l'Empire et ami de la bonne cause du Roy, nous n'avons fait aucune difficulté pour fixer cette élection à jeudy prochain.

Le succès des armes du Roy a depuis quelque tems fort peu répondu à nos souhaits, mais c'est toujours un très grand bonheur que nous n'avons pas été écrasés dans la dernière action de Budessin. Si tous les événemens arrivoient à hazard, il en seroit certainement fait de nous et nos ennemis auroient même déjà depuis longtems at-

1 Jean Bernard, philosophe célèbre né en 1723 à Liechstall (canton de Bâle), dont son père était pasteur. Il entra lui-même dans la carrière ecclésiastique et y eut des succès par ses prédications. En 1750 Maupertuis l'appela à Berlin pour exercer son goût pour les sciences. Il lui en fut reconnaissant en le défendant contre Kœnig. Il s'occupa aussi de philosophie et montra la faiblesse du système de Wolf dont l'Allemagne était alors engouée. Il fit aussi un traité de l'influence des sciences sur la poésie, un système du monde et beaucoup d'autres ouvrages de valeur. Il mourut secrétaire perpétuel de l'Académie de Berlin en 1807.

teint leur but pernicieux. Mais l'existence de la Providence doit bien changer la face des choses et puisqu'il est de notre intérêt d'en être convaincu, je crois fermement que Dieu arrange de tems en tems de telles traverses pour nous préparer à reconnoitre à la fin que nous serons uniquement redevables de notre délivrance à la Providence. En effet, si nous considérons d'un côté la supériorité de nos ennemis et d'un autre côté les terribles fautes commises chez nous, où plusieurs régimens ont pris la fuite dans la bataille avec les Russes, et combien de fois avons-nous été surpris et très mal rempli nos devoirs comme à Schweidniz[1], Collin, Breslau et où le Roy s'est plaint de sa cavallerie[2] pendant que nos ennemis ont toujours été sur leurs gardes. Ces considérations doivent porter le plus incrédule à croire une Providence qui veille sur nous d'une manière très éminente; et j'espère encore fermement que le Bon Dieu conduira enfin cette guerre à une fin bien plus glorieuse que nous ne saurions nous flatter[3]. Toute ma famille vous présente, Monsieur, ses très humbles complimens et particulièrement mon ainé tout pénétré de votre gracieuse disposition en sa faveur. J'ai l'honneur...

L. Euler.

Berlin, ce 4 Novemore 1758.

1 A Kolin par exemple les grenadiers royaux, repoussés six fois par les troupes de Daun, refusaient d'obéir à l'ordre d'une nouvelle attaque. C'est alors que Frédéric leur cria ces mots singuliers : Wollet ihr dann ewig leben ? Voulez-vous donc vivre éternellement ?

2 Daun par exemple anéanti presque par la défaite de Lissa fait encadrer de nombreuses recrues dans les cadres des vieilles troupes qui lui restaient et fait lever le siège de Breslau.

3 On ne saurait assez admirer la foi robuste d'Euler, tandis que celle de son maitre Frédéric n'existait pas. Jamais une guerre ne fit mieux paraitre et valoir le génie d'un homme. C'est de ce moment que date surtout l'expansion merveilleuse de ce Brandebourg, qui, malgré certains moments d'écrasement, s'est toujours relevé plus fort pour devenir l'empire allemand.

VIII.

MONSIEUR,

Je ne saurois contenir ma joye que l'air de ma patrie convient si bien à votre état et quoique je souhaite très ardemment de vous revoir ici au plutôt qu'il soit possible, je prends la liberté de vous supplier très instamment de vouloir bien passer l'hyver à Bâle [1], dans l'espérance que vous pourriés par ce moyen recouvrer parfaitement votre santé et être ensuite après votre retour à l'abri de nouvelles attaques ; mais surtout je serois extrêmement inquiet si vous vouliés dans cette saison entreprendre le voyage, car quelque doux que puisse être le tems, il pourroit devenir si rude pendant que vous fussiés en chemin que vous seriés obligé d'y arrêter et que nos belles espérances seroient tout d'un coup anéanties. Je vous suplie donc, Monsieur, très humblement de penser avant toutes choses à votre conservation qui est le plus précieux avantage que vous puissiés procurer tant à notre Académie qu'à Madame votre chère épouse. J'espère que vous aurés bien reçu ma dernière lettre dans laquelle je vous ai rendu compte de l'accomplissement de vos ordres à l'égard de M. Mérian qui ne manqueroit pas de s'acquitter très bien de ce nouvel employ. M. Kuster [2] ne m'a jamais dit un mot de ses vues ni même aussi à M. Eller.

Je vous suis infiniment obligé, Monsieur, de l'honneur que vous avés bien voulu faire à ma sœur et à mes parens, je le regarde comme une nouvelle marque de votre gracieuse affection, dont vous m'avés donné jusqu'ici des preuves si éclatantes qu'il m'est impossible de trouver des

1 Maupertuis l'y passa en effet. Sa santé devenait de plus en plus chancelante et sa poitrine plus faible : il devait y mourir six mois après chez son ami Bernouilli.

2 Fils de Ludolphe Kuster le philologue et le commentateur, ami de l'abbé Bignon, pensionnaire de Louis XIV et membre de l'Académie des sciences de Paris.

mots assés énergiques pour vous exprimer ma reconnoissance. Je fais de tems en tems de nouveaux essais sur la perfection des lunettes, qui réussissent tantôt plus tantôt moins. C'est principalement pour occuper cet habile artisan Rinck seul capable à exécuter mes desseins qui sans cela mourroit de faim ou se seroit déjà retiré de Berlin. J'ai déjà eu l'honneur de vous marquer, Monsieur, que nous avons suspendu à Koch sa pension de 200 écus, que j'emploie au dit dessein et quand vous serés de retour vous jugerés s'il convient de la rendre à cet inutile pensionnaire ou non ? M. Mérian vous rendra compte l'ordinaire prochain de ses travaux sur les lettres de Leibnitz [1].

J'ai l'honneur d'être avec le plus respectueux attachement...

EULER.

Berlin, ce 25 Novembre 1758.

IX.

MONSIEUR,

Je fis hier mes complimens à Madame votre épouse au château [2] et dans l'inquiétude où elle était sur l'état de votre santé, je lui donnai les asseurances que l'air de Basle vous convenoit très bien et que nous avions lieu d'espérer que votre santé y sera parfaitement rétablie. Dieu veuille accomplir nos espérances.

Par rapport à la traduction des lettres de Leibniz M. Mérian avoit rencontré quelques difficultés qui auroient pu donner occasion à des critiques [3], les partisans de Leibniz

1 Mérian avait entrepris ce travail sur les lettres de Leibnitz pour plaire à Maupertuis qui n'aimait pas Leibnitz ; ce travail consistait surtout dans la traduction en allemand dont Maupertuis voulait répandre l'édition en Allemagne.

2 De Postdam.

3 Mérian ne s'attaqua pas seulement à la correspondance de Leibnitz mais encore à sa philosophie dans trois mémoires qui

étant extrêmement scrupuleux sur certaines expressions, auxquels il seroit presque impossible de satisfaire. D'ailleurs si ces lettres étoient écrites en grec, une traduction auroit bien été nécessaire, mais pour le latin la plupart des savans auroient regardé une traduction comme un ouvrage superflu. Enfin le volume seroit devenu trop gros, ou il auroit fallu en retrancher une trop grande partie de nos mémoires. Ainsi je suis extrêmement ravi que vous avés bien voulu approuver qu'on supprime la traduction qui nous auroit pu attirer des critiques facheuses à tous égards. Dernièrement le ministre nous addressa des ordres au nom du Roy pour proposer un successeur de feu M. Pelloutier dans la charge de censeur des livres historiques ; les libraires s'étant offert de payer deux gros pour la censure de chaque feuille, M. Eller en se rappelant les circonstances fâcheuses que l'Académie a éprouvées à cette occasion, en fut faché et opina qu'on ne devoit plus se mêler de cette affaire : mais avant hier il dit qu'il étoit requis de proposer M. de Prémontval et je ne voyois aucune raison de m'y opposer puisqu'il s'agit seulement de proposer et point du tout de nommer un censeur.

Il n'y a aucune aparence que le Roy poursuive les Autrichiens en Bohême, mais il s'emble que vis à vis les Suédois et les troupes de l'Empire, la campagne n'est encore rien moins que finie. Les Russes nous menacent beaucoup de leur retour avec le premier printems, mais j'espère que jusques là peuvent arriver de grands changemens : du moins ne désespère-t-on pas tout à fait des Turcqs ; mais en tout cas le Tout-Puissant nous accordera tous les secours nécessaires. Il est remarquable combien dans ces contre tems les esprits forts sont devenus faibles[1].

avaient pour titres le premier : de l'Apperception de sa propre existence ; le second : de l'Apperception des idées ou de leur existence dans l'âme ; le troisième : de l'Action, de la Puissance et de la Liberté. On a peine à s'expliquer cet acharnement d'hommes de second ordre contre un génie si vaste et si lumineux comme celui de Leibnitz autrement que par un sentiment de vanité froissée (moindre action) chez Maupertuis et de vulgaire adulation chez Mérian.

1 Cette réflexion d'Euler prouve sa foi et aussi l'illogisme de l'homme sans croyance, n'ayant d'autre foi que la jouissance du présent, d'autre espoir que le sourire d'un avenir, qui, en lui échappant, le laisse désemparé.

Nous sommes dans l'Académie sur le point de bien placer un capital de 500 écus, attendu que nous retirons nos revenus assés régulièrement même des provinces occupées par nos ennemis. Mlle Kirch[1] vous supplie, Monsieur, très instamment de lui vouloir bien accorder pour l'année prochaine la même gratification de 100 écus dont vous avés eu la bonté de la régaler depuis quelques ans.

Ma femme est infiniment sensible à l'honneur de votre souvenir et je la recommande avec toute ma famille à la continuation de votre affection et bienveillance, ayant l'honneur d'être...

L. Euler.

Berlin, ce 16 Décembre 1758.

X.

Monsieur,

Je commence cette année par les vœux les plus ardens pour votre rétablissement, conservation et prospérité à tous égards. Dieu les veuille exaucer et nous accorder dans le cours de cette année la grâce de vous revoir ici parfaitement rétabli et jouir d'une santé inaltérable. Tant de marques d'une faveur toute particulière dont vous m'avés bien voulu combler jusqu'ici m'engagent à vous renouveler à cette occasion les assurances les plus vives de ma reconnaissance sans bornes et de l'attachement le plus inviolable, et je vous supplie, Monsieur, très humblement

1 Elle était fille de Christ-Fried Kirch, astronome de la Société des sciences de Berlin et correspondant de l'Académie de Paris, mort en 1740. Elle était petite-fille de Godefroi Kirch et de Marie-Marguerite Winckelmann, qui s'étaient fait un nom, en Europe, par leurs observations astronomiques.

de me vouloir bien continuer les mêmes sentimens et la même affection. Jusqu'à la réception de M. Bianchi et du bibliothécaire du prince de Hohenlohe je me suis opposé à toutes les propositions de nouveaux membres et M. Eller fut dans les mêmes sentimens; mais depuis il produisit un mémoire pour proposer à l'Académie les quatre ou cinq derniers candidats dont les mérites furent loués par quelques uns de nos membres à un tel point que je n'eus pas le courage de m'y opposer. Les preuves de dignité qu'on produisit à l'égard de chacun paroissoient si bonnes que je croyois que vous les auriés agréées vous même. M. Eller asseuroit de quelques uns que vous lui aviés promis leur réception avant votre départ. Cependant je me ferai une règle de ne plus consentir à la proposition de qui que ce soit avant votre retour.

Après avoir arrêté la pension de Koch, M. le comte de Rheden étoit bien d'avis de vous la demander pour le mécanicien Rinck qui sembloit déjà y aspirer, mais connoissant vos intentions je lui ai d'abord ôté toute espérance et en effet ces 200 écus doivent être destinés à la mécanique, il vaudra toujours infiniment mieux de les employer à exécuter quelques essais et de les bien payer, quelque mal qu'on y réussisse, que de les donner comme une pension dont l'Académie n'auroit certainement aucun avantage. C'est sur ce pied que j'ai occupé Rinck depuis quelque tems et quoiqu'il y ait apporté tous les soins possibles, il s'en faut beaucoup que je me puisse vanter d'avoir bien réussi à cause de certains obstacles cachés dans la matière du verre, de sorte que je ne voudrois pas multiplier les essais quoique vous ayés eu la bonté de me donner plein pouvoir à cet égard. C'est aussi de mon côté un obstacle très considérable que je ne suis pas moi même en état de juger de la bonté d'une lunette et que je m'y dois rapporter au jugement des autres qui ne sont pas toujours d'accord. La pièce que je prends la liberté de vous envoyer ici conformément à vos ordres, est au jugement de mon fils la meilleure que nous ayons produite jusqu'ici. Je serois bien charmé si vous la trouviés préférable à des ordinaires de la même longueur; mais les lunettes ordinaires varient si considérablement que tel se loue avoir une de deux pieds qui vaut mieux qu'une autre de six pieds, et partant je ne saurois à peine espérer qu'il ne se trouvât quelque part une lunette ordinaire de la même longueur avec la présente, qui fut encore meilleure.

Je n'ay aucune connoissance d'un parti de Kœnig que ce que M. Mérian m'en a dit et depuis longtems je n'ay plus entendu parler de cette affaire [1].

On attend ici bientôt des nouvelles importantes à l'égard des Suédois [2] attaqués par le comte de Dohn et on prétend d'avoir des nouvelles certaines que le renfort de l'armée russienne a reçu contre ordre et que celle-ci se prépare des magazins par le milieu de la Pologne, ce qu'on regarde comme une confirmation du bruit des desseins des Turqs. On allègue encore d'autres preuves qui semblent asseurer que tant l'Autriche que la Russie seront vigoureusement attaquées par les Turcqs... M. Huber sera mis dans la liste de nos académiciens dans l'almanac des addresses...

J'ai l'honneur d'être...

L. Euler.

Berlin, ce 2 Janvier 1759.

XI.

Monsieur,

Depuis quelques tems les nouvelles de Basle et même de Genève de M. Bertrand étoient remplies de la maladie dont vous avés été attaqué, ce qui nous a très sensi-

1 Quoique Kœnig fût mort depuis deux ans, il avait encore ses partisans, qui détestaient Maupertuis. Celui-ci, on le sent bien à ses incessantes interrogations, reste inquiet des suites de sa victoire.

2 Adolphe-Frédéric II de Holstein-Eutin, roi de Suède, avait pris parti pour Frédéric II dont il avait épousé la sœur Louise-Ulrique, en 1744.

blement allarmé. Je m'imaginois que c'étoit votre mal ordinaire, auquel vous avés été assujetti depuis si longtems et contre lequel presque tous ses soins ont été inutiles : or puisque vous me marqués que c'étoit une maladie d'une nature tout à fait différente, j'en suis d'un côté d'autant plus affligé que vous devés souffrir par des maladies de plusieurs espèces, mais d'un autre côté puisque vous êtes guéri de cette dernière attaque par la grâce de Dieu, je bénis le Ciel que vous avés resté à l'abri de votre maladie ordinaire, malgré la rude saison qui vous a été funeste jusqu'ici. Dieu veuille que vos poumons soient fortifiés au point que vous n'ayés plus à craindre des incommodités de ce côté et que vous puissiés jouir même ici après votre retour d'une parfaite santé. Que ma dernière lettre que vous n'aviés pas encore reçue le 20 janvier ait tardé si longtems en chemin, la raison en est sans doute qu'elle étoit accompagnée d'une lunette que j'y avois joint conformément à vos ordres et j'espère qu'elle sera arrivée bientôt après le départ de celle que vous avés eu la bonté de m'envoier. L'entrée de cette année étoit une époque trop marquée pour ne pas vous présenter les vœux que je fais toujours pour votre conservation.

J'ai bien de la raison de douter, Monsieur, que vous soyés content de cette lunette quoique je puisse asseurer que tous les verres sont parfaitement travaillés sur les mesures que j'avois prescrites et que chaque face a pieusement la courbure sphérique dont j'ai été asseuré par leur parfait accord de leur distance de leur foyer avec le calcul. Mais le défaut se trouve visiblement dans la matière du verre qu'il a emploié, car on accouvre une espèce de brouillard autour les objets, qui n'est autre chose qu'une seconde image très faible causée par les particules hétérogènes du verre qui produisent une différente réfraction. J'ai depuis fait exécuter une semblable lunette de huit pieds dont je m'étois beaucoup promis, mais un semblable défaut a détruit tout à fait mes espérances. Par cette raison avant que nous ayons de bon verre homogène par toute sa substance, ce seroit perdre l'argent tout à fait inutilement si je voulois continuer à faire travailler ; mais

j'écrirai en Angleterre où l'on a découvert le moyen de faire du verre homogène pour qu'on m'en envoye quelques morceaux [1].

L'avertissement que M. Mérian se propose de mettre à la tête des lettres de Leibniz me paroit entièrement propre aux vues que vous avés à cet égard, quoique je sois peu capable de juger des affaires de cette nature. M. Kohler ayant proposé d'établir un nouveau capital de 5000 écus, quelques bourgeois de Berlin se sont présentés en offrant leurs maisons pour caution : or M. Uhde ayant examiné ce point de droit, a jugé que l'Académie n'étoit point assés en seureté. Nous attendons donc une meilleure occasion. Dans ces entrefaites M. Sulzern a demandé un capital de 1000 écus pour 10 ans à cinq pour cent sous des cautions qui ont paru suffisantes à mes collègues et là dessus on dresse actuellement le contrat. Je n'ai pu m'opposer à cette demande, mais je voudrois qu'il y eut une loi qui exclut les académiciens d'être débiteurs de la caisse de l'Académie. Je crois qu'une telle loi seroit salutaire à plusieurs égards quoique je fusse bien embarrassé d'en alléguer des raisons. Jeudy passé nous avons célébré à l'ordinaire le jour de naissance de notre grand roy [2] M. Formey [3] s'est bien distingué autant que j'en puis juger. Nous étions embarrassés de trouver un suffisant nombre de lecteurs qui auparavant s'étoient empressés de paroitre dans les gazettes. Enfin après l'éloge de M. Viereck, M. Merket a lu un mémoire françois sur un fœtus engendré dans l'ovaire sans passer dans la matrice et qui est parvenu à la maturité entre les boyaux, observation qui paroit fort importante dans l'explication de la génération. Ensuite Mrs Gledits [4] et

1 Peter Dollond, né en 1730 et fils de John, comme son père opticien distingué, avait ouvert en 1750 un atelier d'opticien qu'il dirigeait de concert avec son père. Les savants affluèrent dans leur magasin et s'y approvisionnèrent : c'est de ce magasin que sortirent en 1758, les premières lunettes achromatiques.

2 Né le 24 janvier 1712.

3 Secrétaire perpétuel de l'Académie qui fit le discours.

4 Jean Théophile, célèbre botaniste, né à Leipsick en 1714, mort en 1786. Il fonda en Prusse une chaire où l'on enseignait la science forestière. Il écrivit sur cette science des dissertations physico-bota-

Susmitch ont lû des discours allemands, le premier sur deux maladies contagieuses qui ont régné presque partout les deux dernières années, auxquelles la guerre et la misère paroissent avoir beaucoup de part. L'assemblée fut assés nombreuse, quoiqu'aucun Prince n'y ait assisté. Toute ma famille vous présente leurs très humbles respects dont je viens d'expédier mon fils cadet à l'armée du Roy pour servir dans le régiment de hussards de Ziethen et le second[1] s'applique à la médecine sous la conduite de M. Meckel et de nos autres médecins. Après mes complimens de condoléance les plus empressés sur la mort de Madame votre belle-mère, j'ai l'honneur.....

L. Euler.

Berlin, ce 30 Janvier 1759.

XII.

Monsieur,

J'ai été fort en peine à cause de ma lettre qui accompagnoit la lunette que j'ai eu l'honneur de vous envoyer, et je pensois bien qu'elle ne pourroit arriver que fort tard : à cet égard j'ai bien mérité les reproches que vous m'avés bien voulu faire sur ma négligence : mais je les regarde comme une nouvelle marque de votre affection et je me piquerai de ne plus paroitre négligent dans un point dont je m'acquitte avec le plus grand plaisir. Je suis infiniment ravi des éloges que vous voulés bien donner à ma lunette, et je suis très bien porté de les croire quoiqu'on m'ait voulu asseurer ici le contraire, car pour moy-même

nico-économiques ; une histoire complète, théorique et pratique des plantes employées dans la médecine et dans les arts, d'après des principes historiques et philosophiques.

1 Léonard Euler, dont l'éloge a été fait en 1784 par Nicolas Fuss son élève.

je ne suis pas capable d'en juger à cause de la faiblesse de ma vue; mais je suis assés asseuré que les dernières pièces qui sont plus longues, ne valent pas grand chose, et cela à cause de l'hétérogénéité du verre : car pour le travail même, l'ouvrier y a certainement employé plus de soins. La construction de cette lunette ne diffère des ordinaires qu'en ce que l'objectif est composé de trois verres tels que j'ai eu déjà l'honneur de vous marquer. L'avantage devroit être qu'un tel objectif admit avec une plus grande ouverture, un moindre oculaire : or je ne me souviens pas si elle contient encore un verre dans le foyer commun, dont la distance de foyer est double de l'oculaire qui devroit grossir le champ apparent. Pour des lunettes qui représentent les objets debout, je n'en ai fait faire que d'un pied et plus qui ont par conséquent le défaut que le champ apparent est excessivement petit, et qu'elles ne valent rien pour les objets terrestres, mais pour satisfaire à votre intention, je ferai faire quelques unes de 6 à 8 pouces, ou encore moins, pour gagner un assés grand champ apparent ; comme cela sera bientôt fait, je ne manquerai pas de vous en envoyer par la route indiquée, quoique j'espère que votre séjour à Bâle ne durera plus longtems, Dieu soit loué que vous êtes délivré de votre dernière maladie, mes vœux pour votre entier rétablissement. La grâce tout extraordinaire que mes seigneurs de Bâle viennent de me témoigner, pénètre mon cœur de la plus sensible reconnoissance et je vous suis infiniment obligé, Monsieur, de la gracieuse félicitation que vous voulés bien me faire à cette occasion ; mais cette même générosité me réduit à recourir à votre bonté, en vous suppliant de vouloir bien recevoir en mon nom, la pièce d'or dont le magistrat de Bâle me veut bien honorer. Je souhaiterois fort de la recevoir de vos mains plutôt que vous me l'envoyassiés par la poste. M. Eller et Mrs nos chymistes ont été bien surpris du peu de cas qu'on a fait à Bâle des mérites de M. Speltman[1], et qu'on qualifie simplement comme un

1 Jacques-Reinhold Spielmann, né le 31 mars 1722 à Strasbourg. Après avoir perfectionné ses premières études dans plusieurs universités allemandes, il revint à Strasbourg où il exerça quelque

apothicaire de Strasbourg, ils disent qu'il y est professeur et qu'ils le connoissent très particulièrement, il est un disciple de votre M. Margraf : il a fait tant de progrès dans la chymie qu'ils le regardent comme un des plus grands chymistes. — J'ai d'abord remis à M. Mérian votre lettre, à laquelle nous avions attendu quelques jours avec l'impression des lettres de Leibniz. Votre avertissement ne sauroit être mieux conçu tant pour le sujet même que pour l'honneur de l'Académie. Ma femme et moy nous sommes très sensibles au souvenir de M. Jean Bernouilli et je prends la liberté, Monsieur, de vous prier de lui présenter nos très humbles complimens, de même qu'à son frère M. Daniel Bernouilli dont la bienveillance et amitié me sera toujours prétieuse. — Nous venons d'être plongés dans un nouveau deuil, par le décès de notre jeune prince Georges Emilius[1] dont on avoit conçu de grandes espérances pour le soutien de la maison royale. Dieu nous conserve notre grand Roy! que Frédéric vive, qu'il règne, qu'il triomphe, c'est le vœu que nous faisons tous après M. Formey[2].

J'ay l'honneur.....

L. EULER.

Berlin, ce 17 Février 1759.

XIII.

MONSIEUR,

La semaine passée j'ai pris la liberté de vous envoyer deux petites lunettes avec une lettre qui contient tout ce

temps l'état de pharmacien, d'où cette appellation de Apothicaire de la part des chimistes de Bâle. Cependant, comme le dit Euler, Spielmann n'était pas le premier venu : il devint professeur de médecine, de chimie, de botanique à Strasbourg. On lui doit une analyse exacte des différentes espèces de lait, la connaissance de tous les végétaux malfaisants ou vénéneux de l'Alsace, et d'autres recherches intéressantes consignées dans plusieurs ouvrages; il mourut en 1783.

1 Fils du frère aîné du roi.

2 Allusion au discours prononcé par Formey à l'occasion de l'anniversaire de Frédéric.

qui les regarde, mais je crains fort qu'elles n'arrivent que bien tard. Comme le paquet étoit petit, on m'a dit à la poste que la lettre y devoit être attachée et que tout iroit comme une simple lettre par le chariot de poste. Ainsi je ne croyois pas qu'il la falloit adresser à quelque ami de Francfort. Je l'ai donc envoyée à la poste par mon fils pour qu'il s'informât s'il n'alloit pas plus seur par Nurimberg, mais il faut que l'homme qui a reçu ce paquet à la poste fut bien novice, car il demanda à mon fils où étoit Bâle et lui dit ensuite que le paquet n'iroit ni par Francfort ni par Nurimberg, mais par Duderstat et lui fit payer six gros. Cette circonstance me fait bien craindre pour ce paquet, car je sais que des lettres sont venues de retour qui ont été mal franchies : mais peut-être que le séjour des françois à Francfort a causé quelque altération dans le cours des postes, et que le paquet mentionné arrivera à bon port : du moins je serois bien fâché s'il venoit de retour : car j'espère que la petite lunette méritera votre approbation grossissante dix fois en diamètre et n'étant pas plus longue que trois pouces. Et depuis j'ai trouvé moyen de perfectionner encore davantage cette espèce de lunette, de sorte que pour grossir dix fois, une lunette de $1\,^1/_2$ pouce sera suffisante et qu'elle découvrira un champ deux fois plus grand : j'ai même lieu d'espérer que cette idée réussira mieux que la précédente, et c'est à ces sortes de lunettes que je fais travailler notre Rinck. En voici une qui grossit deux fois en diamètre et découvre un champ de 55°. L'objectif AA et le verre du milieu BB n'ont que $\frac{1}{15}$ pouce d'ouverture en diamètre.

Le verre AA a le rayon de la face { de devant $\frac{1}{10}$ pouce / de derrière $\frac{80}{100}$ » } convexe.

Le verre BB a le rayon de la face { de devant $\frac{16}{100}$ / de der^re $\frac{36}{100}$ } concave

A B C

A B C

La distance entre ces deux verres est de 4/100 pouce.

L'oculaire CC est également concave des deux côtés, le rayon de chacun étant $= \frac{22}{100}$ pour, cette lunette n'ayant que $\frac{14}{100}$ p. en longueur pourra être garnie en forme de loupe et

sera toujours un bon perspectif d'opera. Il pourra servir en toutes occasions à toutes sortes d'yeux. Sur ce pied, une lunette de dix pouces grossiroit 60 fois en diamètre, mais avant que de passer à de si grandes multiplications, j'occuperai notre artiste à des petites qui lui pourront peut-être procurer quelque débit. Aussi est-il plus facile de réussir en des petites qu'en des longues.

Si cela réussissoit, je pourrois faire une lunette de trois pieds qui grossiroit 200 fois en diamètre, c'est-à-dire autant qu'une ordinaire de 120 pieds. Il m'est venu dans l'esprit de construire des télescopes avec deux miroirs sphériques[1]. L'obliquité des rayons causera bien quelque confusion, mais on la diminuera en augmentant le rayon.

Je crois que cette espèce de lunettes produira un meilleur effet que les pleutoniens ou grégoriens. Mais cette idée étant si simple, je doute fort qu'on n'y ait déjà pensé et fait des épreuves qui peut-être n'ont pas réussi, car je n'ai pas encore déterminé la quantité de la confusion.

On vient d'intercepter le courrier qui devoit porter de Vienne à Pétersbourg le plan des opérations de guerre pour cette campagne, dont le roy fut extrêmement ravi. C'étoit M. Lentulier qui a fait cette expédition en Pologne près de Cracovie. C'est peut-être la seule nouvelle qu'on sache avec seureté : car pour ce que j'ai eu l'honneur de vous marquer, Monsieur, en dernier lieu avec les lunettes, l'événement a fait voir que notre intention n'a été que de ruiner des magazins russiens[2]. Cependant on asseure que toute notre armée est en mouvement, mais personne ne sait et ne soupçonne même quelles vues pourroit avoir notre grand Roy[3].

A l'Académie tout va son train ordinaire, outre que

[1] Suivent la description et la figure, que nous ne donnons pas ici. Au reste une volumineuse correspondance de Euler sur ses travaux géométriques et astronomiques, est restée inédite et conservée au château d'Estouilly.

[2] Les Russes prirent leur revanche quelques mois après avec Soltikow à Zullichau et à Kunnersdoff. Le général Lascy pénétra même jusqu'à Berlin à la tête de quinze mille hommes.

[3] C'étaient cette promptitude de vue et ce secret de ses desseins qui rendaient redoutables les attaques de Frédéric II.

M. Eller a été malade depuis quelques semaines ; mais à présent, il se porte mieux. C'étoit une fièvre accompagnée des attaques podagriques. Toute ma famille se recommande très humblement à la continuation de votre affection, et en faisant les vœux les plus ardens pour votre santé et parfait rétablissement, j'ay l'honneur...

L. Euler.

Berlin, ce 20 Mars 1759.

XIV.

Monsieur,

C'est avec la plus vive douleur que j'avois apris la facheuse nouvelle de la rude attaque de votre maladie, et cela dans un tems où nous nous flattions de la douce espérance de vous revoir bientôt ici de retour. Je suis témoin combien madame votre épouse est affligée de ce triste accident, et les asseurances de la crise salutaire que vous lui marqués vous-même ont été à peine suffisantes pour calmer tant soit peu son esprit. Elle est encore résolue d'entreprendre le voyage de Basle, et a prié M. Mérian de l'accompagner : mais Dieu veuille que cette crise mette fin à vos souffrances et que nous apprenions bientôt la consolante nouvelle que vous soyés parfaitement rétabli et en état de retourner chés nous[1].

L'Académie vient de célébrer le jour de l'avènement au trône de notre grand roi, dont vous aurés déjà appris le détail, de même que M. Sprœgel est mort. Cette vacance causera un peu d'embarras puisqu'il a tiré sa pension du Mont de piété, qui ne la veut plus continuer, et l'Académie

[1] Maupertuis avait essayé de se mettre en voyage, mais une crise effroyable l'avait surpris et forcé à revenir au plus tôt pour mourir chez ses amis Bernouilli le 27 juillet 1759. Cette dernière lettre d'Euler ne dut lui arriver que quelques jours avant sa mort.

fera sans doute aussi difficulté de s'en charger[1], il y a pourtant à ce qu'on dit nombre de compétens[2].

Notre ouvrier Rinck a assés bien réussi à faire des petites lunettes dont on peut se servir au lieu de lorgnettes, qui ne grossissent pas beaucoup, mais qui découvrent un grand champ et les objets fort distincts et lumineux. Il travaille à présent à des plus grands, et j'espère qu'elles surpasseront encore ceux que j'ai eu l'honneur de vous envoyer. Il y a apparence que ces petites lunettes trouveront un assés bon débit et il en a déjà vendu plusieurs, ce que je lui ai permis puisqu'il n'y a dans leur construction aucun mystère n'étant composées que de deux verres, et que cela dispense la caisse de l'Académie d'entretenir l'homme tout à fait. Pour les plus grandes je prendrai plus de précaution, quoique cela ne me paroisse pas nécessaire, car ayant envoyé à mon insu à la foire de Leipzig de l'espèce dont je vous ai envoyé, Monsieur, elles lui ont été renvoyées sans qu'une seule en ait été vendue, bien qu'il n'ait mis le prix qu'à quelques écus, mais le public est déjà accoutumé d'avoir de telles pièces pour quelques gros.

Je me souviens que M. Lieber Kneh[3] a fort travaillé pour procurer au Roy de bonnes petites lunettes, ce qui m'a engagé de commander à Rinck de faire des miennes de chaque espèce, une avec tous les soins possibles que je voudrois prendre la liberté de présenter au Roy, à moins que vous ne jugiés à propos que je le fasse au nom de l'Académie.

Comme dès le commencement de la guerre j'avois rompu toute correspondance en Russie et en France, je n'avois rien appris du prix que l'Académie de Paris a donné depuis. J'avois fait travailler mon fils pour le prix de l'an 1757 et autant que je me souviens, ce prix ne fut pas donné. Depuis je ne m'en suis plus soucié : or, dernièrement j'ai

1 Kurt Sprengel, médecin allemand.

2 Compétiteurs.

3 Euler veut sans doute parler de Jean-Georges Liebknecht mathématicien, antiquaire et célèbre professeur de Giessen, né à Wasungen vers 1680 et mort en 1729. Il crut découvrir en 1723 une nouvelle étoile dans la grande Ourse.

vu par hasard les gazettes d'Amsterdam, où il est marqué que l'Académie de Paris venoit de partager son prix parmi deux pièces, et je fus bien surpris que l'une étoit marquée de la même devise que portoit celle de mon fils pour an 1757, et que la question étoit la même. J'ai trouvé enfin avec bien de la peine le recepissé que je reçus alors, que j'ai donné à M. Splittgerber pour le faire présenter à Paris. A moins que quelqu'autre n'ait travaillé sur cette question, et qu'il se soit servi de la même devise, j'espère de tirer la moitié de ce prix qui sera selon toute apparence double.

Pour les nouvelles politiques, toute la ville est toujours remplie de tant de mensonges que je n'en saurois rien marquer. Tantôt on dit que les Russes retournent, tantôt qu'ils avancent, et des marches que le Roy fait faire à ses troupes, il faudroit bien conclure le dernier[1]. Cependant nous serons ici selon toute apparence, à l'abri de toutes les invasions[2], puisque quantités de régimens approchent de nos contrées : et j'espère que le Tout-Puissant continuera de bénir les justes armes de notre grand Roy, ce qui est l'objet principal de nos vœux les plus ardens. Ma femme et toute ma famille vous présentent, Monsieur, leurs complimens les plus respectueux et prient Dieu incessamment pour votre rétablissement et conservation.

J'ai l'honneur.....

L. Euler.

Berlin, ce 9 Juin 1759.

1 Effectivement les Russes s'avançaient par la Pologne.

2 L'année suivante Berlin devait être investi.

CORRESPONDANCE DE MAUPERTUIS AVEC HALLER [1].

I.

MONSIEUR,

L'honneur d'être agrégé à l'illustre Académie de Berlin m'est précieux, mais je me sens encore plus flatté d'y être appelé par votre choix. Vous avés rempli toute l'Europe de l'estime qu'elle doit à vos lumières et à vos travaux; vous avés obligé le genre humain entier par les peines heureuses que vous vous êtes données pour étendre ses connoissances, mais les personnes qui ont le bonheur de vous aprocher de plus près, vous estiment sur d'autres qualités moins brillantes peut-être, mais plus essentielles et plus intimement alliées à la vertu. Votre humanité, vos sentimens vous ont gagné les cœurs, je les préfère aux conquêtes d'Alexandre et aux instincts d'un Newton. M. Mekel, anatomiste assidu et laborieux, me fait connoitre les bontés que vous avés eu pour moi. J'ose vous assurer, Monsieur, qu'il mérite votre protection et un établissement

1 Nous avons heureusément retrouvé les lettres de Maupertuis à Haller, laissées par hasard dans celles de Haller, médecin, botaniste, poète, né à Berne en 1708, mort le 12 décembre 1777. Après avoir étudié la médecine sous Boerhaave à Leyde, il passa quelque temps en Angleterre, puis vint à Paris assister aux leçons de Winslow, Ledran, Louis Petit, les Jussieu. Georges II roi d'Angleterre, ayant fondé l'Université de Gottingue en 1736, lui donna une chaire qui embrassait l'anatomie, la chirurgie, la botanique, le théâtre anatomique, le jardin des plantes. Il était célèbre dans toute l'Europe : on comprend le désir de Maupertuis de le posséder à Berlin ; on comprendrait moins le refus de Haller d'aller faire valoir son talent sur un plus grand théâtre si on ne connaissait son amour de la tranquillité, de la retraite et de la vie de famille. Cet homme illustre retourna en effet dans sa patrie, où il fut élu membre du conseil souverain du canton de Berne, créé chevalier par l'empereur François Ier, et honoré de l'ordre de l'Etoile polaire par Gustave III roi de Suède.

solide. En quelque endroit qu'il fixe son séjour, je suis persuadé que cette nouvelle patrie en sera récompensée par l'honneur qu'il lui fera par ses découvertes.

Je suis avec les sentimens de la vénération la plus parfaite, Monsieur, votre très humble.....

AL. DE HALLER.

Gottingue, le 18 de Septembre 1749.

II.

A M. Haller, de Postdam, 30 Septembre 1749.

MONSIEUR,

C'est l'honneur de l'Académie que j'ai eu en vue lorsque je vous ai proposé pour remplir une de nos places d'Académicien étranger. Vous ne m'en devés aucun remerciment, c'est à moi de m'applaudir d'avoir procuré à l'Académie un tel membre et d'avoir acquis un tel confrère. Que ce soit donc ici le commencement d'une amitié que je désire depuis longtems. Mais un de nos désirs accompli, nous en formons aussitôt d'autres. A peine vois-je votre nom écrit sur notre liste que je souhaiterois que nous pussions jouir de votre personne même. Je sçais combien votre situation à Gottingen est agréable, mais je m'enhardis à vous faire cette proposition par les considérations suivantes. Vous trouveriés ici un roi déjà rempli d'estime pour vous, capable d'apprécier par lui-même tous vos talens ; une Académie où vous tiendriez une des premières places, et où vous feriés fleurir tel genre de sciences ou de belles-lettres qu'il vous plairoit ; un théatre anatomique digne de vous par tous les avantages qui peuvent contribuer au progrès de l'anatomie, un vaste et beau jardin de botanique. Je ne vous parle point des admirateurs, ni d'une

pension considérable : cela ne peut vous manquer dans aucun lieu du monde ; mais je ne puis m'empêcher de vous parler du plaisir que j'aurois à jouir de votre commerce et des sentimens avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre.....

MAUPERTUIS.

III.

MONSIEUR,

Je reçois comme je dois, l'honneur que vous me faites de penser à moi pour l'Académie de Berlin, dont vous faites le principal ornement. Un roi qui ne voit jamais que par ses propres yeux et qui voit toujours juste, une grande ville féconde en gens de mérite, une Académie célèbre, dont les occupations sont plus relevées et moins pénibles que celles d'une Université, un Protecteur tel que vous, voilà bien des raisons, Monsieur, qui ne devroient pas me permettre de balancer.

J'ai des difficultés pourtant à proposer. Ma famille est nombreuse, le revenu de quelques terres qui appartiennent à ma femme et à mes enfans ne sauroient sufire pour son entretien. J'ai trouvé ici, dans une humble ville, et dans les petits profits d'une chaire de professeur, de quoi me procurer le nécessaire. Berlin demande aparemment de plus fortes dépenses. Vous savés, Monsieur, que le philosophe même ne sauroit être heureux dès qu'il est endetté ou dépendant. J'ai quarante ans avec cela, ma santé afaiblie ne me permet pas de suffire aux travaux que j'ai soutenus autrefois. J'ai des obligations enfin au ministre de Hanovre, et je ne sais pas s'il goûtera mon éloignement. Je vous parle, Monsieur, avec l'ouverture de cœur d'un homme qui consulte un ami respectable. Vous savés mieux que moi si l'intention du Roi et les circonstances permettent de

lever les difficultés que je vous ai proposées et si je vaux la peine qu'on fasse des arrangemens pour ma subsistance.

Quelque soit l'événement, Monsieur, je me croirai toujours heureux d'avoir eu votre suffrage et je tacherai de mériter vos bontés par la vénération parfaite avec laquelle je serai toute ma vie, votre...

HALLER.

Gottingue, le 12 Octobre 1749.

Vous me permettrés de vous recommander deux jeunes médecins de mes disciples, qui voudroient avoir l'honneur de vous aprocher. Je connois trop votre humanité pour leur refuser ce qu'ils me demandent comme une grâce : ce sont d'ailleurs des jeunes gens dont la conduite et les études ont mérité une approbation générale.

IV.

A M. Haller, 25 Octobre 1749.

La lettre, Monsieur, que vous m'avés fait l'honneur de m'écrire m'a fait un très grand plaisir, parce qu'elle me laisse espérer de parvenir à une chose que je souhaitte extremmement. J'ay senti d'avance toutes les raisons qui pouvoient vous attacher à Gottingue, mais j'ay senti aussy que l'estime et les bienfaits d'un grand Roy pouvoient contrebalancer et surpasser les avantages dont vous jouissés là où vous êtes.

Et puisque vous me faittes l'honneur de me consulter, je vous diray qu'indépendamment de mon intérest personnel, je vous conseille fort de consacrer vos talens à un Prince très capable de les juger et de les récompenser : il ne faut pas que le plus grand homme de l'Allemagne luy échappe.

Je ne sçaurois trop vous dire quelle différence se peut

trouver entre Berlin et Gottingue pour les prix des choses de la vie. Je crois bien que tout sera plus cher à Berlin, et la grandeur de la ville obligera à des dépenses qui peut estre ne sont pas nécessaires à Gottingue ; mais c'est au Roy à vaincre ces difficultés. Marqués moy sincèrement, s'il vous plait, Monsieur, à quoy vous évalués tous les emolumens de votre place, et quelle pension à peu près pourroit icy vous en dédommager. Il faut si elle ne peut être proportionnée à votre mérite qu'elle le soit à la magnificence du Roy. Comme les philosophes ont à vivre avec des hommes, ils ne doivent pas tout à fait dédaigner les titres et les honneurs. Le Roy peut encore vous satisfaire de ce côté là et vous pouvés me dire ce qui vous resteroit à souhaitter. Si vous voulés bien me parler sur tout cela avec confiance, et vous en rapporter à moy, je tacheray que vous soyés content de ma négotiation. Je ne puis vous dire la joye que j'ay de voir icy réunies tant de choses qui m'intéressent. Le service du Roy, l'honneur de l'Académie, l'avantage que j'espère que vous y trouverés et pour moy le bonheur d'avoir icy un amy tel que vous.

J'insiste sur un point, Monsieur, c'est à vous prier de faire en sorte que je puisse porter au Roy des paroles seures, et que quand Sa Majesté vous aura destiné une situation convenable, nous ne soyons pas arrêtés par quelques propositions que pourroit vous faire le ministre d'Hanovre.

Une autre chose que j'ay à vous demander, c'est si, comme je l'espère, vous quittés Gottingue et que vous croyés M. Merket capable, non pas de vous remplacer, mais d'estre un bon professeur, de luy faire tomber votre place s'il est possible, car le cœur me saigne de voir un homme de mérite et qui a votre suffrage, lontems sans employ. Répondés moy, Monsieur, le plus tost que vous pourrés. J'attens votre lettre avec la plus grande impatience et souhaite bien de pouvoir vous donner bientôt des marques de l'estime et de l'attachement avec lequel j'ay l'honneur d'être.....

MAUPERTUIS.

V.

MONSIEUR,

Je reçois comme je dois les ofres gracieuses que vous venés de me faire au nom du Roi, et les assurances de votre inestimable amitié. Comme il convient de marcher droit avec un prince tel que Frédéric, et avec un ami tel que Maupertuis, je vais vous ouvrir entièrement mon cœur et vous faire juge vous même de ce qu'il me convient de faire. Il est sûr que je suis lié icy par une juste reconnoissance, je le suis même par ma parole en quelque manière, du moins jusqu'à un certain tems, car on sait icy mes vues et on connait bien que je ne voudrois pas perdre de vue ma patrie. Peut estre le ministère se rendroit-il à des aparences d'une fortune supérieure à mon égard, et qu'il ne voudroit pas se mettre entre mon bonheur et moi. Ce ne seroient pas du moins des propositions d'intérest qui pourroient me retenir ici : mais il s'agit de ma patrie. Né dans une petite république où j'ai mes parens et mes amis, je me suis toujours fait une flatteuse image d'y aller vieillir dans le repos, et dans le sein des personnes que j'aime et qui m'ont aimé. Il y a plus : aggrégé en 1747 au grand Conseil de Berne, j'ai acquis une espérance certaine d'avoir tôt ou tard un bailliage qui par les lois ne sauroit m'échapper pourvu que Dieu me prolonge la vie une dixaine d'années au plus[1]. Ces bénéfices rendent en six ans de tems, une somme qui peut servir de capital et qui doit faire le principal héritage de ma famille. Je ne perds rien en attendant quatre ou cinq ans encore à retourner dans mon païs.

Mes espérances croissent par la diminution du nombre de mes égaux ; mais en allant à Berlin, m'engageant à des conditions si flatteuses pour moi avec un grand monarque,

1 Haller eut ce bonheur envié. Il retourna à Berne, dont il devint membre du conseil souverain. Il fut nommé gouverneur du Sénat, et directeur des salines. Il jouit pendant plus de quinze ans de ces honneurs si recherchés de lui.

serois-je à même de quitter quand l'intérest de ma famille le demandera? Le voudrois-je? ou le pourrois-je? C'est une difficulté essentielle que cet article : j'en ai écrit par la poste d'aujourd'hui à des amis de confiance que j'ai en Suisse, et j'ai pris leur avis là dessus que je ne manquerai pas de vous communiquer avec la candeur que je vous dois. Comme il faut un mois pour cette réponse, faites moi la grâce en attendant, Monsieur, de m'aprendre à quoi le roi voudroit m'emploier positivement. Il se pourroit faire que ce fut une place au dessus de mes forces ou de ma santé, et je ne voudrois pas promettre ce que je serai convaincu de ne pas être en état de tenir. Pour les conditions, permettés-moi, Monsieur, de ne pas en parler encore. Né Suisse, né avec un grand attachement à ma patrie, à la veille d'y renoncer en faveur d'un établissement étranger, je ne voudrois pas précipiter une résolution irrévocable dès que j'aurois donné ma parole au Roi. Je sens même que le prix des choses et la grandeur d'une ville telle que Berlin, qui m'obligeroit à tenir un équipage, me forçeroient peut estre à demander plus que je ne vaux, parce que mes demandes ne sauroient être proportionnelles à mes besoins. On sait ici la manière dont je pense au service de M. Merket, et on seroit bien aise de l'atirer au sujet de notre Université. On a cru jusqu'ici que des liens d'amitié et peut-être de tendresse m'attachoient à Berlin, où par ma patrie, je ne manquerai pas de faire sentir au ministre tout ce qu'il y auroit à gagner en plaçant un homme de l'honnêteté et de l'aplication de M. Merket.

Je finis en vous assurant que pénétré de vos bontés, je serai toute ma vie, dans toute sorte de situation avec un respect infini, Monsieur, votre.....

HALLER,

qui n'est que votre sans être baron.

Gottingue, 2 de Novembre 1749.

VI.

A M. Haller, Postdam, 16 Novembre 1749.

Je ne sçaurois, Monsieur, désapprouver les déliberations ny les délais que vous prenés auparavant que de vous déterminer. Malgré toute l'envie que j'ay de servir le Roy, je serois faché de vous avoir conduit à quelque chose qui ne vous convint pas, et Sa Majesté même ne voudroit pas que je la servisse de cette manière. Mais je vois icy tant de choses agréables pour vous, et si compatibles avec vos veues, que je n'hésite pas à vous écrire que vous deviés les accepter.

Le Roy, sans doute, auroit souhaité de vous avoir pour toujours, mais si cela est impossible, Sa Majesté se contentera de vous posséder quelques années. Vous ne seriés lié icy que par les bienfaits, et pouriés, si vous voulés, retourner jouir des avantages de votre patrie, qui, comme je le vois, n'en seront que plus considérables en les laissant meurir.

Vos occupations ici ne seront que telles que vous les souhaitterés. Il ne vous en coûtera pas beaucoup pour faire la gloire de notre Académie et celle de notre amphithéatre.

N'allés pas croire que l'on exige rien de vous au delà de ce que vous voudriés vous même faire. Quant à cette partie dont vous sentés si justement les attraits, et à laquelle vous vous devés en quelque sorte, vous pouvés toujours, comme j'ay l'honneur de vous dire, la retrouver ; mais c'est travailler pour elle que de venir vous produire sur un aussi grand théatre que la cour et la ville de Berlin. Voilà, Monsieur, mes refléxions, en attendant que vous ayés reçeu celles de vos autres amis : elles peuvent être échauffées par le désir que j'ay de vous voir icy, mais ce n'est point ce désir qui les dicte ny qui ajoute rien. Selon ce que j'ay ouï dire, la vie n'est pas si chère à Berlin qu'à Gottingue. Quant au carosse, il faudra bien asseurément que vous en

ayés un, mais ce ne doit pas être un object par raport à la pension que le Roy vous donnera. Il faut qu'elle lui fasse autant d'honneur qu'à vous. Dittes-moi donc, Monsieur, hardiment ce que vous croyés qui puisse vous dédommager. Dittes-le-moy s'il est possible de deux manières : pour le cas d'un établissement de quelques années, et pour le cas d'un établissement absolu. Quoique j'aye l'espérance que quand mesme vous ne nous aurés donné parole que pour le premier, les agrémens qu'on taschera de vous procurer le convertiront dans l'autre. Je ne dois me donner d'aucune manière à vous par exemple, mais j'ay aussy une patrie à laquelle je suis fort attaché ; j'y pense souvent, je l'aime toujours, mais peu à peu je m'accoustume à la voir de loin. Je suis avec un respect affectueux.....

MAUPERTUIS.

VII.

MONSIEUR,

J'aurois peut être du atendre quelques postes de plus pour être en état de vous donner une réponse solide, mais je n'ai pas cru qu'il me convint de laisser dans l'atente un ami respectable et qui paroit s'intéresser à l'événement de notre négotiation. Deux de mes amis m'ont répondu. Ils trouvent que je dois me hâter de revenir au païs. Ils s'oposent à tout établissement qui pouroit retarder mon retour : nos républicains ont leurs idées à part. Chaque famille forme un petit état dont tous les membres doivent se soutenir mutuellement, et travailler à la conservation et à l'agrandissement de la famille entière. Ce point consacré par nos usages, demande ma présence. Comme ils ne m'ont pas tous répondu et que je n'ai pas même pu les instruire assés exactement des favorables conditions

que vous voulés bien m'ofrir au nom de Sa Majesté, j'ai cru vous devoir prier de m'informer un peu plus précisément de ma fonction et des avantages que l'on trouvera convenable d'y attacher. Il m'a paru que l'on me destinoit à l'anatomie. C'est mon métier, je n'y ai aucune répugnance ; mais je vieillis, et ma santé encore plus faible que mes forces, m'oblige à tant de ménagemens pour le mouvement, le froid et pour d'autres circonstances que je ne sais pas trop si je pourrai suffire à un travail exact et suivi. Pour la pension, à parler naturellement, je ne puis qu'être un peu difficile là dessus : mes besoins ne me permettent pas d'être désintéressé. Mes profits, dont vous m'avés demandé la liste, Monsieur, sont exactement tels que je vais les exposer.

Apointemens en argent contant : 1040. Logement franc qui peut valoir 150. Leçons, de conte fait en 1748, 420 fr. Pour des degrés à prendre en 1749, 354 f., total 1964 fr.

Le casuel des années de doyenné et des protectorats, ne peut pas être mis en conte. Je ne fais que vivre avec le revenu, et je pense qu'il ne sufiroit pas à Berlin. Je ne suis pas assés rempli de moi-même pour croire valoir davantage. Mais vous savés, Monsieur, qu'une honnête aisance est le fondement de notre bonheur, autant qu'il peut être fondé hors de nous-même.

Pour le terme auquel je pourrois m'engager, je crois qu'il faudroit le fixer d'une manière à faire expirer mon engagement et mes apointemens à un jour marqué de l'année. Nos bailliages se tirent précisément à Pâques, c'est sur l'espérance d'un de ces postes que je fonde presque uniquement l'héritage de mes enfants cadets. Il faudroit être libre dans telle et telle année d'aller recueillir cet unique avantage qui soit attaché à notre grand conseil. Vous voyés, Monsieur, la confiance avec laquelle je m'exprime. Je suis flatté d'un côté de l'approbation d'un grand roi, et de la bonne opinion que vous voulés bien avoir de mes travaux, et je suis retenu d'un autre par plusieurs liens : ma patrie me retient. Je tiens même en quelque manière à Hanovre, par les bienfaits que je ne saurois désavouer sans ingratitude et par l'idée où j'ai laissé le ministre que je resterois

ici jusqu'en 1754. Si ces doutes doivent être levés, il faut pouvoir exposer exactement toute l'étendue des bienfaits du roi à mes parens. Il faut encore pouvoir convaincre le ministère de Hanovre, qu'ils s'oposeroient à mon bonheur, s'ils s'oposent à mon congé, peut-être l'équité prévaudroit-elle. Quelque soit l'événement, Monsieur, je conterai toujours pour l'époque la plus flatteuse de ma vie, cette année où j'ai reçu des preuves convaincantes de l'aprobation de Frédéric et de votre généreuse amitié. Je me livre sans réserve à des sentimens si agréables, et je serai en quelque situation que je sois destiné à finir ma vie, avec une reconnoissance respectueuse, Monsieur, votre.....

HALLER.

Gottingue, le 30 Novembre 1749.

Un homme d'esprit et de talens qui est assés connu à Paris, nommé Schmidts Augustin, ayant su que vous me faites la grâce de me conter entre vos serviteurs, m'a prié de lui procurer votre protection. Il pourroit servir de secretaire d'ambassade ou de secretaire de ministre pour les finances, ou pour les afaires étrangères. Il sait les langues, il a voyagé, et il est actuellement au service de Gotha, auprès de la personne du prince héréditaire d'Ensenach.

VIII.

A M. Haller, du 10 Décembre 1749.

Je vous avoue, Monsieur, qu'après une si longue attente, je comptois sur une réponse plus claire que celle que je reçois de vous. Je vous avois dit dans ma précédente lettre, que le Roy se contenteroit de vous avoir pour un tems que vous fixeriés vous-même et vous avois prié non seulement me marquer les avantages dont vous jouissés à Gottingue, mais ceux qui pourroient vous en dédommager icy : car il est juste qu'ils soyent plus grands que ceux que vous quitteriés. A tout cela je reçois des réponses si vagues que je ne sais plus ce que j'en dois penser. Je vous prie aujourd'hui de vouloir bien me dire clairement si nous pouvons vous acquérir et à quelles conditions : mais je vous demande en grâce de me parler de manière que je puisse porter au Roy des paroles seures, et que si Sa Majesté ratifie les conditions, je puisse l'assurer que rien ne vous arrestera : car s'il est toujours question des avis des parens, amis et des ministres d'Hanovre, nous ne sçaurions jamais compter sur rien. J'attends sur cela votre réponse positive que je vous prie de ne pas différer. J'ai l'honneur d'être.....

MAUPERTUIS.

VIII.

MONSIEUR,

J'ai été presque épouvanté de la vivacité avec laquelle vous avés désaprouvé mon procédé dans votre dernière du 10 de ce mois. Je ne voudrois pas avoir des sentimens qu'un Maupertuis trouveroit blamables. Peut-être me suis-je mal expliqué, ma main est souvent extrêmement faible[1], elle me force à écrire laconiquement et à tronquer mes pensées. Je vais tâcher de les exprimer plus clairement. Vous m'avés trouvé, Monsieur, engagé dans un système favori, formé depuis quelques années, et dans lequel je trouvois une certaine douceur qui fesoit ma consolation dans mes chagrins et dans mes travaux. J'envisageois à une petite distance ma patrie, je saisissois avec complaisance l'idée d'y passer le reste de mes jours, dans le repos

1 En effet son écriture est extrêmement fine, toute en pattes de mouche, peu lisible.

et dans le sein de mes amis. Des offres glorieuses sont venues combattre ces idées : il s'agit d'entrer dans une nouvelle carrière et de m'engager ou pour toujours, ou pour un tems considérable au service d'un Prince, dont les lumières supérieures exigent les eforts les plus grands de la part de ceux qu'il honore de son choix. Me voilà placé entre l'amour de la patrie, entre la reconnoissance que je dois au ministère de Hanovre et entre une fortune brillante et inespérée, que vous êtes venu m'ofrir. Est-il surprenant que j'aie de la peine à me décider? Quelque peu que je sois, Monsieur, il me convient de consulter également ma raison, mon devoir et mes intérêts avant que de prendre une résolution finale.

Père de huit enfans, je leur dois une exactitude scrupuleuse à peser les motifs qui doivent décider du reste de ma vie. Mes amis, soit par prévention soit par amitié, se sont accordés tout d'une voix à me presser de revenir dans la patrie. Ils s'opposent à tout engagement nouveau qui paroit éloigner mon retour. On paroit ici dans l'idée que je ne quittrai point avant 1754, et que lié par la reconnoissance, je donnerai à l'Académie de Gottingue tout le tems que ma patrie ne me donnera pas. Pour la place de Berlin, vous m'avés assés expliqué ce qui regarde l'intérest, et je ne vois pas que je puisse demander davantage que ce qu'il me faut pour subsister avec décence. Dès que Sa Majesté veut ajouter à mes revenus présens ce que demande la différence du séjour et de la dépense que ma famille exigera à Berlin, je ne vois rien au delà et je n'ai pas d'objection du côté de l'intérêt : mais vous ne vous êtes absolument pas expliqué encore sur la nature de l'emploi. Permettés moi, Monsieur, de vous répéter que c'est là l'essentiel et que je regarde bien moins le revenu que l'occupation dont on voudra me charger. Voudriés vous vous même que j'allasse me charger d'un poids auquel mes forces ne pourroient pas suffire. Vous m'avés glissé les mots d'anatomie et de cour. Pour la première, c'est mon métier, j'ai bien des idées qu'il faudroit meurir par des expériences, je ne m'y refuse point. Mais ma main s'est apesantie, elle s'est afoiblie, il y a bien des manœuvres que je ne saurois plus faire. Je ne saurois suffire à ce qu'il y a de mécanique dans cette science sans un jeune homme, un professeur qui m'aidât et qui travailleroit avec moi. Je crois même que ce n'est pas tout à fait l'occupation qui me conviendroit le mieux à mon âge. Je sais quelques langues, j'ai quelque idée des sciences, je vaudrois peut être mieux pour gérer quelque chose dans une Académie, pour y mener des correspondances, lire des pièces et faire des raports et des extraits, etc. Pour la cour, Monsieur, je suis bien vieux pour m'y produire, étant parmi les livres, je pourois faire mille fautes dans ce rôle nouveau. Manque d'habitude, timidité, gêne dans les manières, tout cela pouroit m'exposer et vous exposer vous-même, vous qui m'auriés produit.

Vous voyés, Monsieur, que je vous parle sans réserve et je n'ajoute plus qu'un mot. Faites moi la grâce de ne pas croire que je ruse avec vous, comme c'est assés la coutume en Allemagne où les savans font valoir des vocations pour augmenter leurs pensions. Je n'espère et je ne demande rien ici et ma république, conduite sur les principes des républiques, ne m'offre rien au delà de ce que les lois me donnent de pair avec le plus inconnu de mes collègues. Je vous ai dit les raisons qui demandent mes réflexions. Les afaires dont on pouvoit me charger à Berlin ne sauroient d'ailleurs être fort pressantes...., à quoi serois-je bon qui fut nécessaire? J'ai donc cru devoir consulter mes amis, mes parens, vous même Monsieur, mes devoirs et ma raison. Faites-moi la grâce de me marquer ce qu'on veut que je représente à Berlin. Voilà l'essentiel, l'unique point, qui me peut décider, une petite unité de réussir dans mon rôle..., ou même d'être un humble instrument de la Providence pour faire quelque bien, pour avancer les arts utiles, enfin l'idée flatteuse d'être à ma place, est ce qu'il y a de plus séduisant pour moi. Nous serions dans ce cas là bientôt d'accord pour l'intérest et sans vous exposer à des discussions, j'espère de l'équité du ministère d'ici qu'on ne me retiendroit pas. Je suis avec une parfaite estime, Monsieur, votre tr...,

Haller.

Gottingue, le 21 de Décembre 1749.

X.

A M. de Haller, 10 Janvier 1750.

MONSIEUR,

J'avois cru m'être expliqué le plus clairement sur le genre de vos occupations et vous disois dans une lettre du 16 nov. qu'elles ne seroient que telles que vous les souhaitetiés et qu'on n'exigeroit rien de vous au delà de ce que vous voudriés vous-même faire, mais je vois que vous voulés encore une explication ultérieure. J'auroy l'honneur de vous dire que Sa Majesté connoit trop vos talens et a trop bonne opinion de votre personne pour vouloir nous en priver. Vous serés le maitre de choisir tel genre de science auquel vous voudrés vous appliquer. Votre universalité vous mettra à même, dans les classes de notre Académie, de les parcourir toutes. Nous ne demandons que votre présence. Notre amphithéatre anatomique et notre jardin botanique auroient grand besoin de vous, mais si vous vous sentés du dégout pour ces départemens, le Roy n'exigera rien de vous à cet égard. Sa Majesté fait assés de bien aux sciences en vous acquérant pour l'Académie. Je vous prie, Monsieur, de me faire une réponse claire, précise et la plus prompte qu'il sera possible. Si vous viendrez : Quand? pour combien de tems? Quelle position? quels titres peuvent vous convenir? J'ay l'honneur d'être votre.....

MAUPERTUIS.

XI.

MONSIEUR,

Dans les trois semaines qui se sont écoulées entre ma dernière lettre et votre réponse, j'ai agi auprès du ministère de Hanovre pour tâcher d'en obtenir la permission d'accepter les ofres favorables dont vous avés eu la bonté de vous charger. J'étois convaincu de la difficulté que j'y trouverois et qui malheureusement se trouve encore plus grande que je n'avois cru. Il faut un petit détail pour vous faire voir ce qui a causé tout cet embarras. On me propose à Berne de me présenter pour la charge de commissaire à Londres, qui se donne pour quatre ans, et où j'aurois pu parvenir ce printemps 1750. J'étois extrêmement tenté de ce poste qui me raprochoit de plusieurs amis estimables, et qui est fort lucratif sans exiger de grands soins. On ne voulut pas me laisser aller, on me fit ici des propositions que la faiblesse de ma santé me fit accepter. L'air de Londres étant fort malsain, et l'étant encore davantage pour des personnes nées dans l'air sain des montagnes. Comme cette place se donne de quatre ans en quatre ans, je promis de la laisser passer cette fois-ci, et comme je n'avois aucune idée d'une vocation aventureuse, que ma patrie ne pouvoit me dédommager encore de ma place que j'occupe, je parlai dans une lettre précisément de ces quatre ans. Cette lettre écrite en 1748 et dont je n'avois aucune copie, m'étoit échappée de la mémoire..... Quand je sondai le ministère, il y a quatre semaines, et que je lui fis sentir les avantages considérables que je trouverois à la place de Berlin, on me répondit par le mémoire A, dont je vous envoie l'original; mais comme j'insistai sur la grande différence des deux places pour l'agrément et pour l'honneur aussi bien que pour le profit, je reçus le second mémoire B rempli, comme vous pouvés vous en convaincre en le faisant traduire, de reproches. On me répéta depuis dans quatre ou cinq lettres qu'on s'en tenoit à ma promesse et que personne ne se résoudroit à parler de mon congé.

Rendés-moi, Monsieur, la justice de croire que ce refus ne fut accompagné d'aucune grâce, c'est qu'on apelle simplement à des expressions qui m'étoient échappées.

Cette malheureuse négotiation a altéré ma santé qui n'étoit pas trop bien rétablie et m'a fait revenir la fièvre. Voici la fin de toute cette afaire qui paroissoit si brillante, et sur laquelle nous n'aurions point eu de difficultés. Je me serois chargé agréablement de la direction du Jardin et de

l'Anatomie : je n'aurois même point fait de difficultés de faire des leçons pratiques, si on l'avoit souhaité, pourvu que j'eusse été assisté d'un homme adroit tel que M. Mocket. La pension n'auroit fait aucune difficulté et pour les dignités, je suis persuadé que la libéralité du Roy auroit surpassé mes désirs. Mais puisqu'après bien des représentations et des apels à l'équité du ministre de Hanovre, après que j'ai fait agir mes amis, on revient toujours à insister sur ma parole, et qu'on me refuse absolument mon congé sur ce fondement, je me crois enchainé, Monsieur, et privé de la satisfaction que j'aurois eu de jouir de votre amitié et de vos lumières. Je ne crois pas qu'il y ait de remède. Je vous envoie les originaux pour que vous puissiés juger par vous même s'il peut y en avoir.

J'atendrai avec impatience la fin de ces quatre ans pour me retirer, si je suis encore en vie, dans ma patrie, que je n'ai vue qu'en passant depuis quatorze ans. Je vous ai, malgré les difficultés qui m'ont empêché de profiter de vos bontés, des obligations infinies du jour favorable dans lequel vous m'avés fait connoitre à Sa Majesté, et je serai toujours avec la plus parfaite estime, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

HALLER.

Gottingue, le 21 de Janvier 1750.

Cette négociation, ainsi rompue par le refus formel du ministère de Hanovre, arrêta en même temps le commerce épistolaire des deux savants. Haller n'aimait pas à écrire, il était maladif, et Maupertuis se trouvait fort marri de l'insuccès de sa tentative. Un an après toutefois, Haller, piqué des insinuations calomnieuses que ce fou de la Mettrie avait lancées contre lui dans sa brochure ridicule intitulée : *le Petit homme,* tint à honneur de se disculper aux yeux de Maupertuis et de l'Académie elle-même. Il écrivit au Président de l'Académie de Berlin une lettre très digne et très documentée qui nous a paru assez intéressante pour être publiée à la suite de celles qui ont trait aux offres de Maupertuis.

XII.

MONSIEUR,

La place que j'ai l'honneur de remplir dans votre Académie, me donne un droit marqué sur votre faveur et sur la protection du Roi. L'intention gratieuse que l'auguste chef de cette illustre société a marquée à mon égard et dont des engagemens antérieurs ne m'ont pas empêché de sentir tout le prix et la bonté que vous avés eu de m'en instruire, m'encourage à soumettre à vos lumières supérieures les raisons de plainte qu'un autre membre de l'Académie vient de me donner. Vous connoissés, Monsieur, et mieux que moi[1], l'auteur d'une brochure[2] : *Le Petit homme,* publiée depuis peu. Il ne s'est pas donné la peine de se cacher. Il s'y donne à la vérité pour mon ami, pour mon auditeur, pour le compagnon de mes plaisirs, mais cet ami aime d'une manière si extraordinaire, que c'est de son amitié même que je vais me défendre. Il y a quatre ans qu'il me fit l'honneur inespéré de me dédier un livre[3], dans lequel il attaque les principes communs de toutes les religions, l'existence d'un être suprême.

On fut surpris et à Paris et dans ma patrie, de me voir des liaisons avec un auteur qui ménage si peu ce que le reste des hommes croit le plus sacré. On me marque cette surprise. Serois-ce un homme semblable à M. de la M.? disoit-on. J'étois actuellement occupé d'un ouvrage destiné à défendre cette même Religion qu'attaquoit cet auteur. La dédicace et mes sentimens fesoient un contraste que je crus devoir lever. J'en écrivis à M. de Réaumur[4] qui publia une

1 *L'Homme-Machine,* qui fut brûlé en Hollande et valut l'exil à l'auteur qui s'en vint à Berlin.

2 La Mettrie était compatriote de Maupertuis, né comme lui à Saint-Malo d'un négociant.

3 La traduction d'un ouvrage de MM. de Crousaz et Formey contre le scepticisme.

4 René-Antoine Ferchault de Réaumur, né à la Rochelle en 1683, mort en 1757.

lettre écrite dans les termes les plus mesurés[1] et dans laquelle je me contentois d'assurer le public, que je n'étois ni l'ami ni le précepteur d'un homme dont les principes étoient si opposés aux miens, que je n'avois jamais vu et avec lequel je n'avois jamais eu de commerce.

Il paroit que cette lettre, publiée dans le journal des savans[2], a irrité mon prétendu disciple. La brochure que j'ay devant moy est écrite apparemment dans l'intention de me punir de la manière dont j'ai reçu ses éloges. Vous me dirés que c'est un persiflage, un badinage qui ne doit pas porter coup, parce que le faux saute aux yeux, que l'auteur ne croit rien de ce qu'il dit et qu'il a laissé à chaque page de quoi empêcher le lecteur de se tromper à mon désavantage; mais il y a toujours, Monsieur, des Bayles, il y aura toujours des collecteurs d'anecdotes qui trouvent leur conte à les rendre les plus piquantes et les plus contraires qu'il se puisse au caractère dont un auteur fait profession. Quelle contradiction de me voir écrire pour la Religion[3] et remplir mes ouvrages des impressions qu'elle a faites sur mon cœur, dans le temps qu'avec un Demetrius je prêche l'athéisme dans des compagnies si peu assortissantes au ton général de ma vie. Vous sentés jusqu'où pourroit aller la vengeance de M. de la M. Elle ne vise pas à moins qu'à me rendre également odieux et aux chrétiens avec lesquels je vis et aux libertins auxquels il m'associe. Quelle insulte et pour les hommes et pour l'être suprême que de prétendre le tromper avec eux, en afectant des sentimens de religion que mon cœur démentiroit et que j'aurois l'imprudence de démentir en présence d'un homme si disposé à se préva-

1 Réaumur était homme de cœur autant que d'esprit, d'un caractère doux et aimable, d'une exactitude admirable à remplir ses devoirs religieux.

2 Mai 1749.

3 Haller a toujours aimé et défendu la religion. Il a publié pour la défendre ses Lettres contre les incrédules, un volume in-8°; — un discours sur l'irréligion imprimé à Lausanne en 1760; — Lettres sur les vérités les plus importantes de la religion, Lausanne, 1772, in-8°; — Lettres contre Voltaire, Berne, 1780, 2 vol. in-8°. Il est vrai qu'il a écrit son épître à M. Schœhelin sur la fausseté des vertus humaines — satire de tous les principes de religion et de morale —: mais c'est une œuvre de jeunesse rachetée par ses Lettres contre l'incrédule.

loir contre moi de mon imprudence. Pouroit-on ne pas mépriser un homme tel que M. de la M. a fait de moi, et quel cruel état que celui d'un homme méprisé par la partie la plus estimable du public, par tous ceux qui aiment la vérité et la vertu. Me dérober quelques pistoles, c'est me priver de la centième partie de mon bien, d'un centième aisé à recouvrir, et dont le centuple même n'est pas irréparable. Me rendre odieux à tous les amis de l'honneur et du vrai, c'est m'ôter tout ce qui peut rendre l'existence suportable, c'est me faire des ennemis de tous les hommes généralement, dont j'ambitionne l'amitié. J'en apelle à vous Monsieur, puis-je ne pas souhaiter de voir désarmer un ennemi aussi dangereux, du moins par ses intentions? Puis-je mépriser assés mon caractère pour ne pas le défendre, quand il est mis de niveau avec les hypocrites et les scélérats? Mon silence auroit un air de conviction, et contre un ami personnel qui sent tout le faux de la satire, il y a cent hommes estimables qui, comme vous Monsieur, ne me connoissent pas personnellement, et dont l'estime est le présent le plus précieux de la Providence. Il m'a vu, connu, entendu mes leçons, dit-il, en 1735 (page 38). Il a eu ses raisons pour cette date aparemment. Il paroit qu'aprez cette année il est retourné en France où il a fait imprimer dès 1735 son système des maladies vénériennes, et d'autres ouvrages dans les années suivantes[1]. Mais si l'année 1735 quadre avec son histoire et ne quadre pas avec la mienne, comment a-t-il pu me voir et prendre mes leçons à Gottingue en 1735, puisque je n'y suis venu que vers la fin de 1736. D'ailleurs son nom ne se trouve nulle part sur nos registres, et un françois, qui fréquente une Académie d'Allemagne, est un phénomène trop peu commun pour qu'on puisse ne pas s'en apercevoir[2]. Il a défendu, dit-il p. 39,

1 Il a publié l'*Histoire naturelle de l'âme*, ouvrage impie et absurde, en 1748; — *Pénélope ou le Machiavel en médecine* qui souleva la faculté de médecine de Leyde, qui le fit expulser; — *Réflexions philosophiques sur l'origine des animaux*, 1750; — *Traduction des aphorismes de Boërhaave*, et beaucoup d'autres mémoires ou traductions sur la médecine et la philosophie.

2 Cette réflexion de Haller n'est pas à l'avantage du Français du

sous moi en 1736 une thèse, il en marque le contenu. Je n'ay point défendu de thèse en 1736, et je n'en ai jamais défendu qui aye du raport aux hémorroïdes. J'ai introduit M. de la M. chez ce Monsieur Steigner[1], que lui seul a fait connoitre et que je n'ay jamais connu, Il a oublié aparemment qu'il m'a vu à Goettingue, et que M. Steigner a toujours vécu en Suisse. Il m'étoit difficile de l'introduire chés un homme dont nous étions l'un et l'autre éloigné de cent cinquante lieues.

Lui-même ou son ami imaginaire a fait la débauche avec moi : il a soupé avec chés la... p. 46. Cette histoire est affreuse, il faut bien de la patience pour ne lui pas donner le titre de calomnie. Quelques idées qu'ayent bien des gens d'esprit sur les mœurs, la mienne a toujours été qu'ils doivent assortir nos discours, et quand j'aurois voulu penser moins régulièrement, ma santé, toujours faible et traversée par de grandes maladies, m'auroit rappelé les idées de sobriété qui ont formé le plan de ma vie. Je l'ai passé presque toute dans la solitude que m'imposaient mes travaux et ma santé. Pour l'année 1751 que désigne M. de la M. en me fesant citer ma préface de la traduction de M. de Buffon, il est digne d'un homme qui a été chassé de sa patrie pour le même vice[2], de m'attribuer des soupers en filles comme il les appelle ; mon âge, le nombre de mes enfans, le contraste d'une débauche publique feroit avec les mœurs et le ton de la vie de Goettingue, petite ville où rien ne se cacheroit, la profession que j'ay toujours fait d'une vie réglée, l'état de ma santé nouvellement affaiblie, comme vous ne l'ignorés pas, Monsieur, par une maladie dangereuse, tout concourt à former une contradiction avec le conte de notre auteur qui lui fera donner autant de dé-

XVIII[e] siécle qui alors, comme aujourd'hui, ne connaissait que les enseignements de l'Université de Paris.

1 Frédéric de Steigner, né à Berne et père du dernier avoyer de la république Bernoise.

2 La Mettrie avait été placé auprès du duc de Grammont qui l'avait fait médecin de son régiment. La Mettrie suivit son protecteur au siége de Fribourg, y tomba gravement malade, et après cette maladie fit son *Histoire naturelle de l'âme* qui lui valut, après la mort du duc, la perte de sa place et l'exil.

mentis qu'il y a de citoiens ou d'étudians à notre Université. Sera-t-il permis d'atribuer à un homme des mœurs si contraires aux siennes, et de fouler aux piés les droits de la vérité?

Le bien public soufre-t-il des asiles pour des gens qui, sans se corriger par l'expérience, passent leur vie à peindre ceux qu'ils trouvent bon de haïr de toutes les couleurs que puisse leur prêter leur imagination ? La harangue que M. de la M. a la bonté de me prêter, a heureusement conservé ses marques : il n'a pas réussi à imiter mon langage. La fortune de M[rs] Bouillac et quelques autres médecins de la cour de France, est l'objet de la satire de la *Pénélope* : mais quelle raison aurois-je d'envier leurs places à des hommes, dont la fortune est séparée de mes espérances par des barrières insurmontables, par la différence de la Patrie et de la Religion ; à des hommes qui n'ont pas écrit, ou dont du moins les écrits ne sont pas parvenus jusqu'à moi ? La distance, ou les pais ou j'ay vécu sont de la France, me servira d'excuse à l'égard de ces médecins, quand je dirai que je n'ai jamais entendu prononcer leur nom : ils peuvent être trés estimables sans être connus[1] d'un professeur de Goettingue, mais assurément ils ne sauroient exciter mon envie.

Des éloges de la bibliothèque raisonnée que M. de la M. met sur mon conte il n'y a pas une ligne de ma plume[2]. Quel ridicule de se vanter soi-même : Quand on seroit vain, on entendroit mal les intérèts à le paroitre. En se payant à soi-même le tribu de l'éloge, on en dispense le public. C'est M. Massuet[3] qui a fait le seul panégyrique que j'y connoisse, il s'est désigné en citant ses ouvrages.

1 En effet ils ne sont guère connus même en France.

2 Haller a écrit en latin : *Bibliotheca botanica*, imprimée en 1771 ; — *Bibliotheca medicinæ practicæ*, imprimée à Berne 1776 ; — *Bibliotheca anatomica*, 1774 ; — *Bibliotheca chirurgica*, 1774. — De Murr a publié à Erlang en 1805 un supplément aux quatre bibliothèques de Haller, sous ce titre : *adnotationes ad bibliothecas Hallerianas* in-4°.

3 Dom René, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Saint-Ouen de Mancelles, diocèse d'Evreux, en 1666, professeur érudit, mais trop lié avec les protestants, comme le prouvent des lettres publiées par Schelbon.

Pour mon savoir et la juste valeur de mes productions, je les abandonne au jugement du public. Peu de personnes peuvent me connoitre et s'assurer par elles-mêmes de mon caractère, mais tout le monde peut lire mes ouvrages et en juger. Si j'avois une apologie à faire contre des expressions bien impolies, ce seroit M. de la M. que j'oposerois à lui-même. Lui, dont le goût si fin est si difficile, auroit-il traduit six volumes de mes ouvrages s'il ne les avoit trouvé excellens : Et ce double fils d'Apollon (c'est son expression dans la préface de mes commentaires sur ces institutions de Boerhaave qu'il a donné en 7 ou 8 volumes in-12) dont il a tant chanté les mérites (dans la dédicace de l'*Homme-Machine*), n'a-t-il plus en 1751 ce qui lui a attiré tant d'éloges de la part de M. de la M. en 1747?

Sera-t-il nécessaire après cette réfléxion de demander à M. de la M. les passages de mes poésies où il a trouvé le matérialisme? Il l'y trouvera désapprouvé dans le caractère d'un philosophe sceptique entre lequel et le superstitieux, je place le milieu que je trouve être le parti du philosophe ou qui du moins est le mien. Il y trouvera le contraire à chaque page[1], lorsque je parle d'après moi-même. Il est peu nécessaire de me défendre sur ma Doris (dont M. de la M. a fait une espèce de paraphrase), si une déclaration d'amour ne me rendoit ridicule à mon âge : elle est excusable dans un jeune homme de 21 ans, qui chante sa maitresse quatre ou cinq mois avant son mariage.

Je ne sais pas, Monsieur, si après ce que j'ai l'honneur de vous marquer, vous me permettrés de vous demander vos bons services pour *réhabiliter* la réputation d'un académicien et d'un homme que vous avés honoré de votre correspondance et de votre amitié. Il me paroit qu'il seroit digne de vous d'obliger un auteur badin et léger, qui fait peut-être plus de mal qu'il n'a dessein d'en faire, à me rendre justice et à désavouer les particularités ridicules qu'il lui a plu de mettre sur son conte, et dont il sait mieux que personne la fausseté. S'il prétend conserver à l'irréligion des ménagemens pour la vertu et pour les devoirs les plus inséparables de la vie civile, je ne crois pas qu'il puisse le cacher qu'il en a agi avec moi contre les lois que l'intérêt et le repos du genre humain feroit faire, quand même la religion ne seroit plus. Je suis avec la plus parfaite estime votre.....

1 Sur l'origine du mal par exemple.

HALLER,

Gottingue, le 10 de Novembre 1751.

Nous ne savons quelle réponse fut faite par Maupertuis à la demande si juste de Haller. Il est probable même qu'il n'y eut pas à en faire, parce que cette réclamation arrivait quelques semaines à peine avant la mort de ce fou qui, comme l'a dit Voltaire, n'écrivait que dans l'ivresse. On dit que, dans sa dernière maladie, il revint à la religion et désavoua publiquement ses erreurs. C'est ce désaveu suprême qui répondit à la légitime exigence de Haller ; mais il faut avouer qu'il n'était pas suffisant : il eût été curieux de lire la réponse de Maupertuis sur un des plus chauds protégés de Frédéric.

Nous terminons cette correspondance par une partie de lettre adressée par Haller à Kœnig et se rapportant à la double question traitée plus haut.

A M. Kœnig, conseiller et bibliothécaire de Sa Majesté le Prince d'Orange à La Haye.

Je vois, mon cher Monsieur, par l'incartade de M. de la M.[1] que Baile se trompe, quand il a dit que les athées seroient des (tolérans) : ils le seroient fort peu, puisque dès qu'ils sont (atteints) eux-mêmes, ils disent des injures à ceux qui ne sont pas de leur parti. Mais que voulés-vous que j'y réponde? Je n'ai pas appris ce langage. S'il ataquoit une description d'anatomie, je saurois me défendre, mais que répond-on à des injures?

1 Haller voulait parler de la brochure diffamatoire que la Mettrie venait de publier contre lui.

Je suis charmé du plaisir que vous a donné M. Wolf, et de votre tendresse à son égard. Peut-être y a-t-il de l'amour propre mêlé, mais il me semble qu'il est brave et généreux d'aimer ses protecteurs, lorsqu'on est à leur niveau et que l'on n'atend plus rien d'eux.

Je suis étonné de ce que vous me marqués au sujet de Monsieur notre Président, étonné, dis-je, des idées qu'il a prises de moi. Le (vrai) de cette affaire est, Monsieur, que l'on ne m'a pas marqué d'état fixe ni de charge, qui eut donné de la solidité à ma pension : et moi je n'ai pas osé en demander, ne sachant pas à quoi j'aurois pu arriver sans crainte et.... ne connoissant pas la carte du païs. J'aurois été charmé d'être employé à la direction des Universités comme M. de Buleyel par exemple. C'est un métier que je dois savoir. A côté de cela j'aurois suivi mes idées sur l'irritabilité dans les plantes et dans les animaux[1] sur le mouvement du cœur[2], sur l'usage du cerveau vide : mais je n'ai osé ni demandé une place dans la curatèle des Académies, ne sachant pas si elle ne se trouveroit pas trop au-dessus de moi. Il est sûr aussi que l'on m'avoit extrêmement chagriné ici sur le congé, et qu'il auroit falu s'y prendre de force en quelque manière : et moi qui suis maladif, qui me chagrine, qui ai des obligations au ministre, je n'ai pas su comment m'y prendre. Ce qu'il m'en fâche le plus c'est d'avoir ofensé M. de Maupertuis, moi qui suis si fort la (partie) soufrante dans cette affaire.

Il m'est impossible à cette heure de faire les expériences sur l'irritabilité, mais j'y viendrai an printems, et dès que j'auroi fini ce misérable commentaire de méthode Strebendi je donnerai un mémoire sur les hermaphrodites.

1 Ses études ont été publiées à Lausanne en 1753 et en 1756 et forment plusieurs volumes sous les titres : *Dissertation sur les parties irritables et sensibles des animaux; — Mémoires sur la nature sensible et irritable des parties du corps animal.*

2 Ces expériences ont été imprimées en 1757 et 1768 sous les titres de : *Sur la formation du cœur dans le poulet ; — Mémoire sur plusieurs phénomènes de la respiration.*

CORRESPONDANCE DE LA BEAUMELLE[1] ET DE MAUPERTUIS.

I.

Berlin, ce vendredi (1752.)

Monsieur,

J'envoie un exemplaire[2] où il y a des corrections : cela vaux mieux je crois que d'attendre. Permettez-moi de vous prier de revoir une lettre que vous m'avez conseillé d'écrire : corrigez, coupez, taillez à votre gré. Je suis bien fâché, Monsieur, de ne vous avoir pas donné plus tôt ma confiance : j'y ai trop perdu pour vous en faire des excuses. Agréez donc mes respects. Je ne sais si je dois envoyer au Roi[3] une note des auteurs que je me propose de faire imprimer : ce n'est que dix lignes de plus à lire. J'ai l'honneur d'être très respectueusement votre très humble et très obéïssant serviteur.

La Beaumelle.

II.

Paris, 3 Janvier 1753.

Monsieur,

Je vous offrirois avec empressement les vœux que je fais pour vous, si je ne me flattois que vous ne doutez pas que

1 Laurent Angliviel de la Beaumelle, né en 1727 à Valleraugue, diocèse d'Alais, département du Gard, mort à Paris en novembre 1773.

2 Brochure intitulée : *Mes pensées ou le Qu'en dira-t-on*, livre dont la réputation ne s'est pas soutenue, quoiqu'il y ait beaucoup d'esprit, parce qu'il renferme des maximes téméraires qui armèrent l'autorité d'alors contre lui.

3 de Prusse, Frédéric Ier.

je n'en fasse de très ardens et par inclination et par reconnaissance. M. de la Condamine[1] m'a lu un article de votre lettre sur ma réponse à Voltaire[2] : elle est faite cette réponse et faite depuis longtemps : mais quelque modérée qu'elle soit, je doute que M. de Malesherbes[3], qui en a voulu être lui-même le censeur, m'en permette l'impression. Il me semble qu'on craint Voltaire encore plus qu'on ne le méprise. Et j'ai vu là-dessus dans le littéraire et dans le grand des choses d'une bassesse étonnante. Cela est au point qu'un de nos meilleurs esprits[4] tremble, qu'à Colmar on n'imprimât contre lui s'il s'ouvroit un peu, comme si Voltaire pouvoit détruire des ouvrages d'un vrai profond[5]. Il y a même de nos amis qui condamnent les traits les plus forts et les meilleurs de ma réponse, comme si ne disant jamais rien de l'homme, il ne m'étoit pas permis de dire tout ce que je pense de l'auteur. On croit encore qu'il y a de la partialité à dire qu'il est le plus bel esprit de France, mais que ses ouvrages sont pleins de traits de petit esprit. Enfin je suis très embarrassé. Je voudrois lui porter un coup dont il ne se relevât point, et je prévois que je ne ferai que l'égratigner. Je vous envoie, Monsieur, une lettre que je voulois répandre dans le public, lorsque je me proposois de faire imprimer en Allemagne ma réponse, j'ai pris la liberté d'y parler de vous. Je vous prie de m'en dire votre sentiment comme si vous n'y entriez pour rien. Peut-être serai-je réduit à ne publier que cela. Je vous enverrai,

[1] Charles-Marie de la Condamine, né à Paris en 1701, mort en 1774, ami et correspondant de Maupertuis.

[2] Réponse au supplément de Voltaire au Siècle de Louis XIV, dont la Beaumelle avait publié la contre-partie avec des notes en 3 volumes in-12.

[3] Chrétien-Guillaume de Lamoignon, né à Paris le 6 décembre 1721, directeur de la librairie 1750-1760, auteur de célèbres remontrances du 18 février 1771, défenseur de Louis XVI, guillotiné lui-même le 22 avril 1794, après avoir renié les maximes des philosophes qu'il avait soutenus.

[4] La Beaumelle veut parler de Montesquieu, qui redoutait les critiques de Voltaire contre l'*Esprit des lois*, paru quelques années auparavant (1748). Voltaire, jaloux de tout autre mérite que le sien, ne manqua pas d'appeler l'auteur de l'*Esprit des lois*, Arlequin Grotius. Linguel l'avait nommé déjà : l'ouvrage d'un petit maitre français qui lisait fort légèrement.

M., quelques morceaux de ma réponse si vous en êtes curieux. Il n'y a rien de nouveau ici, à moins que cette bagatelle qui ne paroit que d'aujourd'hui ne soit quelque chose. L'*Histoire universelle* ne fait pas fortune[1]. Il me semble que le premier volume est bien mauvais. On m'a dit beaucoup de bien du second. La cessation de la conservation et du Présidial de Lyon embarrasse fort ceux qui ont des idées si justes sur le droit de l'autorité roiale. Il faut espérer qu'on mettra à la raison ces gens mécontens de ce qu'ils appellent si injustement le gouvernement ministériel. Je suis très respectueusement, M., votre très humble...

La Beaumelle.

Chez un bijoutier, rue de la Feronerie.

III.

Paris, le 6 Février 1753.

Monsieur,

Rien n'égale le plaisir que m'a fait votre lettre parce que rien n'égale la vénération que j'ai pour vous. Vous m'assurez des sentimens que j'ai toujours souhaité que vous eussiez pour moi. Il me la falloit bien pour me dédommager des impostures dont le vieux pécheur[2] remplit Paris. Il a osé écrire qu'il ne me connaissoit que par les services qu'il m'avoit rendus à Copenhague[3] et à Berlin, qu'il m'a-

[1] Voltaire, arrêté par Freitag sur l'ordre de Frédéric, venait d'être relâché et de s'arrêter à Colmar. L'*Essai sur l'histoire générale*, au dire de Grimm, pourtant l'ami de Voltaire, n'a ni goût, ni esprit, ni coloris, ni connaissance des faits.

[2] Voltaire.

[3] La Beaumelle avait été appelé en 1751 à Copenhague pour être professeur de belles-lettres françaises. Il n'y resta qu'un an, et

voit tiré de prison[1] et que, contre le sentiment commun, il avoit soutenu que je n'étois point l'auteur de je ne sais quel libelle intitulé : *Les amours de Berlin*[2] où se trouvoient les lettres initiales de mon nom. Ce n'est encore rien. Il a prié ceux à qui il écrivoit ces lettres de me les montrer, ajoutant qu'il avoit apaisé le roi irrité de mon *Qu'en dira-t-on*[3]. Ses nouvelles du 17 janvier disent qu'il a renvoié trois fois au roi son cordon et sa clé, et que le tout a fini pour consentir à souper avec lui. On a su ici toutes ses noirceurs à votre égard, sa jalousie a fait horreur, sa diatribe[4] a fait pitié : le mépris public vous a vengé, mais on n'a point vu de relation bien exacte de toute cette affaire. Je suis tous les jours questionné par les personnes qui doivent être les mieux instruites. Je vous supplie très instamment, M., de charger quelqu'un de dresser un détail de toutes ces choses, *ab ovo usque ad mala*. Un écrit un peu circonstancié ne sera point inutile à votre gloire, et fera grand plaisir à vos amis. M. de Montesquieu est arrivé avec votre lettre. Je lui ai tout conté. Je lui ai dit combien vous l'aimiez, il m'a dit combien il vous aimoit; il prétend que la seule chose dont on vous blâme ici, je veux dire d'avoir été trop sensible aux invectives de Voltaire, vous fait réellement beaucoup d'honneur, attendu que non seulement cette sensibilité ne vous a rien conseillé d'indigne de vous, mais même qu'il n'en reste aucun vestige. Je suis surpris, M., que vous ignoriez ce qui se passe dans un païs que vous avez eu

quitta le Danemarck avec le titre de conseiller et une pension. Il est faux que Voltaire lui ait rendu des services dans cette circonstance. Voltaire, que la Beaumelle avait vu et encensé, à son passage à Berlin, voulait se venger de ce que la Beaumelle avait dit dans ses *Pensées :* Il y a eu de plus grands poètes que Voltaire.

1 Allusion à l'emprisonnement de la Beaumelle, poursuivi par le capitaine Coccius. En réalité ce fut Maupertuis qui obtint de Frédéric son élargissement.

2 Libelle infâme publié par Voltaire contre Frédéric dont il voulait se venger.

3 Sous-titre de l'ouvrage de la Beaumelle intitulé : *Mes pensées*. qui parut déplaire à Frédéric à cause des maximes téméraires et pernicieuses qu'il renfermait sur le gouvernement des rois.

4 Le docteur Akakia, brûlé par le bourreau, par ordre de Frédéric, mais qui porta un coup terrible à Maupertuis .

tout entier pour vous et où vous devez retrouver la santé et la vie. Voici ce qu'il y a de plus nouveau : Le Parlement, après un assez long silence, vient de présenter ses remontrances[1] par écrit.

C'est un livre et un livre excellent. Elles renferment vingt-deux articles, dont les uns tendent à donner une idée fixe et déterminée de la monarchie qu'on fait consister non dans la volonté absolue du souverain, mais dans le maintien des lois et dans la liberté légitime des sujets : les autres établissent les droits du Parlement, prouvent la nécessité de convoquer les Pairs, détruisent tout ce qu'on dit en faveur des évocations, détaillent les abus des lettres de cachet, et découvrent les vues ambitieuses d'un clergé qui depuis le commencement de la monarchie a toujours voulu être indépendant. C'est un traité admirable sur notre constitution et tout tiré de l'*Esprit des lois*. M. de Perce qui prétend qu'il n'y a pas dans le roiaume une seule bête à laine qui soit saine, a obtenu tous les endroits abandonnés du domaine pour y nourrir des troupeaux : il rend compte au public de ses expériences et de ses succès. Deux genres de musique divisent tout Paris[2] : L'Intermezzo italien a porté de terribles coups à l'Opéra français qui commence à se relever à l'aide de Titon et l'Aurore, opéra de Mondonville[3]. Ils paroit tous les jours des brochures à ce sujet, tels que les *Vingt et une prophéties,* la *Lettre d'une dame d'un certain âge,* la *Guerre de l'opéra,* le *Coin du roi,* le *Coin de la reine*. Les géomètres mêmes sont entrés dans

1 Le roi avait forcé le Parlement à enregistrer la Bulle. Le Parlement regimba, fit des remontrances et convoqua les Pairs, à qui le roi ordonna de n'y point paraître. C'est un des épisodes de la lutte du Jansénisme, épisode politique, dans lequel le Parlement sort de ses attributions, montre son mauvais esprit, l'esprit nouveau qui balaiera tout, lui le premier.

2 Allusion à la querelle des Gluckistes, ayant à leur tête Grétry, et des Piccinistes, dirigés par Piccini et Cherubini.

3 Jean-Joseph Cassanea de Mondonville, né à Narbonne le 24 décembre 1715, un des plus célèbres musiciens du XVIIIe siécle, auteur de motets religieux : *Magnus Dominus. Jubilate. Dominus regnavit.* Il a composé des sonates, des symphonies et des motets d'une vraie valeur musicale. Il mourut maitre de musique de la chapelle du roi à Belleville le 8 octobre 1772.

cette querelle. Les *Mélanges*[1] de M. d'Alembert n'ont point réussi. On dit l'Encyclopédie arrêtée de nouveau. Le sauvage dépaysé, écrit furtif, fort impie et fort républicain. Egyptus, tragédie de Marmontel, naquit avant hier, et avant hier expira. On a trouvé l'*exposition des motifs*[2] admirable quoiqu'elle applique perpétuellement les principes du droit civil à une action du droit public. On écrit de Berlin que Frédéric II a été chargé d'apaiser Voltaire[3]. Darget[4] se dispose à partir : c'est une chose bien triste que sa vie ; je ne conçois pas comment il peut préférer Paris à Postdam. Le petit Bailli a bien réussi à consoler miladi Tyrconnel, il entrera dans les sousfermes. M. de la Lande[5], avec beaucoup de mérites que vous lui connaissiez, a beaucoup de protection et d'amis que vous ne lui saviez peut-être pas. Il est fort recherché et se prête davantage à la société. L'Académie attend beaucoup de lui et moi j'attends beaucoup du printemps. Je me flatte qu'il vous rétablira, ou du moins qu'il vous permettra le voiage de Paris ; et il me semble qu'une fois à Paris vous avez gagné la victoire. Je fais mille

1 Parus sous le titre : *Mélanges de littérature, d'histoire et de philosophie.* Les morceaux les plus frappants de ce livre sont : l'*Essai sur les gens de lettres*, où d'Alembert recommande aux écrivains l'indépendance dans leurs relations avec les grands ; le *Discours préliminaire de l'Encyclopédie*, qui est le morceau le plus remarquable de cette énorme compilation ; l'*Abus de la critique en matière de religion*, où l'auteur montre de l'esprit, a l'art de cacher sa pensée et de tenir un milieu perfide entre ceux qui attaquent de front la religion chrétienne et ceux qui n'en disent rien. D'Alembert fut moins violent que Voltaire dans ses attaques contre la religion chrétienne, mais plus perfide. Comme il l'a écrit lui-même, il donnait des soufflets en faisant semblant de faire des révérences.

Sous le rapport littéraire les *Mélanges* ne sont pas exempts de reproches, comme l'enflure dans le style, un certain apprêt, un désir évident de faire de l'effet ; sous le rapport moral, ils méritent, à notre avis, les reproches les plus graves.

2 Ecrit relatif à la lutte du Parlement contre le roi et la Religion dans l'affaire du Jansénisme.

3 A propos de l'interdiction de la publication du Dictionnaire encyclopédique.

4 Philosophe impie ami de Frédéric II.

5 Joseph-Jérôme Lefrançais de la Lande, né à Bourg en Bresse le 11 juillet 1732. Envoyé à l'âge de 49 ans pour déterminer le parallaxe de la lune à Berlin, où il fut présenté à Frédéric par Maupertuis. Il mourut en athée à Paris le 4 avril 1807.

et mille vœux pour votre conservation, et je ne serai pas tranquille que je n'aie le plaisir de vous revoir en France et de vous répéter les assurances du respect avec lequel je suis...

LA BEAUMELLE.

Vis-à-vis la Comédie-Française, chez Plaisance.

IV.

Paris, 22 Février 1753.

MONSIEUR,

Il est bien affligeant pour moi d'avoir à me justifier auprès de vous, tandis que je travaille avec tant de zèle à vous justifier auprès de ceux que les cris éternels des lâches partisans de Voltaire peuvent abuser. Je me flattois de recevoir par votre première lettre ces éclaircissements que je vous avois demandés pour votre gloire et pour la satisfaction du public. Je vois bien qu'il faut y renoncer, et que, malgré toutes les assurances que je pourrai vous donner, il restera toujours dans votre esprit non quelque doute, vous êtes trop équitable, mais quelqu'impression qui vous éloignera de cette marque d'estime et de confiance. Voltaire ayant appris que je fesois imprimer à Francfort, écrivit à M. Roques, ministre de Hesse-Hombourg, fils de ce Monsieur Roques que vous avez connu à Bâle, et mon ami, que j'étois le plus noir et le plus ingrat de tous les hommes, qu'il m'avoit rendu de grands services, donné des conseils utiles, qu'il trouveroit de l'appui contre moi dans les puissances. Cette lettre étoit si forte que mon ami m'écrivit qu'il me croyoit à demi coupable, et offrit de lui-même vingt-six ducats au libraire pour retirer les trois premières lettres[1]. Pour désabuser M. Roques et pour répondre au reproche d'ingratitude, je fis le récit de ce qui s'étoit passé entre Vol-

1 Lettres à M. de Voltaire, in-12, pleines de sel et d'esprit.

taire et moi. Je m'étendis un peu sur l'article des bouffons et des nains[1]. Mon narré fut entièrement conforme à la vérité, entièrement conforme au vôtre, à la visite du comte Algarotti[2] qui vint chez moi le 14 décembre 1751 comme mon journal en fait foi, me faire des remercîmens et m'assurer qu'il n'avoit pas été un instant offensé. Si le fragment de ma lettre que Voltaire publie, contient quelque chose de contraire à la vérité, de contraire au respect que j'ai toujours eu pour vous, Monsieur, je le désavoue et je l'impute à Voltaire, M. Roques n'étant pas capable de falsification. Vous pouvez comparer le fragment avec l'original que mon ami ne fera pas difficulté de vous envoier, et à qui je l'avois envoié moi-même avec prière qu'il le fit imprimer après en avoir retouché le stile, supposé que Voltaire fit imprimer quelque chose contre moi comme il m'en menaçoit. Son adresse est à M. Roques conseiller ecclésiastique du Prince de Hesse-Hombourg.

On écrit de Berlin que Voltaire prépare une pièce fulminante contre moi. Je le gagnerai probablement de vitesse. Je vous enverrai au premier jour ce que je prépare contre lui. L'article des bouffons et des nains y entrera. Il n'a pu réussir à empêcher l'entrée du *Siècle de Louis XIV*, avec des remarques[3], quelques diligences qu'il ait fait faire. Je ne concevrois pas ce qui peut avoir donné lieu à ce bruit absurde que les Lettres[4] sont de vous si je ne savois qu'il est capable de tout. Il aura cru qu'il valoit mieux pour son honneur, avoir à se plaindre d'un grand homme comme vous

1 Dans ses *Pensées*, la Beaumelle avait écrit : Le roi de Prusse comble de bienfaits les hommes à talent, précisément par les mêmes raisons qui engagent un petit prince d'Allemagne à combler de bienfaits un bouffon ou un nain. Ce passage, qui désignait clairement Voltaire, mit celui-ci dans une colère bleue.

2 François Algarotti, né à Venise en 1712, mort à Pise le 23 mai 1764. Ami et chambellan de Frédéric qui lui éleva à Pise un monument avec cette inscription : *Algarotto Ovidii æmulo, Neutonis discipulo, Fredericus rex.*

3 La Beaumelle publia *Le Siècle de Louis XIV* avec des notes en 3 volumes in-12.

4 Voltaire répondit au *Siècle* de La Beaumelle par des remarques dans une brochure intitulée : *Supplément au Siècle de Louis XIV*. La Beaumelle donna une réponse à ce Supplément, qu'il reproduisit en 1761 sous le titre de Lettres.

que d'un petit mortel comme moi, et d'après cette idée il aura fait répondre par cet ami que vous êtes l'auteur de cet ouvrage. Ce bruit me fait beaucoup d'honneur; mais comme il ne m'en fait que chez le peuple à quiproquos dont je ne brigue pas le suffrage, je vais dire à ce peuple dans la bibliothèque raisonnée, dans le journal des savans et dans la gazette de Hollande, que les Lettres et les remarques sont également de moi[1]. Je ne saurois vous exprimer, Monsieur, combien je suis outré qu'on se soit servi de mon nom pour vous faire de nouvelles tracasseries. J'ai toujours eu une vénération infinie pour votre personne. J'ai même fait revenir sur votre chapitre M. d'Arnim qu'on avoit étrangement prévenu contre vous : en toute occasion j'ai fait éclater les sentimens dont je suis rempli pour vous. Cependant vous me marquez que depuis l'affaire de Coquius, où vous me rendîtes un si grand service, je me livrai à vos ennemis. Certainement, Monsieur, depuis ce tems là vous n'avez pas eu de plus zélé serviteur. Il est vrai que je ne cessai pas de voir Madame de Bentinck[2]. Mais cette liaison me procura le plaisir de la désabuser de bien des choses, de la contredire formellement en d'autres, et de publier de toutes manières ma reconnaissance. Voilà ma conduite, voilà mes sentimens. Ils sont invariables. Vivez, Monsieur, vivez et vous le verrez. J'ai l'honneur d'être...

LA BEAUMELLE.

A l'hôtel de Renne, rue St-André-des-Arts.

1 On remarquera dans ce passage la vanité de La Beaumelle qui tient à ce qu'on sache, Voltaire surtout, que ces lettres sont de lui, et la susceptibilité de Maupertuis qui ne tient pas à être poursuivi de nouveau par la raillerie de Voltaire.

2 Charlotte-Sophie, fille d'Antoine d'Aldembourg et d'une princesse de Hesse-Hombourg. Elle épousa, en 1733, Wiliam comte de Bentinck, second fils de John de Bentinck, comte de Portland. La comtesse de Bentinck avait connu Voltaire à Berlin ainsi que La Beaumelle, à qui, d'après une lettre de Voltaire à M. Roques, de juillet 1753, elle fit une obligation, par deux fois, de brûler l'ouvrage satirique dans lequel il attaquait vertement Voltaire. La comtesse de Bentinck parait avoir su parler franc à son irascible ami Voltaire. Elle écrivait à M. Roques en 1763 : « Je n'ai pas conservé une ligne des épitres que je lui ai écrites autrefois, non pour lui dire de belles choses, mais pour lui dire ce que je croyois la vérité que peu de gens se soucient de dire. »

V.

12 Octobre 1753.

MONSIEUR,

La part que vous avez prise à mon malheur et que vous avez à mon élargissement me remplit de la plus vive reconnaissance. Il m'eut été bien doux de vous voir, de vous remercier à Paris. Que j'en sois dédommagé par le soin que le Ciel prendra de votre santé. Que Dieu conserve au monde un homme qui lui est si utile. M. de Voltaire peut finir tout doucement : il y aura toujours assez d'arpenteurs de sillabes, de vernisseurs de pensées, mais Dieu vous conserve. Je viens d'apprendre qu'on m'a attribué une Vie privée du roi de Prusse : je puis vous protester, Monsieur, que j'en apprends l'existence en ce moment, et que si j'ai fait ou fais encore des fautes, elles ne seront jamais de nature à me faire abandonner des personnes qui daignent m'aimer. Ceux dont j'ai l'honneur d'être connu savent que si je fais des remarques dans un païs, ce n'est point sur la cuisine, l'uniforme, les bâtimens. Le stile est si bien contrefait qu'il n'y a qu'un homme consommé dans l'imposture qui puisse en être l'auteur. Et comment aurois-je pu écrire des choses que je n'ai jamais pu savoir ni ne puis croire? Comment un pareil monstre auroit-il été formé il y a quinze mois, auroit paru dans le tems que je n'étois plus au monde[1], et n'auroit laissé de lui aucune trace dans mes papiers dont on fit la visite la plus exacte? Ce qui me fait apuier là dessus, c'est que le commissaire de la Bastille m'a insinué que je n'y étois pas pour M. de Voltaire. Et ce qui me console, c'est une lettre que M. de la Condamine

[1] La Beaumelle après la publication de ses *Pensées*, où l'autorité crut voir des choses fort répréhensibles, fut enfermé cinq ou six mois à la Bastille.

montre où le roi juge coupable le seul homme qui peut l'être[1].

Je suis avec beaucoup de respect et la plus sincère reconnaissance, Monsieur, votre...

LA BEAUMELLE.

Paris, Hôtel de la Rochelle, rue Beaubourg, ce 12 Octobre 1754.

VI.

28 Janvier 1754.

MONSIEUR,

Je suis infiniment sensible aux témoignages d'amitié que vous me donnez. Ils me sont si précieux que je ne puis qu'être fâché de ce que vous ne m'avez pas aimé plutôt. M. de la Condamine m'a dit quelques endroits de votre dernière lettre : je suis affligé de l'idée seule que le Voltaire prenne tant sur votre tranquillité. Il s'agit de l'abattre et non de se rappeler ses premières iniquités : ma réponse me vengera et j'espère qu'elle sera imprimée à Paris[2]. Il est vrai qu'il faudra sacrifier bien des pages travaillées, je leur en substituerai d'autres, peut-être moins bonnes, mais plus directes. M. de Malesherbes me laisse toute liberté contre Voltaire; mais je voudrois bien qu'en reconnaissant mes droits, il n'exigeât pas la supression de quantité d'endroits où je m'attachois à mettre dans tout leur jour ses absurdités, et à le faire crever de dépit en le mettant vis à vis d'un homme de son siècle qui vaut mieux que lui. Si j'étois libre, si la foudre ne fumoit pas encore, je l'aurois attaqué

[1] Voltaire en était effectivement l'auteur.

[2] Il s'agit de sa réponse au Supplément de Voltaire au Siècle de Louis XIV.

personnellement; mais le son des clés et des verroux est toujours à mes oreilles. Et nos équitables trouveroient fort mauvais que je le traitasse comme il m'a traité. Ce seroit la matière d'un autre ouvrage que j'entreprendrois volontiers si je pouvois trouver un abri contre les orages. Rien n'est impossible après ce que j'ai éprouvé : rien n'est impossible après ce que j'aprends. Serait-il donc vrai que madame de Bareyth[1] (Bayreuth) qui est si dépendante du roi, qui lui est si chère, prit Voltaire à son service? on ne m'en dit rien de Berlin. Et je suis bien trompé, ou c'est un bruit que la comtesse de Bentinck fait courir. Madame de Bareyth ne peut se charger de Voltaire que le roi n'y consente, et si le roi y consent il veut donc le rappeler. Et s'il vous le rappelle, il ne se souvient donc plus de tout ce qui s'est passé, et s'il ne s'en souvient plus, que dira l'Europe? Il est vrai que le marquis d'Argens n'est nullement propre à remplir le vide que Sa Majesté doit trouver autour de lui. Mais de l'ennui à la réconciliation il y a bien loin. D'Argens a écrit en confidence au pauvre Morand, que le roi est depuis les sottises de Voltaire si dégouté de vers, de prose, de littérature et de nouvelles de Paris, qu'il ne veut plus de correspondant ni d'agent littéraire. Ce qui n'empêche pas que Morand n'ait demandé le reste de sa pension et qu'on ne lui en refuse le payement. Dargez doit avoir perdu les françois dans l'esprit du roi. Etre conseiller privé et secrétaire des commandemens, et se faire commis[2] de l'école militaire, voilà un outrage auquel il ne devait pas s'attendre, on n'en revient pas à Berlin à ce qu'on m'écrit. Voltaire va faire valoir toutes les sottises que les autres ont faites, et toutes celles qu'il n'a pas faites, votre crainte sur le commencement d'une guerre avec lui, prouve bien plus votre modestie que sa supériorité. Il n'y a qu'un esprit juste qui puisse avoir un stile qui rende un ouvrage immortel.

[1] Margrave de Bayreuth, sœur du roi de Prusse. Au XVIIIe siècle on écrivait Bareyth, Voltaire l'écrivit de cette façon.

[2] Jean-Baptiste Boyer, marquis d'Argens, né le 27 juin 1704 à Aix en Provence, chambellan de Frédéric pendant 25 ans : philosophe et écrivain licencieux, il revint à la religion dont il reçut les secours chez sa sœur, la baronne de la Garde, où il mourut le 11 janvier 1771.

Rem verba sequuntur : c'est ce que Horace a dit de plus vrai et il n'a rien de mieux écrit que ces mots. Si j'en ai le tems, je ferai une petite satire sous le nom du juif Abraham. Elle roulera uniquement sur les ouvrages de Voltaire. Dans les quinze volumes de ses œuvres, je trouverai bien une centaine d'impertinences qui fourniront matière à un badinage léger. Il se moque du sérieux, il lui faut du ridicule, il en aura. Je suis avec un profond respect...

LA BEAUMELLE.

Paris, rue de la Feronerie, chez un bijoutier.
28 Janvier 1754.

VII.

2 Mars 1754.

MONSIEUR,

Le projet que m'a communiqué M. de la Condamine ne me paroit pas fort propre à produire l'effet qu'on en attend. Je lui ai dit mes raisons : et il vous les a sans doute mandées. Du moins m'a-t-il paru revenir à mon avis. Il vaut beaucoup mieux, ce me semble, donner une relation de tout ce qui s'est passé. Le récit nu des faits le perceroit de part en part, et mettroit un obstacle invincible à la réconciliation. Il n'y auroit donc qu'à mettre en œuvre les deux mémoires. Et cela seroit déjà fait, si M. de la Condamine qui a bien voulu me confier le plus fort ne m'eut refusé l'autre. Il m'étoit donc venu dans l'esprit de prévenir tous les inconvéniens des délais malesherbiques en envoiant directement à Maffei[1] une copie de ma réponse. Mais l'auteur ne lui étant point agréable, il ne l'auroit pas lue si je la

[1] Frédéric II.

lui avois envoiée en mon nom, et je n'ai pas osé me fier au trésorier[1] de sorte que cette idée n'a pas eu de suites. J'en suis aujourd'hui très mortifié. Monsieur de Mal... m'a envoié ma réponse par Solon[2], et n'a pas voulu entendre parler de censeur ni de permission. Cependant sa lettre me promettoit tout. J'allai le voir jeudi. Il me dit qu'il n'y trouvoit rien qui ne put passer, mais que le ministre iroit chercher un mot qui auroit échappé au censeur et que cela lui feroit des tracasseries. Je lui répondis que je la ferois maroner. Il me dit qu'il n'inquiéteroit point l'imprimeur, mais qu'il ne le soutiendroit pas : que du reste il me conseilloit de faire imprimer en Hollande. Je lui répliquai que ma réponse avait déjà trop tardé, et qu'il falloit finir une fois. Il me dit que j'étois le maitre mais qu'il n'y entroit pour rien. Je viens de parler à un maroneur[3] ou qui m'en a l'air. Demain j'aurai réponse et l'on commencera peut-être lundi. Notre homme[4] est encore à Colmar. Il a donné les Annales de l'empire[5], son libraire les réimprime. Il en a fait venir 150 exemplaires d'Allemagne qui ont disparu sur-le-champ. Je ne les ai point vues et l'on n'en parle pas que ma réponse viendroit à propos : je remettrai à M. Gallois les 480[1] qui deviennent inutiles entre mes mains par l'arangement que j'ai pris avec M. de la Condamine, que j'engagerai peut-être à me donner un second mémoire qui me mettra à même de faire cette histoire de vos démêlés, que nous substituons à la réimpression des akakia. Je vous attends, Monsieur, avec la plus vive impatience, je quitterai Paris à peu près dans le même tems que vous; et tandis que vous irez vivre d'ennui à Postzdam, j'irai mourir d'ennui dans mon village[6]. Voilà, à mon âge, une perspective bien triste : et je ne sais comment je pourrai pardonner à ceux qui me condamnent à un si stérile repos. Malesherbes

1 Fredersdorff.
2 Montesquieu.
3 Libraire qui imprime en cachette.
4 Voltaire.
5 Commencées, dit-on, par la duchesse de Saxe-Gotha, amie des philosophes.
6 Valleraugue.

remet à une année la concession de mon privilège et les papiers de madame de Maintenon[1] allarment l'autorité ou le crédit. On me croit mal dans l'esprit de M. d'Argenson, et peut être de quelque chose de plus. Tout cela refroidit mes amis ou leur offre des prétextes de tiédeur, de sorte que Paris n'est plus tenable pour moi. *Insere nunc me liboee*[2] *rivos, pone ordine vites.* Pour vous, Monsieur, vous êtes très heureux. Vous avez abattu votre ennemi : vous êtes aimé d'un grand roi, vous retournez à Berlin en bonne santé et en triomphe : et vous n'avez à craindre que l'ennui germanique. Je suis avec le respect le plus éloigné du compliment...

La Beaumelle.

---

14 Avril 1754

Monsieur,

Je reçus hier des mains de M. Gallois 480 livres en votre nom, je crus que c'étoit une méprise. Il me lut l'article de votre lettre qui lui donnoit l'ordre, et je vis que c'étoit bien moi à qui cette somme s'adressoit. Je la reçus en lui en donnant ma reconnoissance : comme vous ne m'avez pas écrit, Monsieur, quel est l'usage que vous voulez que j'en fasse, je voulois la remettre à M. de la Condamine qui m'a dit de la garder jusqu'à ce que je sçusse vos intentions et à quel emploi vous la destinez. Je vous prie de m'en informer et d'être assuré que si c'est pour quelque commission, je m'en acquitterai avec tout le zèle possible. M. de

1 Publiés sous le titre de : *Mémoires pour servir à l'histoire de Madame de Maintenon ;* ils sont trop souvent inexacts et trop peu circonspects : ils valurent à l'auteur un séjour à la Bastille.
2 Bucoliques-églogue, I, vers 69, qui, dans le texte, dit : *Insere nunc Meliboee, piros ! pone....*

Malesherbes m'a renvoié ma réponse à Voltaire et a exigé des changemens. Je les ai faits sur-le-champ, et M. de la Condamine m'a paru juger que vous n'y aviez rien perdu et Voltaire rien gagné. Ce que j'ai retranché me plaisoit et ne me plait plus. C'étoient comme des épisodes, de sorte que si M. de Malesherbes n'exige pas encore des changemens, Voltaire aura d'un bout à l'autre l'épée dans les reins. Dès que le censeur aura vu mon ouvrage j'en ferai tirer trois copies que j'enverrai à la Haye, à Francfort et à Londres, de sorte que dans la même quinzaine, M. de Voltaire divertira toute l'Europe. J'avois formé à la Bastille le projet de me venger doublement de ses insultes et en y répondant et en fesant un meilleur Siècle que le sien. M. de la Condamine m'a découragé. J'abandonne avec regret cette idée[1]. Je n'aurois pas fait un ouvrage aussi joli que le sien : mais surement j'en aurois fait un plus utile. J'aurois considéré les choses en grand : et il ne les a vues qu'en petit : j'aurois essaïé un tableau de l'univers et il n'a fait qu'une histoire abrégée. J'aurois peint toute l'Europe, et à peine a-t-il peint la France. En un mot j'aurois tâché de remplir son titre, et j'aurois gardé le plus profond silence sur son ouvrage. M. de la Condamine qui l'estime, et l'abbé Trublet qui l'admire, sont persuadés que je l'estime et que je l'admire aussi, et ne peuvent croire que, rempli plus qu'eux de la grandeur des Romains de Montesquieu et de Tacite que je traduisis à la Bastile pour me préparer à lutter contre Voltaire, ces deux auteurs me fassent regarder le *Siècle de Louis XIV* comme un ouvrage manqué[2]. Et voilà comme on est ralenti par l'amitié prévenue, dans la carrière de la gloire. Depuis six semaines je suis séparé du reste des humains : je ne vous dirai donc point, Monsieur, de nouvelles de Paris. M. de la Condamine me flatte que nous aurons le bonheur de vous y voir. Je le souhaite ardemment et le souhaiterois avec bien plus de vivacité, si

[1] La Beaumelle ne publia que des notes au bas du Siècle de Voltaire.

[2] Sans admettre le jugement exagéré de La Beaumelle, il faut cependant regretter dans cet ouvrage le ton de légèreté peu séant dans un historien.

l'on me disoit que vous y avez une répugnance extrême. Je suis avec tous les sentimens de vénération...

LA BEAUMELLE.

VIII.

Paris, 24 Avril 1754.

Réponse de Maupertuis, laissée par hasard dans les lettres de La Beaumelle :

MONSIEUR,

Je suis fort aise des bones nouvelles que j'apprens de votre santé, je puis vous assurer que j'y prens un intérest tout différent encor du mien et qu'il ne tiendra jamais à moy, que je ne regagne le tems que j'ay perdu à ne vous pas connoitre. Notre amy la Condamine vous aura communiqué un projet qui ne sçauroit être mieux qu'entre vos mains si vous l'approuvés : je vous prie donc, Monsieur, dans ce cas de vouloir bien en prendre soin, et comme il exige quelques frais, de vouloir bien y employer la petite somme qui vous a été remise par Gallois. Je suis fort aise que vous soyés content de M. de Malesherbes, plutost vous paroitrés ou plus vous paroitrés et mieux ce sera. Et votre dessein d'éclater dans plusieurs endroits à la fois, est excellent. Je ne scay où est notre homme[1], si c'est à Colmar où à Bereuth. J'ay fort envie de vous scavoir sorty de votre retraitte, et répandu dans Paris ou vous avés tant à gagner. Je suis de tout mon cœur, Monsieur, (laissons je vous prie les complimens) votre très humble et très respectueux serviteur...

MAUPERTUIS.

[1] Voltaire.

Il y a une interruption de deux ans dans la correspondance des deux amis, parce que Maupertuis, malade, découragé par les attaques incessantes dont il est l'objet, ennuyé de se trouver entre deux princes qui se combattent et auxquels il doit de la reconnaissance ou de la déférence, Maupertuis veut être circonspect et ne rien livrer de ses pensées intimes à une poste qui n'est pas sûre. Mais la Beaumelle, sorti de la Bastille, a trop besoin de ses conseils pour ne point reprendre son commerce épistolaire du fond de son exil.

IX.

Valleraugue, ce 18 Octobre 1757.

Il est bien triste pour moi, Monsieur, d'avoir à vous demander des consolations, dans le tems que je devrois vous en donner. J'ai perdu mon père trois jours après mon arrivée ici, et c'étoit le meilleur des pères. Vous avez raison de maudire la vie, elle n'est pour tout homme sensible qu'un tissu de peines et d'ennuis. Je comprends bien tout ce que votre situation a de fâcheux : dans ce combat de sentimens également vifs, votre cœur doit être déchiré. Quel remède que le voyage[1]. Les affaires de l'Europe vous suivent partout, voilà le roi de Prusse abymé[2]. Vous ne pouvés guère balancer entre vos deux maîtres : mais votre inclination pour l'un doit être bien combattu par votre inclination pour l'une de vos deux patries. Je crains moins pour vous, Monsieur, les impressions que les françois auront laissées

[1] Maupertuis, pour ne point rester à Berlin pendant la guerre de Sept Ans et ne point porter ombrage à la Cour de France, entreprend un voyage en France, pour soigner sa santé de plus en plus chancelante.

[2] Allusion aux défaites de Frédéric le 30 août par les Russes à Gros-Jugerndoff, dans la Prusse Brandebourgeoise, et le 7 septembre par les Autrichiens sur la Neiss, dans la Lusace.

à Berlin contre les françois, que celles qui naitroient au roi de Prusse s'il ne vous revoyoit qu'après la paix. En recevez-vous quelquefois des nouvelles ? Un prince tel que lui, présent à tout et à qui tout est présent, pourroit fort bien perdre des batailles et vous écrire qu'il ne les a pas gagnées. Il est vrai que la déclaration contre la République des lettres, est effrayante et comparable à tout ce que certains empereurs enfantèrent d'arbitraire et d'atroce : mais il me semble qu'une édition de... ne peut être sujette aux caprices du ministère. Il sera même aisé d'avoir pour soi les dévots dont il brise les idoles, le Roi dont il supprime le panégirique, ses amis dont il efface les louanges et mille gens dont il attaque la réputation. Cette édition-ci ne sera qu'un antidote contre des écrits que les trois quarts de l'Europe regardent comme venimeux. Je ne sais quand l'ouvrage pourra paroitre : mais il ne me paroit pas possible de l'achever sans m'en ouvrir sérieusement à cet abbé qui ne sait rien taire[1], mais qui m'est absolument nécessaire pour quantité de pièces insignes contre Voltaire que je n'ai pu encore rassembler et qu'il connoit ou qu'il a. Votre compatriote a la manie de vouloir paroitre tantôt important, tantôt le confident de ses amis : c'est ce qui le rend indiscret : D'Argental[2] n'a pu être frappé de la lettre de Voltaire sur votre expédition au Pôle, car il scait très bien que Voltaire est un coquin, et il ne lui est attaché que parce qu'il est un coquin lui-même... Je pars dans quelques jours pour Montpellier. Cependant comme mon départ pourroit bien être différé, adressez-moi ici votre réponse ou plutôt ne m'en faites point, car tant de lettres doivent vous fatiguer, à présent surtout que vous n'avez pas de secrétaire. Adieu, Monsieur, je vous suis dévoué sans réserve et sans compliment.

LA BEAUMELLE.

[1] L'abbé Trublet, archidiacre de Saint-Malo, où il naquit en 1697 et mourut en 1770. Il était le compatriote de Maupertuis, comme lui natif de Saint-Malo.

[2] Charles-Augustin de Ferriol, comte d'Argental, né à Paris le 20 décembre 1700, mort le 5 janvier 1788. Marmontel, dans ses Mémoires, l'appelle l'âme damnée de Voltaire.

P. S. Comment trouvez-vous Toulouse ? y vit-on bourgeoisement, y a-t-on de l'esprit, et cette demoiselle à laquelle M. de la Condamine vous a adressé ne peut-elle pas vous faire oublier un peu vos chagrins ?

X.

De Valleraugue, ce 9 Novembre 1757.

Mon Dieu ! que je suis inquiet et fâché de l'état où est votre santé ! Conservez-vous donc, Monsieur; voulez-vous que Voltaire vous survive ? Vous lassez-vous de vivre pour vos amis et avec eux ? Je ne suis pas surpris de vous en voir à Toulouse. Vous en aurez partout où il y aura des hommes et de l'esprit. C'est votre tristesse qui vous tue : et vous n'opposez point assez à cette maladie le remède de la société. Ces deux rois dont l'un vous appelle à Berlin, et dont l'autre vous en éloigne, achèvent de vous tourmenter. Où est votre philosophie ? et à quoi vous sert-elle si elle ne vous sauve pas du malheur d'être le martyr de votre sensibilité ? Vous vouliez aller en Italie pour être quelque part : vos inquiétudes et de plus grandes encore vous y auroient suivi. Demeurez avec nos gascons. Leur vivacité vous amusera quelque fois : et vous les verrez vivre avec tant de joie que vous ne croirez peut-être plus qu'il soit si triste de vivre. Pour moi je ne fus jamais plus heureux que depuis que je suis ici : j'y végète ; j'oublie tout, j'ai en plein les plaisirs de la vie solitaire : *quid viriditem terreat unice securus*. Les Pandoures mettent les environs de Berlin à contribution [1] : je ne sais ce qu'ils pourront en tirer, car depuis longtems les rois de ce païs-là ont tout pris.

Que Berlin soit réduit en cendres, qu'un roy soit écrasé, que votre maison soit ruinée, vous trouverez toujours une

[1] Les Russes occupaient le Brandebourg.

ville, une maison et un maître. Il s'agit de vivre, quand ce ne seroit que par curiosité. Votre place est infiniment meilleure que celle de l'abbé de Prades [1]. Le dur métier que celui d'un courtisan d'un prince aux abois ! Il y auroit sans doute de l'héroïsme à vous d'aller joindre le roi, malgré l'inutilité de vos services, malgré la difficulté des chemins. Mais il vaux mieux être un sage qu'un héros. Notre abbé est un faible ami : n'importe il faut l'aimer. On n'aimeroit personne si l'on étoit si délicat en amitié. Où trouverez-vous un second La Condamine qui, tout épris de sa femme, soit encore prêt à se jetter au feu pour son ami ? Je serois déjà à Montpellier, uniquement pour varier mes tranquilles plaisirs, si je n'étois retenu ici par une petite affaire. J'ai jetté un dévolu sur une fille du nom et armes de M. Peyrenc de Moras, ministre de la marine, sa cousine issue de germains, riche de vingt-cinq mille francs, jour de mariage, et de vingt-cinq autres à la mort de ses parents. Cette fille ne m'a point donné d'amour, mais m'a inspiré des idées de fortune. Je l'obtiendrois aisément. Son père est un petit marchand qui la rendroit fort honorée de ma couche. Mais cela même me fait hésiter : elle est ici au rang des demi-demoiselles, et si elle me donnoit à Paris un ministre pour parent, elle me donneroit ici pour parens tous les paysans d'alentour, barbiers, perruquiers, et celui même qui me frise actuellement. Du reste elle est protestante et point laide ni sotte. Je ne scai ce que je ferai : mais quoi que je fasse, je parierois bien que j'aurai des regrets. Dans ces circonstances un voyage à Montpellier ne seroit peut-être que meilleur. J'aimerois mieux Toulouse, car vous y êtes : mais Toulouse est à quarante lieues d'ici : et il fait froid et je n'ai point de chaise de poste. Adieu, Monsieur, soignez-vous mieux. Personne ne vous aime et ne vous honore plus que je le fais.

LA BEAUMELLE.

[1] Jean Martin abbé de Prades, né en 1720 à Castel-Sarrazin, se rendit célèbre en 1753 par sa thèse théologique, condamnée par le pape Benoît XIV et par la Sorbonne. Il s'enfuit à Berlin et y fut bien accueilli par Frédéric. Il se convertit à Breslaw, et rétracta ses erreurs devant l'évêque de cette ville le 6 avril 1754. Il mourut à Glogau en 1782.

MAUPERTUIS A LA BEAUMELLE.

XI.

Toulouse, 9 Octobre 1757.

Ouy, Monsieur, votre lettre du 9 septembre m'est parvenue, mais ce n'a été qu'hier en arrivant icy : elle m'a fait un plaisir que je ne puis vous exprimer et qui ne cède qu'à celuy que je ressentis lorsque j'appris que vous aviés retrouvé votre liberté, ce bien si rare dont bien plus que de tous les autres, on ne connoit le prix que lorsqu'on l'a perdu. Permettés à mon amitié et à mon âge de vous exhorter encor à connoitre tout ce prix, et à ne plus risquer de la perdre. Si vous désireriés perdre votre liberté, il vaudroit mieux que ce fust par une femme que par la Bastille ; cependant il y a tant de manières d'être malheureux dans le mariage que je crois que vous avés raison d'en être dégouté. J'éprouve que le cas le plus rare est plus favorable, celuy où l'on aime et où l'on est aimé, peut être une source de maux : je crois que vous feriés mieux de voyager. J'approuve fort l'entreprise de votre édition[1] et comment ne l'approuverois-je pas, j'y trouve votre avantage et le mien : je ne doute point que cet ouvrage n'ait le plus grand succès et ne vous soit pour le moins aussy glorieux et aussy utile que vos mémoires de Maintenon. Je vous conjure seulement de ne le pas faire d'une manière qui vous expose, et cela me paroit facile. Vous scavés la rigueur des dernières ordonnances contre les livres imprimés sans permission et tout l'arbitraire qu'elles laissent pour juger les transgressions. Je crois qu'il faut garder sur cela le plus grand secret jusqu'à ce que l'ouvrage paroisse, dittes moy quand vous croyés que ce puisse être. Pourquoy dittes vous que notre commerce ne pourroit être que fort

1 Réponse du Supplément au Siècle de Louis XIV de Voltaire.

languissant ? Un commerce avec vous ne le sera jamais, le mien pourroit vous être à charge. Depuis les treize mois dont vous parlés, j'ay été et suis bien encor pis qu'à la Bastille : entre deux maîtres, entre deux patries, entre une femme et une sœur que j'aime, je me vois également privé de tout. Je compte retourner en Prusse dès que les françois n'y seront plus, persuadé cependant qu'ils auront laissé un souvenir bien funeste pour ceux qui y resteront ; mais que faire, peut-on quitter un maître quand la fortune l'abandonne ?

La mort de Kœnig fait un ingrat et un fripon de moins dans le monde, mais qu'est-ce qu'un de moins dans le monde !

L'abbé Trublet me mande que Voltaire fait l'histoire du Czar, et a été invité à aller travailler sur les lieux. Notre cher abbé est d'une naïveté charmante : il avoit souhaitté de voir quelques-unes des lettres que V. m'avoit autrefois écrittes : je luy avois envoyé celle qu'il m'écrivoit à mon retour du pôle, cette réponse qu'il semble avoir fait luy mesme à son akakia (par) l'enthousiasme en vers et en prose sur le succès de cette entreprise et sur le méritte de la relation que j'en avois donnée. L'abbé me mande qu'il a fait voir cette lettre à M. d'Argental, et que M. d'Argental a *été très frappé*. C'est le meilleur homme du monde (l'abbé), mais gardés vous de luy confier rien que vous souhaittiés qui demeure caché : Cecy n'est pas fondé sur ce qu'il a montré à d'Argental une lettre que je luy envoyois pour montrer à tout le monde, c'est sur mille autres choses et à tous momens.

Je feray quelque séjour icy, écrivés m'y souvent : J'aurois bien mieux aimé vous y voir. Adieu, Monsieur, retranchons les formules, comptés sur l'âme la plus remplie de tout ce que vous vallés et la plus sensible à l'amitié et à la reconnoissance.

MAUPERTUIS.

XII.

De Valleraugue, ce 28 Novembre 1757.

Quel délicieux moment j'eus ces jours passés : on me dit ici, on me répéta au Vigan, on m'écrivit de Nimes, on eut avis de Paris, que vous y étiez arrivé pour négocier la paix conjointement avec le prince de Bevern. Cette nouvelle si agréable pour moi, si glorieuse pour vous, Monsieur, ne dura malheureusement que deux jours : mais il en résulte toujours que le public, un peu plus clairvoyant que les rois, vous croit digne et capable de procurer à l'Europe le plus grand bien qui lui puisse arriver. Nos officiers de l'armée de Soubise nous ont appris dans les termes les plus lamentables, la victoire complette du roi de Prusse[1]. Le marquis de Castries[2] qui étoit tout à fait bien avec Madame de la Mark[3] et avec qui M. Magon[4] étoit au mieux, a reçu trois coups de sabre. Vraisemblablement le prussien harcelera tout l'hiver l'armée de Richelieu dans les quartiers. Vous marque-t-on que la veille de l'action il resta jusqu'à minuit à table, parlant de poësie et plus guay que jamais : qu'appuyé sur l'affût d'un canon il attendit le point du jour, et qu'il eut un de ses officiers généraux tué d'un coup de canon à côté de lui. Vous ne pouvez, ce me semble, être trop dans le monde, si ce monde vous déplait. Mais j'ai peine à croire que vous puissiez voir longtems la province sans dégoût. Aux gens sans cesse tourmentés par la délicatesse de leur esprit, il leur faut une grande variété. Changez donc de lieu, je vous prie, et venez à Montpellier. L'Assemblée des états n'est pas si bruyante que vous le pensez peut-être. Nous n'avons pas comme vos bretons une armée de gentilshommes. Notre noblesse n'est

1 Rosback.
2 Charles-Eugène-Gabriel de la Croix, né le 25 février 1727, depuis maréchal de France en 1783, et ministre en 1780.
3 Née de Noailles.
4 Neveu de Maupertuis.

représentée que par vingt-deux barons qui sont représentés à leur tour par vingt-deux gentillâtres qui ne chargent pas la société. Le tiers état n'a rien de respectable et le clergé rien d'imposant.

Pour Nîmes, c'est une ville toute marchande, où il y a quelque société, mais dont le ton est un peu gâté par l'esprit de commerce. L'air y est très pur et très sain, vous pourrez y vivre en retraite : vous pourrez y être dans le monde. Vous n'y serez point excédé de bavardage et de soupés. Mais il y a à deux lieues d'ici quelque chose de plus agréable que tout cela, c'est le Vigan, un lieu charmant, un bijou. Il y a des femmes qui ont un visage, il y a une grande simplicité de mœurs jointe à un luxe honnête et élégant. Il y a grande abondance de nouvelles, une entière liberté. Vous serez dans une ville, vous serez dans une solitude. L'air y est excellent, et Montpellier y envoie souvent les poitrinaires anglois pour consommer leur guérison. Enfin vous y passeriez un hiver très agréable. Nul homme à qui l'on doive du respect, une entière indépendance. Vous verriez un pays plus prodigieux que tous ces amphithéatres de Nîmes que vous ne voulez point voir. Vous êtes las des gens de lettres, las des grandes villes, las des nombreuses sociétés, vous vous délasserez, vous respirerez au Vigan. Marquez-moi, je vous prie, Monsieur, ce que vous projettez d'aprés l'exposé très fidèle que je vous fais. Je me rendrai à Montpellier, à Nîmes ou au Vigan, suivant que vous vous déciderez. Si vous craignez de ne pouvoir suporter deux mois un village, vous pourrez essayer auparavant de Nîmes ou de Montpellier : Valeraugue est éloigné d'une journée de ces deux villes.

On m'écrit de Paris que vous êtes en froid avec M. de la Condamine. J'en serois bien fâché et pour vous et pour lui. Qui auroit pu altérer une si longue et si tendre amitié ? Si vous veniez à vous brouiller, je croirois qu'il est impossible que dans ce siècle il y ait de vrais amis[1].

L'abbé Trublet m'a envoyé copie de la lettre que Voltaire

1 Une simple indiscrétion en était la cause ; mais la mauvaise humeur de Maupertuis ne dura pas.

vous écrivit à votre retour de Laponie. Je n'en ai que plus d'envie d'avoir toutes les autres. Je fais rassembler à Paris tout ce qui a été écrit contre Voltaire ; mais on me marque qu'il est impossible de tout recouvrer. On me dit en ce moment que le maréchal de Thomond, commandant de cette province, doit arriver le premier du mois prochain à Montpellier, et qu'il passera par Toulouse. L'avez-vous vu : et quel homme est-ce ? Je vous remercie beaucoup de la peine que vous vous êtes donnée de vous informer des imprimeries de Toulouse, j'y ferai peut-être imprimer mon Tacite. Mais comme je ne veux jouer qu'à jeu sûr, je lâcherai d'abord le prospectus et je jugerai par l'empressement ou par la tiédeur du public, si je dois mettre l'ouvrage sous presse.

Adieu, Monsieur, soyez tranquille, soyez heureux. Cela n'est pas aisé, mais vous l'est plus qu'à tout autre. Continuez à aimer un peu l'homme du monde qui vous aime et vous honore le plus.

La Beaumelle.

XIII.

RÉPONSE DE MAUPERTUIS A LA BEAUMELLE.

De Toulouse, 9 Décembre 1757.

Comment avés vous pu croire un moment qu'on m'avoit chargé d'une besogne que Dosset et Richelieu auroient trouvé trop forte pour eux ? Est-ce à cause du choix qu'on avoit fait de M. de S...[1] pour commander l'armée ? La paix même vous paroit-elle possible depuis cet affront qu'a reçu la nation française[2] ? Je ne scay de politique que ce que m'apprennent les gazettes, et j'y vois des choses bien fâ-

1 De Soubise.
2 Défaite de Rosbach.

cheuses. J'attens dans cette province le retour du printems pour m'aller remettre aux pieds de Frédéric, et je vous avoue que je suis plus touché de quitter la France que je ne l'ay jamais été, parce que je vois que c'est pour la dernière fois.

Vos états sont toujours trop de monde pour moy : je n'iray point à Montpellier. Vous ne m'expliqués point assés ce que c'est que ces merveilles du Vigan, plus prodigieuses que les amphithéatres de Nîmes. Cependant pour promener mes inquiétudes, je compte vers la fin de ce mois, faire le voyage de Narbonne ; quelle situation que celle où tous les païs sont égaux ! M. le maréchal de Thomond est un homme qui me paroist rempli de politesse et de douceur, quoyque Madame d'Aiguillon[1] se plaigne qu'il n'a pas traitté les protestans assés bien sur sa recommandation. Je l'avois veu à Paris, je l'ay veu à Bourdeaux et l'ay reveu icy.

L'abbé Tr. a été assés hardi pour laisser imprimer la lettre de Volt. sur le voïage au pôle, mais voicy ce qu'il me dit sur cela, « je la lus il y a deux ou trois mois à M. d'Arg. et je luy demanday s'il voyoit quelque inconvénient à ce qu'elle fust imprimée, il me répondit aucun et me le regrette. » Que dittes vous de la franchisse ou de la sottise de notre abbé ? Quant aux autres lettres, dès que vous en aurés besoin, je vous les communiqueray très volontiers.

Voicy le sujet de ma brouillerie avec La Condamine. Je l'avois prié, sur quelques mots qui m'étoient revenus, de ne jamais parler de nos affaires à l'abbé Tr... Il y a environ trois mois à propos d'une pierre d'aimant, l'abbé m'envoya un billet de la C. où non seulement il l'instruisoit de mes affaires, mais en plaisantoit et tournoit en ridicule ma situation et mon incertitude sur mes marches. L'eussiés vous cru de cette Lesbie, *quam catellus unam plus quam se*

1 Anne-Charlotte de Crussol, fille de Louis, marquis de Florensac, et de Marie-Thérèse de Senneterre-Chateauneuf. Elle était née en 1700 et avait épousé, le 12 août 1718, Armand-Louis de Wignerod du Plessis-Richelieu, duc d'Aiguillon. La duchesse d'Aiguillon avait du goût pour les lettres et savait attirer dans son salon la meilleure société de Paris : elle était liée avec Montesquieu, Voltaire, Rousseau, l'abbé de Saint-Pierre, l'abbé de Prades, les encyclopédistes et les littérateurs en vogue.

atque suos amavit omnes. Jugés nous maintenant : je n'ajoute aucune réflexion sur la conduitte de ces deux amis[1].

Vous ne me parlés plus ni de votre mariage ni de votre livre. Il faut pourtant faire l'un ou l'autre. Et peut-être l'un et l'autre. Qu'avés vous besoin de tout ce qu'on a écrit contre V., n'en scavés vous pas assés ? J'ay été surpris qu'il y eust eu icy fort peu de gens qui connussent votre réponse à son siècle, on dit qu'il est chargé par la czarine d'écrire l'histoire du czar, et qu'il a dejà reçeu bon nombre de médailles pour cela. Je suis...

MAUPERTUIS.

XIV.

A Valleraugue, 18 Décembre 1757.

Vous ne voulez donc pas venir ni à Nîmes ni au Vigan : cependant vous vous y seriez amusé ou du moins peu ennuyé. Le Vigan est un pays prodigieux en ce que l'on ne voit que là un village où l'on vive comme à Paris, où il y ait trente maisons de gentilshommes tous à leur aise ; quelques hôtels aussi beaux que les plus beaux de Paris ; des femmes nées à Paris ou élevées à la Cour, du vin de terroir aussi bon que le Bourgogne, des salles de spectacles chez les particuliers, un peuple riche et industrieux et ami de la joye, des fontaines et des jardins publics, des gens de lettres pleins d'esprit et une liberté aussi entière que dans les plus grandes villes. Avez-vous en Bretagne un pareil village ? Ajoutez à cela que le Vigan n'est habité que de douze à quinze cents âmes. Qu'allez-vous faire à Narbonne ? c'est, je crois, un pays de papimanie. Je voudrois fort vous embrasser, avant que vous quittassiez la Province. Et je

1 On voit par cette lettre la vanité de Maupertuis et sa susceptibilité mesquine.

n'en désespère pas si vous me tenez instruit de votre route. M. de la Condamine me paraît pénétré de douleur de la mésintelligence qui est entre vous. Il a eu tort sans doute de plaisanter sur votre compte, et de conter vos affaires à quelqu'un que vous en aviez exclu. Mais vous, deviez-vous être insensible à trois lettres très tendres qu'il vous écrivit? deviez-vous les laisser sans réponse ? votre amitié ne pardonne-t-elle point? qu'eut fait en pareille occasion ce philosophe, votre modèle qui légua sa fille à pourvoir, et sa mère à marier? Notre ami me parle comme si vous étiés sur le point de révoquer votre legs. Il a failli : et ce qu'il m'en dit est encore plus fort que ce que vous m'en contez. Mais une étourderie, une légèreté doit-elle être prise au criminel ? Racommodez-vous, je vous en supplie : il vous convient de toutes les manières de vous aimer[1]. Je suis très étonné du procédé de l'abbé Trublet, et ce dernier trait achève de le peindre. Ne croyez pas que je l'eusse prié de m'envoyer cette copie : je ne la lui demandai du tout point; je lui marquois seulement que je l'avois vue. Il n'est peut-être pas mauvais qu'elle soit imprimée, mais étoit-ce à d'Argental qu'il devoit en demander la permission? Il y a là complication de sottises, et l'abbé se brouille tout à la fois avec nous et avec Voltaire.

Je ne vous parle plus de mon ouvrage ; c'est que vous m'en avez presque détourné. Je ne croyois point qu'une nouvelle édition d'un livre imprimé à Paris avec permission, augmentée de diverses pièces, telles que le panégyrique du Roy, des vers au roi de Pologne[2], le portrait de madame de la Vallière[3], des madrigaux à madame de Boufflers[4], que Voltaire a retranchés de son édition de Genève, je ne croyois pas, dis-je, qu'une pareille édition farcie de notes au bas de pages, et d'examens impartiaux à la tête des tragédies et des autres morceaux qui ne sont

1 Ce rôle joué par La Beaumelle entre la Condamine et Maupertuis fait ressortir la solidité de son amitié pour ces deux grands hommes.

2 Auguste-Stanislas Poniatowski.

3 Louise-Françoise de la Baume le Blanc.

4 L'amie du roi de Pologne et la mère du chevalier de Boufflers.

pas susceptibles de notes, put devenir un crime d'état, surtout pour moi qui, 1°, avois à repousser les invectives dont il a semé son dernier Siècle de Louis XIV, et 2° à me venger du double tort qu'il m'a fait en donnant par souscription une édition de madame de Maintenon, enrichie d'un commentaire perpétuel et perpétuellement injurieux : mais vous m'avez refroidi sur ce projet en m'allarmant sur sa liberté, et en me rappellant les abominables édits des rois. Cependant tous ces mois-ci j'ai pâli sur les œuvres de notre ennemi, et j'ai même écrit beaucoup de choses parmi lesquelles il y en a qui me font regretter que tout ne paroisse pas. Je me proposois d'y ajouter l'histoire de vos démêlés avec Kœnig et avec lui, que je fis à la Bastille, d'après cet in-4° qui ne se peut lire et que ce lieutenant de Police que vous scavez qualifier, ne vouloit point qu'on me fit parvenir. Je n'ai nul besoin des libelles, des purement libelles qu'on a écrits contre lui. Je n'en pourrois faire usage : mais j'aurois besoin de diverses critiques très bonnes qui ont été faites de ses pièces de théatre à mesure qu'elles ont paru. J'en prendrois ce que j'en trouverois de sensé, ou du moins je scaurois qu'il n'y a rien à en prendre. Je voulois faire précéder cette édition d'une vie de l'auteur et l'y traiter comme un homme mort : et en effet il n'étoit plus après le coup de grâce que j'allois lui donner[1]. Vous avez dérangé toutes ces idées. J'aurois fait imprimer en hiver à Avignon. Je puis bien faire imprimer à Londres; mais j'aime uniquement ma patrie toute cruelle qu'elle m'est, et deux mille louis que je gagnerois à mon entreprise ne me dédommageroient point de la perte que je croirois avoir faite. Fournissez-moi donc des expédiens : vous le devez, puisque vous m'avez fourni des difficultés.

Je vais à Montpellier pour y imprimer le Prospectus de mon Tacite. Je donnerai trois mois pour souscrire. Si les souscriptions mettent mes frais à couvert, j'imprimerai l'ouvrage sur-le-champ, ou je le vendrai avec les souscriptions à un libraire de Paris. Si je n'en ai pas un assez grand nombre, je n'aurai garde de donner au public un ouvrage

1 Sa fatuité et sa haine l'empêchent de voir juste, en l'abusant.

dont il ne se souciera pas et je m'occuperai d'autre chose[1]. Le second objet de mon ouvrage de Montpellier, c'est d'obtenir des États, une pension pour écrire l'histoire des États de Languedoc. J'ai fini ces jours passés le Mémoire que je dois leur présenter, et je vous l'enverrai de Montpellier. Je ne paroitrai point dans cette entreprise dont je vous prie de ne pas parler. J'ai trouvé ici un jeune homme d'un esprit brillant, d'une éloquence merveilleuse que je mettrai en avant et qui me prête son nom, parce que le mien réveille une idée effrayante de hardiesse. Mais malheureusement il faudra partager avec lui la pension ou la gratification sans qu'il puisse partager avec moi le fardeau du travail. Que vous m'auriez été utile à Montpellier ! Vous auriez fait valoir le projet, le prête-nom ; et les états auroient rougi de ne pas récompenser un homme dont vous auriez loué l'esprit. D'ailleurs mon Mémoire est convaincant, et soit prévention, soit sagacité, je ne vois pas que les États puissent refuser une pension à une entreprise qui tend à les maintenir dans le beau droit d'en donner[2]. Après cela penser à mon mariage, seroit trop fort[3]. M[lle] Peyrenc est d'un état inférieur, et d'ailleurs si peu séduisante que je n'y pense presque plus. Partout le mari anoblit la femme, ou la femme avilit le mari. De plus c'est une masse de chair qui n'est pas présentable à son cousin. Me conseilleriez-vous de sonder pourtant M. de Moras, quoique je n'aye fait ici aucune démarche et que la demoiselle et les parens ne me connoissent pas. Du fait au prendre, les parents ne trouveroient-ils pas une espèce de violence d'avoir agi auprès du ministre, avant de leur avoir fait dire un seul mot ;

Que Voltaire écrive l'histoire du Czar. Il écrira des plaisanteries, mais ce ne sera pas l'histoire. Il dira mille et mille faussetés. Il en a dit une bien imprudente dans une note de sa dernière édition ; il y assure que son père étoit trésorier de la chambre des comptes[4]. Il est pourtant

1 Il ne parait pas que le public ait répondu à cet appel.

2 Les Etats restèrent insensibles à tant d'avantages.

3 Ce ne sera pas le dernier projet de la Beaumelle qui finira par épouser la fille de Lavaysse, célèbre avocat de Toulouse.

4 François Arouet, ancien notaire à Chatenay, était alors receveur

certain qu'il n'étoit que receveur des épices de la chambre des comptes. Ne trouvant personne auprès du maréchal de Thomond, je lui écrivis directement. Il m'a fait une réponse très polie. L'abbé d'Étrées avec lequel j'ai vécu à la Bastille, m'a fait de ce seigneur le même portrait que vous me faites. C'est dommage qu'il soit intolérant. Je comptois qu'il haïroit d'autant plus la persécution qu'il l'avoit éprouvé lui-même. Il est certain que ce pays-ci ne peut subsister dans l'état florissant où il est, si les Huguenots y sont persécutés. Mais vous me direz peut-être quelle nécessité qu'il subsiste; car je me souviens que vous écriviez à l'abbé Trublet que le nombre d'hommes ne fesoit point la richesse et le bonheur d'une nation, sentiment bien éloigné des idées de votre monsieur Hume, qui a vécu lontems au Vigan et qui n'a pu encore l'oublier. Adieu, Monsieur, voilà une lettre trop longue, que votre amitié la pardonne à la mienne qui s'est plu à s'épancher avec vous. Écrivez-moi, je vous prie, à Montpellier, à l'adresse de Mrs Cuzières frères, négociants. Je vous embrasse avec des sentimens de tendresse et de vénération qui ne finiront jamais.

La Beaumelle.

XV.

Montpellier, le 1er Janvier 1758.

Que je fais des vœux pour vous, Monsieur, et que vous serez heureux s'ils sont exaucés : j'ai quelque espérance que vous viendrez au Vigan : Tout le monde vous attend ici et vous attend encore, quoique je puisse dire. M. de Thomond vous avoit annoncé. Non, assurément il n'a pas l'air de Dioclétien, mais Louis XIV ne l'avoit pas. Dieu

alternatif et triennal des épices et vacations de la chambre des Comptes.

veuille qu'il ne persécute personne! Je m'en flatte d'après ce que vous me dites de lui et d'après ce que j'en vois. On le trouve ici moins fastueux, mais plus accessible et plus populaire que M. de Richelieu [1]. Pour M. de Mirepoix [2] il est totalement oublié, hormis d'une viganaise qui avoit réussi, dit-on, à lui rendre quelques désirs. J'ai vu M. Pitor qui se rappelle avec grand plaisir votre ancienne amitié et qui me donne des preuves de celle qu'il a pour vous. Pour M. Garipuy nous nous sommes cherchés sans nous trouver encore. Je vous remercie du bien que vous avez dit ou fait dire de moi à M. l'évêque d'Alais dont j'aurai vraisemblablement bientôt besoin, parce que je suis possédé du désir du mariage. Je ferai donc l'édition de Voltaire. Actuellement il s'agit de scavoir si je dois la faire avant ou après mon Tacite qui est tout prêt. Adieu, Monsieur, les visites du premier jour de l'an ne me permettent pas de causer plus longtems avec vous. Je vous embrasse de tout mon cœur. Il n'est pas sous le ciel d'homme qui vous soit plus dévoué.

La Beaumelle.

XVI.

De Montpellier, ce 6 Janvier 1758.

Je vous écrivis avant-hier, M., par M. Castel mon bon ami et celui de tout le monde. Je reçois à l'instant votre lettre du 4 par M. Luzier, à qui vous écrivez un mot. J'y

1 Louis-François-Armand de Vignerod du Plessis, maréchal de France, né à Paris le 13 mars 1696, mort le 7 août 1788.

2 Charles-Pierre-François de Levis, marquis, puis duc de Mirepoix, maréchal de France, né en 1699, mort en 1758; ambassadeur à Vienne en 1737, à Londres en 1749. C'était un homme médiocre, incapable, qui dut sa fortune, dit-on, à l'affection que Louis XV portait à sa femme.

vois que vous êtes en peine si j'ai reçu vos deux lettres et que vous n'avez pas reçu la mienne du premier de Janvier. Les vôtres me sont parvenues, mais ayant répondu à la première la veille du jour où je reçus votre seconde, j'attendis que vous m'écrivissiez pour répliquer ensemble aux deux. Je vous rends mille grâces de la lettre de M. de Beauteville[1]. Il n'a pas été question de l'histoire des états : je lus simplement mon mémoire à M. de Thomond et à M. de Saint-Priest. L'un et l'autre me dirent, quoique séparément, que je ferois mieux de prévenir le ministre. J'ai laissé là la chose. Peut-être prendrai-je ce projet les états prochains. S'il échoue, peu m'importe ; je n'y suis point affectionné et j'ai d'autres cordes à mon arc. Je n'ai reçu aucune politesse ni service de M. de Beauteville. Le commandant d'Alais[2] est même le seul homme qui m'ait traité avec fatuité, car il est le seul qui ne m'ait pas rendu ma visite, quoiqu'il scût que le premier Président me l'avoit rendue, et que presque toute la Cour des aydes m'avoit prévenu. Pour l'évêque, je lui ai fait assidûment ma cour, mais sans succès, à ce que je crois. Sur ce qu'il m'offroit ses services, je lui dis que lorsque je lui demanderois le service essentiel il ne seroit peut-être pas si complaisant ; il me répondit qu'il y avoit des choses qu'on ne pouvoit accorder aux égards. Ce service c'est la bénédiction nuptiale, mais il faudroit que cet évêque me dispensât de toutes ces formalités, qui d'ailleurs durent quatre mois. J'ai vu toute la ville, hormis M. Duché Procureur général, ami de d'Alembert, partisan de Voltaire. Je crois que nous nous sommes fui mutuellement. M. de la C. m'avoit averti que M. le marquis d'Argenson n'avoit pas voulu le recevoir, parce qu'il passoit pour excessivement caustique et méchant. Je vous disois dans ma lettre égarée, que j'étois déterminé à l'édition des œuvres de Voltaire. En effet, c'est, je crois, le

1 Jean-Louis du Buisson, né à Beauteville (Rouergue) en 1708. Il fut chanoine et grand vicaire de Mirepoix, et député du second ordre à l'assemblée du clergé de 1755, où il se rangea du côté du cardinal de la Rochefoucauld, devenu ministre de la feuille des bénéfices, ce qui lui valut, dit-on, l'évêché d'Alais ; mort en 1776.

2 Frère de l'évêque.

meilleur parti. Je n'ai point fait imprimer mon Prospectus, cette édition me dégoute de mon Tacite. Ma réponse à Voltaire a eu ici un succès merveilleux. J'en ai donné à mes connoissances une douzaine d'exemplaires. Cent personnes l'ont lue, elle m'a même fait des espèces d'amis. Trouvez, je vous prie, un libraire à Toulouse qui veuille la réimprimer, je la lui enverrai avec augmentation et corrections, et je lui en achèterai douze exemplaires. Cet ouvrage peut être rendu meilleur. Le titre portera : *Lettres de M. de la B. à M. de V.*[1] Votre avis sur la calomnie du libraire (car assurément c'en est une) m'allarma beaucoup. Je vous prie de me dire ce que c'est. Ajoutez-le à la fin de votre réponse, en l'écrivant avec du jus de citron. Si vous passez jusqu'au printems à Toulouse, j'irai vous y embrasser. Portez-vous bien : ménagez votre santé. Je vous aime de tout mon cœur. Je crains de vous perdre : je crois que vous ne vous soignez pas assez. Il n'est pas possible qu'un bon régime ne vous rétablisse ou du moins ne vous soulage.

La Beaumelle.

XVII.

Montpellier, ce 14 Mars 1758.

Je reçus, Monsieur, votre lettre du 12 février à Valeraugue, où j'étois allé pour être parrein du premier né de mon frère. Je veux me marier, car je me trouve un oncle si tendre que je ne puis être qu'un bon père. Je me suis attaché ici à la fille d'un marchand qu'on disoit être une riche héritière. Son père vient de mourir, elle n'a plus que soixante mille livres avec une mère à nourrir. Je suis totalement le maître de l'avoir ; mais je me brouillai hier avec elle et je

1 C'est sous ce titre en effet que parut cet ouvrage, un des meilleurs de la Beaumelle.

ne scai si nous nous raccommoderons : car elle a tort, et je ne veux pas paroitre l'avoir en me rapprochant le premier. Elle est jolie, dix-sept ans, des yeux, et bien élevée pour une fille de province. Depuis que je la vois dans les fers de l'amour, j'ai moins d'empressement à la mettre dans ceux de l'hymen : ce qui me fait douter que je sois propre à ce sacrement. Un autre motif de découragement, ce sont ces quatre mois d'épreuves catholiques auxquelles il ne me convient pas de me soumettre, parce que, outre la conviction où je suis, que si la religion chrétienne est vraye, la Réforme est la seule secte pure, tous les huguenots de Languedoc ont les yeux sur moi : il ne faut point scandaliser les frères. Quant au ridicule de ma religion, quand je n'y serois pas attaché par d'autre motif, celui de résister à ceux qui me forcent d'en embrasser une autre me suffiroit. Le catholicisme me plairoit peut-être s'il étoit opprimé. De plus il est délicieux pour moi de parler, de penser, de vivre, d'agir, de mourir autrement que ceux qui distribuent des lettres[1] de cachet.

Je ne trouve point d'Alembert si impertinent d'avoir boudé le marquis d'Argenson. Un ministre chassé est si fort au dessous de tout le monde. Mais ce qui me paroit misérable et indignant, c'est la bassesse des encyclopédistes vis à vis de Voltaire. Voyez les entretiens du fils naturel[2] : que Diderot est charlatan et que j'en suis fâché.

Vous avez sans doute vu la déclaration du clergé de Genève sur l'accusation du socinianisme[3] faite par d'Alembert

1 On remarquera non seulement l'indifférence de La Beaumelle en matière de religion, mais encore son respect humain : ce qui n'est guère l'indice d'un caractère convaincu et sérieux.

2 Pièce de Diderot qui ne fut jouée que deux fois : elle n'est d'ailleurs qu'une déclamation froide et emphatique, aussi insupportable à la lecture qu'au théâtre. C'est ce philosophe athée qui voyageait en Europe en robe de chambre et en bonnet de nuit. Les curieux demandaient à un domestique quel était cet homme, il répondait : C'est le célèbre M. Diderot.

3 Ce nom vient de Lélio Socin né à Sienne en 1525 : il est l'auteur de la secte Socinienne ou plutôt le restaurateur de la secte arienne. Fils et petit-fils de professeurs catholiques de droit canon, il se laissa séduire par Calvin, et assista en 1546 à une conférence tenue à Vicence où la destruction du catholicisme fut résolue. Il concentra

dans le dictionnaire. Cette pièce est l'opprobre de Genève. Les pasteurs et professeurs se défendent d'être sociniens par un bavardage de quatre pages que tout socinien peut signer. D'Alembert a beau jeu. On accuse Voltaire de lui avoir révélé les secrets de l'Église, et de lui avoir suggéré cet article, qui est une épée à deux tranchants, car vos dévots en sont très contents.

Je ferai imprimer mon Tacite ici ou chez M. Bruyzet à Lyon, mais je suis fort refroidi sur cette entreprise. L'édition de Voltaire je la donnerai à Avignon. Avez-vous ce recueil de lettres que nous lûmes une nuit à Paris? Je compte que vous me le donnerez pour mon édition. Si vous avez à Toulouse quelqu'ami qui ait été en correspondance avec Voltaire, je vous prie de voir si l'on ne pourroit pas en avoir quelques lettres. Un président à mortier de Dijon nommé M. de Montplaisant, petit-fils du savant Saumaise[1], m'a donné ces jours passés tous les papiers de M. de Court, vice-amiral dont il est neveu. Il souhaiteroit que j'en fisse un volume à la louange de son oncle. Je n'en suis point tenté. L'homme n'est pas assez illustre. Que dites-vous de cette nouvelle déroute de l'armée française[2], outre les trente mille malades etc. — On dit que le prince Henri a coupé un grand corps. Voilà de singuliers événemens, et votre roi de Prusse, maître de l'Allemagne pour le reste de l'année. Si vous n'allez pas le trouver par terre, ce n'est pas sa faute, car il vous nettoye bien les chemins.

Qu'est-ce que ces vers sur ou à Voltaire, qui sont dans le journal encyclopédique? Ce seront d'anciennes rimes du Roy (de Prusse) que Voltaire aura envoyées au journaliste comme nouvelles. Si vous avez à Toulouse le sermon des cinquante[3] que j'ay perdu, je vous prie, Monsieur, de me le faire copier et de me l'envoyer par la poste à l'adresse

ses efforts à renouveler l'Arianisme et à saper la religion par ses fondements, en attaquant la Trinité et l'Incarnation. Il mourut à Zurich, le 16 mars 1562.

1 Claude de Saumaise, savant littérateur calviniste, né le 15 avril 1588 à Semur-en-Auxon, et mort aux eaux de Spa en 1653. Sa réputation ne s'est pas soutenue.

2 Défaite de Crevelt infligée par le prince de Brunswick.

3 Pamphlet de Voltaire.

de M. Vernier, sous l'enveloppe de M. de Soëfre secrétaire de l'intendant à Montpellier. Je suis fort reconnoissant des bontés de M. le marquis de Beauteville, mais fort mécontent de ses deux frères [1]. Je vous embrasse de tout mon cœur, et je vous suis plus dévoué que je ne le puis exprimer.

La Beaumelle.

XVIII.

Nîmes [2], ce 5 Avril 1758.

Votre lettre du 22 mars, Monsieur, est allée à Montpellier dans le même temps que j'en étois parti pour Nîmes où elle est revenue. C'est ce qui fait encore que j'y réponds un peu tard. J'en suis fâché, parce que je vous vois si près de votre départ, qu'un jour seul me devient très précieux. Votre lettre du premier d'Avril me laisse dans l'incertitude sur la route que je dois prendre et que vous devez tenir. Je voudrois fort que les dépêches que vous attendez, vous déterminassent à prendre celle de Lyon, parce que dès lors vous passeriez nécessairement ici. J'irois vous prendre à douze ou quinze lieues et vous accompagnerois jusqu'à Lyon. Vous feriez ici tant et si peu de séjour que vous voudriez. Marquez-moi, je vous prie à lettre vûe, ce que vous ferez et si vous vous arrêtez à Narbonne, et quand vous y arriverez, et combien de jours vous y resterez. Mon Dieu! que je crains que vous ne preniez la route de Bordeaux! Tâchez de passer par Lyon. Si le françois vous ennuye, venez ici, vous n'y verrez que des prussiens. Oui, votre Frédéric n'a parmi ses sujets et ses soldats aucuns enthousiastes qui approchent de l'ivresse de la plupart des gens de ce pays-ci. J'en suis tout à fait scandalisé. Et ce n'est

1 L'évêque et le commandant d'Alais.
2 La Beaumelle logeait chez M. Jean Pieyre négociant à Nîmes.

pas la religion qui rend Prussiens, Nîmes et Montpellier : car personne n'y est anglois [1]. Dans les sociétés on se battoit pour lui, aujourd'hui on ne se bat plus, ses partisans ne trouvent plus d'ennemis. Et ceux qui ont des fils, des parens à l'armée de Clermont sont plus que des admirateurs. Pour moi je me garantis de mon mieux de la contagion : j'ai besoin de me rappeler l'histoire de Coquius [2] à Sonpé(?) et l'ordre ignominieux qu'il avoit donné contre moi la veille. Je fais des vœux pour que le roi de Prusse batte l'impératrice et la France le roi de Prusse. Le roi de France m'a fait du mal, mais il n'en a pas ri. Je ne sais pas encore si je me marierai. On m'avoit donné la personne qu'on me proposoit pour une héritière de quatre-vingt mille francs que je réduisis à soixante mille. A présent que le père est mort et que l'inventaire est fait, il n'y a que quarante-cinq mille livres, dont sept en mobilier. Je passerois outre parce que la demoiselle me plait et que je m'en crois aimé : mais sa mère qui a vingt-cinq mille francs de dot à reprendre sur ce modique bien, ne peut point faire donation et se réduire à une pension de huit à neuf cents livres qui seroit très forte pour son état. Je suis parti de Montpellier assez précipitamment, persuadé que je ferai mieux mes affaires de loin. Les présens, les nôces, les dépenses de la première année me coûteront près de dix mille livres, et si la mère ne se dépouilloit, je risquerois de mettre des mendians au monde. Je suis fort embarrassé, car non seulement j'aime Mademoiselle Timiel, mais encore je m'en suis fait aimer, dans l'idée où j'étois avec tout le public qu'elle étoit un riche parti [3].

Vous faites bien peu de cas de la liberté, Monsieur, puisque vous ne l'évaluez pas un écu. Les lettres de cachet

1 La raison ne vaut rien, car le calvinisme allemand n'a que de lointaines attaches avec la réforme anglaise. L'enthousiasme des protestants de Nîmes pour le roi protestant Frédéric donne la triste mesure de leur patriotisme.
2 La Beaumelle trouvé, dit-on, en rendez-vous avec la femme du capitaine Cocchius qui lui prit sa bourse, le fit condamner et enfermer à Spandeau.
3 L'aveu fait valoir le mobile de son amour. Pas plus de principes ni de conviction en amour qu'en religion.

sont plus périlleuses et plus légèrement données que vous ne le pensiez au moment que vous écriviez. N'est-ce pas une gêne horrible de n'oser imprimer avec des notes perpétuelles les œuvres de Voltaire, parce qu'on craint une lettre de cachet et avec quelque raison, quoiqu'on soit très sincèrement disposé à ne rien mettre dans ces notes qui blesse autre homme que lui.

Dès que cette entreprise sera commencée, je donnerois bien mille écus à qui voudroit me garantir de la nécessité où je serai peut-être de m'éloigner, et je rendrois pourtant le même homme, maître des cartons. Vous ne donneriez pas un écu de la liberté angloise ! cela n'est pas possible. Tant que le ministre de Paris dira avec Mathan : Qu'importe qu'au hasard un sang vil soit versé, les lettres de cachet seront à craindre pour tout ce qui ne sera point grand : et le ministre, quel qu'il soit, le dira toujours. Vous me croyez plein des préjugés de ma secte : je vous assure que je ne suis d'aucune, témoin mon peu de respect pour les ministres en chair. J'ai été des premiers à condamner comme artificieuse la déclaration de nos chers pasteurs de Genève. Lisez-la, elle revient à ceci : l'Encyclopédie dit que nous sommes Sociniens : elle en a menti, car nous le sommes. Pourquoi, si Genève a changé de créance sur la religion, ne faut-il pas le dire dans un dictionnaire ? Il seroit singulier que l'on ne put pas dire qu'un homme de catholique est devenu mahométan dès que cet homme l'est devenu. Cela ne peut raisonnablement déplaire ni à cet homme ni à un tiers. J'étois un peu Socinien Genevois, mais je ne veux plus l'être, puisque c'est une religion qu'on n'ose avouer. Peu importe qu'un clergé soit hérétique, mais il importe infiniment qu'il ne soit pas menteur.

Quelqu'estime que j'aye pour les talens de Voltaire, je ne me tiens point honoré de ce que vous me mettez vis à vis de lui pour la capacité de traduire Tacite. Je l'en crois très incapable : je le crois trop vif pour s'assujettir avec soin à un si long travail. Je le crois trop amoureux de ses idées pour ne pas les préférer à celles de Tacite. Je le crois trop éreinté, et de tous les tems pour rendre énergiquement dix lignes de cet auteur. Je le crois trop françois pour avoir jamais un air romain. Je le crois trop persuadé que les traductions non littérales sont les seules bonnes pour entrer dans le système pénible des traductions littérales et pourtant françoises. Si Voltaire avoit traduit Tacite, il l'auroit traduit comme d'Alembert, qui n'en a pas même entendu la première phrase : *urbem Romam a principio reges habuere*. Il dit : Rome fut d'abord gouverné par des rois. Ce n'est point là traduire *habuere,* qui marque propriété, et qui est opposé à l'établissement de la liberté, qui est dans la phrase suivante. J'ai dit, moi, en conservant le vers, suivant l'usage des historiens latins : Rome dès la naissance appartient à des rois[1].

Adieu, Monsieur, on ne peut vous être plus respectueusement et plus tendrement attaché que je le suis.

La Beaumelle.

P. S. Voilà donc le dictionnaire encyclopédique interrompu, et peut-être à n'être jamais repris. Vous voyez bien que la liberté vaut plus d'un écu : car l'encyclopédie, malgré ses défauts ou ses vices, vaut sûrement davantage[2].

XIX.

Avril 1758.

On ne peut désirer des nouvelles de qui que ce soit avec la même ardeur, la même inquiétude que j'en désire de vous, Monsieur. Depuis ma lettre du trois ou quatre de ce mois,

1 L'appréciation de La Beaumelle semble vraie.

2 L'encyclopédie a été appelée par Diderot : un gouffre, où des espèces de chiffonniers jetèrent pèle-mêle une infinité de choses mal vues, mal digérées, bonnes, mauvaises, incertaines, et toujours incohérentes et disparates. Elles n'en firent que plus de mal. Les deux premiers volumes furent supprimés par arrêt du Conseil du roi, le 7 février 1752, comme renfermant des maximes tendant à détruire l'autorité royale, à établir l'esprit d'indépendance et de révolte, et pour des termes obscurs et équivoques.

il ne s'est point passé de courrier que je n'aye maudit, parce qu'il ne m'aportoit votre réponse. Je crains que vous n'ayiez pas reçu ma dernière dépêche. Peut-être tout ce qu'on vous écrit est-il intercepté par la soupçonneuse politique. J'en serois bien fâché : car quoique je ne vous disse rien d'imprudent ni de répréhensible, cependant je ne voudrois pas que mes épanchemens de cœur allassent à d'autres qu'à vous. Je vous priois et conjurois de me donner votre route. M. Belot m'écrit que vous passerez encore quelques jours à Toulouse. M. Poulailler me dit aussi que vous y passeriez quelques semaines. Instruit par vous, je croyois l'être mieux : Vous me marquiez comme la chose la plus sûre, que vous partiriez le quinze de ce mois ; vous ne me témoigniez d'incertitude que sur la route de Bordeaux ou sur celle de Lyon. Si j'avais sçu vos nouveaux arrangemens, j'aurois passé à Toulouse le tems que j'ai passé à vous attendre. Surtout dans la crainte que, prenant la voie de Bordeaux, vous ne m'échapassiez. Je suis exilé en Languedoc : je ne pourrai aller en Guyenne sans la permission du ministre, et je ne veux lui en demander aucune afin d'obtenir plutôt la révocation de ma lettre d'exil. On dit ici tout bas que le roy de Prusse a battu les Autrichiens et leur a tué ou fait prisonnier quinze mille hommes ; on ajoute que Schewéduitz[1] a été pris d'assaut. Je vous remercie un million de fois de la magnifique et trop amicale louange que vous m'avez donné auprès de M. Castel en présence de M. Poulailler qui me l'a rendue. Donnez-moi, je vous prie, des nouvelles de M. Magon. N'en avez-vous point de votre chinois ? Il y a ici un ami du feu marquis Maffei[2], grand ennemi de Voltaire, homme de vérité, scavant antiquaire, nommé M. de Séguier[3]. Si vous passez ici, il veut absolu-

1 Schweiduitz fut pris d'emblée en 1761 seulement par Laudon, général autrichien que Frédéric appelait sa sentinelle, parce qu'il le rencontrait partout, et repris par les Prussiens en 1762 après un siége de deux mois.

2 Maffei François-Scipion, littérateur italien, né à Vérone le 1er juin 1685.

3 Séguier Antoine-Louis, de la famille du chancelier, et lui-même plus tard avocat général au parlement de Paris, né à Paris le 1er décembre 1726. Il est célèbre par sa lutte contre les philosophes, son

ment vous loger chez lui. Il a dit à sa sœur qui est très instruite : quand ce grand homme sera dans notre maison, *Vestigia semper adora*. Je l'aimois beaucoup, je l'aime davantage. Mon mariage est rompu totalement. La mère de ma maitresse n'a pas voulu se dépouiller de ses biens et se réduire à une pension, de sorte que je n'aurois pris, jour du mariage, que vingt-cinq mille francs de constitution totale. Je vis ici fort agréablement ; j'y vois beaucoup mesdemoiselles de Montolieu, parentes de ce baron de Montolieu que vous avez connu. Elles sont fort aimables.

Montolieu plaît, Saint Jean étonne
Montolieu parle au cœur sans art, sans trahison
Aussi tendre, mais plus friponne
Saint Jean fait taire la raison.
On voudroit avec l'une être sur un trône,
Avec l'autre sur le gazon.

Adieu, Monsieur, au nom de Dieu, passez ici, ou arrêtez-vous encore quinze jours à Toulouse ou à Narbonne, et que je le sçache. Avez-vous lu la nouvelle édition des œuvres de Piron ? Vous êtes insulté dans une préface que ce délirant égoïste a mis à la tête de la Métromanie. Cet Alexis Piron (car c'est ainsi qu'il se nomme lui-même) ne sait faire ni vers ni prose[1], il n'est que méchant. Vous l'aviez trop loué dans votre éloge du Président de Montesquieu. Il répond à vos louanges en homme ulcéré. L'ingrat qu'il est ! il parle de la pension qu'il obtient et ne dit point qu'il l'a due à un billet de M. de Montesquieu à Madame. Le roy a été obéi, M. Piron ne sera point de l'Académie, mais il est aveugle, infirme, vieux et marié. Je suis...

P. S. Passe encore pour l'épigramme qu'il envoya sur-le-champ à l'abbé Trublet. M. de Malesherbes m'a renvoyé mon Tacite avec l'approbation de Janvier. J'irai à Avignon clandestinement pour voir si je ne pourrai m'y arranger pour

réquisitoire de 1770. Il dénonça les pamphlets de Voltaire en 1775. Son réquisitoire du 25 mai 1781 contre l'histoire philosophique de Raynal, est célèbre et plein de prévisions, hélas ! trop tôt réalisées. Il émigra et mourut à Tournay le 25 janvier 1792.

1 Appréciation de parti pris.

mon édition de Voltaire. Je trouve ici partout, ce foutu supplément, et personne n'a ma réponse. Je louerai ici un jardin pour y passer la belle saison.

XX.

Nîmes, ce 7 Mai 1758.

Je vous attendrai ici, Monsieur, puisque vous ne me donnez point votre route. Je me réjouis des bonnes nouvelles que vous avez reçues de Berlin. J'ai vu dans la gazette d'Utrecht l'arrivée de Catt[1] et sa présentation à la Reine. Je lui écrivis hier et l'exhortai fort à se dévouer totalement à vous. Je lui promis de préparer votre amitié. C'est un fort bon garçon qui n'a point vu le monde, qui est d'un âge et qui a des maximes à n'être pas sitôt corrompu par le mauvais air qu'on respire à votre Postdam. Il est laid de visage, mais d'une phisionomie suportable. Il n'a point d'esprit, d'esprit françois, mais il sçait de la théologie, de la philosophie d'Allemagne et de tout ce dont le roi ne se soucie pas. Le baron de Pollwite, le marquis Boyer, le chambellan de Montpellier, le Prédicant suisse, mon Dieu ! avec quel monde allez-vous vivre. Je vous souhaite les plus beaux jours, et suis de cœur et d'âme et avec la plus vive impatience de vous embrasser, le plus fidèle de vos serviteurs,

La Beaumelle.

Dans l'intervalle de la lettre suivante et de la précédente, Maupertuis était venu à Nîmes, y avait passé quelques jours avec La Beaumelle, qui l'avait ensuite accompagné de Nîmes jusqu'au Pont-Saint-Esprit, d'où Maupertuis devait descendre jusqu'à Lyon. C'est à son retour de cette conduite, que La Beaumelle écrit la lettre suivante.

1 Philosophe anglais.

XXI.

Nîmes, ce 2 Juin 1758.

Êtes-vous encore à Lyon? y avez-vous trouvé d'Alembert? y avez-vous reçu des lettres de Berlin? y avez-vous pris des éclaircissements sur la route que vous devez tenir? Votre santé est-elle bonne? Voilà ce qui m'intéresse le plus. Répondez du moins à ce dernier article. Vous vous nourrissez d'inquiétude et de tristes conjectures sur l'avenir, je crains que ces alimens ne vous tuent. La prise d'Olmutz ne se confirme point. Il paroit que le roi de Prusse n'avance pas. On ne sçait ce qui l'arrête. On dit ici qu'il y a eu une affaire entre le maréchal Daun[1] et les Prussiens, et de ce qu'on n'en scait pas le détail, on conclut qu'elle est à l'avantage des derniers. Je le voudrois si vous avez de bonnes raisons de le vouloir aussi.

Depuis votre départ, j'ai relu le porte-feuille trouvé, et j'y ai vu quantité de pièces de Voltaire, mais sa lettre à vous n'y est pas. Je vous prie de m'envoyer vos chansons sur Christine[2], mesdemoiselles de Montolieu me persécutent pour les avoir. Elles disent que je devrois les scavoir par cœur. Apprendre par cœur les vers d'un géomètre, il est vrai que les vôtres mériteroient une exception.

Je viens d'écrire à mon contrefacteur d'Avignon pour lui proposer une nouvelle édition de ma réponse à Voltaire. Je lui présente la chose sous un aspect à le séduire. M. de Saint-Florentin[3] me rend enfin mes livres prisonniers à la

1 Il s'agit de la bataille de Hochkirchen, gagnée par Daun sur les Prussiens. Le maréchal comte de Daun, prince de Tiano, né à Vienne en 1705, et mort le 5 février 1766, fut un des plus brillants généraux de Marie-Thérèse pendant la guerre de 7 ans.

2 Reine de Suède.

3 Louis Phelippeaux duc de la Vrillière, comte de Saint-Florentin, né en 1705, mort en 1777. Il succéda à son père le duc de la Vrillière comme ministre des affaires générales de la religion réformée, puis en 1761 devint ministre d'Etat. Il signa beaucoup de lettres de cachet en l'absence de Louis XV. Il était galant, prodigue, et nul : il fut remplacé sous Louis XVI par Malesherbes.

Bastille, c'est ce qu'on m'écrit de Paris. La chose n'est pourtant pas encore faite. Je n'ose lui demander la permission d'aller à Avignon, je pourrois y faire un voyage incognito. A mon retour de Bagnols, je ne m'y arrêterai que trois heures. Avez-vous lu le placet des protestans de Dauphiné? N'allez pas croire qu'il soit de moi. Je ne me mêle point de ces choses-là, mais je souhaite fort qu'on s'en mêle avec succès. Je viens de prendre chez moi un excellent préservatif contre le mariage. C'est une grosse chrétienne, haute en couleurs....., à phisionomie imbécille, mais pudibonde, en un mot la janeton des arènes : elle est très propre ou du moins fort saine, et ce qui m'enchante, c'est qu'elle veut me persuader que je lui ai été son honneur, et ce qui me comble, c'est que si je ne l'avois tirée d'un cabaret, je l'aurois presque cru...... Son emploi chez moi est le même qu'avoit Voltaire chez votre roy, de m'amuser et de blanchir mon linge sale. Que dit M. de Mingaud de mon choix? Avez-vous parlé de moi et de mon Tacite à M. Bruyzet[1]? A quelle adresse pourrai-je vous écrire? Quand vous serez tout à fait en Allemagne ne pourrai-je pas vous écrire à Berlin, en adressant mes lettres à Messieurs Petit et Dumoutier de Hambourg. Adieu, Monsieur, mes complimens très affectueux, je vous prie, au compagnon d'Alcide. Pour être aimé de moi, il n'auroit pas besoin de vous aimer autant qu'il le fait, mais cela n'y gâte rien. Je vous embrasse du meilleur de mon cœur.

La Beaumelle.

XXII.

Nîmes, 12 Juin lundi 1758.

Je fais bien des vœux pour votre rétablissement, et je me flatte que vous ne doutez pas qu'ils ne soient fort vifs et

[1] Louis Bruyzet, libraire à Lyon, chez qui La Beaumelle adressait ses lettres pour Maupertuis.

fort sincères. Je vous remercie de votre chanson Lapone, que Mlles de Montolieu, qui la chantent ce soir, attendoient avec beaucoup d'impatience.

Enfin, on réimprime ma réponse à Voltaire, et je recevrai aujourd'hui la première épreuve. J'ai donné à cet ouvrage une forme un peu différente. Au lieu d'une lettre où tout était décousu, j'en ai fait une vingtaine dans chacune desquelles j'ai rapproché et ajouté ce qui concernoit la même matière. J'ai supprimé quelques pages où je paroissois trop bon. J'en ai ajouté grand nombre d'autres et beaucoup de plaisanteries ou du moins ce que j'ai cru l'être. Pour engager le libraire à s'en charger, je lui promis un volume de 300 pages : et pour faire ces 300 pages, je me propose de lui donner l'extrait de votre in-quarto de Merian sur vos démêlés avec Kœnig, un examen en forme de lettres à Voltaire, de quelques chapitres de son histoire universelle, de sa liste des maréchaux de France, la lettre de Voltaire à vous sur votre voyage. Si vous le jugez à propos et s'il en est besoin une dissertation sur l'origine du combat judiciaire. Le tout sous ce titre : Lettres de M. de la Beaumelle à M. de Voltaire, nouvelle édition, augmentée de diverses pièces intéressantes. Je ne demanderai point la permission d'aller à Avignon. Hier je fis avec un libraire de cette ville le projet du traité suivant : Nous ferons de concert à nos frais, une édition de Voltaire avec des augmentations et des remarques en vingt-quatre volumes. Cette édition au nombre de six mille exemplaires, coûtera trente-six mille livres. Je fournirai pour ma portion cinq volumes d'augmentation, soit en pièces de Voltaire, soit en remarques critiques, et douze mille francs d'argent. Moyennant quoi, trois mille exemplaires de l'édition m'appartiendront. Je ne payerai mon tiers qu'à mesure que les feuilles séchées et comptées seront déposées en un lieu convenu entre les deux associés. L'édition finie, chacun des deux en prendra cent exemplaires pour en disposer comme il jugera à propos, dont nous serons obligés de nous tenir compte respectivement, et de solder toutes les fois que nous voudrons en reprendre cent autres. Je suis fort aise de ce marché sur lequel j'aurai réponse décisive

du libraire dans la quinzaine. Il lui sera fort difficile de me tromper, 1° parce que je l'assujettis à un caractère neuf qu'il n'a pas, et dont l'acquisition lui coûtera cher; 2° parce qu'exigeant de lui environ vingt mille francs de déboursés, j'épuise les fonds et le mets hors d'état de me tromper, en tirant des exemplaires pour son compte particulier; 3° parce que le volume ne me reviendra qu'à trois livres 4 deniers.

J'ai retouché avec tant de soin ma réponse à Voltaire, que je viens de conseiller au libraire d'en imprimer deux mille exemplaires au lieu de quinze cents que je lui avois conseillé d'abord. Il me semble que la lettre qu'il vous écrivit à votre retour sera très bien placée dans ce petit recueil, c'est une réfutation complette de ses libelles.

Je viens de relire le placet des Protestans : Vous avez raison, il est pitoyable, c'est-à-dire touchant, pathétique. Je ne suis point frondeur par état. Je fais trop l'amour pour penser à ce qui le fait à Versailles. M. de Séguier sera fort sensible à votre souvenir. On ne peut vous honorer plus qu'il le fait. Les Nimois à qui j'ai dit que vous viendriez, ne pouvant vivre à Nîmes, n'y avoit pas été, sont tous enorgueillis de vos bontés pour leur ville.

Madame du Boccage nous attendoit à Avignon, à ce qu'on m'a dit. Je lui écrivis hier par mon libraire, pour scavoir si elle y fera quelque séjour. Pourquoi ne voulez-vous pas que je vous écrive par Petit et Dumoutier, de Hambourg ?

14 Juin.

L'arrivée de Monsieur et de Madame du Boccage m'empêcha de finir ma lettre avant-hier. Ils partent aujourd'hui ou demain. M. du Boccage [1] a la goutte, Madame du Boccage [2] n'a point voyagé inutilement, elle parle mieux, et mieux de toutes choses. Elle a trouvé votre chanson

1 Fiquet du Boccage, receveur des tailles de Dieppe.

2 Marie-Anne le Page, née à Rouen le 22 octobre 1710, et morte le 8 août 1802. Elle a fait des poésies, assez bien tournées. Ses œuvres ont été recueillies à Lyon en 3 vol. in-8°. Elle fut fort louée par Voltaire; son style du reste ne manque ni de grâces ni de mérite.

Lapone fort jolie, elle ne la connoissoit point. M. le duc d'Uzès me dit il y a quelques jours une chose que je ne crois pas et qu'il tient du duc de Villars qui alla à Genève pour se faire guérir par Tronchin, et en partie aussi pour voir Voltaire. Voltaire lui montra des lettres cordiales du roi de Prusse et un blanc signé. De sorte qu'il prétend tenir rigueur à ce prince qui le rappelle, dit-il, à cor et à cris. Je répondis à M. le duc d'Uzès qui, par parenthèse, a été fort fâché de ne pas vous voir ici, que c'étoit de vieilles lettres que Voltaire montroit comme nouvellement reçues, et je lui contai le démenti du roy de Prusse sur les lettres qu'il montroit à Leipsick après son expulsion. Adieu, Monsieur, M. le maréchal de Thomond arrive dans deux heures d'ici. Je vous embrasse de tout mon cœur. M. de Séguier me paroit bien enchanté de votre présent.

La Beaumelle.

XXIII.

Nîmes, ce 3 Juillet 1758.

Je vous remercie, Monsieur, de la lettre de Voltaire : je l'avois. L'abbé Trublet me l'avoit envoiée l'hiver passé. Je voulois seulement sçavoir si vous trouviez bon que je l'imprimasse dans la nouvelle édition de ma Réponse. Cette édition s'avance : il y a déjà huit feuilles imprimées. J'ai ajouté quantité de choses qui m'enchantent pour le présent. Si jamais ce livret tombe entre les mains du roi de Prusse, il est impossible qu'il rapelle Voltaire.

Si vous passez encore quelques jours à Lyon, donnez-moi, je vous prie, une adresse par laquelle je puisse vous faire parvenir, sinon tout ce qui est imprimé, du moins quelques morceaux neufs. L'abbé T. m'écrit qu'il faut que j'aye confié mon projet d'une édition de Volt., à d'autres qu'à lui, puisqu'il en a entendu parler à beaucoup de gens.

Il en a ouï parler à ceux à qui il l'a dit il y a six mois. Il peut bien dire : *plenus rimarum sum*. Il me blâme fort de cette entreprise, et me dit que les ennemis de Voltaire ne sont pas d'un autre avis. Que diront-ils donc en lisant ma brochure, où, ma foi, je casse les vitres? Le libraire en enverra cent exemplaires en Suisse, et surtout à Genève et à Lauzanne. Je compâtis fort à votre mauvaise santé et à vos malheurs. Je suis trop affligé de ce brûlement de ce corsaire : je ne plains que le vôtre. J'ai été passer huit jours à Valeraugues où ma belle-sœur est malade de rhumatisme, et mon frère de la voir souffrir. Je voudrois fort faire ici ma cour à madame la duchesse d'Aiguillon. Je vous embrasse, vous honore et vous aime de tout mon cœur.

La Beaumelle.

XXIV.

Nîmes, ce 10 Juillet 1758.

A la première nouvelle de la mort de M. le Prince de Prusse[1], je pensai à vous, Monsieur, que je sçavois lui être particulièrement attaché par inclination et par reconnoissance. Je vous plains d'avoir perdu un protecteur qui étoit votre ami. Je juge par le ton de votre lettre combien vous en êtes affligé. Je voudrois fort rompre tout commerce avec votre abbé : mais en province il faut des nouvelles de Paris, et il est exact à m'en donner. Je lui ai écrit très positivement que si mon projet d'une édition de V. étoit éventé, c'étoit lui qui l'avoit dit, puisque je ne m'en étois ouvert qu'à lui et encore en termes vagues. M. de Séguier à qui j'ai demandé s'il avoit reçu votre livre, m'a répondu que oui, et tout ce que pouvoit ajouter un homme pénétré de re-

1 Frère cadet de Frédéric et père de Frédéric Guillaume II qui lui succéda comme roi de Prusse en 1786.

connoissance et d'estime. Au nom de tous les amis qui vous restent, ménagez votre santé. Je crains tout de la faiblesse de votre tempérament et de la vivacité de vos inquiétudes. Que n'avez-vous passé ici le tems que vous passez à Lyon? Vous vous seriez peut-être mieux porté : du moins vous auriez eu quelqu'un qui eut tâché de vous distraire de vos ennuis. M. et Me du Boccage ont logé à Genève chez Voltaire. A cela il n'y a pas le mot à dire, mais d'Alembert[1] ! Vous verrez à la page 25 de ce que je vous envoye une méchanceté contre lui. Dans les lettres suivantes je tombe sur Diderot[2], sur Rousseau[3] et autres Quackers qui se sont mis à ses genoux, mais je ne cite et ne nomme personne. Je vous envoye cinq feuilles. Je vous prie de m'en dire nettement votre avis, parce que, quoi qu'elles soient imprimées, cependant le libraire à qui je fais cet utile présent, ne fera point difficulté de faire réimprimer ce qui pourra avoir besoin de l'être. Adieu, Monsieur, je n'ai point reçu de réponse de Catt. Je vais écrire à madame Gottsched[4] qui m'a fait dire par un prisonnier de mes amis qu'elle avait traduit madame de Maintenon, et que si l'Impératrice seule m'avoit retenu à la Bastille, elle auroit eu assez de crédit à Vienne pour m'en tirer. — Dans une de mes lettres à Voltaire, j'examine cette phrase de son supplément : Le roi de Prusse ne trouvera personne qui soit plus attaché à sa gloire que moi : et je lui démontre en dix lignes par les faits, qu'il est et depuis longtems l'ennemi de cette gloire. Je vous embrasse de tout mon cœur. Ne vous tuez point de soucis. Vous devriez bien m'envoyer, avant

1 Jean le Rond d'Alembert, fils naturel de madame de Tencin et du chevalier des Touches, fut toujours l'ami de Voltaire dont il partageait la haine contre le christianisme; et à sa mort, dit Grimm, il usurpa la souveraineté de l'illustre église dont Voltaire avait été le chef et le soutien.

2 Il finit par se brouiller avec Voltaire et d'Alembert.

3 On connaît sa brouille avec Voltaire, qui appelait son contrat social, le contrat insocial de l'insociable J.-J. Rousseau.

4 Femme de Jean-Christophe Gottsched, poète allemand : elle a traduit dans sa langue plusieurs auteurs étrangers, dont La Beaumelle. Elle a fait aussi Panthée, tragédie, et des comédies, en 1759. Sa vie a été écrite par Léonard Meister.

d'aller en Prusse, ce recueil de lettres de Voltaire. Je vous donne ma parole que je n'en ferai que l'usage que vous me prescrirez.

L.

XXV.

Montpellier[1], *23 Aoust 1758.*

Depuis l'envoy que je vous fis de mes feuilles, j'ai toujours été en voyage. J'allai à Uzès pour en voir le duc. Il me montra sa correspondance avec Voltaire et même m'en promit copie. Le roi de Prusse y est maltraité. D'Uzès j'allai à Avignon corriger quelques épreuves de mes feuilles, dont je ne vous envoyai pas la suite, parce qu'ayant manqué un courrier je crus que je n'y étois plus à tems et que vous étiez déjà à Berlin. D'Avignon je me rendis à Beaucaire. Depuis, j'ai perdu de vue ce petit ouvrage que je reprendrai à mon premier loisir. Je vous remercie de m'avoir dit en véritable ami votre sentiment sur la lettre du baron allemand[2]. Je la supprimerai en entier : mais pourquoi ajoutez-vous que si vous étiez ministre de Louis XV vous vengeriez son bisaïeul ? Vous supposez donc que si vous étiez ministre, vous ne seriez ni juste ni sage. Je suis très mécontent du président Hénault[3]. A mon retour de

1 Lettre adressée à Bâle chez M. Jean Bernouilli professeur de mathématiques.

2 Elle parut cependant : elle est la treizième sur vingt-quatre qui furent publiées.

3 Charles-Jean-François, né à Paris le 8 février 1685, mort le 24 novembre 1770, historien et poète non sans mérite, ami de Voltaire qui faisait beaucoup d'éloges de ses ouvrages. A l'âge de 80 ans, le président lui écrivit une lettre fort touchante pour le faire revenir de ses erreurs sur la religion, Voltaire lui répliqua par une autre par laquelle il essayait de l'attirer dans le parti encyclopédique paru en 1744, 46 et 49 sous le titre : *Le nouvel abrégé chronologique de l'histoire de France*, 2 vol. in-4.

Hollande, il m'offensa bien plus grièvement que je ne l'offense par la vérité que je dis de lui, vérité qui d'ailleurs est contre Voltaire, l'éternel panégiriste d'un assez mauvais livre de chronologie[1]. Je n'ai encore vu personne qui ait usé de ménagemens avec moi. Je n'en veux plus user avec qui que ce soit. *Væ qui me commōrit.* Je n'ai écrit contre aucun homme de lettres, si l'on en excepte Voltaire. Cependant il en est trente qui sont acharnés contre moi. Qu'ai-je fait à Fréron[2] ? Il est honteux de s'abandonner soi-même, et l'on s'abandonne si l'on ne se venge. Du reste, il y aura de l'équité jusques dans ma vengeance.

Je songe sérieusement à prendre le parti que vous m'avez conseillé ; mais il faut obtenir la permission de sortir du royaume pour quelques années, et cela ne me paroit point aisé. Je préférerois l'Angleterre à tout autre pays. Mais comment obtenir en tems de guerre la permission d'y voyager quand on est exilé en Languedoc ?

C'est m'imposer une loi bien dure que de me défendre de vous écrire une seule lettre jusqu'à la paix. Comment scaurai-je des nouvelles de votre santé ? Il faudra donc vous en donner dans la gazette. Vous avez des raisons supérieures pour condamner vos amis à ce silence. Je les respecte, mais je croyais qu'on pourroit vous écrire sous l'enveloppe de Hembourg, surtout avec discrétion, sans signature et en évitant tout ce qui pourroit faire voir que la lettre vient de France. Vous craignez de trouver Haddie ou Fermer[3] dans votre maison. Ce ne sont pas les Russes qui sont les plus à craindre. Ils sont à l'égard des lettres dans la ferveur de la dévotion. Ils céderoient leur appartement à un homme aussi

1 Quoi qu'en dise La Beaumelle qui ne pouvait pardonner la liaison du Président avec Voltaire, ce livre est un des meilleurs du genre, malgré quelques défauts.

2 Fréron Elie-Catherine, né à Quimper en 1719, mort en 1776. Il est surtout connu comme l'auteur de l'Année littéraire, et comme l'adversaire quelquefois heureux de Voltaire. On lui reproche avec raison de la partialité, une malignité trop marquée, de la précipitation dans les jugements, et du ressentiment des injustices qui le rendit souvent injuste. N'en pourrait-on pas dire autant de La Beaumelle ?

3 Généraux russes.

illustre que vous. Le féroce Malborough combla de politesses Fénelon qui ne vous valait pas[1] (?)

Un jeune homme de mes parens, nommé Brouzet, m'écrit il y a huit ou dix jours qu'il s'étoit adressé à vous pour tâcher de trouver quelque place de précepteur ou de secrétaire à Berlin. Par ce qu'il me dit là dessus, je vois qu'il ne sçait pas que vous ayiez de l'amitié pour moi : car il m'auroit prié de vous parler de lui. Je ne sçai que vous en dire. Il est fils d'un homme qui, après avoir épousé une fille de condition, a épousé une couturière qui l'a chassé de la maison. Il sçait assez de latin. Il a fait lui-même un mauvais mariage. Si un parent n'étoit pas un pesant fardeau, je l'aurois appelé auprès de moi pour l'employer à la correction des épreuves de Voltaire : ses lettres me marquent la plus profonde misère. Je ne puis lui envoyer quelque secours qu'au commencement d'octobre. Je ramasserai quelques louis dans sa famille que je verrai à Valleraugues dans le mois de septembre. Je vous suplie de le recommander à quelques-uns de vos amis en Suisse, qui pourront lui procurer l'éducation de quelques enfans, supposé pourtant que vous appreniez que la conduite est irréprochable. Il est inutile qu'un mauvais chien ait du pain[2]. Si cette lettre-ci vous parvient, n'oubliez pas, je vous prie, de me donner une adresse par laquelle je puisse faire parvenir sûrement au roi de Prusse les lettres que je pourrai lui écrire. On ne sçait où il est, on ne sçait à qui s'adresser. Je veux lui demander le brevet de son consul général dans les ports de la Méditerranée, supposé que je n'exécute point mon projet de voiage.

Adieu, Monsieur. Je ne puis vous en dire aussi long sans attendrissement. Si je n'ai point de nouvelles, si vous ne chargez point Broelicke[3] de m'en donner, si Catt[4], qui ne m'a point répondu, ne m'en donne pas, si M. Formey[5],

1 Nous avons déjà relevé la fausseté de cette appréciation.
2 Cette réflexion fait mal à lire de la part d'une âme qui se dit sensible.
3 Secrétaire de Maupertuis.
4 Lecteur et secrétaire de Frédéric II.
5 Jean-Henri-Samuel ministre protestant, né à Berlin d'une famille de réfugiés français, secrétaire perpétuel de l'Académie de Berlin.

à qui j'en demanderai, est muet, si après avoir heurté à toutes les portes je ne trouve que des gens sourds, je ne vous réponds pas que vous ne me voyiez un jour entrer dans votre cabinet pour en sçavoir de vous-même. Mon Dieu ! quand la paix se fera-t-elle ? Si vous n'avez pitié des hommes, ayez pitié du moins des amis.

P. S. Si vous découvrez à Bâle quelque fait sur Kœnig, je vous prie de m'en instruire.

La Beaumelle.

Chez Mrs Carvières frères.

XXVI.

Montpellier[1], 14 Septembre 1758.

Vous voilà, Monsieur, hors de crainte de voir un Russe dans votre maison[2]. On nous dit ici que votre roy plus prompt que l'éclair a délivré Custrin, a battu ceux qui l'assiégeoient, leur a tué vingt mille hommes et en a poursuivi les restes. Je vous en félicite, sinon en bon françois, du moins en bon protestant[3] et encore plus en bon ami. Je souhaite que votre santé se trouve mieux. Vous vous porterez bien, si, pour vous bien porter, il ne faut que des victoires de Frédéric. Je ne vous ai point donné Brouzet pour un talent : il sçait assez de latin pour l'enseigner à des enfans, voilà tout ce que j'en sçais.

L'abbé Trublet s'est emparé d'un journal de dévotion[4],

1 Adressée à Neufchâtel en Suisse.
2 Allusion à la retraite des Russes après la bataille livrée à Zornodorff le 25 août : bataille où du reste les Russes, commandés par le général Fermer, et les Prussiens par leur roi s'attribuèrent également la victoire.
3 La Beaumelle trahit sa pensée intime et contredit ce qu'il avance plus haut.
4 Sous le titre de *Journal Chrétien*, dans lequel Trublet attaqua Voltaire qui se vengea de lui par la pièce intitulée : *Le pauvre Diable*.

où il met tous les mois des choses fort singulières sur la christianité des Fontenelles et des Montesquieux.

Je suis ici pour traiter avec les fermiers du Domaine au sujet des lods de la baronie de Sérignac relevante du roy, que je suis sur le point d'acheter : *est aliquid quocumque loco, quocumque recessu, unius sese dominum fecisse lacernæ.*

Cela vaut bien une charge, dont j'aurois eu d'ailleurs de la peine à me faire pourvoir. Cette terre se vend à Paris par décret, et apartenoit à un de mes parens qui se tira un coup de pistolet. Elle produit net 2400 L et me coûte cinquante-huit mille francs, contrat en poche, possession prise. Les droits en sont beaux. Il y a quatre paroisses et toutes les justices dans toutes les quatre : elle a cinq quarts de lieues d'étendue. Elle est située sur le Vidourle et sur le grand chemin de Nîmes à Sommières, à trois lieues de Nîmes, à quatre de Montpellier, à deux d'Uzès. Il n'y a dans toute la terre nul autre fief. Un tiers est franc alleu. M. le vicomte de Narbonne, qui étoit mon concurrent, a retiré son offre par égard pour moi. Cet effet étoit pourtant à sa bienséance comme contigû à ses terres. J'attends tous les jours des lettres de Paris qui vraisemblablement m'apprendront que Sérignac m'a été définitivement adjugé.

Je ne vous ai plus parlé de mon projet de Voltaire. Il ne peut avoir lieu que je n'aye le recueil des lettres qu'il vous écrivoit. Mon édition doit se distinguer non seulement par des notes, mais encore par des augmentations. Lisez les Annales de l'abbé de St-Pierre [1], s'il est possible que vous lisiez quelque chose, vous y verrez Louis XIV un peu plus maltraité que dans ma conversation avec le baron allemand. Ce livre se vend avec permission. J'ai refait cette feuille, mais à la place j'y ai mis des pauvretés. On y verra que j'avois absolument une feuille à faire et c'est ce qui me dégoûte de tout l'ouvrage, qui peut-être même ne paroitra point. L'abbé d'Étrées, mon camarade de Bastille, m'a très bien mis dans l'esprit de M. Bertin lieutenant de police, et de M. le duc de la Vauguyon gouverneur de M. le duc de

1 Charles-Irénée Castel, abbé de la Trinité de Tiron. Il a fait les annales politiques de Louis XIV en 2 vol., dans lesquels il déchire de la manière la plus outrageante la mémoire de ce grand roi

Bourgogne. J'en ai des preuves évidentes. Il ne tient qu'à moi de mettre à la tête de mon Tacite, à l'usage de Messeigneurs les enfans de France : mais je doute fort que mon Tacite paroisse jamais [1]. Je ne respire que le repos et la tranquillité. Ce sentiment de paresse augmentera bien si Sérignac est à moi. En 1754, je vous écrivois que je voulois aller planter en Languedoc des mûriers. De tous tems j'ai pensé à la vie retirée. Je suis surpris que Catt ne m'ait point répondu, quoique vous ne le soyez pas. Il n'avoit point eu le tems d'être instruit de l'aversion du roi de Prusse pour moi [2]. J'ai envie, si j'achète Sérignac, d'en prendre le nom. Me le conseillez-vous ? Outre que le mien est un nom du chef maternel et ne m'apartient pas, il réveille toujours un souvenir de hardiesse et de témérité. On n'a point trouvé ridicule que je sache que M. le Franc [3] ait à 50 ans, pris le nom de sa terre de Pompignan.

Adieu, Monsieur, adieu donc jusqu'à la paix. Vous scavez peut-être que M. le cardinal de Bernis [4] a fait distribuer, mais aux ambassadeurs seulement, un mémoire où il dit qu'on auroit eu la paix, l'hyver passé, et que Frédéric seul s'y opposa. Je serai éternellement le plus dévoué de vos serviteurs.

La Beaumelle.

1 Je ne crois pas qu'il ait jamais paru.

2 Tant à cause de sa lutte contre Voltaire, que de ses aventures en Allemagne.

3 Jean-Jacques le Franc, marquis de Pompignan, premier Président de la Cour des aides de Montauban, membre de l'Académie française, connu par ses poésies, sa lutte contre Voltaire et contre les philosophes. Il était né en 1709, il mourut en 1784.

4 François-Joachim de Pierres, cardinal-archevêque d'Albi, né le 22 mai 1715 à Saint-Marcel de l'Ardèche. Il négocia l'alliance de la France avec l'Autriche dont les conséquences furent désastreuses, qui lui valurent d'être exilé à Soissons en 1758. C'est de là qu'il envoya ce mémoire dont parle La Beaumelle.

XXVII.

A Valleraugue par le Vigan, 5 Décembre 1758.

Vous passez l'hiver à Toulouse malgré vous, Monsieur, vous en passez un second à Bâle[1] aussi malgré vous. Que ne l'ai-je prévu! Je me serois arrangé pour vivre où vous viviez. Tout est mal, et ceux qui trouvent tout bien sont ou sots, ou menteurs, ou heureux. Vous devez avoir une agréable société avec M. Jean Bernouilli. Vos esprits sont parents, et vos cœurs sont amis. Vous n'avez jamais de maux complets. Il n'est pas même possible que vous en ayez, car vous serez toujours cher à ceux à qui vous l'avez une fois été, et cette idée vous consolera. M. le comte de Tressan[2], avec qui j'ai renoué un commerce que j'avois négligé, me parle de vous avec l'amitié la plus tendre, quoiqu'il ignore, je crois, combien j'aime de vous voir aimé. Cette conversation avec l'allemand n'est point un lieu commun, c'est le meilleur morceau que j'ai fait, je le crois ainsi ; et pour vous répondre comme à M. B., qui ne me dit jamais ce que vous lui prêtez, ce n'est pas à vous à me désabuser. Il est cruel à vous de décliner auprès de moi ce que je n'avois pas hésité à décliner moi-même. Pour le ton de huguenot, je ne me le trouve point : et me le trouveriez-vous si vous ne sçaviez que je le suis? c'est le ton de l'ennemi de l'impression et du zèle. Je vous jure que je me conformerois volontiers à la religion de mon pays, si cette religion ne cessoit d'en être une à force d'être intolérante : mais c'est un grand ridicule aujourd'hui. Que m'importe! les ridicules ne m'effraient pas.

L'achat de Sérignac n'est pas consommé. J'attends tous

1 Chez M. Jean Bernouilli, un des meilleurs mathématiciens de cette époque.

2 Louis de Lavergne, né au Mans en 1705, militaire et littérateur distingué, dont nous publions plus loin la correspondance avec Maupertuis.

les jours des nouvelles de Paris. Je ne renonce point à la charge de conseiller, si je me marie, et je me marierai mieux; j'y mettrai le bien de ma femme. Vous avez raison, il faut être conseiller au Parlement, dès qu'on ne peut être l'approbateur de tout ce qui se fait ailleurs.

Je n'ai point encore lu tout le livre d'Helvétius[1] : ce que j'en ai vu ne donne pas une haute idée du reste. M. de la Condamine ne veut pas que je le réfute. Dieu m'en préserve! outre que je ne me sens pas assez fort, c'est un ouvrage à refaire et non à critiquer. Il y a longtems que je rêve à un traité des Lois pénales. L'histoire y seroit mêlée à la philosophie, et ce seroit peut-être un service rendu au genre humain. Je ne le ferai point parce que je m'en rendrois un fort mauvais à moi-même. Je croyois que le matérialiste

1 Claude-Adrien, né à Paris en janvier 1715 d'une famille de médecins. En 1758 il publia son livre de « l'Esprit » dont parle La Beaumelle. L'opinion de ce dernier est assez juste. Cet ouvrage manque de méthode et est rempli de contès indignes d'un esprit solide. Ainsi une de ses assertions favorites qui est comme le fondement de son système, est que l'homme ne diffère des animaux que parce qu'il a des mains, comme si le singe n'en avait pas. Il dit encore que l'amitié n'est qu'une affaire d'intérêt, opinion prise d'Epicure et réfutée par Plutarque comme révoltante et flétrissante pour l'homme. L'ambition de la célébrité lui a fait écrire ce livre de l'Esprit, où, a dit la Harpe, le faux des raisonnements est aussi facile à démontrer que l'odieux des conséquences. L'opinion de La Beaumelle est encore confirmée par celle du roi de Prusse qui a écrit dans ses œuvres posthumes, tome II, à l'occasion d'un autre livre aussi mauvais que l'Esprit : *L'homme et son éducation* : « J'ai lu Helvétius et j'ai été fâché, pour l'amour de lui, qu'on l'ait imprimé, il n'y a que des paradoxes, des folies complètes. Bayle l'aurait envoyé à l'école pour étudier les rudimens de la logique. » Quant à l'accusation de matérialisme renfermé dans l'Esprit, elle est trop réelle. Les quatre discours qui composent ce livre se résument en effet à ces trois points. 1° Toutes nos facultés se réduisent à la sensibilité physique et nous ne différons des animaux que par l'organisation extérieure. 2° Notre intérêt, fondé sur l'amour du plaisir ou la crainte de la douleur, est l'unique mobile de nos jugements, de nos actions et de nos affections : il n'existe pas de liberté. 3° Tous les hommes sont susceptibles au même degré des mêmes passions que l'éducation seule développe plus ou moins. Si ce n'est pas là du matérialisme, il n'en existe nulle part.

Au reste cet ouvrage excita l'indignation publique : le privilège d'impression qu'avait accordé le censeur Terrier fut révoqué le 10 août par le Conseil d'Etat et brûlé par arrêt du Parlement du 10 février 1759.

étoit celui qui ramenoit toutes les opérations de notre âme comme toutes les facultés à la matière, celui qui trouvoit dans le principe de la génération le germe de la pensée. Mais il faut bien que ce ne soit pas cela, puisque vous êtes cet homme et que pourtant vous n'êtes pas matérialiste, à moins qu'on ne le soit sans le croire ou du moins sans l'avouer.

Comment avez-vous pu ignorer que Voltaire eut annoncé et donné une édition de madame de Maintenon? Je vous l'ai dit toutes les fois que je vous ai parlé de l'édition que je veux faire de ses œuvres. Je vous l'ai dit comme motif déterminant et justifiant. Il faut que vous ne lisiez pas mes lettres. Pour moi je relis deux ou trois fois toutes les vôtres et suis toujours fâché qu'elles soient si courtes. Quand m'enverrez-vous le recueil des lettres que Volt. vous a écrites? Je ne puis rien entreprendre que je ne sois sûr de l'avoir, parce que l'essentiel vis à vis de certaines gens sera l'augmentation d'un volume, si je ne puis être sûr de l'avoir, si une fois je vous vois dans la route de Berlin d'où je ne recevrai plus de vos nouvelles. Faites-moi copier ce manuscrit. Je vous donne ma parole d'honnête homme et d'ami que je n'en ferai que l'usage dont nous sommes convenus, et que si je ne fais point le Voltaire, je ne les montrerai à personne ou je vous les renverrai.

Catt m'a enfin écrit, et même sa lettre, qui m'est venue par l'abbé Trublet, est du mois de juillet et dattée de Kœnilgrats. Elle est fort amicale, pleine de vénération pour vous, d'admiration pour son maître, de plaintes de la vie insupportablement fatigante que son actif Alexandre lui fait mener. Il me dit qu'il fait l'office de lecteur et celui de secrétaire. Je croyois que votre roy étoit actuellement si occupé qu'il n'avoit pas besoin d'un homme qui sçut lire ni écrire, et dès lors il n'avoit pas mal choisi. Par tout ce qu'il me dit, il me paroit évident que le roy de Prusse ne lui a témoigné aucune aversion contre moi. Je veux lui proposer mon projet d'écrire son histoire. Indiquez-moi, je vous prie, un moyen sûr de lui faire parvenir ma lettre. Ce projet ne peut lui déplaire. En même tems j'écrirai à Catt et le prierai, sans lui parler de ma lettre au roi, de ne

pas oublier ce qu'il m'a promis si l'occasion s'en présente.

Quand je n'aurai plus à penser à Sérignac, je penserai à ma réponse, elle ne tient point à la conversation avec l'allemand. Je voudrois qu'elle parût avant votre départ pour Berlin. Votre M. Bruyzet ne me paroit point raisonnable. Il ne m'offre que six mille francs de mon Tacite et cinquante exemplaires : et il prend de longs termes pour imprimer et pour payer. J'en veux neuf mille et cent exemplaires. Il y aura une édition latine et françoise en trois volumes in-4°, le françois en six volumes in-12 et une édition purement latine. Il croit que les supplémens qui font près de la moitié de l'ouvrage, m'ont coûté peu de travail et ont été trouvés par moi je ne sçai où.

Adieu, Monsieur, je vous aime et vous honore plus que je ne sçaurois l'exprimer.

La Beaumelle.

P. S. Envoyez-moi, je vous prie, un tableau de votre maladie. J'ai une parente sujette à de fréquens crachemens de sang. Elle se fait saigner dans ses attaques : elle le rend par la bouche, par le nez, liquide, caillé. Vous faites-vous saigner? quels sont les symptômes de vos attaques?

XXVIII.

Valleraugue, 10 Août 1758.

Je réponds à la fois, Monsieur, à vos lettres du 18, du 23 et du 26 de ce mois. Je vois qu'on vous a mal instruit de mon aventure à Montpellier. Je fus deux jours aux arrêts à la citadelle, et cela, pour avoir rompu les arrêts que le commandant de Beaucaire prétendoit m'avoir donnés à l'occasion d'un projet de duel avec le gouverneur de cette

ville dont je n'ai eu connoissance qu'à Montpellier, sur ce que j'avois insulté la femme que depuis ma première jusqu'à ma dernière parole j'avais comblée de politesses et de louanges. Dès que M. de Thomond sçut que ce commandant qui ne m'avoit point dit qui il étoit, ni de quoi il s'agissoit, mais seulement que je serois mieux chez moi, il me rendit justice en présence de cinquante personnes. Je ne suis pas surpris qu'on vous ait mal informé, puisqu'on a débité dans toute la province que j'avois été mis à la citadelle pour avoir mal parlé de M. de Richelieu chez Me la marquise de Vissec au Vigan. J'écrivis à cette dame et j'en reçus le démenti le plus formel aux calomniateurs. Je montrai cette lettre à Madame d'Aiguillon et à Madame d'Egmont [1]. Je fus fort bien reçu d'elles, je les accompagnai de Montpellier à Nîmes. Madame d'Aiguillon vous aime fort : elle me parla mille fois de vous, elle craignoit de vous écrire la victoire de son fils [2].

Je vois que vous tremblez pour moi. Si pour vous ôter ces craintes il ne faut point écrire, je n'écrirai point, il ne faut point parler, je ne parlerai point, il ne faut point faire de pas, je n'en ferai point, changer d'esprit, cela n'est pas possible, changer de lieu, je déteste le païs que je devrois aimer, et j'aime celui que je devrois haïr. En Suisse on est plus esclave qu'à Paris. La Prusse, Dieu m'en préserve : si je me retirois de France, ma retraite seroit ce lieu que vous croyez ne pas me convenir dans l'état présent. Ne craignez pas que je réponde aux libelles dont on me noircit à Paris. La lettre du baron allemand ne paroitra point : soyez tranquille là dessus. Je m'imagine que le métier de

1 Sophie-Septimanie de Richelieu, née le 1er mars 1740 du maréchal de Richelieu et de Elisabeth-Sophie de Lorraine; mariée en 1756 au comte d'Egmont Pignatelli, un des plus grands seigneurs de l'Europe. La jeune et jolie comtesse, nièce de la duchesse d'Aiguillon, est une des figures intéressantes de la seconde moitié du XVIIIe siècle : son esprit et sa beauté étaient célèbres, et les hommes de lettres ont rendu hommage à la rare distinction de son intelligence.

2 Armand-Vignerod-Duplessis Richelieu duc d'Aiguillon, ministre sous Louis XV, né en 1720. La Beaumelle veut parler de la descente que les Anglais avaient tentée en 1758 à Saint-Cast, et que d'Aiguillon avait battus.

cultivateur que je vais faire, me mettra à l'abri de tout [1]. Renfermé dans ma chaumière, qu'aurai-je à craindre ? Je n'irai point à la messe. Je n'obtiendrois pas l'agrément d'une charge. J'achèterai Sérignac et je l'aurois déjà si l'adjudication définitive n'avoit été renvoyée à la saint Martin. Là pour n'être point seul, je me marierai. Un de mes amis a pensé pour moi à une personne qui est l'objet de mon voyage ici. C'est une beauté presque accomplie, mais trente ans, une parente de mesdemoiselles de Montolieu. Réduite à sept ou huit mille francs de légitime, elle n'a pu se marier qu'à présent qu'elle vient d'hériter quarante mille francs d'un oncle qu'elle avoit en Brandebourg. Cet oncle a laissé la jouissance de ce legs à sa femme qui est fort vieille. Il appelle à recueillir ce legs un frère qui est à Turin sans femme et fort riche, supposé que Mlle de la Miclouze (c'est le nom de la nièce) ne vienne pas à Berlin, la demoiselle n'a nulle envie d'y aller. Le frère de Turin promet d'aller dans le tems retirer la somme sur les lieux et de la rendre à sa nièce. D'autres parents, qui sont aussi en Brandebourg, promettent également leurs bons offices pour rendre nulle la condition onéreuse du testament. Croyez-vous que cela se puisse ? Le bien est en argent placé, si cela étoit faisable, l'affaire seroit bonne pour moi, parce que Mlle de la Miclouze qui a passé sa vie dans un château isolé, est très au fait de l'économique de la campagne, très accoutumée à la solitude, d'une très vigoureuse santé et d'un caractère que tout le monde estime. Elle a une sœur assez bien mariée ici et très aimable. Je suis persuadé que si j'avois des enfans, je serois plus timide, ce seroit double ôtage.

Je me réjouis de la défaite des Russes, puisqu'elle vous fait plaisir, et de celle des Anglois, puisqu'elle vous fait du bien [2]. En apprenant ces nouvelles, j'ai souvent pensé à vous. Du reste, je m'intéresse fort peu à tous ces événements : je suis trop occupé de moi. Vous êtes admirable de

1 Il est curieux de constater ces sentiments de sensiblerie champêtre, à la mode de Jean-Jacques, chez un homme d'action, dont toute la vie n'a été qu'une suite de batailles.

2 A cause de sa fortune.

tomber sur les écrivains téméraires, vous qui êtes publiquement matérialiste. *Quam temere in nosmet legem sancimus iniquam.* J'ai trouvé comme vous la rétractation d'Helvétius basse, ignominieuse[1]. Il ne l'auroit pas faite pour se garantir de l'Inquisition, mais il s'agissoit de la Bastille. Cette lettre au P. Plesse est une satyre du gouvernement, elle est trop forte pour être présumée vraye. Je me garderai bien de vous écrire à Berlin, mais si je commence mon édition Voltaire, c'est-à-dire si je vais voyager, comment aurai-je les lettres promises? Adieu, Monsieur, je connois toute votre amitié pour moi, jugez de la mienne pour vous.

La Beaumelle.

XXIX.

A Valleraugue par le Vigan, Languedoc, ce 19 Janvier 1759.

J'avois appris, Monsieur, les mauvaises nouvelles de votre santé, et j'en avois été désolé. Votre lettre a calmé un peu mes allarmes. Vous avez encore beaucoup de vie puisque vous avez encore beaucoup d'amitié. M. de la Condamine achève de me tirer de la tristesse où m'avoit jetté l'abbé Trublet, en me marquant qu'il a reçu de vous, deux mots écrits de votre main. Au nom de Dieu conservez-vous, et que Dieu lui-même vous conserve. Il est assez indifférent de vivre ou de mourir; mais dans quelle désolation laisseriez-vous vos amis : si je vous perdois, je ne m'en consolerois jamais. Je vous aime comme un fils aime un père. J'ai reçu une lettre de M. le comte de Tressan. Il me parle beaucoup de vous et très tendrement. Parlez-lui de moi, je vous prie. Outre que j'aurai peut-être besoin de lui, je serois bien aise d'être mieux dans son esprit, quand même je n'en aurois nul besoin.

[1] Helvétius, effrayé de l'orage que son livre l'*Esprit* avait déchaîné, fit plusieurs rétractations, jugées insuffisantes par la Sorbonne qui, dans sa censure divisée en quatre parties, de l'âme, de la morale, de la religion, du gouvernement, rapporta sous chacun de ces titres tout ce que cet auteur avait avancé de condamnable et point suffisamment rétracté. Cette bassesse d'Helvétius n'étonnera personne; car son seul mobile était la célébrité.

Les affaires de votre Roy vont devenir meilleures que jamais par cette mort du roi d'Espagne[1]. L'Autriche enverra vraisemblablement des troupes en Italie pour maintenir un traité[2] qui lui est avantageux, et la France sera obligée de dégarnir l'Allemagne préférablement à ses côtes, pour secourir le parti pour lequel elle se déclarera. La Sardaigne pourroit bien s'allier avec la Prusse, du moins est-il sûr que s'il y a guerre en Italie, le Piémontois prendra parti : mais pourquoi diminuer les ennemis et augmenter les alliés d'un homme qui, seul, résiste à tous? C'est que je voudrois que vous fussiez plus tranquille.

Rendez-moi un service, je vous prie. Écrivez à madame de Maupertuis pour un de mes cousins germains, lieutenant au régiment de la marine, âgé de 21 ans et réduit à quitter le service de la France pour un malheureux duel avec un aide-de-camp de M. le maréchal de Contades. Il se nomme M. d'Arnal et est l'aîné de la famille d'Arnal de la Deveze, la plus noble peut-être des Cévennes. Je voudrois procurer de l'emploi à cet enfant. Madame de Maupertuis à laquelle j'étois fort tenté d'écrire, pourroit le recommander à quelque colonel ou à quelque prince de ses amis. Il est d'une figure aimable et d'une belle espérance, écrivez, je vous prie.

Je viens d'écrire à Catt : mais ces secrétaires de rois errans et vagabonds, on ne scait où les prendre. Mademoiselle de Montolieu que vous avez vue à Nîmes, au teint vif, à l'œil mourant, se marie avec un monsieur Pelet, bourdelois qui a, dit-on, soixante mille livres de rentes. Vous

[1] Ferdinand VI, surnommé le Sage, fils de Philippe V et de Marie de Savoie, né à Madrid le 6 avril 1712. Il monta sur le trône en 1746, et mourut sans postérité le 10 août 1759.

[2] Traité de 1748 qui procura au frère de Ferdinand VI, devenu Charles IV, les duchés de Parme et de Plaisance.

êtes fort heureux de passer ces tems d'orage avec une âme aussi calme que le doit être celle de M. Bernouilli. Je vous remercie des sentimens que vous lui inspirez pour moi. J'aime fort d'être aimé de votre façon. Priez-le d'agréer mes respectueux complimens. Je ne cesserai de vous demander la copie des lettres de Voltaire que vous m'avez promise. Je n'en ferai que l'usage qui me sera prescrit par vous. Adieu, Monsieur, aimez-moi toujours. Pour moi je ne puis que vous aimer.

P. S. Si vous appreniez à Bâle quelqu'anecdote sur Kœnig, je vous prie de me le marquer. Envoyez-moi en quatre lignes un abrégé de sa vie. J'en suis là de ma réponse à Voltaire.

LA BEAUMELLE.

XXX.

A Nimes, ce 12 Mars 1759.

J'avois appris, Monsieur, votre dangereuse maladie[1] avec une espèce de désespoir. J'ai appris votre rétablissement avec la joye la plus vive. J'espère que le beau temps achèvera de vous remettre. Les printems raniment tout ce qui est. Mes lettres sont fort courtes parce que je ne puis les remplir que d'une seule idée, de l'intérêt que je prends à votre bonheur et à votre conservation. J'ai lieu de me flatter que vous connoissez trop mon cœur pour qu'il ne fut pas superflu d'être long sur un pareil chapitre.

1 Maupertuis, sur le point de retourner en Prusse, avait dû retarder de nouveau son départ. Sa poitrine était complètement prise, et des crachements de sang l'avaient mis à deux doigts de la mort. Les crises se renouvelèrent si brusquement, qu'il fut enlevé en quelques semaines en août 1759, après avoir reçu les consolations de la Religion.

Vous avez sans doute vu Candide[1] ou l'optimisme de Voltaire. Il m'a fort amusé, quoique ce ne soit qu'un tissu de plaisanteries souvent plattes, d'obscénités, de folies, d'impiétés. Qu'il est heureux à cet âge de se jouer avec tant de guayté des philosophes et des Jésuites. Madame Gottsched, qui a traduit en allemand madame de Maintenon et qui me l'a envoyée, n'est point de ses amies. Elle m'écrit qu'il se déshonore en passant à Leipsick, et dans la préface de la traduction, elle le traite avec beaucoup de mépris.

On me raconta hier une anecdote singulière. Les jésuites de Lyon avoient enchaîné dans leur bibliothèque Bayle[2] et l'Encyclopédie. Dès qu'ils surent que vous vous proposiez de les honorer d'une visite ils les déchaînèrent, de peur que vous ne fussiez étonné de voir chez eux la raison ou ce qui lui ressemble accablée de fers. Vous leur dites que ces dictionnaires étoient des pierreries sous des tas de boue et d'ordures, et ils vous immatriculent dans leur société. Quelles nouvelles avez-vous de M. Magon ? Je suis bien charmé par rapport à lui que M. de Silhouette[3] soit contrôleur général. Si les Noailles étoient reconnoissants, j'en serois charmé par rapport à moi. On ne parle ici que d'une suspension d'armes et l'on ne doute plus de la mort du roi d'Espagne. Je n'ai point encore Sérignac, mais à en croire un procureur de Paris, c'est tout comme. Je suis bien de l'avis de Voltaire : il n'y a en ce monde rien de bon sinon de cultiver son jardin.

Adieu, Monsieur, ne faites plus trembler vos amis. Conservez-vous. Faites ma cour, je vous prie, à M. Bernouilli, et croyez qu'il n'est pas de cœur qui vous soit plus dévoué que celui de LA BEAUMELLE.

1 Candide fut brûlé par la main du bourreau. Frédéric II a dit de cet écrit :

Candide est un petit vaurien
Qui n'a ni pudeur ni cervelle ;
A ces traits on le connait bien
Frère cadet de la Pucelle.

2 Né au Carlat en 1647, on l'a appelé l'avocat général des philosophes, qui ne donne point ses conclusions.

3 Etienne de Silhouette, né à Limoges en 1709, mort en 1767, littérateur distingué et religieux.

KAESTNER [1] A MAUPERTUIS

I.

MONSIEUR,

Un homme entièrement inconnu à vous, qui prend la liberté de vous écrire, n'a pour toute excuse qu'un excès de désir de vous témoigner la vénération la plus grande. Cette excuse sûrement ne vaut pas beaucoup. Comme votre nom est célèbre parmi tout le monde, vous seriez sans doute trop incommodé si l'on étoit en droit de vous envoïer une lettre dès qu'on a de l'estime pour vous. Quoi qu'il en soit, il m'est impossible de réprimer ce désir ou si vous le voulés cette vanité de vous faire savoir qu'un homme tel que moi existe et respecte infiniment vos mérites. Si j'ai assés de lumières non pas pour les connaître dignement, mais au moins pour les admirer, c'est ce dont vous jugerés par les pièces que j'ose vous offrir [2]. Peut-être qu'elles s'attireront quelques regards de vous, puisque ce sont des productions d'un païs où vous êtes étranger. Un philosophe conserve quelquefois une fleur ou un insecte du païs où il voiage, seulement parce que cette bagatelle ne se trouve pas dans sa patrie ; mais je me trompe, vous n'êtes pas étranger nulle part sur toute la terre, vous qui nous avés enseigné sa figure. De plus l'Allemagne vous possède non

[1] Abraham-Gotthelf, professeur de mathématiques à l'Université de Goettingue et poète satirique. Il naquit en 1719 à Leipsick où son père était professeur de droit à l'Université de cette ville. Après avoir suivi les cours de jurisprudence de son père, il étudia les mathématiques sous le célèbre Hausen, qui lui fit adopter la méthode géométrique des anciens et forma son style et son goût dans la littérature : ce qui donne à son style une pureté de diction très rare alors en Allemagne et à son enseignement une netteté et une clarté remarquables. Il possédait douze langues et l'on peut voir que la française lui était assez familière. Il mourut en 1800.

[2] Il veut parler de son Ode sur les observations qu'il avait faites sur la comète de 1742 et sur celle de 1744.

pas en voiageur, mais en directeur d'un illustre corps qui, réglé par votre sagesse, contribuera encore plus à l'augmentation des sciences qu'il a contribué déjà. Puissions-nous jouir longtems de ce bonheur ! C'est le souhait, Monsieur, de votre très humble et très obéissant serviteur.

KAESTNER.

Leipsick, ce 7 d'Octobre 1745.

II.

MONSIEUR,

Quoique le dessein de cette lettre que je prends la liberté de vous adresser, ne soit pas de vous témoigner la vénération infinie que j'ai pour vous, je vois bien qu'il n'en faut pas moins demander votre pardon. Qu'on se pique tant soit peu d'être habitant raisonnable de notre globe, on est curieux de savoir quelle est sa figure et peut-on y penser sans penser à vous, Monsieur, avec des sentimens pleins de reconnoissance et de respect. Que de flots de lettres qui vous abîmeroient, si tous ceux qui pensent comme moi se voudroient prévaloir du même privilège ! Il y a donc une vanité très grande sans doute à vous obliger d'aprendre les sentimens qu'on a pour vous. Quelque grande qu'elle soit, je ne puis m'empêcher d'obéir à ce qu'elle me commande. Je m'eforce à être connu de vous, Monsieur, et j'ose même vous suplier de jeter quelques regards sur les pièces que je vous ofre. Peut-être que vous verrés que, tout incapable que je suis d'éclairer le monde comme les grands génies parmi lesquels vous brillés avec un éclat supérieur aux autres, je sais au moins profiter de leurs lumières et les communiquer à d'autres qui sans cela peut-être n'en auroient tiré aucun avantage.

C'est en particulier à vous, Monsieur, que je suis rede-

vable sur la loi de la continuité que j'ose ajouter en manuscrit [1]. Ce n'est qu'après avoir lu vos remarques pleines de pénétration sur cette prétendue loi dans les mémoires de l'Académie roiale de Berlin année 1746 que j'ai commencé à penser plus sur ce qu'il y a de vrai dans cette loi. Heureux si je ne me suis pas écarté du chemin de la vérité. Que la Providence permette encore longtems à vous, Monsieur, d'éclairer l'univers et de faire fleurir par vos sages directions l'illustre corps à qui vous présidés.

Si la valeur que je me sens pour les connoissances sublimes secondée que trop faiblement par mon peu de génie, me sauroit atirer le bonheur de ne déplaire tout à fait à vous, Monsieur, et à l'Académie roiale, ce bonheur, sans augmenter mes forces, m'engageroit du moins à faire tous mes eforts qui me seroient possibles pour en être tant soit peu digne. Je suis avec plus de respect que je ne saurois exprimer, Monsieur, votre.....

Abr. Gotth. Kaestner,
professeur extraord. des mathématiques

Leipsig, ce 12 de Novembre 1749.

III.

Monsieur,

Comme les choses trop flatteuses pour moi que vous avés bien voulu m'écrire surpassent tout ce que je mérite et tout ce que je pouvois espérer, elles m'obligent d'emploier au-

[1] Cette loi de la continuité est le point de départ des longues études de Kaestner sur les mathématiques, dont il entreprit de faire l'histoire jusqu'au milieu du XVIIe siècle (en 4 vol. in-8°) interrompue par sa mort. Il est juste d'ajouter qu'il concourut puissamment à répandre en Allemagne le goût des sciences mathématiques. Le comte Guillaume Ier de Schauembourg et Lippe reconnut son mérite en faisant frapper en son honneur une médaille d'or en 1770.

tant qu'il m'est possible mon peu de forces à mériter tant soit peu cet honneur. Ce n'est pas à vous, Monsieur, mais à la vérité et à ma patrie que je rends quelque service en tachant d'éclaircir et de soutenir vos découvertes avec celles des gens du premier ordre.

Quoique nous habitions dans la zône tempérée, il y a parmi nous des gens qui regardent tout ce qui est trop sublime pour eux avec autant de stupidité et ce qui est bien pis, avec moins de vénération que les Lapons qui prirent votre secteur pour une idole. Oserai-je vous dire, Monsieur, que l'accomplissement d'un certain souhait, en m'engageant à redoubler mes eforts à servir la vérité et les sciences, rendroit même ces eforts plus heureux par l'éclat qu'il me donneroit? C'est le souhait d'être honoré par le titre de membre de l'illustre corps à qui vous présidés. Si ce souhait vous paroit trop téméraire, Monsieur, vous avés au moins assés de bonté pour le pardonner et j'aurai pour consolation l'éloge *magnis tamen excidit ausis.* Je suis avec infiniment de vénération.....

Kaestner.

Leipsig, ce 9 du Janvier 1750.

IV.

Monsieur,

Si la valeur d'une chose très précieuse en elle-même est infiniment rehaussée par l'estime qu'on a pour celui qui nous l'offre et si c'est un véritable bonheur pour quiconque est tant soit peu délicat dans ses sentimens de ne devoir de la reconnoissance qu'à ceux à qui l'on doit de l'estime, jugés quel prix je mets à l'honneur que je viens de recevoir et combien je me crois heureux de le recevoir de vous. Je ne trouverois pas des expressions pour découvrir ce qui se

passe dans mon cœur, même dans une langue qui me seroit beaucoup plus familière que celle dont je me sers [1]. Tout ce que je sais faire se réduit à vous promettre, Monsieur, que je m'eforcerai autant qu'il m'est possible de me rendre digne du caractère éclatant dont je suis honoré. Quoique le dernier de l'illustre corps à qui vous m'avés bien voulu agréger, je ne céderai à personne dans le zèle de lui témoigner mon attachement et de travailler au progrès des sciences. Trop faible pour augmenter le règne de la vérité par des nouveaux païs, ferai-je assés en introduisant des nouveaux citoïens dans ceux qu'on habite déjà, en cultivant ces païs connus et en défendant les bornes et les droits contre des ennemis avec qui je crois me pouvoir mesurer.

J'ai fait depuis peu quelques recherches sur la diférence entre les lignes horizontales, la véritable et l'apparente, quand la terre est un sphéroïde, que je prendrai la liberté de vous ofrir, Monsieur, dès que je les aurai poussé plus loin. Me sera-t-il permis de demander encore une grâce de vous, Monsieur? Je souhaiterois de faire imprimer ici la pièce latine que vous avés honorée d'un accueil si favorable [2]. C'est dans ce dessein-là que j'ai choisi le latin et que j'ai rendu cet écrit assés hérissé de citations pour pouvoir espérer qu'il plaira à M^rs les savans mes compatriotes. Je souhaiterois alors de pouvoir joindre à mon écrit le témoignage d'un ou de deux Académiciens que cet ouvrage ne fut pas tout à fait indigne de paroitre.

1 Kaestner écrit aussi bien que possible le français pour un étranger. A part certains tours de phrase et certaines expressions qui sentent les tournures latines, les lettres de Kaestner sont faciles et agréables à lire. N'oublions pas de dire que Kaestner obtint en son temps un prix à l'Académie de Berlin pour une dissertation écrite en français *sur les devoirs qui résultent de la conviction* que les événements fortuits dépendent de la volonté de Dieu.

2 *Prima quæ post inventam typographiam prodiit Euclidis editio.* Ce travail fut imprimé à Leipsick en 1750 et forme un in-4°. Kaestner fit encore imprimer d'autres travaux en latin comme celui-ci en 1752 : *De habitu mathescos et physicæ ad religionem*, et son : *Specimen analyseos geometricæ cum algebrica comparatæ*, et d'autres encore. Du reste la liste de ses ouvrages occupe 12 pages dans le dictionnaire de Meusel et comprend plus de 200 titres.

Je prends encore la liberté, Monsieur, de vous écrire deux vers que j'ai fait sur un sujet qui a quelque liaison avec l'Académie :

Ad Marchiam Brandenburgicam, de palma
In horto Academiæ regiæ fructus maturos ferente.
Ecce triumphatrix ornat te fructibus arbor
Regis ut invicti frueris decorata triumphis.

Même si vous diriés, Monsieur, que S. M. le roi de Prusse doit avoir ses mérites comme Alexandre les eut, je ne puis m'empêcher de vous écrire une autre pensée que ce même arbre m'a fait naître. Étant âgé de 80 ans, il doit sa naissance au siècle de Frédéric-Guillaume le Grand, il ne porte pourtant des fruits mûrs que sous un Roi à qui l'on pourroit apliquer la pensée de Pline : *Dignus magnis cognomine etsi ab eo primum inciperat.* Cet arbre n'a-t-il pas eu le sort du Brandebourg? Quand je ne vous regardois, Monsieur, que comme savant de premier ordre, j'avois tant d'estime pour vous, qu'elle ne peut devenir plus grande. Ce n'est qu'un motif de plus pour m'apeller toujours avec le respect le plus profond, Monsieur, votre.....

KAESTNER.

Leipzig, ce 17 du Février 1750.

V.

MONSIEUR,

Je ne sais pas de quelle manière je dois commencer la lettre que je m'en vais écrire. Aiés la bonté, Monsieur, de croire qu'un homme à qui vous avés trouvé tant soit peu de mérite peut bien être le plus malheureux des mortels, mais qu'il n'en peut pas être le plus ingrat. Après avoir reçu de vous cette faveur que je vous avois demandée avec tant de timidité, je vous écris une lettre de remercîment que j'en-

voie au gazetier de Berlin Mylius pour la faire tenir. Je lui envoie aussi avec une autre poste des lettres à Mrs Eller, Euler et Formey. Il reçoit celles-ci, mais la lettre qui contenoit la vôtre, Monsieur, vient de manquer. Il a eu la négligence de ne me mander ce malheur que ce moment, 8 ou 6 semaines après qu'il est arrivé, ayant même retenu les autres lettres quelque tems dans l'espérance de recevoir la mienne. Il faut ou que l'homme à qui j'avois donné la lettre pour la porter au bureau de poste ait été un filou ou que les gens de la poste n'ayent pas fait leur devoir. Je ne sais encore quel membre adopter de ce dilemme, mais enragé comme je suis, je ferai bien du fracas jusqu'à ce que j'en sois éclairci.

Pardonnés, Monsieur, à l'agitation qui déchire mon esprit, que cette lettre ne contient pas des expressions que devoit contenir la première que vous recevés de moi après m'avoir aggrégé à l'illustre corps dont vous êtes président. Quand ma lettre égarée se retrouvera[1], vous verrés les sentimens que j'ai tâché d'exprimer dans cette lettre. Ils étoient au dessus de mon expression, quand je n'avois l'esprit rempli que des idées ravissantes de l'honneur dont je me voiois paré. Jugés si c'est dans mon pouvoir de les exprimer à présent où cet accident facheux pense déranger mon esprit[2].

Avant que je receusse cette malheureuse nouvelle, j'avois déjà le dessein de vous écrire, Monsieur, et de vous demander même une faveur. Si mon malheur m'en rend indigne, accordés-la au moins à un savant qui, étant votre compatriote et membre comme vous de l'Académie des sciences la plus illustre dans la république des lettres, me paroit par ces deux seuls endroits mériter que vous vous donniés cette peine à cause de lui, même s'il ne se nommoit pas votre ami, Monsieur. C'est de M. de Buffon que je veux parler. Un libraire hambourgeois a formé le projet de faire

[1] Elle s'est en effet retrouvée : c'est la précédente.

[2] C'est une manière exagérée de parler : mais dans ce dix-huitième siècle et dans ce monde savant, les exagérations sont de mode et ne se comptent plus.

traduire l'histoire naturelle que nous voions paroitre de lui et de M. d'Aubenton[1].

Dès que ce dessein a été annoncé, on publia dans les gazettes de Halle que cet ouvrage ne répondant assés aux espérances qu'on en avoit conçues seroit suprimé. M. de Buffon, fort en colère contre l'auteur de cette calomnie comme il l'apelle, renvoioit ceux qui faisoient déjà celle d'ajouter foi à lui-même à vous, Monsieur, qui saviés l'aprobation que son ouvrage avoit et qui seriés témoin qu'il se continueroit. Cependant on publie le même avertissement dans un journal littéraire de Berlin et des antagonistes prétendent que cela ne se pourroit pas faire si ce que M. de Buffon avance étoit vrai. J'ai répondu à ces gens-là que vous, Monsieur, aviés bien recueilli des insectes dans la Laponie, mais que cela ne prouveroit pas que votre curiorité s'étende jusqu'aux journaux littéraires allemands. Ce mauvais tour qu'on a joué au libraire de Hambourg, a donné un choc terrible à son entreprise, qui peut-être échouera s'il n'est pas en état au plutôt de prouver le contraire authentiquement. Tout se réduit à cette question : Si l'ouvrage de Mrs de Buffon et d'Aubenton se continuera ? Un ouy ou un non de réponse de vous, Monsieur, décideroit du sort de la traduction : si la réponse est favorable à l'Hambourgeois, j'espère qu'il seroit permis de la publier. Je suis avec le respect le plus profond.....

KAESTNER.

Leipzig, ce 18 du Mars 1750.

[1] L'histoire naturelle de Buffon fut successivement publiée en in-4° et en in-12. Quand Buffon fut devenu en 1742 intendant du jardin du roi, il attira auprès de lui Louis-Jean-Marie Daubenton, né à Montbar en 1716 et alors célèbre comme naturaliste et anatomiste. Daubenton fut très utile à Buffon pour les détails de description et d'anatomie, pour les faits cités à l'appui de leur dire. Ces détails et ces faits remplirent les quinze premiers volumes in-4°; mais plus tard Buffon se laissa persuader par ses flatteurs de supprimer ces articles utiles, nécessaires même à l'intelligence du texte, et se brouilla avec son collaborateur. Dès lors Daubenton cessa de coopérer à cet ouvrage et Buffon s'adjoignit à sa place pour la partie des oiseaux, Gueneau, de Montbéliard, et de Benon, qui ne firent point oublier à Buffon ni au public la collaboration intelligente et précieuse de Daubenton. C'est cette rupture des deux savants qui donna lieu à ces on-dit dont parle Kaestner et que surent exploiter contre Buffon les philosophes dont ce dernier était l'ennemi.

VI.

MONSIEUR,

Je vous raconterois fort au long ce qui s'est passé avec cette lettre que voici, si je croyois qu'un factum détaillé de la malice des domestiques seroit une pièce digne de votre lecture. J'ai pris le parti de vous envoyer, Monsieur, la lettre telle que vous l'auriés eu il y a 5 ou 6 semaines si je l'avois porté moi-même au bureau de poste, ou si je n'avois pas donné de l'argent pour franquer celle qui la contenoit au plus fourbe des domestiques. Oserai-je espérer, Monsieur, que vous lirés cette lettre dans la même disposition d'esprit dans laquelle vous l'auriés luë alors. S'il faut reculer pour cela le jour où vous la recevrés de quelques semaines, veuille le ciel ajouter tant de lustres à votre vie ! Que je serois à plaindre, si cette triste aventure, en m'ôtant votre grâce, Monsieur, faisoit de l'événement le plus glorieux de ma vie la source de mon malheur. Me sera-t-il permis d'espérer que vous n'aurés pas de l'indignation contre un homme qui mérite votre compassion ? Les historiens de votre illustre voiage au Nord, Monsieur, en racontant les sages directions que vous avés donné pour l'exécution heureuse de votre grand ouvrage, vantent aussi les soins paternels que vous avés pris pour vos compagnons de voiage. Aurés-vous aussi pour moi ces sentimens d'humanité qui furent toujours du caractère des grands génies. Peut-être que je vous parois assés malheureux puisqu'il faut que je renonce à l'espérance de pouvoir faire imprimer avant la foire prochaine de Leipzig la pièce pour la publication de laquelle j'avois demandé votre permission. Je suis avec le respect le plus profond.....

KAESTNER.

Leipzig, ce 21 du Mars 1750.

VII.

MONSIEUR,

Ce sera toujours le plus sacré de mes devoirs que celui de vous montrer au moins un cœur reconnoissant pour tant de bontés et de me rendre digne de votre aprobation. Le journal dont vous n'êtes pas content, Monsieur, s'imprime ici sous la direction de M. Gottsched [1], professeur de métaphisique, membre de l'Académie royale des sciences et des belles-lettres de Prusse. Vous saurés, Monsieur, qu'il n'a pas été reçu pendant le tems que vous êtes Président : il est devenu membre de l'ancienne société royale avant la réforme faite sous le règne présent. Peut-être qu'à cause de cela il se croit en droit de récuser plus librement ce qui se fait après cette réforme : *laudator temporis acti*. Il est vrai qu'il n'a pas ménagé ni vous, Monsieur, ni M. Eller ni un certain monarque qui sait vaincre et écrire comme César. Il trouve mauvais qu'on se serve de la langue française dans les Mémoires et qu'on y soutienne des propositions qui ne s'accordent pas assés avec son système. Si je ne savois pas, Monsieur, que vous avés soufert des picqures des cousins dans la Lapponie, sans vous décourager, je ne vous écrirois pas des nouvelles si facheuses : mais comme je vous crois philosophe, j'espère que vous vivés sans être allarmé : que ce même M. G. a appellé votre expédition : « une de ces bagatelles, dont la vanité françoise tiroit gloire pour avoir découvert une chose que Newton et Huygens avoient seu longtems auparavant. » Quand je lus ce beau

1 Gottsched était un esprit faux et sectaire. Son cours de philosophie donne les systèmes les plus creux pour des vérités fondamentales, et les notes qu'il a mises à sa traduction du livre de l'Esprit sont pleines d'absurdités. Il n'y a rien d'étonnant qu'il ait critiqué Maupertuis et son voyage au pôle nord, et refusé de se servir de la langue française, qui, pourtant alors, était devenue non seulement la langue diplomatique, mais la langue scientifique de l'Europe.

raisonnement [1], il y a quelques années, je ne pus m'empêcher de dire publiquement : que les théories de Newton et d'Huygens étant fondées sur des hypothèses dont on n'avoit encore assés de certitude, un tel jugement ne marquoit ni équité ni connoissance de cause. Je dis cela dans une des thèses ajoutées à ma dissertation : *de restitutione æquationis differentialis per series*. M. Gottsched fut picqué vivement de cette grande gentiesse et il s'est déchainé contre moi, tant à cause de ce sujet-là, quant à sa cause de quelques différends que nous eûmes sur la poësie allemande [2]. Son journal s'appelle : Nouvelle *Bibliothèque des belles-lettres*. Quoique son dessein n'ait été d'abord que d'embrasser seulement la poësie et les belles-lettres, il grapille à présent de tous les côtés pour trouver de quoi le remplir et il donne des extraits des livres de physique et de mathématiques, qui divertissent assés les connaisseurs. Pour le reste, comme il est grand champion du mérite des allemands dans toutes sortes de sciences, il m'a fait souvenir cent fois d'un mot de Fontenelle. Ce savant dit de Boileau : Qu'il rabaissoit autant les anciens au-dessous des modernes par ses écrits qu'il les élevoit au-dessus d'eux par ses éloges [3]. De même il y a des gens qui prétendent que les écrits de M. G. donnent une idée tout à fait différente de l'esprit et du savoir des allemands qu'il ne tâche pas de donner par ses panégiriques de notre nation et par des invectives contre nos voisins vers l'Occident, quoiqu'une de ses principales occupations n'ait été que de traduire les derniers.

Les *Acta eruditorum* se continuent encore régulièrement

[1] Maupertuis n'avait accepté la présidence de l'expédition au pôle nord que sur la foi à cette hypothèse de l'aplatissement des pôles, qu'il ne changea pas en certitude par ses expériences et son voyage. Ce ne fut que plus tard qu'on parvint à la démontrer scientifiquement.

[2] On sait que Kaestner était poète à son heure.

[3] Cette réflexion de Fontenelle est assez injuste et sent trop la personnalité. Kaestner l'a retenue parce que Gottsched, dans sa Poétique et sa traduction en vers de l'Art poétique d'Horace, finit chaque chapitre par les préceptes de Boileau. Gottsched était trop exclusif en n'aimant que les auteurs allemands : Kaestner avait les idées plus larges et plus justes sur ce point.

sous le titre : *Nova acta erudita*. Il en paroit chaque mois une partie et même quelquefois deux. C'est M. Manten, conseiller de la Cour et petit-fils de celui qui les a commencés, qui en est le directeur à présent. Les dissertations de mathématiques deviennent un peu plus rares depuis l'érection de tant d'Académies. Cependant l'inépuisable M. Euler console encore quelques fois les liseurs de ce journal de la perte des Bernouillis. Pour le reste, quoiqu'il y ait quelques-uns qui font insérer des dissertations de mathématiques, comme j'ai moi-même publié dans ce journal une solution d'un problème de M. Euler et une démonstration d'un théorème d'optique de M. Cotes [1], je crains fort qu'au moins pour ce qui regarde les mathématiques, il n'arrive pas aux dernières années de ce journal ce qui arrive à la plupart des ouvrages périodiques :

Ætas parentum pejor annis tulit
Nos nequiores mox daturos progeniem vitiosiorem.

Les collecteurs des *Acta erud.* ne forment pas une société. M. Manten se sert de quiconque veut l'aider pourvu qu'il le trouve capable. Il ne donne pour récompense que des livres et même pour les livres qu'il donne, il faut qu'ils ne coûtent pas trop. Le livre le plus cher par exemple qu'il m'a donné, c'est la collection de vos ouvrages, Monsieur, imprimée il y a quelques années en Hollande. Pour les autres, il faut qu'on les lui rende. C'est à cette condition qu'il m'envoya, il y a peu de tems, l'année dernière de l'Académie royale de Berlin, mais je lui fis dire que j'avois déjà moi-même un exemplaire pour m'en servir. Vous croirés connoitre à présent, Monsieur, celui qui parle de ces mémoires dans les *Acta*. Il est vrai que j'ai fait les extraits des années précédentes : pour celle-ci il m'a envoié un extrait des articles de mathématiques, que je supose être d'un de mes amis, en me priant d'ajouter le reste.

Je vous suplie, Monsieur, de me pardonner ma demande

[1] Roger Cotes, professeur d'astronomie et de physique expérimentale dans l'Université de Cambridge, né en 1682, mort en 1716. Il avait été l'élève de Newton dont il continua les expériences.

au sujet de mon écrit. C'est l'exemple de M. Pluquet[1] qui m'avoit fait naître cette pensée. J'avois encore une copie et j'aurois pu la faire imprimer si je n'avois pas cru que c'étoit mon devoir d'attendre votre permission. J'ai l'honneur......

KAESTNER.

Leipzig, ce 15 d'Avril 1750.

VIII.

MONSIEUR,

Comme il me faut écrire avant que je me sois remis entièrement de la surprise que votre bonté m'a causée[2], vous me le pardonnerez si cette lettre se ressent du trouble de mon esprit. Que je suis malheureux, Monsieur, de ne pouvoir assés répondre aux offres trop avantageuses que vous m'avés bien voulu faire. Toute autre considération mise à part, je vois que la chose presse trop pour que j'en puisse profiter. Je ne puis pas quitter ma charge de professeur extraordinaire sans la permission du prince[3], elle n'est jamais refusée à quiconque la demande.

Cependant il me seroit impossible de dire combien de tems la nécessité de l'attendre retarderoit mon départ. D'ailleurs m'étant engagé dans quelques travaux pour des

[1] L'abbé François-André-Adrien Pluquet, savant et judicieux écrivain né à Bayeux en 1716, grand vicaire de M. de Choiseul archevêque de Cambrai, puis professeur de philosophie morale, à Paris, au collège royal. Il était ami de Maupertuis et membre de l'Académie de Berlin. On a de lui de nombreux ouvrages philosophiques et historiques, entre autres son Dictionnaire des hérésies et son traité de la Superstition.

[2] Maupertuis, désireux d'attirer à Berlin tous les hommes marquants, avait offert à Kaestner une situation honorable dans son Académie. Kaestner la refusa.

[3] Le prince Guillaume de Saxe.

libraires, ce seroit manquer de foi que de les quitter sans y avoir mis quelqu'autre : ce que je ne pourrois faire en moins de 2 ou 3 mois, y joint la distraction qu'un tel déménagement me causeroit ? Enfin, me permettrés-vous, Monsieur, que la situation dans laquelle je me trouve à présent, quelque riante qu'elle soit, est pourtant telle que pour l'échanger contre quelqu'autre état, je souhaiterois que celui-ci contînt une espèce d'établissement fixe. Une pension de 200 écus que je tire en qualité de professeur, avec quelques autres revenus de mes leçons et des ouvrages auxquels je travaille, seroient peut-être assés considérables pour moi si j'étois autant économe dans les plaisirs de l'esprit que je le suis dans ceux du corps et si je ne dépensois pas pour des instrumens, des livres, dans des recherches de l'histoire naturelle, particulièrement celle des minéraux, tout ce qu'un homme qui ne vit que de son travail peut dépenser. Il est vrai que ce que vous avés eu la générosité de m'offrir, Monsieur, n'est que trop pour les occupations auxquelles je m'adonerois avec infiniment de plaisir et qui seroient assés payées par l'avantage de profiter immédiatement de vos lumières, Monsieur, et de celles de l'illustre Académie. Si j'étois sûr de trouver tout le reste à Berlin les mêmes moïens de subsister que je trouve à Leipzick et avec autant de certitude, s'il n'y avoit d'autres raisons pour me montrer que ce seroit espérer l'impossible, celle-ci suffiroit qu'un bonheur de cette nature qui passeroit tout ce que j'ose même souhaiter. Il faut donc que je pense en homme avant que de penser en philosophe ; car quoique Cicéron lui-même ait dit : *docto homini atque erudito vivere est cogitare,* je sais quelle différence il y a entre la vie de l'esprit et celle du corps[1]. Vous me pardonneriés encore plus aisément, Monsieur, vous qui pardonnés avec tant de facilité, si vous saviés ce que je souffre en me voiant privé de ce bonheur que vous me représentés. Je sens parfaitement

[1] Au fond Kaestner ne tenait pas à quitter son établissement, sa vie de famille, l'autorité dont il jouissait dans sa province. Les raisons qu'il donne de son refus sont toutes à son honneur, et l'insistance de Maupertuis montre le désir de ce dernier de s'entourer d'hommes éminents et la parcimonie de Frédéric.

combien j'y perds ; mais je ne croirai rien perdre si je ne perds pas votre grâce, Monsieur. Il n'y a personne à qui j'aimerois mieux devoir mon bonheur qu'à vous. Quoique je sois assés connu et même estimé dans ma patrie et dans quelques autres parties de l'Allemagne pour ne désespérer pas de me voir placé comme je le souhaite, ce qui me flatteroit le plus seroit d'être honoré par le choix d'un juge si éclairé comme vous, Monsieur. Puisqu'il est fort rare que ceux qui font la fortune des savans soient eux-mêmes des savans fort grands, ce seroit un sujet de gloire pour moi que de voir la mienne faite par un savant du premier ordre.

Comme ce seroit être indigne du titre dont vous m'avés honoré, Monsieur, que de le porter sans montrer au moins de la bonne volonté pour le mériter, je prendrai bientôt la liberté d'envoier quelques réflexions philosophiques. L'ouvrage[1] que j'ose ajouter à cette lettre n'a d'autre mérite de s'attirer vos regards que celui d'être le premier où j'aie pu mettre avec mon nom le caractère que je dois à vous, Monsieur ; heureux si le zèle et l'attachement que je m'efforcerai toujours de vous témoigner vous engagent à me pardonner à présent et à croire que je suis avec infiniment de l'estime la plus sincère.

KAESTNER.

Leipsick, ce 25 d'Avril 1750.

IX.

MONSIEUR,

C'est avec la douleur la plus vive que je vois combien de peine vous vous donnés à cause de moi, et je souhaiterois

[1] Voici son titre : *Prima quæ post inventam typographiam prodiit Euclidis editio.* Ce livre fut imprimé à Leipzick au commencement de l'année 1750 et forme un in-4°.

qu'il fut dans mon pouvoir de me montrer digne de tant de bonté au moins par la disposition d'en profiter, s'il est au-dessus de mon pouvoir de l'être par mes mérites. Je ne fais du mistère, Monsieur, de dire à mes amis que chaque endroit du monde pourroit devenir ma patrie et pourvu qu'on m'accorde seulement du goût pour les sciences, qu'on ne me refusera pas certainement, on s'est persuadé que je dois préférer Berlin à bien d'autres. Je comprends aussi fort bien, Monsieur, que l'honneur et les avantages que vous m'offrés sont tout ce que je mérite et que peut espérer un Académicien de mon rang. Cependant, Monsieur, c'est vous-même qui avés fait que ce n'est pas l'honneur entier d'être membre de l'Académie royale qui me peut toucher, mais seulement l'excès de l'*actuel* au-dessus de l'*étranger*. Tout le reste, Monsieur, puisque vous me commandés de parler avec franchise, vous me pardonnerés que je vous déclare que je suis sûr de gagner ici 400, jusqu'à 500 écus par an, que la plupart des travaux, qui me raportent cette somme, sont une espèce de plaisir pour moi ; qu'ils m'instruisent et me rendent toujours plus connu, en me laissant encore assés de loisir pour l'emploier comme il me plait. Les espérances d'un savant allemand se bornent presque toujours à la médiocre fortune d'une chaire de professeur ; il y a trop d'Universités dans l'Allemagne et ma demeure à présent est trop considérée comme une espèce de séminaire pour ces sortes d'emplois, enfin je sai qu'on pense ça et là trop favorablement de moi pour n'espérer pas de faire cette grande fortune ailleurs si je ne la fais pas ici : et comme rien ne m'oblige à déménager, comme on feroit peut-être au contraire quelque chose pour me retenir, je ne sais pas si je me résoudrois à un changement sans être sûr de pouvoir dire ce qu'un italien fit mettre sur son tombeau : *Starabe mà per par megliostò quò*. Je sais bien, Monsieur, que vous feriés tout ce qui seroit en votre pouvoir (et je sais encore que c'est beaucoup) pour me protéger. Considérés pourtant s'il me conviendroit de sacrifier ce peu d'avantages que je possède actuellement à d'autres qui me paroissent d'autant plus incertains qu'ils seroient proportionnés à mon mérite. Je le connois trop, Monsieur, pour me

flatter qu'il brilleroit[1] là où la grandeur de votre roi et votre sagesse ont rassemblé tout ce qu'il y a de mérite éclatant. Je n'ai donc d'autre parti à prendre que celui de vous remercier pour votre bonté. Je tâcherai de me montrer digne de l'honneur que vous me faites. Si des travaux que je prendrai la liberté d'envoier de tems en tems sont goûtés, si je suis assés heureux d'avoir toujours votre approbation, j'aurai plus de confiance dans mes forces après avoir fait l'épreuve pendant quelque tems et vous hasarderés moins, Monsieur, à me favoriser, suposé qu'il se présente tôt ou tard une occasion pour faire cela[2].

On m'a chargé, Monsieur, de vous faire souvenir de M. François Roncassi Parolini, comte italien qui est membre de l'Académie impériale *naturæ curiosorum* et de celles de Bologne et de Madrid. Il souhaite aussi de l'être de l'Académie royale de Berlin. A ce qu'on m'a dit la chose a déjà été proposée à vous, Monsieur, et il a envoié quelques-uns de ses ouvrages. C'est M. Buechner, conseiller privé et Président de l'Académie impériale des *naturæ curiosi,* qui m'a donné cette commission, puisqu'on s'est adressé à lui pour avoir soin de l'affaire de M. le comte. M. Buechner[3] m'a dit que peut-être les lettres où on avoit sollicité cette faveur pour le comte étoient arrivées quand vous fûtes à Paris, Monsieur, et que cela avoit fait que vous aviés oublié après cela la chose. Quoiqu'il en soit, il souhaiteroit de savoir seulement : si le comte est admis ou refusé pour pouvoir répondre à ses lettres d'Italie qui le sollicitent à cause d'une affaire qui ne dépend pas de lui. Je suis....

KAESTNER.

Leipzig, le 6 du Mai 1750.

1 Kaestner se souvient à propos du mot du poète : Qui brille au second rang, s'éclipse au premier.

2 Il ne fut plus désormais question de son établissement à Berlin.

3 Fils d'Auguste Buchner, poète et humaniste, professeur de poésie et d'éloquence à Witemberg, auteur des Préceptes de littérature et d'un Recueil d'oraisons funèbres et de panégyriques.

X.

MONSIEUR,

Quoique je ne sache pas s'il est encore question de ma résolution, je crois pourtant de mon devoir de vous suplier de donner la place que vous m'aviés destinée à quelqu'autre qui soit autant en état de l'occuper dignement que je souhaiterois de l'être. Je n'ajoute pas les raisons qui me déterminent à cette résolution. Vous vous êtes abaissé, Monsieur, jusqu'à refuser celles que je pris la liberté d'opposer à votre première lettre. Je suis trop mortifié de me voir obligé de répondre de cette sorte à vos bontés. Il me seroit insupportable de les voir poussées plus loin sans que je puisse à présent promettre quelque chose. Je serois au désespoir, Monsieur, d'offenser vous et l'illustre Académie. Je ferai tous mes éforts possibles pour expier ce crime, si c'en est un, que je me vois contraint de comprendre, et à contribuer autant qu'un membre étranger de mon peu d'habileté peut contribuer aux desseins de l'Académie. Une petite excursion physique de huit jours m'empêche à présent de copier un essay philosophique[1] que je souhaitte de soumettre à vos yeux. Après mon retour, j'aurai l'honneur de vous l'envoier et de faire peut-être que vous me regretterés moins après l'avoir vu. Serois-je assés heureux, Monsieur, de conserver encore quelque part dans votre grâce ? Vous me trouverés toujours prêt à vous obéir autant qu'il m'est possible. Il arrivera peut-être qu'un jour je souhaite de profiter de vos faveurs, suposé qu'une autre occasion se présente et que vous soiés encore intentionné, Monsieur, de les accorder à un homme qui ne les refuse pas à présent, mais n'est pas capable de les accepter. Quand je dis *suposé,* Monsieur, je me souviens fort bien que les mathématiciens aiment à faire des propositions que la nature n'a toujours garde de

1 Kaestner veut probablement parler de son ouvrage qui parut en latin sous ce titre : *De habitu matheseos et physicæ ad religionem.*

réaliser. Trop heureux si je puis obtenir du pardon de vous pour moi-même, j'ose pourtant vous recommander, Monsieur, un autre : C'est parce que recommander quelqu'un à vous, Monsieur, n'est que vous dire qu'il doit avoir un certain mérite et vous laisser vous-même le soin d'examiner la vérité de ce qu'on dit. Que celui qui recommande soit donc dans votre faveur ou non, cela ne fait rien chés vous et elle fait tout chez Messeigneurs les esprits vulgaires qui, aveugles eux-mêmes, ne sauroient voir ni se conduire dans la dispensation de leurs bienfaits, que par leurs favoris. C'est M. Mylins de qui je veux parler, Monsieur. Il a eu l'honneur de vous faire la révérence. Il fait sa principale étude de l'Astronomie et de l'histoire naturelle : voici tout ce que sa diligence embrasse, si l'on peut embrasser plus que le sistème du monde en gros et ses créatures terrestres en détail. Si mon homme se porte de bon cœur à ses études, c'est ce que vous jugerés, Monsieur, par ce trait qu'il est allé, l'année 1748, expressément à Berlin pour y voir l'éclipse anulaire du soleil. Un écrit allemand sur la cause des vents réguliers que l'Académie royale a jugé digne de l'accessit ne doit pas faire mal juger de son habileté. Pour l'histoire naturelle il ne ménage certainement ses pas et il est observateur également attentif et laborieux. Il est vray que comme il y a dans toutes choses un bonheur à qui l'assiduité ne sauroit supléer, il a eu le déplaisir (car c'étoit un pour lui tout indifférent que cela auroit été pour beaucoup d'autres) de voir que j'ai trouvé ici trois sortes de polypes, quand il n'en a pu trouver aucune qu'après moi. Nous avons été compagnons dans quelques voiages philosophiques à Freyberg et ce sera l'homme à qui il faudra s'adresser pour savoir quelles pierres on trouve aux environs de Berlin : au moins il m'a déjà envoié une espèce de *lapis filtrum* qu'il y a trouvé. Cela suffit, Monsieur, ce n'est pas mon dessein de vous persuader que cet homme-là est digne de votre faveur, je ne souhaite que de vous engager à juger s'il en est digne. Puissé-je aussi m'en rendre toujours plus et plus digne et vous témoigner avec combien d'estime et de vénération je suis.....

Leipzig, ce 16 du Mai 1750. KAESTNER.

XI.

MONSIEUR,

J'ai l'honneur de vous envoier deux parties des *Acta Eruditorum,* où il est parlé de votre Cosmologie [1] et des Mémoires de l'Académie. Je vous offrirai bientôt aussi un journal allemand, dans lequel j'ai donné un extrait de votre ouvrage. Il est déjà imprimé, mais il me fut impossible de l'envoier par cette occasion. C'est M. de Ranfau, comte Danois avec son Gouverneur, qui, aiant étudié quelque tems ici, commenceront le cours de leur voiage par Berlin. Je ne crois pas qu'ils soient dans le goût de celui qui ne venoit à Rome que pour voir un grand romain et qui s'en retournoit immédiatement après l'avoir vu. Si cela étoit, je vous assurerois qu'ils ne verroient à Berlin que vous, Monsieur ; mais comme ce goût fut celui d'un Afriquein et comme ces Messieurs sont des Européens, tout ce que je saurois permettre est que parmi ce nombre de merveilles qui abondent à Berlin, ils vous distingueront encore, Monsieur, avec cette préférence que toute la terre vous doit et vous donne. Le souvenir du Nord, Monsieur, vous doit être trop cher pour n'accorder pas un accueil favorable à des gens venus du côté du cercle pôlaire, même si ce n'étoient pas des compatriotes de Tycho [2] et de Roemer [3]. Je suis....

KAESTNER.

Leipzig, ce 14 du Décembre 1750.

1 Ouvrage paru sous le titre de : *La figure de la terre déterminée.*

2 Tycho Brahé, fils d'Othon Brahé, seigneur danois. Né en 1546, il mourut en 1601, après avoir donné des travaux considérables sur l'astronomie : il est l'auteur d'un système du monde qui porte son nom et qui a été plus tard remplacé par celui de Copernic.

3 Olaus Roemer, astronome danois, né en 1644, mort en 1710. Il avait enseigné les mathématiques à Paris, et avait été associé à l'Académie des sciences avant de retourner à Copenhague.

XII.

MONSIEUR,

J'ai l'honneur de vous envoier une partie d'un journal allemand où j'ai parlé de votre Cosmologie[1]. Je n'ai pas manqué d'insérer dans mon extrait des réflexions qui m'ont paru les plus propres à confondre ceux qui se sont avisés de juger de vos ouvrages sans connaissance de cause. Il m'a pourtant fallu garder certaines mesures, c'est à quoi la situation dans laquelle je me trouve à présent m'a obligé. Il semble que ce qui se dit de vous, Monsieur, seulement en Allemagne vous pourroit être assés indiférent. Cependant comme vous me paroissés assés curieux[2] d'aprendre des mauvaises critiques que vous pouviés mépriser tout à fait, j'espère que vous ne jugerés pas des jugemens opposés à celles-ci tout à fait indignes de votre attention, quoique tous les éloges qu'on peut vous donner, Monsieur, ne soient encore que trop au-dessous de votre mérite. Vous devés déjà être accoutumé, Monsieur, à entendre des éloges dans des langues où vous ne comprenés rien. Si les Lapons vous ont regardé comme le premier ministre de votre Secteur déifié par ces gens-là, il sera bien permis aux Allemands plus éclairés de vous regarder comme un des premiers hommes que la divinité envoie pour instruire les mortels. Je suis....

KAESTNER.

Leipzig, ce 17 du Janvier 1751.

1 Maupertuis écrivit aussi un *Essai de Cosmographie.*

2 On voit combien était grand, chez Maupertuis, le désir d'une renommée universelle.

XIII.

MONSIEUR,

Vous aurés reçu ou vous recevrés bientôt la partie d'un journal allemand que j'ai pris la liberté de vous envoier. S'il m'étoit possible, Monsieur, de profiter de vos bontés je l'aurois fait l'année passée[1]. Permettés que je ne m'étende plus sur un sujet qui me fait naître des réflexions trop affligeantes. J'aurai toujours autant d'attachement pour l'Académie qu'un étranger peut avoir, et je tâcherai de vous montrer pendant toute ma vie, Monsieur, combien j'ai de vénération pour vos mérites et de reconnoissance pour vos bontés : le seul cas où je ne le saurois pas le montrer est celui où vous vous efforcerés de me rendre heureux. Je suis, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur,

KAESTNER.

Leipsig, ce 20 du Janvier 1751.

XIV.

MONSIEUR,

Je me croirai heureux si j'ai satisfait à mon devoir en parlant d'un ouvrage qui s'élève tant au-dessus de mes éloges. La peine que vous avés pris, Monsieur, de m'en remercier et cette profusion de bontés me couvriroient de confusion si je n'étois déjà accoutumé à vos politesses. Soyés pourtant assuré, Monsieur, qu'elles ne me feront jamais oublier combien peu je les mérite et que je tâcherai

1 Allusion à l'offre d'une place dans l'Académie de Berlin que lui avait faite Maupertuis et qu'il avait déclinée.

toujours de vous témoigner autant d'attachement qu'il est dans mon pouvoir.

Un de mes amis, qui prend la liberté de vous ofrir, Monsieur, le livre que voici, s'est imaginé que ce seroit une recommandation merveilleuse pour son ouvrage que de l'avoir accompagné d'une de mes lettres. Je lui ai répondu comme Horace répondit à ce fâcheux qui voulait à tout prix être recommandé par lui à Mécène :

Non illo vivitur istic
Quo tu vere modo.

Je lui ai fait comprendre que la différence entre moi et Horace était encore plus grande qu'elle n'est entre vous, Monsieur, et Mécène ; que j'étois autant inférieur au poëte que vous êtes au-dessus du Ministre. Enfin, Monsieur, je lui ai déclaré nettement que j'avois besoin de toute votre bonté pour moi-même sans en pouvoir faire part à quelqu'autre ; mais pour le consoler, j'ai ajouté qu'il pouvoit espérer de votre bonté un accueil plus favorable que mes prières et le mérite de son livre ne lui sauroient procurer si vous êtes, Monsieur, un juge plus rigide et si vous n'étiés pas plus porté à encourager des génies médiocres qu'à les rebuter par une sévérité même juste. Je crois connoitre assés cette partie de votre caractère, Monsieur, en ayant fait l'expérience moi-même pour en pouvoir parler de la sorte. Je suis avec infiniment d'estime, Monsieur, votre....

KAESTNER.

Leipsig, ce 28 du Février 1751.

XV.

MONSIEUR,

Même si mon nom auroit été condamné au feu, les sentimens favorables dont vous avés daigné honorer ma prière, m'auroient consolé et j'aurois dit : *Victrix causa diis placuit*

sed victa Catoni. Au contraire, je croirois que la décision des juges les plus éclairés ne m'auroit point fait d'honneur si elle s'étoit trouvée différente de la vôtre. Que je suis heureux de voir ces deux choses réunies si favorablement pour moi. Soiés assuré, Monsieur, que l'honneur éclatant que je viens de recevoir [1] m'atachera toujours de plus en plus à vous, Monsieur, et à l'Académie royale, et que ce sera toujours pour moi un des devoirs les plus sacrés que de lui témoigner cet attachement en employant pour son service tout ce que je possède de forces.

Je ferai avec toute l'exactitude possible la traduction de la partie de votre lettre, Monsieur, dont vous voulés bien honorer nos *Acta* [2]. Je souhaite seulement que je sois assés habile pour vous traduire sans vous défigurer. J'ai déjà traduit en allemand une ou deux de vos réponses qui se trouvent dans les Mémoires de l'Académie royale, où vous dites tant de choses avec si peu de mots que j'ai été tenté de comparer vos expressions à ces formules analytiques dont une seule développée par un esprit commun feroit un livre entier. Si je trouve que mon peu d'habileté à m'exprimer en latin me soit de quelque usage, ce sera particulièrement quand il s'agira de vous témoigner mon obéissance par cette traduction. Il est vrai que nous autres allemands nous sommes presque obligés d'emploier beaucoup de tems à la culture d'une langue morte [3], quand des gens, nés parmi des nations plus sages, peuvent emploier presque tout leur tems à des sciences réelles.

Je vous remercie très humblement, Monsieur, pour les instructions que vous me donnés dans votre P. S. J'en savois déjà une partie. Le tems me seroit toujours trop court, s'il falloit vous montrer, Monsieur, dans toute son

1 Maupertuis l'avait fait nommer membre étranger de l'Académie de Berlin.

2 Revue savante, rédigée en latin et paraissant à Leipzig.

3 L'enseignement se faisait en latin dans les Universités allemandes et les savants professeurs correspondaient entre eux et écrivaient leurs ouvrages généralement dans cette langue : ce qui les obligeait à étudier longtemps le latin, comme le fait remarquer Kaestner. On retrouve en effet beaucoup de tournures et d'expressions latines dans leur manière d'écrire en français, par exemple.

étendue l'estime que j'ai pour vous. A présent plus pressé encore que je ne l'étois autrefois, je vous suplie seulement d'être assuré que je seroi toute ma vie avec le respect le plus grand et le plus sincère, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

KAESTNER.

Leipsig, ce 2 du May 1751.

XVI.

MONSIEUR,

J'ai pensé de vous rendre un mauvais office en m'empressant trop de vous. J'ai fait la traduction de votre lettre, je l'ai envoyé à M. Menken avec la prière de la publier bientôt, qu'il me paroit nécessaire d'ajouter, parce qu'il a la belle coutume de laisser meurir un peu les choses qu'on lui envoie. Je la fais redemander, le moment que je reçois votre autre lettre, Monsieur, et j'ai pour réponse que l'ouvrage étoit déjà chés l'imprimeur. Je l'ai retiré de chés celui-ci et M. Menken en a presque voulu se fâcher contre moi, parce que j'avois fait cela sans demander sa permission en forme, mais j'espère qu'il se contentera de mes raisons que j'ai détaillées non pas à lui, car c'est une chose assés rare que d'avoir l'honneur de lui parler, mais à son laquais qu'il envoia chés moi. Voici donc cette traduction qui aura peut-être dès que vous aurés lu cela, Monsieur, contre soi le préjudice d'être faite fort à la hâte. Je vous avoue pourtant, Monsieur, que j'ai trouvé un peu plus de difficulté à traduire votre ouvrage en latin que je ne suis pas accoutumé à trouver en faisant les autres traductions : C'est parce que je ne possède pas assés le latin pour copier toute la force et toute la délicatesse de vos expressions. Je vous prie, Monsieur, de marquer les endroits qui vous pa-

raitront manquer d'exactitude ou de netteté. Pour les dépenses dont vous demandés le calcul, elles ne montent pas encore à ce que vous avés déboursé pour m'envoier des lettres qui devoient être selon tous les principes de l'équité payées à la poste par moi, leur contenu ne regardant que moi. Sans la menace que vous me faites, Monsieur, d'interrompre le commerce de lettres dont vous m'honorés, j'aurois passé cet article entièrement sous silence.

Je ne sais pas si je serai assés heureux pour trouver un homme tel que vous le demandés, Monsieur. Nos étudians s'apliquent assés peu au françois, au moins ceux qui pourroient souhaiter l'emploi de secrétaire. Cependant je ne négligerai pas de chercher s'il y auroit parmi ceux que je connois quelqu'un digne de vous être recommandé. Vous pouvés être assuré, Monsieur, que tout peu que je me crois exempt des défauts, ce n'est assurément celui de l'indiscrétion qu'on me peut reprocher. Mais à propos de ce Monsieur Kœnig, je supose que c'est votre mesure du méridien entre Paris et Amiens qu'il aura traduit[1]. J'ai l'honneur de vous assurer que ce n'est pas en Allemand, mais en Suisse qu'il a traduit ce livre, et qu'il m'auroit été impossible de comprendre le sens de la traduction si je ne savois pas le français pour développer ses gallicismes qui m'ont fait souvenir de Ronsard, qui, selon l'avis de Boileau, parloit grec et latin en françois[2].

Si je puis recevoir votre correction de mes fautes, Monsieur, le mercredi ou mardi de la semaine suivante, savoir le 15 du Juin, j'espère que je pourrai encore faire entrer votre lettre dans la pièce des *Acta eruditorum* qui va paroitre pour le mois qui court. Je ne saurois pourtant rien

1 Travail très peu connu et de peu de valeur. Il est possible que Kœnig l'ait traduit pour le critiquer : il nous a été impossible de retrouver cette traduction.

2 Boileau dit en effet dans le premier chant de son Art poétique : Ronsard qui le (Marot) suivit, par une autre méthode — Réglant tout, brouilla tout, fit un art à sa mode. — ... Mais sa muse en français parlant grec et latin — Vit dans l'âge suivant, par un retour grotesque, — Tomber de ses grands mots le faste pédantesque.

Kaestner prouve son érudition en citant l'exemple de Ronsard, qui, en effet, a dit dans sa Préface sur la Franciade : Et ne se faut soucier si les vocables sont gascons, normands ou d'autres pays...

promettre parce que je ne sai pas comment M. Menker prendra l'importante affaire de la spoliation des *Acta*. Pour moi je ferai toujours tout ce qui m'est possible pour vous montrer, Monsieur, avec combien de dévouement je suis...

KAESTNER.

Leipsig, ce 8 du Juin 1751.

P. S. J'ai marqué dans ma traduction quelques passages où je ne suis pas tout à fait content de mes expressions et où je me proposois de faire des changemens en lisant les épreuves : car quelque effort que je me donne, il m'est impossible de chercher des façons de parler et d'en prendre d'autres que celles qui me s'ofrent d'elles-mêmes. J'atends donc là-dessus une espèce d'inspiration. Si j'osois, Monsieur, je vous prierois de passer un peu si vous ne vouliés pas mitiger de quelque manière l'expression, du *paradoxe le plus absurde* dont vous vous servés en parlant de l'opinion qu'il n'y ait pas des corps durs. Ce n'est pas que je m'en trouve choqué, je n'ai encore pris de parti sur ces matières-là et je n'en prendrai peut-être durant cette vie, où je m'imagine de me trouver toujours dans cette grotte dont Platon a fait une peinture si ingénieuse [1]. Mais il y a des gens qui, étant d'ailleurs très éloignés des sentimens de M. Leibnitz, n'admettent pourtant des corps absolument durs. Si je ne me trompe M. Euler est de ce nombre. Il prétend avoir une démonstration de la divisibilité des corps actuels à l'infini, qui, à ce qu'il me semble, prouveroit aussi que tous les corps ne sont pour ainsi dire que des masses fluides. Il se pourroit que cette démonstration se fonde sur la loi de la continuité et que M. Euler, qui n'aprouve pas mon hardiesse de douter de cette loi après vous, Monsieur, m'a écrit que

[1] Au livre VII de sa République, Platon représente le monde sensible, où notre âme est retenue prisonnière par les liens du corps, sous le symbole d'une caverne où des prisonniers seraient retenus dès leur naissance. La philosophie vient les délivrer pour les conduire dans le monde intelligible, dans le monde des idées et de l'esprit. Platon a donné de merveilleux développements à cette idée et Fénelon s'est souvenu de ces pages dans son traité de l'Existence de Dieu.

vous n'en doutiés pas même tout de bon. Je ne pouvois pourtant croire, Monsieur, que vous puissiés prendre un divertissement de rendre suspectes des vérités dont vous seriés assuré, vous-même et ce que vous avés répété dans la lettre que j'ai l'honneur de traduire, me fortifie dans mon sentiment.

XVII.

MONSIEUR,

Ceux à qui j'ai eu la vanité de montrer le présent précieux dont vous me venés d'honorer croient dire tout ce qui peut donner l'idée la plus sublime de son prix en disant que c'est un ouvrage de vous et que c'est de vos mains que j'ai l'honneur de le recevoir : mais je sais bien, et je n'ai pas garde de le leur dire, qu'il y a là encore quelque chose qui rehausse infiniment ce prix, c'est que vous envoiés un présent à un homme qui tout au plus ne devoit espérer que du pardon de vous. Ce n'est que pour vous faire voir, Monsieur, que je sens tout le prix de ce que je viens de recevoir, ne vous atendés pas à un remerciement proportionné à mes sentimens. J'ai pris le parti de ne vous remercier plus, Monsieur, quelque faveur que vous me puissiés témoigner. Croiés-vous, Monsieur, qu'on écrit des lettres de remerciement comme vous prodigués des bontés ? Il vous sera plus facile de m'acabler par des faveurs qu'à moy de trouver toujours seulement des expressions dignes pour y répondre. Tout ce que je ferai pour vous témoigner ma reconnoissance, Monsieur, se réduira à montrer à l'Académie royale tout l'atachement possible et à contribuer à ses desseins autant qu'un membre étranger de mes forces peut contribuer.

Voici, Monsieur, un écrit [1] qui aura besoin de votre pro-

[1] Dissertation (écrite en français) sur les devoirs qui résultent de la conviction que les événements fortuits dépendent de la volonté de

tection même si vous le jugés digne de paroitre devant l'Académie royale. On trouvera peut-être que c'est pour vous faire ma cour, Monsieur, que j'ai pris le parti de Descartes contre de Wolf. Moi je sais fort bien que la patrie d'un philosophe doit être quelque chose d'assés indiférent à vous, qui avés obligé la France à penser sur la figure de la terre à l'Angloise. Je demande aussi du pardon pour les fautes du philosophe ou plutôt je souhaite voir que l'Académie voulût bien gager un Philisse pour corriger ces sortes de fautes. C'est M. de Voltaire, si je ne me trompe, qui a fait cette remarque que la pureté de la langue françoise peut beaucoup par l'infinité des écrivains françois qui n'ont jamais vu la France [1]. Il vous sera aisé, Monsieur, de faire que les Mémoires de l'Académie royale restent toujours un livre classique. Permettés moi, Monsieur, de vous dire que vous auriés péché contre toutes les lois de la subordination en répondant aux critiques d'un Académicien étranger, ce seroit comme si un général d'armée voudroit se battre avec quelque volontaire vagabond. Si la querelle étoit d'assés d'importance pour être vuidée d'une manière sanglante, il se trouveroit d'autres champions [2].

Je suis avec infiniment d'estime, Monsieur, votre....

KAESTNER.

Leipsig, ce 17 du Juin 1750.

Dieu. Cet écrit fut présenté à l'Académie de Berlin et y remporta un prix. Kaestner, en effet, y adopte la méthode philosophique de Descartes, partant de principes certains et évidents et premiers pour descendre aux conséquences qu'ils comportent. On connait son fameux principe : Je pense, donc je suis. Wolf au contraire continuait la méthode de Leibnitz, qui était celle des anciens, celle qu'on a appelée péripatéticienne. Quoique son compatriote, allemand comme lui, Kaestner combat Wolf en philosophie, comme il le dit.

1 Réflexion extrêmement juste.

2 La comparaison ne vaut pas : Kœnig n'était pas, au point de vue scientifique, si au-dessous de Maupertuis que semble le dire Kaestner. Parce qu'il était membre étranger d'une Académie, il n'était pas tenu d'accepter des thèses qui lui semblaient contestables, et il n'amoindrissait nullement son Président en discutant avec lui sur leur valeur. Si Maupertuis, au lieu de se laisser encenser dans son orgueil et sa vanité, avait simplement et franchement discuté avec Kœnig sur sa théorie de la moindre action, il n'aurait pas éprouvé les peines qui le conduisirent au tombeau. Dans cette question, Kaestner est tout autant dans le faux que Maupertuis.

XVIII.

MONSIEUR,

J'ai été quelque tems sans pouvoir prendre de résolution si je serois assés hardi pour vous envoier ces deux parties des *Acta E.*, où vous trouverés une dissertation de M. Kœnig qui vous regarde ; enfin, j'ai cru que ce seroit douter de la bonté de votre cause et de la grandeur de votre esprit, que de croire que la vüe d'un tel adversaire vous embarrasseroit. On m'a prié de lire les épreuves de cet écrit [1], et en m'acquittant de cette commission, je remarquai quelques endroits, où je crois qu'on trouveroit beaucoup à redire : mais jusqu'ici je n'ai pas eu le loisir pour réfléchir assés sur les raisonnemens de M. Kœnig. Je n'aurois même hasardé de vous défendre, Monsieur, sans savoir si ce que je dirois pour vous avoit votre approbation, et je crois toujours que des découvertes telles que les vôtres ont besoin d'être soutenues par vous-même. Le principe de l'action la plus petite sera ni plus heureux ni plus malheureux que la Figure de la terre [2]. Il sera reçu après qu'on l'aura vu à l'épreuve de toute sorte d'objections [3].

On vous aura fait un conte sur un changement qui me doit être arrivé. C'est M. Mylins qui l'a débité quoique de bonne foi. Je lui ai écrit que M. de Haller m'avoit choisi pour membre de la société royale de Goettingue. Cette société est composée de six membres résidents à Goettingue et de six étrangers, deux résidents et deux étrangers dans chacune de ses trois classes, la physique, les mathématiques et la philosophie. Je marque à M. Mylins tout court l'honneur que M. de Haller m'a fait sans ajouter expressé-

1 Il s'agit de l'appel que Kœnig fit au public savant de la sentence de l'Académie de Berlin qui le rejetait de son sein comme fourbe et menteur.

2 Cet ouvrage de Maupertuis fut fort discuté quand il parut.

3 Kaestner disait une dure vérité à Maupertuis dont la découverte fut bien vite oubliée.

ment que je ne suis que membre étranger. C'est ce qui lui a donné occasion d'imaginer que j'allois à Goettingue. Grâces au ciel il n'est pas si mauvais interprète de vos écrits, Monsieur, que des miens et il a traduit votre Cosmologie assés bien [1].

Je supose, Monsieur, que c'est votre secteur qui servira à prendre les diférences des déclinaisons dans les observations qu'on fera à Berlin pour les comparer avec celles de M. de la Caille. Que cet instrument deviendroit orgueilleux s'il étoit capable de sentiment [2] !

Je suis avec infiniment de vénération, Monsieur, votre...

KAESTNER.

Leipsig, ce 7 d'Août 1751.

XIX.

MONSIEUR,

Je supose que c'est principalement à vous que je dois des remercimens pour le dernier tome des *Mémoires de l'Académie royale* que M. Formey [3] m'a envoié. Au moins ce n'est que d'une bonté et d'une générosité semblable à la vôtre, Monsieur, que cette manière d'agir peut naître. Je satisfais le mieux que je puis au devoir que le titre d'académicien m'impose en envoiant une dissertation ; je n'espère pas de la récompense [4] pour l'accomplissement d'un devoir ou, pour parler plus exactement, je ne me vois que trop récompensé par l'honneur de lire mon nom parmi les noms de ces hommes illustres dont les ouvrages enrichis-

1 En latin pour les *Acta Eruditorum*.
2 Kaestner fait beaucoup trop d'honneur à cet instrument et l'on sent qu'il veut, à tout prix, faire sa cour à Maupertuis.
3 Secrétaire de l'Académie de Berlin.
4 Comme nous l'avons dit plus haut, Kaestner remporta un prix avec cette dissertation.

sent ce tome. Voilà ce qui auroit suffi. C'est, en quelque manière, me combler de honte que de m'envoier un livre comme si je l'avois mérité parce que j'y ai contribué lorsque je n'y contribue que pour une partie qui s'évanouit en comparaison du reste et qui n'est pas plus considérable par sa valeur interne que par le papier qu'elle occupe. Tout ce que je puis faire pour vous marquer ma reconnoissance, Monsieur, c'est de vous assurer que j'aurai toujours pour vous, Monsieur, et pour l'Académie roiale autant d'atachement qu'il me sera possible.

Je suis avec infiniment d'estime et de respect, Monsieur, votre....

KAESTNER.

Leipsig, ce 7 d'Avril 1751.

XX.

MONSIEUR,

Vous suposerés, à ce que je crois, que j'aurai obéi aux commandemens dont vous m'avés honorés dans votre dernière. Faut-il donc que je m'excuse pour ne vous avoir pas écrit plus tôt une réponse dont vous auriés su d'avance tout le contenu, c'est-à-dire de vous n'avoir pas gâté du tems plus tôt. J'ai même le déplaisir de me voir obligé de vous aprendre que ce que j'ai fait pour trouver un homme pour servir à l'emploi de secrétaire, a été jusqu'ici inutile. Celui qui copie mes écrits ne sait pas un mot de françois et copie même le latin avec assés peu d'exactitude. J'ai envoié à M. Sulzer quelques réflexions pour être ajoutées à mon écrit, si l'Académie les en trouve dignes. Peut-être que j'aurois fait quelque chose de moins mauvais si j'avois eu une année de tems pour cela, car de toutes ces règles que Boileau [1] donne aux écrivains, c'est celle-ci que j'observe

1 Art poétique, chant 1er. Boileau ajoute : Et ne vous piquez point d'une folle vitesse.

le mieux : Travaillés à loisir quelqu'ordre qui vous presse; mais je comprends bien que l'Académie ne peut pas étendre mes tems d'inspirations. Je crois vous pouvoir promettre encore avant l'équinoxe prochain quelque dissertation philosophique qui aspirera à l'honneur d'être lue dans une des assemblées.

Je suis....

KAESTNER.

Leipsig, ce 1er d'Août 1751.

XXI.

MONSIEUR,

Je sens parfaitement la reconnoissance que je dois à votre bonté pour moi. Je n'ai souhaité quelques exemplaires que pour en faire présent à l'un ou l'autre de mes amis qui n'auroient pas acheté le recueil entier. Par conséquent votre permission, Monsieur, ne fera pas du tort aux intérêts du libraire. J'ai chargé M. Mylins de s'acquiter au lieu de moi de ce que ces exemplaires coûteront.

J'ai l'honneur d'être....

KAESTNER.

Leipsig, ce 29 du Septembre 1751.

XXII.

MONSIEUR,

A présent je vous avouerai naturellement que j'ai fait un peu malgré moi la traduction de mon ouvrage dont vous m'aviés chargé. J'avois la vanité d'aspirer à l'honneur de

pouvoir dire qu'un ouvrage de ma façon *avoit été traduit en françois;* ce n'étoit pas dire que je l'avois traduit *moi-même.* Voici, Monsieur, comment je m'y suis pris pour y réussir, au moins en partie. J'ai fait une traduction si barbare qu'il a falu la refondre presque entièrement; je puis donc dire que ma version a été traduite en françois.

Peut-être que vous ne me croirés pas tant de finesse, Monsieur, peut-être que vous ne voudrés pas considérer cette action comme Tacite considère les actions des empereurs romains d'une manière à changer souvent des faiblesses ou des coups d'étourdi en des coups de politique [1]. Quoi qu'il en soit, vous serés à présent détrompé, Monsieur, et vous ne croirés plus que je sais écrire en françois. La vérité est que je croirois m'exprimer un peu moins mal lorsqu'il s'agit d'abord en françois que lorsqu'il faut traduire en latin où le tour est diférent. Je suis donc bien obligé à ces Messieurs qui ont substitué à mes expressions celles que je leur aurois substitué moi-même, si la langue et les règles du beau stile m'étoient plus familières.

Je suis bien curieux d'aprendre si l'ocultation dernière de par la T. aura montré aux astronomes de Berlin le même phénomène qu'il a montré à nous à Leipsig. C'est que la planète a paru jusqu'à l'immersion totale parfaitement ronde et bien terminée, mais qu'elle est sortie très défigurée et bigarrée de couleurs. Je n'ai vu que le dernier de ces deux phénomènes avec un tube de 8 pieds dans la maison où je demeure; mais il y a deux autres qui ont vu l'immersion et l'un des deux aiant vu l'emersion aussi s'acorde avec moi sur celle-ci cōme il s'acorde avec l'autre sur l'immersion. Il pleuvoit tout le jour avant l'ocultation et encore ce jour-là à 9 heures; c'est ce qui m'empêcha d'aller dans un jardin où je puis faire usage d'un tube de 27 pieds qui m'apartient. La nuit devint très belle contre toute espérance: ce qui ne nous arrive que fort rarement lorsqu'il s'agit de voir quelque phénomène céleste. Il y a eu toujours

[1] Fénelon a dit aussi que « Tacite attribue aux plus subtils ressorts de la politique ce qui vient souvent d'un mécompte, d'une bizarrerie, d'un caprice. » Saint-Évremont et Voltaire ont dit à peu près la même chose.

3 ou 4 de ces nuits que les nuages m'ont fait passer avec infiniment d'ennui. *Ut nox longa quibus mentitur amica.* Contre une seule où j'ai dit : *Qualis nox fuit illa alii deaque!*

Vous comprendrés bien, Monsieur, que j'ai seulement vu sans avoir encore *observé;* c'est avoir fait plus que M. Heinfins qui n'a même vu ce phénomène : il en a vu assés d'autres de cette nature et il dit de n'avoir jamais remarqué ce changement de figure.

Je suis.... KAESTNER.

Leipsig, ce 18 d'Octobre 1751.

XXIII.

MONSIEUR,

J'ai envoié, la dernière foire de l'année passée, une douzaine de lettres à Berlin qui toutes ont été bien rendues. Pour la vôtre, j'avois commis la faute de l'ensevelir dans un paquet adressé à M. Mylins que je suposois à Berlin, pendant qu'il étoit encore au fond de la Poméranie. Voici votre dissertation, Monsieur, si je garde avec soin toutes les lettres dont vous m'honorés, vous concevrés aisément que celle-ci m'est encore plus précieuse que le reste. Sans elle, une certaine collection de lettres de Berlin qui me fait trop d'honneur pour ne la conserver pas, se trouvera sans chef. Je crois pourtant, Monsieur, qu'il vous faloit envoier l'original quoique j'eusse beaucoup d'envie de n'envoier qu'une copie ; mais j'ose vous suplier de me la renvoier après que vous en aurés fait l'usage que vous voudrés. Pour moi, je n'en ferai aucun qui vous puisse déplaire. Il n'y a même pas un de nos savans qui soit assés de mes amis et assés mathématicien pour que je lui puisse montrer cette lettre.

Je souhaiterois, Monsieur, qu'il vous plût de publier cette dissertation, vos pensées répandent un grand jour sur une matière où, comme vous remarqués très bien, on a cru

avoir des idées parce qu'on a eu des formules algébriques : cela se pourroit faire même sans qu'on fît à M. Kœnig l'honneur de le nommer.

Les éditeurs des *Acta Er.* se réduisent à M. le conseiller Menker qui, à force de bassesses importunes, vient à bout d'avoir autant d'extraits qu'il lui faut pour remplir son journal. Permettés, Monsieur, que je plaide sa cause contre vous. Vous êtes fâché contre lui qu'il insère dans ses recueils des écrits sans examiner de qui ils sont ni contre qui ils sont. Pardonnés-moi, il sait que M. Kœnig est mathématicien très habile, comme moi je sais que feu M. Celsius [1] étoit très versé dans les caractères runiques. Pour le reste, il ne se pique pas d'être mathématicien. Je ne crois pas qu'il conçoive bien ce que sont ces forces vives annoncées pour la première fois dans le journal dont il a hérité la direction de son père et de son aïeul [2]. De cette manière vous serés persuadé, Monsieur, qu'il n'a pas su que c'étoit vous que M. K. avoit ataqué. Sa promptitude d'insérer votre dissertation prouve du moins son impartialité. Cette guerre littéraire lui auroit encore rempli quelques feuilles : Voici la seule chose à qui il auroit pensé.

Il y a quelques semaines qu'il couroit chés nous un faux bruit que S. M. le roi de Prusse étoit mort. Deux jours après on connut que c'étoit un conte imaginé par quelque drôle pour berner un curieux. Le peuple chés nous croit qu'un tel bruit s'étant trouvé faux, présage une vie longue. Voiés, Monsieur, combien la raison est faible en combattant contre le cœur : tout philosophe que je suis [3], je souhaite que le peuple n'ait pas tout à fait tort.

Je suis.... KAESTNER.

Leipsig, ce 30 du Janvier 1752.

[1] Olaus Celsius, botaniste, théologien et orientaliste suédois, né en 1670, mort en 1756. Il avait, par ordre du roi Charles XI, parcouru l'Europe pour déterminer les diverses plantes dont il est parlé dans la Bible. Il a publié de nombreux ouvrages sur la théologie, l'histoire naturelle et les antiquités.

[2] On voit la prétention de Maupertuis de forcer les personnes indépendantes à prendre parti pour lui.

[3] Cela prouve que les philosophes se moquent souvent de la logique, lorsque celle-ci va à l'encontre de leurs intérêts ou de leurs passions.

XXIV.

MONSIEUR,

Quelque sensible que me soit la perte de votre lettre, j'ai la consolation d'avoir satisfait à mon devoir de vous obéir. Je me suis acquité avec autant d'exactitude qu'il m'a été possible de la commission dont vous m'avés honoré, Monsieur. Je savois déjà, il y a beaucoup d'années, que Mrs Gottsched et Ludovici [1] avoient eu le dessein de rassembler les ouvrages de M. Leibniz en un corps, mais je savois aussi que ce dessein ne regardoit que les écrits imprimés de M. Leibniz, particulièrement ceux qui se trouvent dispersés dans des journaux diférens. Pour des manuscrits [2], ils n'y ont même pensé et je crois qu'ils ne pensent plus tout à fait à l'exécution de leur dessein. Il me semble qu'il ne se trouveroit à l'heure qu'il est de libraire pour faire les frais de l'édition. Ce ne sont donc des *libraires* chés nous comme vous m'avés écrit, Monsieur, qui veulent publier les ouvrages de M. Leibniz, ce sont des *savans* ou au moins des professeurs. Je me suis de plus informé chez M. Kapp qui a publié une correspondance de M. Leibniz avec M. Jablonski [3] et qui possède encore beaucoup de lettres manuscrites de M. Leibniz, mais pas une à M. Hermann. Je crois que s'il s'en trouve, il falloit les chercher à Hanovre où on a encore des lettres manuscrites de M. Leibniz, ou à Basle.

Je me croirai toujours très honoré de tout ce qui vous plaira de me commander, Monsieur, et je tâcherai de vous montrer au moins par mon zèle de vous servir avec com-

1 Jean-Christophe Gottsched et Ludovici, professeurs à l'Université de Leipsick.

2 On voit l'acharnement que met l'amour-propre de Maupertuis à vaincre son adversaire par des détails minutieux et ridicules.

3 Daniel-Ernest Jablonski, théologien protestant, né à Dantzick en 1660, mort en 1742, prédicateur du roi de Prusse et président de la Société des sciences. On a de lui beaucoup d'ouvrages théologiques et d'Ecriture Sainte.

bien d'atachement je suis, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

KAESTNER.

Leipsig, ce 5 d'Avril 1752.

XXV.

MONSIEUR,

J'ai appris avec infiniment de plaisir que je n'avois rien à me reprocher touchant l'affaire des *Acta Erud.* [1]. Vous vous donnés toutes les peines pour vous acquitter de ce que vous croiés devoir, qu'un autre se donneroit pour se faire paier ce qui lui seroit dû. Il paroit régulièrement une partie des *Acta Er.* pour chaque mois, quelquefois M. Menken en publie deux pour le même mois. Voici le tarif de ce journal. Chaque année des *Acta*, depuis 1682 jusqu'à 1732 inclus, coûte 18 gros ou 3/4 d'un écu. Depuis 1738 jusqu'à présent l'année des *Nova Acta Erud.* coûte un écu y ayant 4 parties de plus dans chaque année, il y a des suplémens. Pour les *Acta Erud.* 10 volumes à raison de 18 gros par volume; pour les *Nova Acta Erud.* 6 volumes à raison de 18 gros par volume, comme aussi les sections 1......7 du volume 7. Enfin, 6 volumes *indices generales* chaque volume à 18 gros. Si vous me voulés, Monsieur, honorer de vos ordres pour faire cette emplette, je me ferai un plaisir de les exécuter. On peut avoir, à ce que je crois, des tomes détachés, tels qu'on demande.

Je recevrai le présent précieux dont vous voulés bien en-

1 Maupertuis mettait ses amis sur les dents, quand il poursuivait un but. Dans ce cas, en particulier, il oblige Kaestner à des démarches que lui Kaestner sait inutiles et qui l'humilient. Maupertuis est furieux de ne pouvoir forcer les *Acta* à reproduire le jugement de l'Académie et la défense d'Euler. Il sent toute la force que cette Revue donne à Kœnig contre lui. Elle est lue dans l'Europe savante, dont il redoute les appréciations et les jugements.

richir ma bibliothèque avec tous les sentimens d'un homme qui vous doit déjà plus qu'il ne saura jamais payer. Vous me permettrés, Monsieur, d'en parler dans nos gazettes et dans nos journaux littéraires, c'est de cette seule manière que je vous puis montrer combien je tacherois d'être reconnoissant. Si j'en avois le pouvoir, encore ce n'est pas vous qui retirerés quelque fruit de cette peine, ce sont les recteurs qui aprendront par mes extraits à connoitre vos ouvrages ou à les connoitre mieux.

J'ai l'honneur de me nommer avec infiniment d'estime et de considération, Monsieur, votre.....

KAESTNER.

Leipsig, ce 3 du Juin 1752.

XXVI.

MONSIEUR,

Pour obéir à vos ordres j'ai demandé à M. Menken s'il vouloit bien insérer l'exposé de M. Euler dans les *Acta*, mais j'ai reçu, ce que je prévoiois presque, un refus. Il croit que l'amitié et l'estime qu'il doit à M. Kœnig ne lui permet pas d'acorder une place à cette pièce, qui, étant publiée et pouvant être lue de tout le monde, se trouve dans un cas très différent de celle de M. Kœnig, qui n'étoit imprimée que dans les *Acta*, le jugement de l'Académie n'aiant au contraire besoin des *Acta* pour être connu... Il a ajouté encore beaucoup d'autres excuses, mais j'épargnerai à vous, Monsieur, le tems de les lire et à moi la peine de les écrire. La vérité est que les *Acta* sont si peu lus et si peu estimés qu'il vous doit être assés indifférent [1], Monsieur, qu'on vous y fasse justice ou non, peut-être qu'il y a plus de personnes qui lisent l'imprimé de l'Académie qu'il n'y en a qui en liroient la copie dans les *Acta* ensevelie sous toutes les pédanteries qui remplissent ce journal à l'ordinaire. C'est sans doute une injustice de M. Menken de ne raconter au moins en historien ce que l'Académie a fait, sans prendre parti pour ou contre. S'il valoit la peine de résonner encore une fois, je crois que M. Euler le pourroit comme auteur de l'écrit, M. Menken étant redevable à M. Euler de tout ce qu'il y a d'important dans les dissertations mathématiques qui se trouvent dans les dix ou douze dernières années des *Acta*.

En écrivant cette lettre, je viens de recevoir, Monsieur, un exemplaire splendide de vos ouvrages dont il vous a plu de m'honorer. Je suis trop sensible à cette marque de votre faveur pour moi pour en pouvoir parler dignement, mais je vous suplie, Monsieur, d'être assuré que je ferai toujours tout ce qui est dans mon pouvoir pour vous témoigner au moins un cœur reconnoissant pour tant de bontés. Comme j'ai lu déjà presque tous les ouvrages qui se trouvent dans ce recueil, ce présent ne serviroit qu'à rendre ma bibliothèque plus splendide, si vos ouvrages, Monsieur, n'étoient de la nature d'être lus plus d'une fois. Je crois que l'amitié de M. Menken pour M. Kœnig n'engagera pas le premier à me défendre de parler dans les *Acta* de ce recueil. J'ai oublié de vous dire auparavant, Monsieur, que je ferai parler du jugement les gazettes de Hambourg, qui ont cours par toute l'Allemagne et qui le feront mieux con-

[1] Maupertuis l'était si peu qu'il forçait Kaestner à se servir des *Acta* pour crier à l'Europe le triomphe du Président. Toutes les raisons que donne Kaestner du refus de Menken et du dédain que Maupertuis devait avoir pour cette gazette inconnue sont des raisons de commande. On sent l'effort que lui imposent l'amitié et le soin de cacher au Président les vraies raisons. Loin d'essayer d'éclairer l'orgueilleux aveuglement de Maupertuis, il l'entretient et le renforce. Maupertuis n'est qu'à moitié dupe de ces mensonges joyeux; la preuve, c'est qu'il insiste toujours sur l'insertion de l'arrêt de l'Académie et de la défense d'Euler, qu'il excite son correspondant à user de tous les petits et grands moyens pour forcer la main à Menken, dont l'énergique attitude ne laisse pas que d'inquiéter fortement Maupertuis. Il est regrettable que la correspondance de Kaestner s'arrête là, nous eussions vu l'état d'âme et de sentiments de nos deux amis, à la fin de cette lutte mémorable. Ce que nous en avons constaté nous montre l'amitié de Kaestner et l'inquiète jalousie de Maupertuis.

noitre que nos gazettes littéraires de Leipsig où vous concevrés aisément, Monsieur, qu'on n'en parlera point.

Je suis avec infiniment d'estime et de considération, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

KAESTNER.

Leipsig, ce 17 du Juin 1752.

LETTRES DU COMTE DE TRESSAN[1] A MAUPERTUIS.

I.

En France, à Boulogne-sur-Mer, ce 16 Avril 1746.

Si le plus heureux des mortels, si un philosophe qui conoit tout le bonheur de jouir, si le favori d'un grand roy et d'un roy aussi aimable, aussi scavant que couvert de gloire peut penser encore à ses anciens amis, j'espère, Monsieur, que vous vous souviendrez avec bonté de l'attachement que je vous ay voué. Je scay que le sage est citoyen de l'univers, je scay que votre sort est rempli en vivant sous les yeux d'un monarque qui fait fleurir les sciences et les arts, qu'il éclaire sans cesse, mais vous devez prendre toujours quelque intérest à ceux qui vous aiment et qui vous regrettent.

J'ay une grâce à vous demander. J'ay grand besoin du récit fidelle d'une expérience faitte sur les phosphores que je n'ai peu trouver. Voicy tout ce que j'ay peu en aprendre dans un extrait qui vous mettra au fait de la recherche que je vous suplie de faire. M. Graft[2] revenant de Batavia en

[1] Louis-Elisabeth de la Vergne, comte de Tressan, lieutenant général, né au Mans en 1705, s'est fait un nom dans la littérature. Ses œuvres diverses, imprimées à Paris en 1786, en 12 vol. in-8°, contiennent des morceaux d'une imagination brillante et d'une grande finesse de goût. On a aussi de lui un extrait de l'*Amadis des Gaules* qui réduit les 21 ou 22 volumes de ce roman à 2 vol. in-12. Il a donné aussi 4 volumes d'extrait des romans de chevalerie, une traduction-imitation de l'*Arioste*. Il s'est aussi beaucoup occupé de physique et on a de lui, entre autres travaux, un essai sur le fluide électrique, publié à Paris en 1786. Pour plus de détails nous renvoyons avec plaisir le lecteur aux mémoires que le marquis de Tressan vient de publier.

[2] Nicolas de Graaf s'appliqua à l'étude et à la pratique de la chirurgie. Né en Hollande au commencement du XVII[e] siècle, il fit cinq voyages dans les Indes orientales et mourut en 1687. Il publia : *Voyages aux Indes Orientales*, avec une relation curieuse de la ville de Batavia et des mœurs et du commerce des Hollandais établis dans les Indes. En flamand 1703, en français en 1719.

1676 porta un très beau phosphore à la Cour de Berlin. Peut-estre etoit-ce celui de Brandts[1] perdu à sa mort et retrouvé par Kunkel. M. Graft, après avoir cherché à multiplier les effets de son phosphore, en enferma un grain dans un tuyau de verre qu'il scella avec de la cire. Le soleil étoit alors élevé sur l'horison, on ferma tout accès à la lumière, on vit alors le grain de phosphore effluer de petits éclairs qui s'étendoient dans les deux bouts du verre et qui effloient dans les tems marqués et égaux aux pulsations du poulx. On ne dit point si le tuyau de verre étoit tenu par un des assistans. (Ce que j'ose présumer.) Le lendemain au soir, M. Graft répéta son expérience, on fut surpris de voir que le phosphore n'effluoit plus ses éclairs que du côté de l'Occident. On retourna vainement le tuyau, la direction des éclairs fust toujours la mesme.

Voilà, Monsieur, ce que j'ay peu aprendre d'un auteur qui cite beaucoup et qui cite mal. Il m'est très important d'avoir un détail exact des circonstances de cette expérience. J'oserois même vous demander de la répetter si le même phosphore se trouve à Berlin, et je vous suplie d'y ajouter de faire l'expérience deux heures avant le lever du soleil, étant persuadé que le phosphore doit alors effluer ses éclairs du costé du crépuscule oriental.

Je viens de faire un très-long mémoire sur l'électricité. J'établis plusieurs propositions, peut estre un peu trop téméraires sur l'origine et les effets de cet estre qu'on n'a trouvé l'art de manifester sous différentes formes que de nos jours et surtout depuis les expériences D'Hauxbée[2]. Je vous

1 Sébastien Brandt, chimiste allemand qui chercha longtemps la pierre philosophale dans la préparation de l'urine, sans jamais rien découvrir. Enfin, en 1669, après une forte distillation d'urine, il trouva dans son récipient une matière luisante qu'on a appelée depuis phosphore. Brandt fit voir cette matière à Kunkel, chimiste de l'électeur de Saxe, et à plusieurs personnes, mais il en cacha la préparation. Après sa mort Kunkel devina quel était le sujet du phosphore et fit paraître sa découverte sous le nom de phosphore d'urine. Kunkel de Loewenstern, né en 1630, mourut en 1702 avec le titre de conseiller des mines que lui avait décerné Charles XII, roi de Suède.

2 François Hauksbée, physicien anglais du XVIIᵉ siècle, qui s'est fait connaître par ses découvertes dans la théorie et l'application de l'électricité. Il substitua dans ses expériences sur les phénomènes électriques le *verre* au *soufre* dont Guericke, Graft et autres physiciens se servaient avant lui. Une des plus importantes découvertes d'Hauksbée est celle du *phosphore électrique*. Ce savant s'est beaucoup occupé aussi de la lumière et ses expériences physico-mécaniques ont été publiées à Londres en 1709, in-4°, et traduites en français par Brémond et revues par Desmarets en 1754, 2 vol. in-12.

avoue que je ne peux m'empescher de regarder cet estre comme l'agent universel. Touttes les conséquences que je tire du principe que je propose sont simples, naturelles et apuiées par un grand nombre d'expériences. Si celle de M. Graft est vraye et s'étend jusqu'au point que je désire, c'est une des assertions les plus fortes de mon mémoire.

J'ai envoyé l'esquisse de ce mémoire à M. de Réaumur qui m'encourage à le finir et qui semble ne me trouver que courageux. Il a bien voulu m'envoyer des observations très judicieuses que je respecte et que je suivray. J'espère que ce mémoire sera fini dans un mois, surtout si vous avés la bonté de m'envoier promptement les détails que j'ose vous demander.

Vous ne serez point étonné que le démon de Descartes se réveille en France et qu'il me force à imaginer. Quoyque dans des principes fort différens, je commence par vous en faire mes excuses, mais je crois que tout est pardonable quand on n'écrit point avec un ton dogmatique souvent injuste et toujours odieux. J'ay fait ma profession de foy à ce sujet dans mon apologie de Montagne, que vous pouvez trouver dans le *Mercure de France* du mois d'octobre 1746[1]. Ainsi vous pouvez estre sûr que je n'ay moy-mesme pour mon sistème que le degré de confiance qu'on peut avoir pour ce qui n'est pas évidemment démontré. Je scay trop combien l'esprit sistématique est fécond en erreurs; cet esprit adoré autrefois, fit les délices des amateurs de sciences

1 Cette apologie, fort bien faite, écrite d'une plume alerte et élégante, sur un ton plein de noblesse et de politesse, montre chez le comte de Tressan une grande profondeur de pensée en même temps qu'une exquise sensibilité. Cette lettre écrite à M. de la B. n'est point signée et méritait de l'être. Nous en citons tout le commencement dans lequel il s'est « portraicturé » lui-même. « Je n'ai jamais cherché à donner le ton à personne, dit-il, je ne l'ai pas même désiré. Trop borné pour instruire, trop paresseux pour disputer, je juge de tout par sentiment et je me tiens à mon opinion sans être jaloux

sous les règnes des Valois, des deux premiers Bourbons et une partie du règne de Louis XIV. Toutte l'Europe éleva Descartes sur une trône de tourbillons. Newton détruisit son empire : il établit le sien sur des fondemens qu'on croyoit inébranlables, cependant j'aprends qu'on ose aujourd'hui percer la sainte horreur de ses calculs, on se prépare à l'attaquer. Tel est le sort de tous les sistèmes.

Cet acueil paroit bien redoutable à tout esprit sage, mais je vous avoue qu'il me semble qu'on pousse un peu trop loin la sévérité. Vous savez, Monsieur, qu'un des plus grands deffauts de notre nation est d'abuser de tout et mesme des principes les plus sages. Vous vous souvenez sans doutte que Madame de Lambert reprochoit à Cervantes d'avoir énervé par son don Quichote la valeur et la galanterie antiques des Espagnols : elle reprochoit de mesme à Molière d'avoir jetté un ridicule injuste sur les femmes qu'un beau génie porte aux sciences : n'en seroit-ce pas de mesme aujourduy? L'écrivain le moins connu se pique de suivre scupuleusement les lois sévères de la géométrie que souvent il ignore et souvent sans art, sans génie, il déclare une guerre ouverte à l'imagination et l'esprit qu'il n'a pas : si les hommes n'avoient jamais osé étendre leurs idées, s'ils n'avoient pas désiré de voir, s'ils n'en avoient pas hazardé tous les moyens, si mesme ils ne s'étoient pas égarés en croyant avoir veu, dans quel triste estat ne languiroient pas touttes les connoissances? L'imagination est une partie

de l'honneur d'y soumettre les autres. Un auteur qui joint la force à l'agrément et la justesse m'enchante; un auteur ridicule me divertit. Je jouis d'une beauté réelle, je me moque d'une absurdité. Moins philosophe que spectateur tranquille des différens tableaux mouvans de l'univers, j'ai perdu depuis longtems l'espérance d'en découvrir les ressorts. Le peu de raisonnement dont je suis capable m'a souvent ramené au scepticisme. J'aime à me défendre contre les dogmatistes : cependant je connois et je respecte les bornes que doit avoir cette façon de penser, en un mot le peu de philosophie dont je suis capable n'est tout au plus qu'une nouvelle preuve du traité de M. Huet sur la faiblesse de l'esprit humain.

« Ne trouvez point étrange, Monsieur, que je commence par vous faire mon portrait : j'ai cru devoir vous faire connoitre un homme obscur qui ose disputer avec vous : je me prépare à deffendre Montagne et l'on contracte aisément avec cet auteur un peu de dé sir de parler de soi. »

brillante et utile de l'esprit : c'est un ressort qui sert à l'élever. C'est elle qui présente la multiplicité des idées entre lesquelles le jugement fait son choix; c'est elle qui peut augmenter sans cesse la piramide tant qu'elle ne perd pas l'aplomb de sa base; c'est la spirale d'Archimède. Je crois donc qu'il est dangereux de l'éteindre en l'avilissant. Le philosophe jouit également des vérités et des erreurs; nous sentons mieux tout le prix d'une vérité par la connoissance de l'erreur qui luy est oposée : tout est utile à la philosophie, rien ne doit l'étonner ny l'éblouir, rien aussi ne doit luy paroitre absolument méprisable.

J'ay pris mon parti : ma réputation littéraire ne vaut pas la peine que je la ménage. Mille expériences que je multiplie tous les jours sur l'électricité m'ont fait naître de nouvelles idées et je les expose dans un mémoire que j'adresse à notre Académie des sciences. Semblable aux jeunes poètes qui chantoient devant les sages aux jeux olympiques, je paroitray devant mes juges et je m'y déclareray le chevalier errant de ma chère électricité, Je désire que ce mémoire puisse vous amuser quelques momens. Je compte, Monsieur, avoir l'honneur de vous l'envoier dez que j'y auray mis la dernière main, mais s'est-on jamais borné dans ses désirs? Je n'ose vous dire que je désire bien vivement que vous le trouviez digne d'estre mis aux pieds du roy de Prusse. Je sens qu'étant officier général[1], je ne devrais présenter que des ouvrages sur mon métier à un roy toujours victorieux; mais l'ami, le favori des Muses ne me pardonnera-t-il pas l'usage que je fais des momens que me laissent les devoirs de mon état. Monsieur le Maréchal de Saxe[2] m'a détaché pour comander en Boulonois et en Picardie; j'ay trente-cinq lieues de nos costes, les plus voisines de l'Angleterre à garder; j'habite un païs assez bar-

1 Maréchal de camp, grade correspondant au grade moderne de général de brigade.

2 Maurice, comte de Saxe, fameux général, né à Dresde en 1696, fils naturel de Frédéric-Auguste Ier, électeur de Saxe, roi de Pologne, et de la comtesse du Kœnigsmarck, suédoise. Il avait été fait maréchal de France en 1744, et créé maréchal de toutes les armées de France en 1747 et commandant général des Pays-Bas nouvellement conquis en 1748.

bare et sans estre aussi aimable, sans avoir eu les bonnes fortunes d'Ovide, j'en éprouve le destin; sans société, sans ressources de nulle espèce, que mes jours seroient tristes, si des observations et des expériences n'en remplissoient les momens. Voilà mes excuses, Monsieur, pour trouver grâce auprès de vous. J'espère du moins que vous trouverez que j'ay mis quelque art dans la chaîne de ce mémoire. Dès qu'il sera fini, je l'enverray à M. de Chambrier pour vous le faire tenir. Adieu, Monsieur; soyez toujours heureux, vous méritez bien votre bonheur. Vivez à l'ombre de ces lauriers fertiles qu'un grand roy fait naître également par ses vertus, par ses victoires et par ses talens sublimes. Souvenez-vous quelquefois avec amitié de l'homme du monde qui a l'honneur d'estre avec le plus d'attachement, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

Le comte DE TRESSAN,
Maréchal de camp, commandant en chef
en Boulonois et costes de Picardie.

II.

En France. A Toul, 3 éveschez ce 8 Novembre 1749.

L'amitié, Monsieur, dont vous m'honorez depuis si longtemps m'authorise à vous faire part de mon élection[1]. Lorsque M. Amelot mourut, l'Académie des sciences envoia une députation à Versailles et eut la bonté de me demander pour honoraire. Le roy, mon maître, avoit promis cette place au comte de Maillebois[2], et M. le comte d'Argenson[3]

1 A l'Académie des sciences de Paris.

2 Yves-Marie Desmarets, fils du maréchal marquis de Maillebois, né en 1715, mort en 1791. Il se distingua en Italie, en Allemagne et à la prise de Mahon. Il fut accusé d'avoir calomnié le maréchal d'Estrées qui, selon lui, n'aurait pas suffisamment profité de la victoire d'Hastembeck; il fut encore accusé d'avoir favorisé la convention désastreuse de Closter-Seven pour compromettre Richelieu. Il subit pour cela quelques années de détention à Doullens.

3 René-Louis Voyer de Paulmy, ministre des affaires étrangères.

voulut bien me faire avertir qu'il y avoit encor des engagemens à remplir pour la première place et qu'ainsi je ne pourois profiter de la bonne volonté de l'Académie que pour la seconde place vaquante. Cette attente auroit été sans doutte fort longue et la reconnoissance et l'attachement que je dois à l'Académie me donoit l'empressement le plus vif d'y estre agrégé. M. de la Chevaleraie est mort, j'ay écrit à quelques académiciens de mes amis que j'accepterois avec grand plaisir la place d'associé libre et je l'ay obtenue par un concours unanime des voix. Coment aurois-je pu balancer par vanité à solliciter une place qui honore tout homme qui pense : il m'importe peu d'estre honoraire, si je pense mériter d'estre comté. Je voudrois que le nom d'élève subsistât encore, c'est sans doutte le seul dont je suis digne et je me trouverois heureux de le porter toutte ma vie. Je ne peux vous exprimer, Monsieur, combien le titre d'académicien renouvelle tous mes regrets de vous avoir perdu, mais mon attachement pour vous l'emporte sur mes intérêts personnels, seroit-ce vous aimer que de vous souhaitter éloigné du héros que vous servez, du philosophe sublime que vous écoutez, de ce monarque enfin qui promet aux gens de votre ordre de l'adorer et de le luy dire? Non, Monsieur, votre vie est trop illustrée et trop heureuse auprès de Sa Majesté prussienne pour que j'ose désirer de vous voir à nos assemblées : mais votre nom y sera toujours aimé et respecté, et si vous joignez en ma faveur votre voix à celle de vos anciens confrères, si vous aprouvez leur choix, c'est un titre dont j''aimeray à me décorer auprès d'eux.

M. Folkes[1] me mande aussi qu'il a eu la bonté de me proposer à la rentrée des vaquances de la Société Royalle et que (selon l'usage) ma recommandation a été signée par

1 Martin Folkes, antiquaire, physicien et mathématicien anglais, né à Westminster en 1690, mort à Londres en 1754. Ami de Newton et de Hoane, il leur succéda à tous deux d'abord comme vice-président, ensuite comme président de l'Académie des sciences de Londres. Il s'occupa beaucoup du poids et de la valeur des monnaies romaines, des mesures et des poids en France et en Angleterre, et de divers sujets de physique. C'est lui, comme président, qui annonce au comte de Tressan sa nomination à l'Académie des sciences de Londres.

luy et un assez grand nombre des principaux membres de la Société. Vous serez sans doutte surpris, Monsieur, des honneurs dont je suis comblé dans le même moment. Hélas! ils sont bien peu mérités! je ne les dois qu'à l'illusion que ma profession et mon grade ont répandue sur quelques faibles ouvrages : on a voulu encourager les militaires à suivre une routte où il est bien facile de faire de plus grands progrès. L'heureuse Prusse n'a pas besoin d'un pareil exemple pour exciter l'imitation de mes pareils : ils vivent sous un maître dont les regards font éclore le génie et dont les soins, les bienfaits et les ouvrages l'éclairent, l'encouragent et le guident[1].

Il y a près d'un an que j'ay envoié à votre Académie un assez long mémoire sur la nature et les effets de l'électricité et un autre sur l'analogie du fluide magnétique et de l'électrique. Ces deux ouvrages ont été receus avec trop d'indulgence : je l'ay si bien senti que quoyque pressé de les faire imprimer, j'ay demandé grace et ay retiré ces deux mémoires qui ont grand besoin d'estre retouchez et que je peux enrichir de nouvelles expériences de nature à attester mes propositions[2]. M. Watson et moy sommes arrivés aux mesmes conclusions, sans nous estre communiqué nos idées, et sa réputation en Angleterre est une des raisons qui m'encouragent et m'affermissent dans mon opinion. Au reste, Monsieur, ne soyez point effarouché du mot de fluide, je m'en sers comme du plus expressif pour deffinir les écoulemens d'une matière infiniment pettite, répulsive à ellemesme et très ressemblante à ce milieu subtil dont le grand Newton donne l'idée dans ses ouvrages[3] et à l'*Ignis elementalis* de Boerhaave[4].

1 Toutes ces louanges à l'adresse de la Prusse et de son roi nous sont à peine compréhensibles aujourd'hui autrement que par l'engouement des savants de cette époque pour celui qui était pour eux l'incarnation la plus haute de leurs idées philosophiques et impies.

2 Ces deux ouvrages furent publiés plus tard ainsi qu'un Essai sur le fluide électrique. Le comte de Tressan est un des savants qui, au XVIIIe siècle, ont fait avancer cette science par leurs expériences et ouvert la voie de la découverte à nos savants modernes.

3 En particulier dans son Optique et son *Analysis per quantitatum series, fluxiones et differentias.*

4 Herman Boerhaave, né en 1668 à Voorhout près de Leyde, célèbre professeur de médecine, de chimie et de botanique à l'Université de Leyde. Il fit des découvertes sérieuses en chimie, qu'il a données au public en 1732 dans ses *Elementa chimiæ*, où il parle aussi de l'électricité, ainsi que dans son *De morbis nervorum*, paru à Leyde en 1761.

Le chevalier Ossorio (dont je suis fort ami) me força, à son retour d'Aix-la-Chapelle, de luy confier quelques cahyers de mon mémoire, et les ayant communiqués à la société royalle, il me lia d'un commerce très intime avec Mrs Watson[1], Ellicot et le docteur Gowin Knight : ce dernier m'a envoié ses barres magnétiques et ses aimans factices avec un fort beau traitté sur l'attraction et la répulsion. Je me suis fait honneur de traduire tout ce qui est raporté dans les actes de la société royalle touchant la découverte de M. Knight. J'ay répété les expériences relatives, j'en ay imaginé de nouvelles qui m'ont réussi, j'y ay joint quelques réflexions sur le magnétisme et après en avoir fait part à l'Académie j'ay consenti que ce mémoire fût inséré dans les papiers publics, regardant cette découverte comme utile à la société et d'une conséquence infinie pour la navigation, par la sensibilité et la permanence du magnétisme que la touche des barres magnétiques donne aux aiguilles de compas marins. Vous en jugerez facilement par cette seule expérience que les meilleurs aimans naturels ne peuvent donner la touche qu'à des aiguilles de trempe de ressort qui la perdent en peu de temps et les barres la donnent à des aiguilles d'acier parfaittement dur qui la conservent. La Ferella de la société royale (Berlin) et la Villeroy de M. d'Osembray (les deux plus forts aimans connus) ont vérifié cette expérience et n'ont pu même communiquer à des aiguilles de trempe de ressort que la moitié de la vertu magnétique qui leur est communiquée par les barres de M. Knight. J'ay traduit aussi son traitté sur l'attraction et la répulsion et je compte qu'il sera en état d'estre envoié dans le mois prochain à l'Académie. Voilà, Monsieur, l'espèce de travail auquel je me suis attaché depuis 4 ans. Je m'étois restraint à lire et étudier jusqu'au commencement de 1746, le loisir que m'a donné mon commandement du Boulonois et des costes de Picardie

1 Robert Watson, professeur de rhétorique et de philosophie à Saint-André, en Ecosse, né en 1724, mort en 1783.

a favorisé un détail plus assidu et j'ay osé écrire alors pour la première fois. Si quelque partie de ces faibles ouvrages peut exciter votre curiosité, ordonnez, et je vous l'enverray avec toutte la confiance et la soumission que je dois à un ancien ami et à un homme dont la supériorité doit estre avouée sans honte mesme des gens fort au-dessus de moy.

J'ose vous suplier, Monsieur, de me mettre aux pieds de Sa Majesté Prussienne : l'honneur qu'il a fait à notre Académie m'authorise à lui offrir mes vœux, mes respects les plus profonds et un hommage qui part du cœur. La plus grande marque d'attachement que je puisse donner à un maître auprès duquel j'ay eu l'honneur d'estre élevé [1] et que je sers du moment que j'ay peu porter les armes, est de ne pas *regretter tous les jours de ma vie de n'estre pas né sujet du monarque qui règne sur nos esprits comme dans nos cœurs* [2].

Ma destination vient d'estre changée. Le Roy, mon maître, en me retirant du commandement que j'avois et où la paix me rendoit inutile, m'a employé dans les trois éveschez, sous les ordres de M. le maréchal de Belisle [3] : ma résidence est à Toul, j'y suis à portée de la cour du roy Stanislas ; il s'y rassemble très bonne compagnie et entr'autres le prince de Craon avec sa spirituelle et aimable famille. J'ay trouvé tout le monde dans l'affliction de la mort de Me du Châtelet. J'ay peur que cette mort ne nous prive de notre ami Voltaire qu'elle y attiroit.

Je vous prie, mon cher et aimable maître, premièrement

1 Tressan faisait partie de ce bataillon choisi d'enfants qu'on donnait pour compagnons de jeu à Louis XV enfant.

2 Il est à croire que dans ces expressions il entre plus de désir de flatter Maupertuis que de vrai sentiment ; cependant tel était l'ascendant du roi philosophe et sceptique sur les esprits forts de son temps, que l'espoir de voir le monarque (que de Maistre n'appelait que le Grand Prussien) imposer à l'Europe leurs idées et leurs réformes, les empêchait de voir les choses et les hommes sous leur vrai jour.

3 Charles-Louis-Auguste, comte de Belle-Ile, petit-fils du surintendant des finances de Louis XIV. C'est de lui que disait le roi de Prusse lors de l'élection de l'empereur Charles VII que le maréchal avait fort bien négociée : « Il faut convenir que le maréchal de Belle-Ile est le législateur de l'Allemagne. »

de me permettre de vous apeller de ce nom ; secondement, de me mander où je pourray trouver à Paris, où, comment je pourray faire venir les tomes que l'Académie royale de Berlin a donnez depuis que le Roy l'honore et l'éclaire de sa protection particulière.

Notre ami La Condamine est furieux avec raison contre M. Bouguer qui s'est pressé de publier un lourd et un peu diffus in-4° sur leurs opérations communes. Quelle différence, grands Dieux ! avec la précision, l'ordre et l'agrément des rapports de Quitis et de Pellos [1]. Le seul d'Alembert nous rapelle, dans la préface de son ouvrage sur la mutation de l'axe de la terre, le stile charmant de M. de Maupertuis : c'est qu'il se trouveroit bien loué s'il savoit ce que je vous en écris. Je désirerois bien vivement aussi que vous eussiez la bonté de me mettre en correspondance avec un des membres de votre Académie. Je ne doutte point que vous n'ayez réussi à jetter un nouveau jour sur tous les phénomènes de l'électricité ; ce sont de nouvelles lumières que je vous demande et que vous ne pouvez refuser à un ancien ami. Je suis assez malheureux pour ne point savoir l'allemand, mais peux entretenir la correspondance en latin, anglois et italien à son choix. Cependant quoyque j'entende assez bien l'anglois, il me coûtte encore beaucoup à écrire, surtout en traittant de matières où on ne peut trop répandre de clarté et de précision. Adieu, mon cher maître, conservez toujours un peu d'amitié et d'indulgence pour moy. Soyez heureux autant que vous méritez de l'estre. Jouissez d'un sort que j'envie comme académicien et comme militaire. Je ne désespère pas d'avoir le bonheur, une fois dans ma vie, de me trouver aux pieds de ce grand homme qui l'est comme roy et comme particulier. Si la profondeur de ses desseins est d'affermir la paix, j'obtien-

1 Bouguer faisait partie de l'expédition au pôle sud. Il revint en France avant La Condamine et eut le tort de publier en son nom une relation des expériences faites en commun. La Condamine, mécontent du procédé, fit imprimer à son tour une relation de son voyage au Pérou. Bouguer répondit et une lutte regrettable s'éleva entre les deux savants. On pourra en voir les détails dans le livre que nous publierons bientôt sur La Condamine.

dray dans la suitte un congé pour voir ce monarque qui rassemble à la fois les génies de Solon, de Gustave, de Pythagore et de Newton et qui a choisi Maupertuis pour son ami.

J'ay l'honneur d'estre avec le plus tendre attachement, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

DE TRESSAN,

Lieutenant général des armées de France
et commandant à Toul.

J'apprends dans le moment la mort de Madame de Tencin [1], j'en suis vivement touché ; je lui étois attaché de tous tems et j'étois un des restes de son troupeau. Quelle perte pour notre vieux Fontenelle ! mais la sentira-t-il à son âge ? Bien des gens la regretteront comme celle de nos jours qui rassembloit le plus tout ce qu'Athènes adora dans Vespasie.

III.

J'ay reçu, mon cher et illustre Président, par M. Du Hamel de Boisseran, les complimens dont vous m'avez honoré.

[1] Claudine-Alexandrine Guérin, née à Grenoble en 1681, morte à Paris en 1749. Elle est aussi célèbre par son esprit philosophique que par le dérèglement de ses mœurs. Après avoir appartenu à Dubois, elle se lia avec Destouches dont elle eut le fameux d'Alembert. Fontenelle n'a pas dû être douloureusement affecté de sa mort : car il manquait de sensibilité. D'après Voltaire, il aurait dit à Diderot : « Monsieur, il y a 84 ans que j'ai relégué le sentiment dans l'Eglogue. » Madame de Tencin aimait à voir Fontenelle dans son salon, parce qu'elle lui savait beaucoup d'esprit ; quoiqu'elle ne se gênât pas parfois de l'apostropher ainsi : Tais-toi, grosse bête. Elle aimait à répéter que les gens d'esprit font beaucoup de fautes en conduite, parce qu'ils ne croient jamais le monde aussi bête qu'il est. Ses œuvres ont été publiées à Paris en 1786 et forment 7 volumes in-12. On a fait aussi et publié en 1804 un recueil de ses lettres.

Jamais je n'ay reçu de lettre qui m'eut fait un plaisir aussi sensible que la sienne. Il me mande que votre poitrine est parfaitement rétablie et que l'air natal vous a rendu à la santé. Je ne suis pas comme l'abbé de Saint-Pierre [1] qui disoit à Madame Du Pin : Je suis bien aise de vous voir aussi jolie et avoir si bon visage, ce n'est pas que cela me touche, mais c'est que vous en serez de meilleure considération. Oui, pour moy, mon cher et divin Président, quand je ne devrois de ma vie lire aucun ouvrage de vous, je vous jure bien du fond de mon cœur que je vous aime pour l'amour de vous-mesme et que je suis pénétré de joie de vous savoir à la vie ordinaire et jouissant de ce bon tempérament et de cette humeur gaillarde sur lesquels les calculs n'ont pu mordre. Je vous avoue que vos serviteurs et amis de Paris doivent avoir une furieuse jalousie contre Messieurs de Saint-Malo, mais ils leur pardonneront de vous retenir pourvu qu'ils vous renvoient plein de ce beau feu et de cette vigueur avec laquelle vous partites pour aller aplatir les pôles du monde. Mon ami La Condamine me marque vous avoir mandé touttes les impertinences que j'ay essuiées dans la société de Nancy. J'ay abandonné cet enfant mort-né dans son berceau et je ne veux plus me compromettre avec de pareilles espèces.

Le Père de Menoüe [2] est, à ce qu'on dit, humilié et confondu de son impertinent discours. Toutes les lettres qui sont venües de Paris sont mises en pièces et il n'a pas été mieux traitté par les Lorrains. Vous savez sans doute que se méprenant à chaque mot il traitoit votre découverte du moindre mouvement d'aussi originale que les disputes et

[1] Charles-Irénée Castel, né au château de Saint-Pierre-Eglise, en Normandie, en 1685. Il embrassa l'état ecclésiastique, eut l'abbaye de la Sainte-Trinité de Tiron et devint premier aumônier de Madame. Le cardinal de Polignac l'emmena avec lui aux conférences d'Utrecht. Après la mort de Louis XIV il fut exclu de l'Académie française pour avoir exalté dans sa Polysynodie la manière de gouverner du régent, en blâmant celle de Louis XIV. Il avait des idées bizarres et affectait la singularité en tout. On a publié un extrait de ses différents écrits sous le titre de : *Rêves d'un homme de bien.*

[2] Joseph de Menoux, jésuite, né à Besançon en 1695, supérieur du séminaire de Nancy, prédicateur et confesseur de Stanislas, roi de Pologne.

les écrits qu'elle a occasionné : ce sont des mots [1]. Il finissoit par donner à Leibnitz la moitié de cette découverte. L'ami de Buffon n'étoit pas mieux traitté et méchamment il disoit que l'Esprit des lois étoit imbu des maximes renfermées dans les lettres persanes [2]. Furieux de cette insolence, j'ai commencé par faire mes protestations à la chancellerie et à la société de Nancy contre l'impression du discours [3]. Le roy de Pologne a levé mes oppositions sous conditions que le moine corrigerait ce que les critiques avoient d'amer et d'injuste. Comme le moine n'en a rien fait, j'ay rentré dans mes droits et j'ay fait des notes à ce discours que j'ay fait transcrire à la marge sur douze exemplaires dont j'en ay envoyé six à Paris et six à Nancy. Comme vous n'êtes point occupé maintenant à dévoiler les lois de la nature et à nous éclairer, je peux bavarder à mon aise et vous envoyer seulement deux de ces notes pour vous amuser un moment. Voicy la vôtre : « Est-il permis à un homme d'honneur ou seulement à un religieux de rapeller dans un discours public des libelles écrits par une main encore plus accoutumée à verser le poison qu'à répandre les fleurs [4] ? Comment le Père de Menoux, avec aussi peu de

1 Ils sont fort justes.

2 C'est très vrai : il y a dans l'Esprit des lois des idées fausses sur le suicide, la polygamie : des principes de déisme et d'irréligion qui ont amené l'esprit des discussions hardies et souvent téméraires. Les lettres familières de Montesquieu nous le montrent comme l'un des fondateurs de la secte philosophique. Le désir de passer pour un génie supérieur aux préjugés et aux maximes communs, le poussa trop souvent à écrire ce qu'il ne pensait pas au fond du cœur. Il rétracta du reste tout ce qu'il avait pu écrire de dangereux et mourut dans de très beaux sentiments chrétiens. Le Père de Menoux avait raison de flageller les tendances mauvaises qu'il trouvait dans ces divers ouvrages appelés à un retentissement européen. Si parfois il s'attirait des répliques insolentes comme celles du comte de Tressan, cela prouve qu'il voyait et touchait juste. La mauvaise humeur de ses adversaires et leurs procédés peu polis montrent tout simplement que ce jésuite qu'ils dédaignaient savait les percer à jour et mettre en défiance envers eux les amis de la vérité.

3 Prononcé par le Père de Menoux à la séance publique de l'Académie de Nancy.

4 On remarquera l'insulte grossière de la part d'un homme qui se targue de politesse en mettant un religieux en dehors de l'hon-

connoissances [1], ose-t-il attaquer un homme de l'ordre de M. de Maupertuis ? Il tombe icy par deux étourderies du premier ordre dans l'écueil inévitable à l'ignorance qui veut en imposer : il parle d'une théorie qu'il n'a jamais étudiée ny compris et en conséquence il la définit mal ; il donne à Leibnitz une partie de la gloire de cette découverte et cite le jugement de l'Académie de Berlin qui décide formellement que jamais Leibnitz n'a exposé ny mesme indiqué la théorie du moindre mouvement dans le choc et le repos des corps dont l'invention est conservée en entier à M. de Maupertuis. Le Père de Menoux a-t-il bien d'ailleurs senti la force du mot original dont il se sert en parlant d'un ouvrage d'un des génies le plus respecté de l'univers ? Ne devoit-il pas plutost le réserver pour cette théorie qui prétend conduire les âmes à la béatitude céleste par le moindre amour de Dieu qui soit possible ? » Cette note a fait fortune.

Voicy celle du Président de Montesquieu au sujet de ses maximes.

« Ces maximes du moins ne feront jamais signer l'ordre de la Saint-Barthélemy et la révocation de l'édit de Nantes, elles ne conduiront point le bras de Jacques Clément et de Jean Châtel [2]. »

neur, parce qu'il a rendu compte des attaques de Voltaire contre les procédés et la valeur scientifique de la moindre action de Maupertuis.

1 Le Père de Menoux avait écrit un ouvrage clair, précis et logique dans ses conclusions, sous le titre de : *Défi général à l'incrédulité*, qui mit en fureur tout le clan philosophique et qui explique les attaques assez sottes pour des gens d'esprit, comme celles qu'on lit plus loin et qui n'ont aucun rapport avec *la moindre action*. On y sent trop le parti pris de défendre « un génie pas du tout respecté de l'Univers ». Quant au Président de Montesquieu, le Père de Menoux avait parfaitement le droit de relever dans ses ouvrages ses tendances par trop évidentes à l'impiété et à la licence, étant données les idées de cette époque. Il est à remarquer un sentiment qui est de tous les temps, c'est l'intransigeance de ceux-là même qui prêchent la liberté et la tolérance, dès qu'on les attaque eux ou ceux qui les touchent de près ; tant il est vrai que l'homme, abandonné à lui-même et n'aimant que lui, ne peut être qu'un égoïste et un tyran.

2 Hélas ! elles ont eu leur large part dans l'agitation des esprits et dans les bouleversements malheureux qui ont assombri et ensanglanté la fin du XVIII[e] siècle.

En vérité c'est abuser du nom et de l'esprit des Académies que d'y rassembler au hasard des gens aussi dignes de mépris par leur ignorance et leur absurdité. J'en suis si excédé que quelque respect attachement que j'aie pour le roy de Pologne, je ne veux plus me trouver aux séances. Pour m'apaiser ils m'ont fait offrir de m'élire Président cette année, mais je les ay refusé avec hauteur et sécheresse.

On dit que Voltaire est à Colmar; je scay qu'il est furieux contre moy, mais cela m'est égal : j'ay vu une brigue formée à Lunéville pour que le roy de Pologne lui donnât un asile à la Cour. Attaché à la gloire de ce prince, je luy ay représenté vivement combien le roy de Prusse, son ancien ami, seroit blessé de savoir Voltaire à la Cour. Ce mot a suffi pour le déterminer à faire écrire à Voltaire qu'il ne pouvoit ny ne vouloit le recevoir en Lorraine. Je ne vous mande ces détails que pour que vous ne les ignoriez pas. Je serois bien affligé que vous crussiez que je cherche à me faire un mérite d'une action que tout bon serviteur du roy de Pologne et tout homme aimant le mérite et la vertu auroit fait à ma place; et d'ailleurs, mon cher et illustre Président, mon cœur et mon existence littéraire ne seront-ils pas à vous? Depuis longtems vous vous êtes attaché le premier et vous et l'ami La Condamine m'avez donné l'autre. J'aime à reconnoitre vos dons, à m'en parer; ils me sont bien plus honorables que le peu que je vaux. Pardonnez-le à l'homme du monde qui en sera le plus reconnoissant : surtout je vous prie de me mander votre marche, et s'il se peut de vous arranger pour vous reposer un jour à Toul où j'auroy un meilleur lit à vous offrir. Si vous voyez M. Duhamel de Boisseran, dittes-luy, je vous supplie, que j'ai chargé un de mes meilleurs amis qui passe aux Indes, de solliciter Messieurs de la Compagnie pour que M. son fils soit employé à voyager et passe sur son bord. J'en attends la réponse. M. de Boisseran m'avoit annoncé une belle coquille et je l'attens avec l'impatience d'un homme qui forme un assez joli cabinet.

Adieu, mon cher et illustre et divin Président; ma femme, mes enfans et moy nous vous embrassons bien tendrement.

J'apprends à tout ce qui est à moy à prononcer souvent votre nom, à l'aimer et à le respecter : ce sont les sentimens que je vous ay voués et qui dureront autant que ma vie. J'ai l'honneur d'estre avec un attachement inviolable, Monsieur et illustre Président, vostre très humble et très obéissant serviteur,

De Tressan.

A Toul, ce 24 Janvier 1754.

IV.

Mon cher et illustre Président,

J'ay osé prendre la liberté de me mettre aux pieds de Sa Majesté (prussienne) et de luy écrire en luy envoyant les discours qui ont été prononcés dans la première séance de la société que le roy Stanislas premier vient de fonder à Nancy. Je scay avec quelle bonté Sa Majesté permet qu'on ose se présenter soy-mesme à elle, mais mon hommage est si peu digne de ce grand roy que votre appuy, votre amitié peuvent seuls me rassurer et me faire trouver grâce à ses yeux. Vous trouverez sans doutte mon discours bien long et bien diffus, mais je n'ay été nullement le maître d'en resserrer la chaîne et le tout ensemble. Je m'étois d'abord proposé pour sujet le parallèle des muses agréables et des muses laborieuses, mais le roy Stanislas m'a forcé la main et a voulu que j'expose un extrait des découvertes et des ouvrages des savans, non seulement pour intéresser les sociétés étrangères à l'établissement qu'il vient de faire, mais aussi pour inspirer de l'émulation aux Lorrains. Ils en ont grand besoin, et quoi qu'il y ait bien de l'esprit dans ce pays-cy, leurs anciens ducs, plus occupés de les enrichir que de les instruire, ont cruellement laissé languir les

sciences, les lettres et les arts qui y sont encore dans leur berceau, et nos lorrains sont bien plus près du temps des druydes et du guy de chesne qu'ils ne le sont de l'état des peuples nouvellement conquis et éclairés par les regards et les écrits du grand Frédéric[1]. Dans le moment que je pense aux lorrains et que je vous écris, je me rappelle bien vivement les comparaisons du docteur Swift[2]. Je me trouve un géant à Nancy et me retrouve un nain vis à vis de vous, mais bien d'autres gens, qui valent mieux que moy, éprouveroient le même sort et n'en devroient pas être humiliez. Au-dessous du sommet où vous estes placé, il y a bien des degrez de supériorité à prendre encore sur les autres hommes.

Vous sentez bien, mon cher Président, que dans un premier discours et prononcé devant des peuples qui doivent estre à la France, j'ai deu chercher à leur inspirer du respect et de l'amour pour mes maîtres, qu'il m'a été doux et facile de rendre le mesme hommage à votre auguste monarque; on a bien peu de mérite à le célébrer, mais on peut en avoir à estre aussi pénétré que je le suis de tout ce que j'ay dit de ce grand prince qu'on admire selon la proportion d'esprit et de courage que l'on a soy-mesme. J'ay été bien aise aussi de montrer quels sont les sentimens que l'Académie de France conserve pour vous. Nous ne devons pas perdre une seule occasion de donner un démenti public à l'infâme procédé de l'ex-ministre des Baladins et de la marine[3] : nous en partagerions le déshonneur si nous ne

1 Il est douteux cependant que ces peuples, conquis par Frédéric, aient reçu tant de lumières par leur passage sous la domination de Frédéric. Ce sont là des exagérations, faites, à plaisir, pour les besoins de la cause, par un homme qui veut faire sa cour quand même et toujours.

2 Jonathan Swift, surnommé par Voltaire le Rabelais de l'Angleterre, né en Irlande en 1667. Il est connu par les *Voyages de Gulliver* et d'autres ouvrages de morale et de politique, dans lesquels on voit l'aigreur de ce caractère capricieux, inconstant, fier et ambitieux contre les rois, les courtisans, la religion catholique et même contre Luther et Calvin.

3 Tressan veut sans doute parler du comte de Maurepas, disgracié pendant 25 ans pour une épigramme contre Madame de Pompadour. Maurepas était l'ami de Voltaire, qu'il rappela à Paris, lorsqu'il fut de nouveau ministre sous Louis XVI, et prit parti pour lui contre Maupertuis : de là cette colère de Tressan, que Maurepas méritait du reste par la légèreté de son caractère et les mauvais conseils qu'il donna plus tard à Louis XVI.

cherchions sans cesse à le réparer. Je suis toujours employé depuis cinq ans, je n'ay point été à Paris depuis ce temps, mais je scay de plusieurs de nos confrères qu'il y a beaucoup de division dans l'Académie. M. de Réaumur[1] et M. de Buffon sont toujours très mal ensemble, peut-estre ce dernier a-t-il trop étendu ses idées, peut-estre l'autre les a-t-il trop rétrécies, je n'ose les juger et, serviteur et ami de tous deux, je n'entre dans aucune querelle. Notre cher La Condamine est mon correspondant de cour et je m'en tiens à luy. Cependant je dois dire que touttes les preuves de fait dont M. de Buffon appuie sa théorie, me paroissent d'une grande exactitude : j'en ay vérifié une grande partie dans ces païs-cy, qu'on peut regarder comme un païs tout neuf pour les observateurs; nul ouvrage digne d'estime ne donnant des notions sur les trésors d'histoire naturelle qu'on y trouve à chaque pas, cela m'a donné occasion de faire un mémoire sur les coquillages fossiles dont j'ay rassemblé une collection singulière pour la variété et l'intégrité. Ce mémoire traitte aussi des eaux thermales de Plombières; je vais tâcher de le mettre en état de l'envoier à M. de Formey, et si vous daignez un instant, du haut du foyer de Sirius ou d'Areturus, jetter les yeux sur mes pauvres misérables coquilles, vous vous amuserez peut-estre en leur voyant jouer un rolle si considérable dans la composition

1 René-Antoine Ferchault, né à la Rochelle en 1683, mort en 1757. Il fut un des naturalistes et des physiciens les plus célèbres du XVIIIe siécle. Il dirigea les débuts du non moins célèbre naturaliste Georges-Louis Leclercq comte de Buffon, né en 1707, mort en 1788. Réaumur avait écrit l'*Histoire naturelle des Insectes* en 6 vol. in-4°, dont les quelques inexactitudes et les quelques assertions hasardées furent relevées par Buffon dans son *Histoire naturelle*. Buffon lui-même, soit dans son Histoire naturelle, soit dans ses *Epoques de la nature*, fut vivement attaqué et critiqué : on lui reprocha de son temps des paradoxes outrés, une tendance au matérialisme et au fatalisme dans ses plans de création. Au reste, toutes ces exagérations et toutes ces inexactitudes, inhérentes à l'homme si grand qu'il soit, n'atténuent en rien la grandeur et la diversité des qualités supérieures de ces deux génies.

subséquente de tout ce qui revêt notre pettite planette. Adieu, mon cher et illustre Président, soyez sûr que vos bontés sont gravées dans mon cœur, et que le plus beau jour de ma vie seroit celuy où je paroitrois aux pieds du grand Frédéric, présenté de votre main. J'ay l'honneur d'estre avec le plus tendre et inviolable attachement, mon cher et illustre Président, votre très humble et très obéissant serviteur.

DE TRESSAN.

A Toul en Loraine, ce 14 May 1751.

Je vous suplie de faire mille tendres complimens à Mylord Tyrconnel, j'espère qu'il conserve quelque amitié pour moy. Je vous félicite tous deux d'avoir à vivre ensemble, et je serois trop heureux de me trouver quelquefois en tiers, vous étant aussi tendrement attaché à tous les deux.

V.

A Comercy, ce mardy 20 Juillet.

Vous êtes bien bon et bien aimable, mon très cher et très illustre Président, de me donner de vos nouvelles, j'en suis digne par tous mes sentimens pour vous, vous aimant de touttes les façons qu'on aime ce qui plaît et ce qu'on admire. Voicy une lettre de notre nouveau marié[1] : je ne scay s'il écrit de Lyon[2] ou si le secrétaire du Cardinal[3]

[1] La Condamine devait épouser sa nièce Charlotte d'Estouilly au mois d'août 1756.

[2] La Condamine avait bien écrit de Lyon, où il avait séjourné quelques jours chez ses amis à son retour d'Italie.

[3] Le cardinal de Tencin archevêque de Lyon.

m'adresse cette lettre pour vous ; je meurs d'envie d'aller danser à ses nopces. Prenez garde que Bouguer[1] ne luy noüe l'éguillette, car ce seroit le seul mal qu'il pût lui faire et ce seroit bien dommage de n'avoir pas de cette race. J'espère qu'elle ne sera pas croisée et je désire bien vivement que la nièce ne fournisse rien que d'analogue à l'oncle.

Le roy de Pologne m'a chargé de mille choses pour vous, il vous aime véritablement, il vous lit actuellement, il est très édifié de votre religion : vous éclairez les uns, vous fortifiez les autres et tout le monde est content.

Moncrif[2] me marque que M. l'abbé Trublet a beau jeu cette fois-cy, et que Duclos[3] le dément pour l'élire[4], tant mieux, je rougirois de passer avant lui : c'est une voix de plus que vous m'aiderez à obtenir dans quelques années.

M. de Nivernois[5] porte l'évêque d'Autun, mais ce dernier n'a point fait de démarches. Pour moy je me suis bien gardé d'en faire de directes ou d'indirectes. Ainsi, mon cher et illustre Président, ne prenez pas, je vous suplie, pour une agacerie ce que j'ay eu l'honneur de vous écrire à ce sujet. Travaillez vivement pour votre estimable ami, c'en est un de plus que vous me procurerez dans cette compagnie. Me de Boufflers vous fait mille complimens : elle compte retourner à Paris les premiers jours d'Aoust, elle espère vous y voir : je vous enverrai son adresse et vous avertiray de son arrivée ; elle est digne que vous la comptiez parmy ceux qui vous aiment en connoissance de cause.

Je scay d'où partoient les vilaines pettites influences qui

[1] Allusion à la dispute qui s'éleva entre Bouguer et La Condamine à l'occasion de la publication de leurs observations communes à l'Equateur, par Bouguer, à l'insu de La Condamine.

[2] François-Augustin Paradis, secrétaire des commandements du comte de Clermont, lecteur de la reine Marie Leczinska, un des 40 de l'Académie française.

[3] Charles Pineau Duclos, né à Dinan en 1704, secrétaire perpétuel de l'Académie française et historiographe de France.

[4] L'abbé Trublet, malgré des titres sérieux, ne fut jamais élu, tandis que Tressan fut élu en 1780 et reçu en janvier 1781.

[5] Louis-Jules-Barbon-Mancini Mazarini duc de Nivernais, littérateur distingué, homme d'Etat, ministre de Louis XV, né en 1716, mort en 1798.

s'oposoient à l'honneur que l'Académie des sciences s'est fait à elle-mesme ; mais ces feux-vergetez se sont perdus dans la nuit et ne pouvoient tenir contre des rayons vraiment lumineux. Vous trouverez peut-estre qu'on a le stile un peu oriental sur les bords de la Meuse, mais un académicien de l'éloquente société de Nancy, un confrère de M. de Solignac [1] ne doit pas parler d'une façon commune. A propos de M. de Solignac, il vient de me donner de nouveaux droits sur ses oreilles par une noirceur insigne qu'il a essayé de me faire : je meurs de peur d'estre obligé d'en couper une. Je feray de mon mieux pour me débourner de ce projet.

Triton [2] est devenu d'une beauté incomparable : ses beaux cheveux sont fort augmentez, sont blancs à éblouir et comme de la soie : Anubis n'a jamais été plus digne d'un cartel. Flore luy fait des agaceries, j'espère que tant de grâces lui inspireront à la fin quelques désirs. Êtes-vous content de cette nation qui vous aime et que vous aimez : ce long sommeil a-t-il été suivi d'un réveil brillant? Messieurs les Anglois diront-ils encore qu'ils valent mieux que nous [3] ? Leur rosbif et leur bierre forte ne leur en feront jamais faire autant. Quelle nation que la nôtre, quand elle sera bien menée !

J'ay lu trois fois la thèse d'Erlangen, je ne vois pas qu'on y puisse répondre. Tous les ouvrages de ce volume sont relatifs. Trop petit pour oser louer mon maître, je dois me contenter de le remercier du plaisir et de la lumière qu'il répand dans mon sein. Ce seul volume captive la somme de pensées qui m'a été accordée pour le reste de mes jours,

1 Pierre-Joseph de la Pimpie, chevalier de Solignac, né à Montpellier en 1687, alla de bonne heure à Paris, se fit connaître de la Cour, qui lui donna une commission honorable pour la Pologne. Il eut occasion d'être connu du roi Stanislas, qu'il suivit en Lorraine ; il devint secrétaire de cette province, et secrétaire perpétuel de l'Académie de Nancy. Il est connu par divers ouvrages qui ne sont pas sans mérite.

2 Triton et Flore sont deux chiens donnés à Tressan par Maupertuis.

3 Conquête de Minorque par Richelieu, et victoire de la Galissonnière sur l'amiral Bing.

comme votre amitié me pénètre et remplit un cœur qui vous sera attaché jusqu'à la mort.

TRESSAN.

VI.

Hélas ! mon cher et illustre Président, le lendemain de votre départ j'ay été attaqué d'un accès de fièvre de 50 heures, propre à faire tourner dix meilleures testes que la mienne. De mon ordonnance, je me suis fait saigner trois fois, de six heures en six heures : la troisième saignée a dégagé la teste, établi la sueur, le sommeil a succédé, la fièvre a disparu sans retour, et je me trouve presque aussi fort et aussi bien qu'un turc, qui a reçu la bastonade trois jours auparavant. Mon sang couloit quand je receus votre lettre et entre deux saignées, j'allay au plus pressé, ce fut de dicter trois ordres aux maréchaussées de Bar et des environs, de faire les perquisitions les plus exactes dans Bar et dans tous les villages voisins. Si Madame de Maupertuis savoit cela, elle croiroit peut-estre que je mets la maréchaussée aux trousses de la belle Fougs (chienne de Maupertuis) pour avoir étranglé 50 poules hupées. Pour moy je vous déclare que je compte avoir rassemblé les troupes de la ville d'Itaque et d'Argus pour arracher Hélène des bras de son ravisseur. Soyez sûr de mes soins et de mon exactitude, je m'informeray dans tous les régimens voisins. Certainement elle a été volée et ce ne peut estre que par un homme de bonne compagnie, qui aura demeslé dans sa petite figure de renard, une phisionomie plus spirituelle que celle de beaucoup de jolies femmes qui d'ailleurs n'ont pas de plus beaux yeux qu'elle. Permettez-moi d'embrasser Triton, je suis bien fâché qu'il n'ait plus sa chère compagne, il la traittoit en bon mari, il la caressoit et la grondoit sans

cesse : j'en connois qui méritent l'un et l'autre, surtout celle qui me charge de mille complimens pour vous et que je voudrois bien voir embrassée par notre cher ami M. de La Condamine. Au reste, ce que vous avez vu assez public à Toul ne l'est point encore à Paris. J'ay des raisons pour ne le déclarer que dans trois mois, mais j'en ay mille pour vous l'avouer, et à un ami tel que M. de La Condamine. Depuis onze ans je vis avec elle, elle en avoit 17 alors et je l'enlevay presque des bras de sa famille. J'ay trois garçons que j'ayme à la folie : elle est douce, aimable et pleine de vertus, telle enfin que je le désirois pour faire le bonheur de ma vie. J'ay voulu assurer son sort, celuy de mes enfans, aujourd'huy que je vieillis, à prouver sa naissance et j'attends un acte du duc de Bedfort qui reconnoit son bisayeul pour un Russel de la province de Dorset, qui passa en France, quand le parti de Charles premier fut dissipé et sans ressource. Cet acte sera juré par le hérault d'armes de Londres ; le roy Jacques y joint un acte royal authentique, et sur-le-champ un de mes fils sera reçu chevalier de Malte. Le roy, la reine, Mr le Dauphin, mes maîtres, quelques amis le savent ; on me pardonne ma faiblesse, (si c'en est une).

Voilà mon histoire ; communiquez ma lettre à mon ami : mais voilà ce qui m'accable de peines, d'inquiétudes depuis six ans, ce qui m'a empesché de demander des grâces que je pouvois obtenir. Tout va se bien tourner et j'espère des jours heureux. Faites-moy l'honneur de me mander votre marche[1], car aux diligences que je feray, il est presque impossible que je ne retrouve votre chienne, à moins qu'elle n'ait été enlevée par quelque courrier allant à Paris. Adieu, mon cher et illustre Président, conservez quelque bonté et amitié pour moy. Je vais écrire dans l'endroit le plus apparent de mon cabinet le jour que vous avez honoré ma maison de votre présence. Je vous aime, je vous respecte, je regrette de ne pouvoir pas vivre auprès de vous, je porterois mes regrets plus loin si je n'étois commandant sur une frontière. Soyez sûr que vous avez en moy un serviteur, un

1 Maupertuis, après un séjour de quelques jours chez le comte de Tressan à Toul, visita le roi Stanislas et s'en vint à Montpellier.

disciple et un ami qui vous sera à jamais fidellement attaché.

TRESSAN

A Toul, ce 22 May 1756.

VII.

A Toul, ce 24 Septembre 1756.

Je reviens de Fontainebleau et de notre Cour, mon cher et illustre Président : ce voyage m'a pris un mois. Je n'ay point eu l'honneur de vous écrire pendant ce temps, mais je n'en étois pas moins occupé de vous. J'ay eu une longue conversation avec M. le Dauphin[1] sur ce qui vous touche : mon cœur me rendit peut-estre éloquent et persuasif, je peux vous assurer que ce prince parla de vous avec la plus haute estime qu'il vous plaignit et qu'il conclut par dire que vos liens étoient trop forts pour qu'il vous fut possible de les rompre : mesme conversation avec M. le Cte d'Argenson[2] et Mr de Paulmy[3]. Ayant un jour dîné chez mon ancien ami Sénac[4], avec M. de la Porte chef des bureaux de la marine,

1 Louis, premier fils de Louis XV et de Marie Lecksinska, marié à Marie-Josèphe de Saxe.

2 René-Louis Voyer, ministre des affaires étrangères.

3 Marc-Pierre Voyer, ministre de la guerre, frère aîné du précédent. Il fut disgracié en 1757 et se retira dans sa terre des Ormes, où il mourut en 1762.

4 Jean-Baptiste Sénac, né en Gascogne en 1693, mort à Paris le 20 décembre 1770, avec les titres de premier médecin du roi, de conseiller d'état et de surintendant général des eaux minérales du royaume. Il mérita ces places par des talents distingués et par des ouvrages utiles. Ses principaux sont des *Essais de physique sur l'usage des parties du corps humain*, très intéressants par les réflexions qu'y fait Sénac, et son *Traité de la structure du cœur*, qui, dit-on, est le chef-d'œuvre de cet habile médecin.

homme d'un mérite supérieur, favori dans son état et méritant de l'estre, je répétay les mesmes propos et ils eurent le mesme succez. J'engageai mon ami Sénac, qui voit souvent le roy dans son lit avant le lever, de peindre quelle est votre position et la douleur qui vous tue. Dans tout ce que j'ay dit, on n'a pu rien saisir qui, en faisant votre cour à un maître, ne put estre entendu et approuvé par l'autre. Je me suis tiré simplement et décemment des phrases embarrassantes, sans entrer dans aucun petit détail d'intérest. Je n'ay apuié que sur celui de votre cœur. J'ai peint Madame de Maupertuis telle qu'elle est, fille de grande qualité, maîtresse de la maison de la princesse Amélie, tenant à toutte la cour, aimée, respectée par un mari qu'elle adore. J'ay peint ce lien si sacré et si cher chez touttes les nations policées, et tout le monde est convenu que rien au monde ne pouvoit vous faire prendre un parti qui vous éloignât d'elle. Soyez sûr que vos sentimens vous font grand honneur à notre cour, que tout le monde vous y plaint, mais qu'on est à mille lieues de penser que vous puissiez faire autre chose que de souhaitter une paix prochaine entre nos maitres.

De retour chez moy le 22, j'ay trouvé votre dernière lettre, mais comme M. de Valory[1] devoit arriver hyer icy, j'ay attendu de luy avoir parlé. Il m'a dit qu'il avoit laissé Mᵉ de Maupertuis dans la meilleure santé et dans la plus hautte considération à la Cour. Vous devez à présent avoir des nouvelles positives et instructives de vos vrays amis. M. de Valory a mis cinq ou six lettres pour vous à la poste de Strasbourg, il les a apportées de Berlin jusques là pour plus de sureté. M. de Valory pense comme tous vos serviteurs et amis que vous n'avez point d'autre parti à prendre que de rester tranquille et d'attendre les événemens. On ne vous attend à Berlin que dans l'été prochain. Si vous croyez alors que les temps ne soient pas arrivés, une ordonnance de médecins, un régime des eaux à prendre vous donneront un an de plus, et dans la position où sont les affaires, qui temporise gagne beaucoup. J'ay été demandé à servir en

1 Ambassadeur de France à Berlin.

campagne : on me l'a promis. J'ay demandé à conserver le commandement de Toul pendant mon absence pour ne point déplacer ma famille, pour estre sur d'un asile à la paix, et M. le Cᵗᵉ d'Argenson est entré dans mes raisons avec bien de la bonté et de l'amitié. Je travaille donc de mon mieux à former un équipage, mais je ne scay si je ne prends pas un soin inutile. Quelqu'un de bien instruit m'a dit d'amitié : Ne faittes que le plus nécessaire, ne vous pressez pas. Vous savez que chez nous les premières clameurs sont toujours meslées d'indécence et d'étourderie : je me garderay bien de faire passer jusqu'à vous les cris que j'ay entendus, mais le coup le plus cruel dans les circonstances présentes, c'est la fausse couche qu'a fait Mᵉ la Dauphine[1], occasionnée par le traitement qu'a essuié la reine sa mère[2]. Jugez de l'effet que cet événement a pu faire dans des cœurs françois. Si vous voyez les papiers publics, vous savez toute la vivacité qui règne dans la réponse de l'Impératrice. Entre nous il n'y a que des rois qui puissent jamais se racommoder après de pareilles injures, mais l'honneur des rois n'est point le mesme que celuy des particuliers, ils ne sont dignes de régner qu'autant qu'ils s'oublient eux-mesmes pour le bonheur de leurs sujets. Je tiendrois pour coupable et pour bien petit génie, un prince qui s'occuperoit d'une phrase peut-estre indiscrette insérée dans un manifeste et qui commettroit l'honneur de la couronne et le sang de ses peuples pour en tirer raison.

Nous n'avons point encore d'ordres pour le départ du détachement de 24 mille hommes. On attend le retour des courriers de M. le comte d'Estrées[3]. On assure à Toul qu'il en est passé un cette nuit; peut-estre ce courrier ne décide-

1 Marie-Josèphe de Saxe, fille de l'électeur Frédéric Christian et d'une princesse de Bavière.

2 La Saxe souffrit beaucoup de la guerre de Sept Ans, et l'électrice-mère fut gardée à vue par les troupes impériales.

3 Louis-César, duc d'Estrées, maréchal de France, fils de François-Michel le Tellier de Courtanvaux, et de Marie-Anne d'Estrées. Il est célèbre par la victoire de Fontenoy, les sièges de Mons et de Charleroy. On sait qu'il fut remplacé en Allemagne par Richelieu qui perdit la bataille de Rosbach. Malgré sa lenteur, il avait cependant remporté de brillantes victoires comme celle de Hastenbeck.

ra-t-il de rien encore. On aura examiné nos propositions, nos projets à Vienne, mais il faudra que le résultat des arrestez de ce conseil soient examinez dans le nôtre. Tout cela peut prendre beaucoup de temps et je ne peux m'empêcher de le désirer. Nos 24 mille hommes sont composés de nos plus belles troupes, c'est les envoyer à une destruction certaine que de les faire marcher dans cette saison. Tout est en suspens et pourroit l'estre encor quelque temps : Ce seroit parler au hazard que d'oser rien prévoir. Ce qu'il y a de sûr, c'est que nous faisons des augmentations considérables dans nos trouppes, et que nous les faisons avec la plus grande facilité. La bataille de Libowitz[1] a été très meurtrière pour les trouppes du roi de Prusse, mais il est très certain qu'il l'a gagnée puisqu'il a déposté l'armée autrichienne du village, et puis qu'il a fait tout ce qu'il vouloit faire après cette bataille.

Ce prince s'est comporté en grand capitaine dans cette affaire, de l'aveu des Impériaux. Voyant la cavalerie battue sans ressource à la droitte, il fit filer une colonne d'infanterie derrière la gauche, il luy fit tourner la montagne et vint descendre au travers des vignes sur le flanc droit de l'armée autrichienne, força un village qu'elle occupoit, et obligea le corps de bataille du centre à abandonner Libowitz et à se retirer. J'ay ouï dire à M. de Haremberg[2] que le roi de Prusse avoit réussi dans cette belle manœuvre par la faute du lieutenant général autrichien de la droitte qui, pouvant découvrir la marche de la colonne prussienne, l'avoit prise pour une retraitte et n'avoit point renforcé le village et les troupes qui couvroient le flanc droit de l'armée.

Malgré ces succès, la désertion fut très forte dès le jour mesme de la bataille : elle continue toujours et nous n'en pouvons douter à la quantité qui nous arrive de soldats, sergens et caporaux. Tous ceux qui nous arrivent et qui se

1 Le comte de Tressan veut probablement parler de la bataille de Lowositz en Bohême, bataille indécise entre le général Brown et Frédéric : celui-ci, toutefois, s'empara de l'armée saxonne, quelques jours après au camp de Pyrna.

2 Petit-fils du gouverneur de Vienne qui, en 1683, défendit pendant deux mois cette place assiégée par les Turcs.

montent déjà à plus de 2000, ont été à la bataille et chantent la valeur du roi de Prusse. Nicolas Gombert pour lequel vous m'aviez écrit est de ce nombre. Il a envoié sa femme d'avance à Toul, il est déserté le soir même de la bataille et il est actuellement à Strasbourg, où je luy ay envoié un billet d'engagement pour une compagnie des trouppes de nouvelle levée de Fischer, car le roy ne veut point donner d'amnistie : il tolère seulement que les déserteurs françois s'engagent pour les trouppes de Fischer où ils sont alors en sûreté. Un caporal prussien m'a dit que le jour de la bataille, le roy de Prusse ayant aperçu un officier qui laissoit aller à la charge sa trouppe et s'étoit caché dans un fossé, il lui avoit cassé la teste d'un coup de pistolet, mais ce sont là des propos de soldat : en tout cas cela me paroit tout simple, ceux qui donnent un si mauvais exemple méritent la mort.

La poste vient d'arriver et nous n'avons aucun ordre. Je désire, mon cher et illustre Président, que les lettres que vous devez avoir reçu de Berlin vous consolent et portent quelque calme dans votre âme. Je ne scay rien que des bruits communs dénués de vraysemblance. Le plus singulier de tous est celui-cy : on dit que les Anglois ont montré un faux traitté avec la Russie au roy de Prusse pour l'engager à agir, et que ce prince s'est laissé tromper et n'a jamais cru que la Czarine fit marcher des trouppes contre luy. On parle beaucoup aussi de médiation, et en effet je ne doutte pas qu'on n'essaie d'employer le temps d'hyver et d'inaction pour proposer des accomodemens. Je doutte cependant que notre Cour s'y prette, à moins que les conditions n'en soient aussi honorables pour nous qu'humiliantes et onéreuses pour les Anglois. On peut bien dire des Anglois : *Quantum mutati,* si tant est que cette nation féroce et injuste ait si fort changé en ne nous montrant plus que des troupes sans officiers, des défaites sans combattre, et les plus fausses manœuvres dans toutes leurs opérations. Lisez le discours préliminaire du voyage de Milord Anson : Je voudrois pouvoir vous envoier une brochure anglaise, intitulée : le *Peuple instruit*. La mauvaise gestion du ministère anglois y est peinte avec des traits si

vifs et si vrays, que les ministres n'ont trouvé d'autre réponse à faire que de donner leurs millions.

Nous avons 68 vaisseaux de ligne, depuis 64 jusqu'à 90, bien en état de combattre. Nous avons en plus 30 grosses frégates. On construit sans cesse. Dunkerque est rétabli, une de nos flottes est preste à mettre à la voile pour Saint-Domingue, une autre est preste à partir avec 7000 hommes de troupes de débarquement pour Pondichéry [1], où s'ils arrivent à bon port, il leur sera facile de prendre Saint-Thomé et Madras [2]. Voilà notre position présente et voilà un beau réveil de l'espèce de sommeil où l'on nous croyoit plongez sans retour. C'est, dit-on, dans ces circonstances que les Anglois demandent la paix, mais comment la leur donner et quels dédommagemens peuvent-ils nous offrir ? Cependant le Ch^er de Beauffremont [3] et M. le Cte de Choiseul [4] avec M. de Laly [5], ne devoient recevoir leurs derniers ordres qu'à Versailles. J'ignore s'ils sont partis, mais ce dont je suis bien sûr, c'est que rien ne manque pour leur départ depuis trois semaines. Voilà, mon cher et illustre Président, tout ce que je veux vous mander de plus raisonnable et de plus vray sur les positions présentes : Tranquillisez-vous : occupez-vous du soin de votre santé, je vous désirerois une dose de l'opium d'Épiménide pour un an ou 18 mois. Je me chargerois bien de vous garder pendant ce temps, je serois bien payé de mes soins en me trouvant à votre réveil. Sainte Thérèse appelloit l'imagination : *la folle de la maison*. Vous avez bien raison de ne pouvoir regarder la vôtre comme telle, mais quoyqu'elle éclaire sans cesse ceux qui prétendent au nom de Sage, elle n'en est pas moins tourmentante pour vous. Il faut l'enchainer comme Silène avec

1 On sait que Pondichéry fut pris par les Anglais en 1761.

2 Les prévisions du comte de Tressan ne se réalisèrent malheureusement pas.

3 De la famille des Bauffremont de Bourgogne.

4 Le comte Jacques de Choiseul-Stainville, maréchal de France en 1783.

5 Thomas-Arthur comte de Lally-Tollendal, nommé gouverneur des possessions françaises dans l'Inde en 1756. Il fut comme l'on sait décapité en mai 1766, *pour avoir trahi les intérêts du Roi, de la compagnie des Indes, et pour abus d'autorité.*

des roses, et je crois qu'il en doit naître partout où vous estes. Votre gayté charmante se démentiroit-elle et ne pourroit-elle rien pour vous, après avoir fait sans cesse les délices de ceux qui vivent avec vous. Vous ne me dites rien de Madame votre sœur [1] : je désire cependant bien vivement de scavoir qu'elle est soulagée. Ma femme vous fait mille tendres complimens. Nous parlons souvent de vous, elle vous aime à sa portée, car vous ne manquez personne, et vous avez le don charmant de vous mettre vis-à-vis de ceux que vous admettez dans votre société. Je ne scay pas quel est le degré d'où je lève les yeux pour vous voir, mais je me trouve si bien de me scavoir vis-à-vis de votre cœur, que c'est à jamais la place que je désire occuper.

Adieu, mon cher et adorable Président, donnez-moi de vos nouvelles, pardonnez-moy mes longueurs, ma diffusion. Je n'ay pas la duperie de m'étudier pour vous écrire, je serois toujours trop petit et je croirois manquer à tout ce qui m'attache si étroitement à vous, si je ne vous écrivois pas à mesure tout ce que je pense.

TRESSAN.

VIII.

Mon cher et illustre Président,

Permettez-moi de me renouveler dans l'honneur de votre souvenir, et de vous demander la continuation de vos bontés et de votre amitié. Je vous supplie de me mettre aux pieds de Sa Majesté, je ne désire rien aussi vivement que le bonheur de voir et d'entendre un monarque qui illustre également le trône, la science du général, le talent de commander et d'instruire, et le don charmant de plaire et de persua-

1 Madame Magon.

der. Certaines nouvelles de la gazette me font souvent battre le cœur. Je suis ancien lieutenant général, je suis employé sur la frontière, je n'ay que 47 ans et une bonne et forte santé : Jugez combien l'académicien de Berlin doit désirer de paroitre devant le grand Frédéric, les armes à la main pour son service. L'année passée dès que j'appris la maladie de M. le Dauphin, je n'attendis point un congé et je volay à Versailles, auprès de ce cher prince que j'adore et qui m'honore d'une bonté particulière. Je suis resté quatre mois de suite à notre Cour de Versailles, et je suis revenu à mon service sur la frontière. J'ay allongé mon séjour d'un mois dans l'espérance de vous voir. M. Darget et notre ami La Condamine me l'avoient fait espérer, mais dans ce temps là vous nous avez donné les plus vives alarmes pour votre santé : je vous supplie de m'en donner des nouvelles. J'étois à l'Académie le jour que nous reçûmes le jugement de l'Académie de Berlin sur le *faux exposé* de M. Kœnig : Vous auriez été content de voir toute l'indignation que son procédé excita parmy nous. Il n'y avoit des imprimés que pour les 20 pensionnaires, j'obtins celuy du Jussieu qui voit si bien végéter[1], ne m'allez point reprocher cette mauvaise pointe ; on ne m'accuse pas de les aimer et d'en faire,

En arrivant en Lorraine, j'ay remis la présidence que j'avois occupée pendant un an à M. le primat de Lorraine, et j'ay terminé mes fonctions par un discours public, où j'ay eu le courage de dire des vérités assez fortes à la société de Nancy, et aux Lorrains en général sur leur peu d'émulation. Le roy Stanislas a fondé deux prix ; l'un est destiné pour un ouvrage de belles-lettres, l'autre pour quelque invention utile. En vérité je n'ay pas vu encore un seul mémoire à peu près digne de l'un ou de l'autre prix.

Je suis au milieu de la société de Nancy comme Cassandre au milieu des troyens. Je crie en vain pour exciter à quelque travail utile, la fureur du bel esprit les a gagnés : ils sont

[1] Bernard de Jussieu, né à Lyon en 1699, mort en 1777. Il fut professeur et directeur du jardin du Roi, et comme son frère Antoine, il s'occupa aussi de médecine.

occupés uniquement à tourner des phrases, et si je ne m'étois opposé à l'impression d'un recueil prêt à paroitre, on eut fait voyager en Europe un volume plein de discours supportables à peine dans une classe de rhétorique : rien d'intéressant pour les sciences de fait, enfin je vois avec douleur que cette société aura bien de la peine à sortir de son berceau et c'est un enfant piallard que je suis bien ennuié de bercer. Je ne suis pas étonné que les sociétés étrangères croyent Sa Majesté prussienne infaillible et son Président de l'Académie de Berlin. L'honneur que j'ay reçu en étant admis dans cette célèbre compagnie, est le seul titre que je me reconnoisse pour estre éleu par celle d'Édimburg. Milord Morton[1] vient de m'écrire la lettre la plus obligeante pour m'en faire part, et c'est un nouvel hommage que je dois vous rendre, mon cher et illustre Président, puisqu'il justifie en partie votre indulgence et votre amitié pour moy. Je suis bien honteux de n'avoir encore rien envoyé à l'Académie de Berlin, mais si j'ay cette témérité, je voudrois bien savoir auparavant de vous ce que vous jugez convenable que j'envoye. Depuis deux ans je me suis trop livré au désir de former la société de Nancy et de la mettre en train de s'occuper de travaux utiles : les miens seront portés sur les eaux thermales de la Lorraine, sur les salines et sur l'examen des fossiles en tous genres dont ce païs abonde. Les faits particuliers sur ces sortes d'objets seroient peu intéressans pour l'Académie de Berlin : Cependant je pourrois tirer de toutes ces observations différentes un résultat où je pourrois rassembler des expériences propres à prouver quelques conjectures nouvelles sur les différens genres de pétrification. Si vous croyez qu'un mémoire de cette espèce put arrester un moment vos regards, je me mettrois en état de l'envoyer à M. de Formey[2] dans avril ou may prochain. Oserois-je vous supplier, mon cher et illustre Président, de luy faire mille très humbles complimens, et à M. Brakel docteur en médecine avec lequel j'ay eu le plaisir de faire connoissance à Paris. J'ay été en-

[1] Président de l'Académie d'Edimbourg.
[2] Secrétaire perpétuel de l'Académie de Berlin.

chanté de trouver un confrère aussi estimable, mais comme j'étois obligé d'estre sans cesse à Versailles, je n'en ay pas profité autant que je l'aurois désiré.

Nous avons depuis peu à Nancy, une édition du siècle de Louis XIV avec un avant-propos, des notes et une courte préface qui m'ont fait un plaisir infini[1]. Je ne connois rien de plus vif et de plus juste que cette critique. Je vous diray seulement que la note sur le duc d'Orléans régent m'a affligé[2]. J'ay été élevé au Palais-Royal, et par conséquent, j'ay détesté ces idées dès mon enfance, quand mesme on croiroit la note bien fondée, il est bon de laisser toujours les grands crimes douteux : Les actes de vertu sont les seuls qui méritent que l'histoire les approfondisse et les mette dans le plus beau jour. Cette édition doit estre un peu hors de prix : ce genre de critique ou du moins la forme, est entièrement à l'autheur et jamais on n'a attaqué avec plus de force, de justice et de goût.

Je vous suplie, mon cher et illustre Président, de vouloir bien me marquer où je pourray bien trouver à acheter les actes de l'Académie de Berlin, aussitôt qu'ils paraissent. Je n'ay point la liste de ceux qui composent cette Académie et je serois bien aise de les connoitre. Mandez-moy, je vous suplie, quand vous comptez venir à Paris. Vous devriez bien prendre votre route par Strasbourg et Nancy : j'irois au devant de vous, nous passerions deux jours auprès du Roy Stanislas, qui est pénétré de tendresse et d'attachement pour son auguste ami[3] et qui en a reçu une lettre qu'il regarde comme le monument le plus précieux pour ce qu'il a mérité des hommes dans tout le cours de sa vie. Je l'ay lue cette lettre, je l'ay retenue ; tout est sublime dans cette lettre, et ce sublime imprime ce sentiment. Venez voir le prince qui a mérité de la recevoir et soyez sûr du plaisir que vous luy ferez. Si vous voulez me donner un jour à

1 Cette édition était celle que La Beaumelle avait faite contre Voltaire.

2 La Beaumelle n'avait pas à entrer dans les considérations particulières du comte de Tressan, et devait dire toute la vérité, fût-elle cruelle pour le Régent.

3 Frédéric II.

Toul, je diray comme le centenier, mais j'auray un plaisir bien sensible et il sera marqué par une inscription, où le jour où vous aurez honoré mon cabinet de votre présence sera consacré. J'ay l'honneur d'estre avec le plus tendre et inviolable attachement, Monsieur et très cher et très illustre Président, votre....

DE TRESSAN.

Permettez-moy de joindre icy des complimens pour M. le marquis Algarotti.

IX.

A Toul, ce 5 Octobre 1756.

J'ay été obligé, mon cher et illustre Président, d'écrire à M. l'abbé Trublet[1] pour avoir de vos nouvelles. C'est par luy que j'aprends que vous estes depuis quelque temps à Saint-Malo. Vous ne devez pas douter de ma sensibilité à tout ce qui vous touche et vous agite. Je n'ay jamais tant désiré d'estre auprès de vous : mon attachement pour vous ne peut jamais estre utile au grand homme, je vous suis trop inférieur, mais il le seroit peut-estre à l'ami, dans ce moment où votre cœur souffre. Je ne doute pas que votre âme active ne se porte vivement sur l'avenir. Il est certain qu'elle peut estre allarmée des premiers événemens que nous prévoyons, mais qu'elle aille encor plus loin et selon l'ordre naturel des mesmes événemens, elle verra que la paix fera tout rentrer dans son premier état. Ce n'est donc point en conséquence de la nouvelle du jour[2] qu'un homme

1 Compatriote et correspondant de Maupertuis.

2 Défaite de Lowositz infligée par Braun à Frédéric, envahissant la Saxe.

aussi sage que vous doit prendre son parti, il faut qu'il dorme comme Épiménide pendant ce violent orage, qu'il ne se tourmente point sur les événemens, qu'il...... d'éclairer les potentats et l'ange de la paix, de leur faire mettre bas les armes. Il faut qu'il s'occupe de se bien porter, qu'il jouisse du bonheur de penser et qu'il entreprenne quelque ouvrage qui soit aussi utile à la société que la guerre présente luy devient funeste. Le plus heureux événement vous porte au milieu de vos dieux domestiques; jouissez-y de la paix qui s'y réfugie avec vous. Il n'est pas un homme sage qui ne vous approuve, et le seul parti que vous ayez à prendre c'est l'inaction et le silence. Les contrordres qui me sont arrivés pour les trouppes qui devroient marcher, me font juger que le détachement ne passera pas le Rhin cet hyver, et en effet ce seroit exposer à une destruction certaine au milieu des neiges, 24 mille hommes des plus belles troupes du Roy. En attendant les événemens, je me prépare à servir l'année prochaine et je le désire vivement. Je ne me crois pas un des officiers généraux les plus inutiles au service du Roy; mais ce n'est qu'à la guerre que je peux le prouver à la Cour. Pendant la paix elle ne connoit d'utile que ce qui l'amuse ou l'embellit : pendant la guerre elle a plus d'attention à ceux qui se sont occupés de leur métier.

Je suis très mécontent de M. d'Alembert. Il y a deux ans qu'à propos de plaintes et de reproches qu'on me faisoit sur ce que j'avois fait vendre les feuilles à Fréron[1], j'écrivis tout simplement à M. d'Alembert que je m'en repentois et que j'y avois été entraîné par ma complaisanse pour Mlles Gaussin. Il paroit aujourd'huy une brochure intitulée : *Revue des feuilles de Fréron,* et l'abbé Trublet me mande que ma lettre y est imprimée en entier. En vérité M. d'Alembert est bien étrange de se servir de pareilles armes, et de me compromettre vis-à-vis d'une furie qui me déchirera et qui fera fort bien, car Fréron peut-il imaginer que ce soit

1 Paraissant sous le titre d'*Année littéraire*. C'était aussi pour d'autres amies qu'il avait fait vendre les feuilles de Fréron ; mais les encyclopédistes avaient tout son cœur. Il eût été plus noble de refuser aux unes, et d'étaler ses sympathies pour les autres.

sans mon aveu que M. d'Alembert ait donné copie de ma lettre. Cependant très certainement je ne l'ay écrite que pour lui prouver mes sentimens pour mes amis et pour estre après ensevelie dans l'oubli. M. d'Alembert me paraît un homme gâté par le public, qui se croit tout permis, et je suis très blessé du peu de considération qu'il me montre en cette occasion : c'est une raison de plus pour moy de ne plus penser à l'Académie françoise, car je me sens maintenant peu de désir de plaire et de rester en liaison avec la société de gens qui compromettent si légèrement leurs amis. Si Fréron m'attaque[1] aujourd'huy, je le luy pardonneray ; il m'avoit obligation, mais ma lettre le fait rentrer dans ses droits. Cependant je ne désavoüerai point cette lettre, et mon cher Président n'aura jamais à rougir de me voir chargé d'un procédé honteux ou équivoque. Ce qui pourra très bien arriver à M. d'Alembert, sera de porter le contre-coup de ce que Fréron fera contre moy, et si les feuilles de celuy-cy me donnent de l'humeur, je pourray bien le passer sur certaines idées entortillées et sur quelques phrases qui prétendent beaucoup dire et ne sont qu'obscures[2]. Mon ami La Condamine aux armes blanches et au cœur à 24 carats, me gronde de toutes ses forces d'avoir fait imprimer cette lettre. Il sera bientôt désabusé sur ma conduite. Dans le temps que je l'écrivis, Fréron venoit de mordre sur vous, sur M. de Buffon, sur Moncrif que j'aime comme une vieille mie, on s'en prenoit à moy, je voulus m'excuser, j'écrivis cette lettre que j'avoue estre trop forte et M. d'Alembert en abuse au bout de deux ans et me fait un ennemi dangereux. Mais chassons ces idées importunes : c'est m'en occuper trop avec vous. J'en reviens à ce qui vous touche, et en vérité je ne suis pas trois heures dans le

1 Ce journaliste était redoutable à cause de son esprit naturel et de son talent de présenter les défauts de ses ennemis avec beaucoup d'agrément.

2 Le procédé de d'Alembert est digne des philosophes. Sa correspondance avec Voltaire nous le montre dénonçant à son correspondant les hommes à tourner en ridicule, à tuer sous les sarcasmes. On l'a dépeint en trois mots : bon géomètre, médiocre écrivain, mauvais philosophe.

jour sans m'en occuper. Votre portrait, qui préside sur mon bureau, pourroit bien vous le dire si Brama donnoit le don de la parole à cette image dont l'air est si spirituel.

Réfléchissons combien les événemens, qui nous ont autrefois le plus agité, nous sont à présent peu sensibles. La duchesse de Montmorency pleuroit de ce qu'elle prévoyoit que le temps la consoleroit de la mort tragique de son mari. Tout passe et tout s'efface : de toutes les façons d'estre l'inquiétude est la plus nuisible et la moins digne de nous.

Prêts à faire tout ce qui sera nécessaire et décent, il ne faut jamais se presser, il en est temps lorsque les événemens et notre cœur nous pressent de prendre un parti. Voilà, mon cher et illustre Président, le résultat d'un homme qui ne pense pas si fortement que vous, mais qui se met à tous momens à votre place et qui se dit : que dois-tu faire? Ma chère Flore[1] fait le bonheur de ma vie. Je ne scay si l'on avoit trop partagé les soins entre elle et sa belle famille pour son éducation, mais je lui vois aquérir tous les jours des grâces nouvelles. Au reste, soyez bien sûr que je n'ay garde de forcer la nature, je ne luy apprends point de tours, ni à nous imiter : je lui conserve son caractère dans toute sa simplicité, elle ne contractera point de défauts avec moy et j'auray toute ma vie pour vous, cet amour et cette obéissance vive et tendre qu'elle me prouve à chaque instant.

X.

A Lunéville, ce 23 Janvier 1757.

Il faut absolument, mon cher et illustre Président, que mes lettres ne vous soient pas remises[2], vous ne me laisseriez point dans l'inquiétude où je suis de votre santé. Je suis depuis quinze jours à Lunéville. Le roy de Pologne me parle souvent de vous, me demande de vos nouvelles et je suis honteux et affligé de ne pouvoir luy en donner. Je ne vous parle point sur l'événement affreux qui nous consterne tous[1]. Comment peut-il naître des monstres sous le règne du plus aimé des maîtres et dans le siècle où les Newton, les Montesquieu et les Maupertuis ont fait écouter et aimer une philosophie et une morale également pure et faite pour le bonheur et la perfection de l'humanité[2]. Je suis toujours incertain de mon sort, je ne peux estre emploié que si l'on rassemble une seconde armée, mais il faut se tenir prêt, et ces préparatifs sont ruineux.

Quelqu'un a dit icy que vous aviez envie de faire un voyage à Lisbonne. Quoyque vous soyez bien *impavidus*, je ne désire nullement que vous vous approchiez d'un lieu où la nature semble commencer à dépérir.

Triton est toujours bien beau, mais il est triste, très cochon et peu galant : Pour ma chère Flore, c'est toujours l'amour et les grâces mesmes. Son intelligence l'eut fait brûler en Suisse il y a cent ans. Elle dément bien Descartes[3]. On ne loue point les chiens, quand on n'en a point vu de cette espèce. Je suis tenté de croire qu'elle n'aboie aussi cruellement que pour se déguiser. Le *Grand Tout* sera plus enrichi de l'étincelle qui l'anime que de celle de beaucoup de gens. Si ma lettre vous arrive, je vous demande en grâce de me répondre sur-le-champ à Toul.

Quel successeur va-t-on donner à M. de Fontenelle[4]. Si l'on vouloit garder le costume, il faudroit du moins choisir un homme qui eut travaillé à approcher de ses connoissances et de ses talens et je n'en connois point de plus propre que notre ami La Condamine[5]. Après luy je *me*

1 Chienne que lui avait donnée Maupertuis.
2 Cette lettre et la précédente avaient été adressées à Saint-Malo, où Maupertuis ne se trouvait plus.

1 Attentat de Damiens.
2 Si le comte de Tressan avait vu les conséquences de cette philosophie et de cette morale, il n'aurait pas tant vanté les bienfaits de l'une ni la pureté de l'autre.
3 Qui n'admettait pas d'âme aux animaux.
4 Mort le 9 janvier 1757.
5 La Condamine ne fut élu qu'en 1770.

nommerois peut-estre, mais j'ay bien juré de ne faire de ma vie de démarche auprès de cette compagnie [1].

Adieu, mon cher et illustre Président, aimez toujours l'homme du monde qui vous est le plus inviolablement attaché.

TRESSAN.

XI.

A Toul, ce 30 May 1756.

Je suis extrêmement inquiet de votre santé et de n'avoir point de vos nouvelles [2]. J'ay eu l'honneur de vous écrire il y a deux mois, je vous ay mesme envoié un manuscrit que je serois très affligé qui fut égaré. Vous ne m'en avez point accusé la réception. Je connois votre amitié et votre exactitude et je vous avoue que cela me donne la plus vive inquiétude. M. l'abbé Trublet ne nous a point encore envoié au Père de Menoux ny à moy cet exemplaire que j'attends avec la plus vive impatience.

Notre ami La Condamine m'a écrit de Fayenza et me mande qu'il va à Venise au petit carnaval de l'Ascension. J'espère qu'il reviendra par le Tyrol de la Suisse et la Lorraine [3]. On nous dit que vous venez faire un voyage ; vous savez combien nous le désirons, puissiez-vous juger de ce désir par votre propre cœur.

J'ay reçu aujourd'huy la nouvelle que M. de la Galisson-

1 C'était de dépit, car Tressan fit bel et bien les démarches qu'il avait juré de ne point faire, en 1778, époque où il fut élu de l'Académie française.

2 Pour la bonne raison que ces lettres étaient adressées là où n'était pas Maupertuis. Celle-ci est adressée à Paris, Hôtel de Bourbon, rue du Colombier, et Maupertuis ne vint pas à Paris.

3 La Condamine, à son retour d'Italie, passa en effet par la Lorraine pour voir le roi Stanislas et Tressan.

nière [1] avait battu les Anglais ; mais on n'en dit point encore les détails. Jusqu'icy nous avons toujours eu l'avantage dans les petits combats de vaisseau à vaisseau et nous espérons que ces avantages se soutiendront. Vous connoissez le zèle de la nation pour la gloire de son maître, il semble qu'il s'y joigne encore un sentiment plus personnel, s'il est possible. Il n'est point de françois qui ne sente vivement les injures faites à la nation, il en est bien peu qui ne voulut estre choisi pour estre de ceux qui se vengeront d'une nation injuste, tyrannique et qui fait renaître les siècles de barbarie dans celuy où la philosophie travaille le plus à les régler et à les adoucir.

Le fort Philippe tombera bientôt [2] par la défaite de la flotte angloise, et le conseil du Roy est renforcé aujourd'hui par des personnes qui n'ouvriront pas d'avis faibles et qui puissent nous priver des avantages que nous pourrons suivre. J'attends, mon cher et illustre Président, de vos nouvelles avec la plus vive impatience. Vous n'avez personne qui se trouve plus honoré et plus touché que moy de votre amitié et qui ait l'honneur d'estre avec un plus inviolable attachement, mon cher et illustre Président, votre très humble....

TRESSAN.

J'ose vous prier d'assurer, Monsieur le marquis de Valory [3] de mon ancien et durable attachement. M. de Valory, son cousin, vient employé à Toul, et je suis enchanté d'avoir à vivre avec luy ; Madame de Valory et sa jolie petite famille sont déjà arrivez. Me de Tressan et moi, sommes bien empressés pour cette dame qui est pleine d'esprit, charmante, et dont nous espérons faire la société intime.

1 Roland-Michel Barrin, lieutenant-général des armées navales, né à Rochefort en 1693, mort en 1756. Dans cette célèbre expédition de Minorque il battit l'amiral Bing, le 20 mai 1756, et s'empara de Mahon.

2 Il fut pris par Richelieu, le 29 juin, après des prodiges de valeur. Le comte d'Egmont vint porter au roi Louis XV la capitulation de cette place.

3 Ambassadeur de France à Berlin.

XII.

A Toul, ce 3 Aoust.
(C'est apparemment 3 Sept. note de Maupertuis.)

Je reviens, mon cher et illustre Président, d'un petit voyage que j'ay été faire dans les Vosges. Vous me dittes si bien à la fin de votre dernière lettre : est-ce que ce ne sera que sur la fin de ses jours ou peut-estre point du tout qu'on saura comment il faudroit vivre : on passe sa vie à essayer tous les moyens de se rendre heureux et on démesle à peine au travers d'un tourbillon d'idées et de désirs qui se croisent et se contrarient, que le seul vray bien, c'est de jouir d'une société éclairée, d'estre libre, de jouir et de penser, je ne trouveray jamais le bonheur dans l'indifférence de Fontenelle. Cette tranquillité d'âme le mène, il est vray, à la fin de la plus longue carrière, mais si l'on calculoit les momens où il a joui réellement de son estre, peut-estre cette somme seroit-elle plus petite que celle de vous et de moy qui n'avons rien que la moitié de ses jours [1].

J'ay été dans les Vosges voir des minéraux, des fontaines et des curez. Les minéraux ne m'ont appris que ce que je savois déjà, les fontaines ont toujours dérobé à mes recherches cet espèce d'esprit vivificateur qui échappe aux expériences, et les curez m'ont paru très dignes de faire passer aux espèces de brutes qu'ils prônent ce qu'ils ont retenu d'un temps d'études où l'on n'a jamais laissé de balances ny de flambeau à leur disposition [2].

J'ay fait votre commission et le Père de Menoux s'est

1 Au fond, Fontenelle était une âme égoïste et un cœur sec et, comme le dit Tressan, il n'a jamais dû éprouver de réelle jouissance.

2 On remarquera combien l'orgueil aveugle tous ces philosophes sensibles en théorie, mais pas du tout charitables en pratique. Saint Vincent de Paul, qui n'était pas un philosophe, leur avait pourtant donné la meilleure des leçons de charité ; mais cette vertu vient du ciel et ils ne voyaient que la terre.

chargé de faire passer à M. de Formey le triste éloge du grand homme qui ne pouvoit estre loué que par vous. Je pense comme M. l'abbé Trublet sur le compte de M. l'Évesque d'Autun. L'Académie a fait un très bon choix, mais *il y avait quinze ans que j'étois souffert dans la meilleure compagnie de France, lorsque l'abbé de Montaut étoit ignoré dans quelque collège de l'Université*. Quel est donc le préjugé qui séduit jusqu'aux plus sages, *pourquoy une mitre fait-elle plus d'impression sur eux qu'un habit de lieutenant général* [1] ?

Si je l'avois voulu je serois plus grand dans l'état ecclésiastique que M. d'Autun et nous n'avons point d'ouvrages de lui qui méritent des préférences. Ne blâmez point ma misanthropie, le parti que je prens de ne faire de ma vie aucune démarche, est fondé sur un raisonnement fort simple. Plusieurs de mes confrères, plusieurs anciens amis m'ont engagé, il y a quatre ans, à faire des démarches ordinaires, je désirois trop ce nouveau lien avec eux pour ne leur pas obéir ; depuis ce temps, j'ay vu passer Mrs de Buffon, d'Alembert, de Boissy, de Châteaubrun et j'ay dit : Ils le méritent plus que moy. J'ay vu passer aussi Mrs de Bougainville, de Boismont et d'Autun, je dis avec la même franchise : *Pourquoi me les a-t-on préférez ?* Les quatre premiers m'auroient animé à de nouvelles démarches, les trois autres me les interdisent à jamais. Je n'en serai pas moins attaché à plusieurs de ceux qui composent cette compagnie, mais entre nous le comble du ridicule, selon moy, c'est de se présenter à chaque élection. Cependant si quelque arrangement vous fixoit à Paris, si notre cher La Condamine, l'abbé Trublet étoient élus, alors, plus fort de leurs voix, je me hasarderois peut-être encore, et, je vous l'ay déjà dit, cela pourroit influer sur le reste de mes jours et me rappeller à Paris [2].

1 Parce que l'une résume les aspirations de l'homme vers l'idéal et un avenir éternel et l'autre les compétitions vulgaires de son orgueil.

2 On voit toute la contradiction de ce raisonnement, inspiré par l'orgueil et l'ambition. Du reste, voici le portrait que Tressan fait de lui-même dans une lettre publique adressée à La Beaumelle pour défendre Montaigne, attaqué par La Beaumelle et insérée dans le *Mercure* d'octobre 1746 : Je n'ai jamais cherché à donner le ton à

Je vous avoue que je tremble pour la douceur et le repos de votre vie dans les circonstances présentes. La vivacité et le pouvoir avec lequel l'empereur en agit actuellement avec le landgrave de Hésse-Cassel doit prouver que ce prince connoit bien ses forces et saura soutenir la dignité de son rang. Si les négociations de l'hyver ne changent pas la face présente des affaires, la guerre paroit inévitable. Je connois votre façon de penser et vous saurez prendre des partis courageux, mais je vous vois dans la position la plus cruelle : vous seul pouvez choisir dans un temps où nul ne peut sans imprudence vous donner un conseil. Tout ce qui me rassure c'est que si vous restez parmi nous vous savez estre trop aimé pour qu'on ne quitte pas tout pour vous suivre et je suis persuadé que la Cour sentira toute la force de ce sacrifice. Au reste, nous ne sommes vivement émus par les plus grands événemens de notre vie que pendant un tems. Les volcans qui s'allument alors s'éteignent en peu de tems et les laboureurs de Sicile sèment et cultivent au bout d'un an les champs que les éruptions de l'Etna ont ravagés.

Je conviens que les liens du mariage sont resserez par les lois les plus barbares des païs policés, mais à moins que d'habiter le monde de M. Rousseau, il n'est presque aucune de ces lois qu'on puisse annuller sans les plus grands abus. Les gens sages souffriront toujours un peu des lois qu'ils ont

personne ; je ne l'ai pas même désiré : trop borné pour instruire,
trop paresseux pour disputer, je juge de tout par sentiment et je me
tiens à mon opinion sans être jaloux de l'honneur d'y soumettre les
autres. Un auteur qui joint la force, l'agrément et la justesse m'enchante,
un auteur ridicule, me divertit. Je jouis d'une beauté réelle,
je me mocque d'une absurdité moins philosophique. Spectateur tran-
quille des différens tableaux mouvans de l'univers, j'ai perdu de-
puis longtems l'espérance d'en découvrir les ressorts. Le peu de
raisonnement dont je suis capable m'a souvent amené au scepti-
cisme. J'aime à me défendre contre *les dogmatistes.* Cependant je
connois et je respecte les bornes que peut avoir cette façon de
penser : en un mot, le peu de philosophie dont je suis capable n'est
tout au plus qu'une nouvelle preuve du traité de M. Huet sur la
faiblesse de l'esprit humain. Ne trouvez-vous point étrange, Monsieur,
que je commence par vous faire mon portrait. J'ai cru devoir vous
faire connoitre un homme obscur, qui ose disputer avec vous. Je
me prépare à deffendre Montagne et l'on contracte aisément avec
cet auteur un peu de désir de parler de soi....

été obligés de faire contre les fous et les méchans. Pour un homme tel que vous touttes les lois nécessaires sont dans son cœur. Pour les autres, il est important qu'un grand nombre de loix subsidiaires soient écrites dans les codes. Certainement le plus grand risque qu'on puisse courir dans la vie, c'est de se marier ; ce pas fait, il faut se soumettre à sa condition, jouir du bon de cet état et gauchir, comme dit Montagne, au vent de l'adversité dans tous les momens critiques que cet état peut amener [1]. Tout ce que je crains pour notre cher La Condamine, c'est que sa femme ne s'érige trop en gouvernante et en gouvernante trop sévère. Je veux bien qu'il soit tracassé, mais non qu'il soit ennuié et tirannisé dans ses goûts. Je connois beaucoup Madame sa sœur, elle a de l'esprit, mais un pettit vernis de Madame Honesta me fait trembler : gare un esprit d'épargne un peu trop âpre et qu'on ne finisse par le volèr à ses amis et à luy-mesme [2].

Je suis très fâché du sort du pauvre La Beaumelle [3], mais en vérité, ne s'y est-il pas exposé. Lisez attentivement les quatre premiers tomes et jugez lequel est le moins sage ou de celuy qui les écrit ou de l'esprit d'ordre et de gouvernement qui les proscrit. Celuy dont l'esprit seroit d'assez forte trempe pour conserver la liberté à la Bastille sera toujours aussi celuy qui écrira le moins de choses qui puissent l'y conduire. La réponse de La Beaumelle [4] à Voltaire est un chef-d'œuvre. Pourquoy passe-t-il si promptement au faible de chercher à l'imiter [5]. Entre nous, et bien bas, il ne faut pas se laisser soupçonner d'estre machiavéliste, quand on a presché sur les toicts la réfutation de cet

1 Maupertuis voulait demander le divorce et laisser ainsi la liberté à sa femme dans le cas probable où il ne pourrait rentrer en Prusse ; idée, du reste, assez étrange et il faut avouer que Tressan lui fait très amicalement la leçon.

2 La Condamine fut le plus heureux des hommes avec sa nièce, et sa sœur n'eut pas sur lui l'ascendant que redoutait Tressan.

3 La Beaumelle fut enfermé une première fois à la Bastille pour son livre : *Mes Pensées ;* cette fois il l'était à cause de ses *Mémoires de Madame de Maintenon*, où il attaquait assez vertement le gouvernement de Louis XIV, il en sortit pour être exilé à Valleraugue.

4 Réponse au supplément au *Siècle de Louis XIV* de Voltaire.

5 La Beaumelle avait la manie de vouloir refaire tous les ouvrages de Voltaire.

autheur. Je me mets à genoux pour demander pardon de la sottise que je viens de dire et pour prier Dieu que M. de La Beaumelle se tire promptement d'affaire. Il est plein d'esprit et de talent, une meilleure fortune l'empescheroit d'écrire pour avoir de l'argent et luy donneroit le tems de cultiver l'amitié de gens de votre ordre qui ne luy laisseroient rien écrire d'hasardé. S'il est jugé avec bonté et même équité, on pardonnera ce qu'on trouve de trop indiscret dans cet ouvrage en pensant que l'autheur y a été entraîné par le besoin et sûrement aussi par le peu de courage avec lequel on parle aux autheurs qui demandent des conseils.

Le Roy de Pologne sera à Versailles le 12 du courant : Ne le verrez-vous pas un moment? Il a assez travaillé à vous montrer un amy dans un Roy pour que vous l'alliez voir comme tel. D'ailleurs, je meurs d'envie de savoir comment Triton vous traitera. Ces pauvres machines de Descartes ont tant d'avantages sur nous en bien des choses que je ne serois pas fâché que Triton vous aboient. Pour ma Flore je l'estime trop pour la mettre à pareille épreuve, elle retourneroit à vous, quoy qu'il y ait peu d'exemples d'un attachement pareil au nôtre. Nous en sommes à présent l'un et l'autre à nous entendre par signes et l'amour effréné de Me de Tressan pour elle ne luy fait pas faire la plus légère infidélité ; d'ailleurs, elle commence à ne plus aboyer à la messe. Si elle alloit à Sparte elle s'accoutumeroit au broüet noir des Lacédémoniens et je ne trouve rien que d'égal et de sage dans ce caractère que j'ay plus de plaisir à approfondir que celuy de la plupart des gens avec lesquels je suis obligé de faire un peu de honte à la ressemblance de qui vous sçavez. Adieu, mon illustre et adorable Président : brûlez mes lettres de peur que je ne le sois, car on cherche volontiers querelle aux plus innocens badinages et il seroit très ridicule qu'un Tressan fût brûlé à d'autres titres que ceux des compatriotes du Lot, j'ay bien suivi une autre route qu'eux, mais je n'en suis pas moins arrivé à faire une grande sottise : heureusement, ma femme ne m'en fait pas repentir. Je vis toujours avec elle comme avec ma maîtresse, en me leurrant de l'espoir que j'y vivrai dans

mes vieux jours comme avec une bonne gouvernante. C'est ainsi que je grossis un peu la petite somme de mes plaisirs, mais cette absence, je vous le jure, met un vide dans ma vie qui grossit bien celle du malheur. Aimez toujours l'homme du monde qui vous respecte et vous aime le plus.

TRESSAN.

XIII.

A Lunéville, ce 25 Octobre 1756[1].

Enfin, mon cher et illustre Président, je reçois de vos nouvelles ; j'en avois eu par l'abbé Trublet, mais il m'est bien plus cher, d'en recevoir de vous-mesme. La peinture que vous me faittes de votre position est terrible. Quelque forte que soit votre façon de parler, cette peinture n'est point chargée et je me transporte où vous estes et ce que vous souffrez. Je vais parler peut-estre comme une vieille bonne femme qui sçait proposer des remèdes pour tous les maux, mais je ne peux m'empescher de proposer pour Madame vostre sœur un remède trouvé par feu Laleu un des plus célèbres chirurgiens que le roy ait eu dans ses hôpitaux. C'est d'envelopper la partie siège de la goutte avec de la soie cramoisie, teinture des Gobelins, en écheveau non filé. Ce remède excite une forte transpiration locale, la partie souffrante enfle, transpire ; le malade éprouve un soulagement presque subit, il n'en marche pas mieux, car la faiblesse et l'enflure subsistent, mais la douleur, les élancemens, la torture enfin (car c'en est une) finissent. Essayez-en ! Certainement nous n'avons de raisonnemens solides ny pour ny contre un pareil remède et où l'écoulement des principes (reconnus pour tels) nous manque, l'expérience

[1] Lettre adressée à M. l'abbé Trublet, archidiacre de Saint-Malo, pour remettre à M. de Maupertuis, rue Guénegaud, Paris.

doit estre écoutée. Si j'osois, je dirois que je regarde la goutte comme une effluence du feu central de chaque individu, lequel, au lieu d'émaner régulièrement de touttes les expansions des nerfs à la superficie de la peau, se rassemble et se converge dans un seul point où il excite une sorte d'embrasement, auquel cas l'application d'une matière très électrique par elle-mesme, telle que la soie pouvoit faire un changement utile et s'opposer à cette émission dans un seul point ; mais nous n'en savons pas encore assez pour oser raisonner d'après cette théorie trop peu constatée. Il faut se contenter de la vraysemblance quant au *pourquoy* et se servir du fait qui est bien reconnu pour tel par l'expérience. Qu'il seroit heureux pour moy si cette faible indication étoit suivie de quelque succez. Si j'avois été à Paris, l'écheveau eut accompagné ma lettre. A tout ce que les hommes sont toujours tout prêts à croire, pourquoy se refuser à ce qui donne une espérance agréable ?

Il nous est passé icy des courriers très inquiétans, mais nous ne devons pas nous écrire des nouvelles. J'habite avec vous un autre monde que ce monde visible et tourbillonné par les hommes. Malheureusement je ne suis qu'un nain dans ce monde-là, mais je suis celuy d'un grand prince et vous m'aimez bien autant que le roy de Pologne aime son bébé. Il faut aimer et servir ses maîtres sans raisonner et séparer autant qu'il est possible le *moy* d'avec ce que nous devons faire comme ceux qui n'en ont point. Il y a beaucoup de gens qui n'existent que par l'existence des autres ; nous qui sentons que nous en avons une et qui travaillons sans cesse à l'apprécier, à l'agrandir, à nous la rendre propre, faisons en commun avec les autres ce que nous devons faire et ne pensons que dans le secret de notre cœur à ce qui console ou élève le vray cosmopolite. Le faible n'est pas fait pour lire dans l'intérieur des forts et le fort ne doit jamais déployer qu'utilement ses forces. Tout bien compensé, l'esclavage des roys vaut peut-estre encore mieux que la triste et farouche liberté d'un sauvage. Je dirois peut-estre comme le comte de Roussy : Si le bon Dieu m'avoit fait naître Patagon ou Groenlendais, je mourrois tel. Ce qui me paraît de mieux à faire, c'est de plier tout doucement à

notre situation et de ne point faire de violens efforts de peur de rompre.

Il faut que je vous dise encore mes motifs pour désirer une place à l'Académie françoise. M. le Dauphin m'honore de sa protection, il a la bonté de regretter quelquefois que je n'aie pas le bonheur de luy faire ma cour. Cette place sera une raison de plus pour me rapeller un jour à Paris, mais ce jour est encore éloigné. Je n'ay pas assez mérité par de longs services une retraitte considérable. Ainsi quand je n'aurois cette place que dans trois ou quatre ans, cela me suffiroit, mais il me sera aussi honorable que cher et utile que vous me désigniez à vos amis pour l'obtenir un jour. Adieu, mon cher et illustre Président, promettez-moy de retrancher des complimens superflus. Vous connaissez mon amour, ma reconnoissance et mon zèle ardent pour mon cher Président, mon maître.

TRESSAN.

Ma chère Flore est bien le plus aimable petit amas de matière pensante que je connoisse, elle me prouve à tous momens désir, amour et mémoire. Pour moy, je l'aime beaucoup mieux qu'un certain prochain qui me paroit bien plus hétérogène à mon existence que cette jolie petite créature.

XIV.

Mon cher et illustre Président,

J'arrive de la Mallegrange ; le roy de Pologne ne m'a parlé que de vous et du chagrin qu'il a de ne vous avoir pas embrassé. (Ce sont ses termes.) Il m'a fait beaucoup de questions, j'ay beaucoup parlé sans rien dire, c'est ainsi qu'il faut souvent parler aux roys. Ce prince ne doutte pas qu'une des conditions secrettes de notre traitté avec l'impé-

ratrice ne soit une bonne garantie de la Silésie. J'ay détaillé et bien en beau et tel que cela auroit dû estre, votre rentrée dans nostre Académie. J'ay fort éloigné tout ce qui pouvoit faire croire que vous pensiez à rester en France. Enfin j'ose dire que vous auriez approuvé mes propos et que vous seriez convenu que je suis plus prudent pour mes amis que pour moy-mesme.

Le Père de Menoux est très affligé que vous ayez brûlé Nancy, il vous avoit annoncé à tout le monde. J'ay repris le premier paquet de M. l'abbé Trublet : je le joins à celuy que j'ay reçu de luy aujourd'huy et comme ces paquets ne sont pas pressez, je les lui renvoie aujourdhuy par la voie de l'ami Moncrif. Vous arrivez juste pour donner votre voix à l'Académie françoise. Je connois vos vues pour vos deux amis [1]. Je voudrais moi-mesme les porter dans une place qu'ils méritent. Tout ce que je vous demande, mon cher et illustre Président, c'est de dire à nos amis qu'après ces deux-là, *je suis celuy qui vous seroit le plus agréable*. Malgré tout ce que je vous ay dit à ce sujet, je ne feray pas la moindre démarche. J'attendray en silence les temps peut-estre encore fort éloignés où l'on me dira de me présenter.

Le mariage de notre cher La Condamine est encore un acte de ce cœur unique qui cherche sans cesse à faire le bonheur de ce qu'il aime. Certainement il n'est pas amoureux de sa nièce, mais il veut luy assurer un état et du bien. Puisse ce monde pervers juger cette action avec autant de justice et de vérité que nous!

La thèse du docteur d'Erlangen [2] me donne trop à penser

1 L'abbé Trublet et La Condamine.

2 C'est sous ce titre que Maupertuis avait défendu son Essai de morale, attaqué par Diderot, qui voulut faire de ce livre un livre d'impiété. Diderot accuse, en effet, Maupertuis d'avoir prôné le suicide et d'avoir prouvé que la vie est un mal parce que la somme des maux l'emporte, en toute vie, sur la somme des plaisirs : mais Maupertuis n'a parlé favorablement du suicide qu'autant que la religion était absente de l'individu. Il a encore dit que la religion n'était pas rigoureusement démonstrable : « Il faut, dit-il, que le cœur aide à persuader l'esprit. » Diderot avec une malice calculée a retourné tout cela contre Maupertuis, qui s'en est fort bien défendu, particulièrement dans la préface de son édition de l'*Essai de morale*, qu'il fit pour répondre à celle de Paris, parue sans son ordre et commentée si perfidement par Diderot.

pour oser encore vous communiquer mes petites réflexions. Je suis enlevé par la beauté, la force et la profondeur de cette idée : depuis trois jours elle m'occupe en entier. Tout ce que je peux vous dire en attendant, c'est que Diderot vous attaque avec une mauvaise foi marquée qu'il prouve seulement son désespoir de vous voir tracer une route nouvelle, tandis qu'il ne suit que des chemins frayés. S'il avoit pu saisir l'épée que vous vous contentez de faire briller, elle fut devenue entre ses mains à deux tranchans et il eut fait le moulinet autour de luy. Vous lui répondez fortement et mettez à néant ses faibles dilemnes : au reste tout va bien jusqu'icy pour la décence de la dispute, vous avez bien plus beau jeu que luy à conserver ce ton, premièrement parce que c'est le vôtre, secondement par votre supériorité complette.

Mille complimens à M. l'abbé Trublet : j'ay l'honneur de luy écrire dans le paquet que je luy renvoie.

TRESSAN.

XV.

A Commercy, ce 3 Aoust 1756.

Je ne peux vous exprimer, mon cher et illustre Président, tout ce que je souffre depuis près de quinze jours. Notre cher La Condamine que je crois à présent dans vos bras m'a trouvé avec la fièvre et un rhume affreux sur la poitrine : ce rhume dure encore, me répond dans la teste et j'épuise en vain tous les moyens de guérir. Notre ami m'a fait part de tous ses arrangemens et je vois avec grand plaisir qu'il aura de quoy vivre à son aise, mais, entre nous, ce que je crains fort c'est qu'il ne perde totalement sa liberté : il luy sera difficile de la conserver vis-à-vis d'une

jeune femme qu'il aimera d'abord par principe et vraysemblablement dont il deviendra amoureux. Je connois sa sœur, elle a bien de l'esprit, mais elle est entière : ce sera peut-estre un tiran de plus et je crains que touttes deux aimant la campagne, elles ne l'y retiennent les trois quarts de l'année. Reste à savoir cependant si ce n'est pas un bonheur d'estre gouverné. Pour moy j'aime assez que ce que j'aime se donne la peine d'imaginer pour moy quel sera cette espèce de train de vie que l'on choisit sans un goût bien vif lorsque l'on n'a plus de projets. M. l'abbé Trublet m'a mandé que M. l'abbé le Blanc[1] et Cahusac[2] se présentoient : ils seront donc élus comme les tribuns, car il n'y a que le peuple de l'Académie qui puisse donner sa voix à une masse épaisse comme le premier ou à quelqu'un d'aussi mince que ce faiseur de mauvais Opéra. A chaque élection on voit paraître sur les rangs des gens jusqu'alors ignorés ou dont les écrits semblent les en avoir exclus pour toujours. Pour moy, mon cher et illustre Président, et je vous le répette, j'y renonce pour toujours. Il est très honorable d'estre de cette compagnie, mais il en coutte trop à la raison pour cabaler comme les autres et y parvenir. Pour un moment d'enthousiasme où M. Duclos désire un ami inutile, il en a vingt où il écoute la voix de Versailles qui aime à nommer à tout ce qui vaque.

J'ay vu le meilleur de nos généraux du fort Philippe[3] : je ne peux le nommer et en le devinant ne luy en parlez pas : il m'a confirmé dans tout ce que je savois : les Anglois sont aujourd'huy les plus mauvaises trouppes de l'Europe et ne sont bons que pour se battre de loin à coups de fusil ou de près à coups de poing : ils n'ont pas fait la plus légère résistance : pas un de nos grenadiers n'a reçu un coup de bayonnette dans l'assaut.

1 Jean Bernard, né à Dijon en 1707, historiographe des bâtiments du roi de France et membre de plusieurs Académies. C'était, comme le dit Tressan, un esprit médiocre.

2 Louis de Cahusac né à Montauban. Il fit la *trajédie de Pharamond*, *l'histoire* de la danse ancienne et moderne. Toutes ses pièces de théâtre sont depuis longtemps oubliées comme son auteur.

3 Le marquis de Laval.

La Conjuration de Suède[1] est horrible et tient tous les esprits attentifs. On prétend que la Cour de Berlin en étoit informée et que les ministres de cette Cour agissent en Danemarck pour y arrester quelque traitté nouveau. Vous estes à la source des nouvelles. Je désire que vous n'en voyiez pas naître qui trouble vos arrangemens et votre vie. En attendant rétablissez bien votre santé et jouissez du moment présent : c'est le seul qui soit bien véritablement à nous. Vous nous donnez de trop bonnes leçons à ce sujet pour ne les pas suivre. Pour moy j'en suis si pénétré que si je n'avois que vingt ans, je m'arrangerois pour tout attendre sans crainte, sans désirs et ne rien prévoir : mais j'en ai 50, cinq enfans et une femme. Me voilà donc obligé de prévoir malgré moy pour six personnes de plus. O vie, quelle espèce de bien êtes-vous donc ! et ne menez-vous à rien de mieux[2]. J'aime à pencher vers le grand *peut-estre* de Rabelais et je vous avoue que je serois bien affligé que ce qui est assez bien arrangé pour vous aimer, vous lire et vous entendre se séparât et entrât dans l'agrégat de quelque imbécille. Adieu, mon cher et illustre maître, aimez un peu l'homme du monde qui vous est le plus tendrement attaché.

TRESSAN.

XVI.

Mon cher et illustre Président,

Voici la seule lettre qui me soit arrivée icy pour vous. Je m'empresse à vous l'envoyer et vous suplier de me donner

1 Des amis du roi Adolphe-Frédéric II de Holstein-Eutin, beau-frère de Frédéric II, roi de Prusse, avaient formé le projet de rétablir le pouvoir absolu auquel la reine Ulrique, sœur de Charles XII, avait renoncé. Leur complot fut découvert et plusieurs de ceux qui y étaient entrés périrent sur l'échafaud.

2 Assurément si, mais il faut pour cela faire taire son orgueil et accepter les dogmes pleins de force et de douce espérance de la religion chrétienne.

des nouvelles de votre santé. J'ay fait vos complimens au Père de Menoux et luy ay écrit de vous renvoyer la première lettre que M. l'abbé Trublet m'avoit adressée. Vous croyez ne m'avoir donné qu'une machine organisée : pour moy je reconnois tous les jours dans Flore une intelligence si supérieure que je suis persuadé qu'elle ne s'accommoderoit pas des simples notions auquelles M. Rousseau veut nous réduire. Le soir de la veille de votre départ Flore disparut et quoiqu'on l'eut apportée la nuit et fort loin au travers d'une ville qu'elle ne connaissoit pas, en un moment elle retrouva la porte de votre auberge. J'avois raisonné de mon côté presqu'aussi bien qu'elle, c'est là où j'avois envoyé la chercher ; on me la rapporta. Le lendemain matin, quoiqu'elle eut couché avec moy et m'eut beaucoup caressé, elle s'enfuit encore et courut à votre auberge : elle monta dans votre chambre ; ne trouvant plus rien à vous, elle alla à l'écurie, sous la remise et à la chambre de vos gens. Voyant alors que son malheur étoit sans remède, elle repart, s'échappe de mes gens qui couroient pour la reprendre : elle revient me trouver et depuis ce moment elle est clouée auprès de moy et ne me perd pas un instant de vue. Pardonnez-moy de vous écrire ces petits détails : les gens que je vois icy ne valent ny ne m'intéressent autant que le toutou que je tiens de vous.

Le duc Ossolinski est mort. Le roy de Pologne a pleuré et s'est consolé dans le mesme jour. Les rois excellent dans ces occasions à montrer tout leur courage. Je meurs d'envie de savoir que vous êtes content. Je suis si honteux, si fâché que vous ayez lieu de bouder, que je seray sur les épines jusqu'au moment où je verray prendre à cette affaire la tournure que je désire [1].

Madame de Tressan vous fait mille complimens : elle baise Flore pour l'amour de vous et moy je vous embrasse avec une tendresse et un attachement qui ne finiront qu'avec la vie.

TRESSAN.

1 Tressan veut parler d'une paix honorable qui, selon Maupertuis, devait mettre fin à la guerre et à ses inquiétudes.

XVII.

A Toul, ce 1er mars 1757.

Monsieur et très cher et très illustre Président,

Vous devez bien imaginer que j'ay des raisons bien fortes pour garder si longtems le silence. Je viens d'éprouver le coup le plus sensible et mon cœur en est déchiré. J'ay perdu mon second fils, âgé de onze ans : il alloit estre tonsuré [1]. Le Cardinal de la Rochefoucault qui a été douze ans grand vicaire de mon oncle, m'avoit promis d'en prendre soin comme de son fils. J'ay vu mourir cet enfant, le plus aimable des miens pour la figure et pour l'esprit. Sa mère et moy en sommes désespérés. La goutte m'a pris sur-le-champ avec un serrement affreux de poitrine. Non il n'est point de supplice pareil à celuy que j'ay éprouvé depuis un mois. Une fièvre brûlante que rien ne pouvait éteindre, des nerfs attaqués, tout a desséché cette jeune fleur et il a été impossible de soutenir en luy les principes de la vie. Plaignez-moy, mon cher et aimable maître, j'ay perdu au-dessus de moy mon oncle que j'adorois, vis-à-vis de moy Madame de Genlis, au-dessous de moy l'enfant le plus aimable et je n'ay rien senti en ma vie qui puisse me dédommager de ces douleurs excessives, la vie n'est donc pas un bien [2].

La disgrâce de M. le comte d'Argenson [3] en est une pour moy, il me vouloit du bien, je l'aimois. Je connois moins M. de Paulmy. Son crédit n'est pas encore établi. Je ne m'a-

1 Le comte de Tressan eut un autre de ses fils, l'abbé de Tressan, qui entra dans la cléricature et s'occupa comme son père de littérature et de romans de chevalerie. Il mourut en 1809 à 60 ans.

2 Tressan se rencontre dans la même idée développée par Maupertuis dans son Essai de morale.

3 Marc-Pierre Voyer de Paulmy d'Argenson, ministre de la guerre et surintendant des postes ; il se retira dans sa terre des Ormes, où il mourut en 1762.

gite plus, je ne forme plus de projets et c'est sans doute autant de gagné sur des jours qui ne peuvent estre heureux, pourroient du moins estre tranquilles. Nous nous préparons à la guerre, mais rien ne perce de la vérité des projets. On assure mesme que les négociations entamées depuis deux mois se suivent avec envie de les mener à la paix. Voilà tout ce que je scay. On n'est point encore éclaircy sur l'attentat horrible, il est bien à souhaitter que ce monstre n'en ait d'autres que la rage et l'aveuglement.

Je me souviens que vous m'aviez recommandé de lire avec attention les *Recherches sur l'origine des langues* [1]. Tout faible que l'on soit, on le devient moins en vous lisant, avec la confiance entière qui vous est due. J'ay senti toute la force et la vérité de la conclusion : Il y a, ou il y a donc un arbre [2], j'ajoute il y a un homme divin à Saint-Malo ; mais

1 Cet ouvrage de Maupertuis, attaqué par Diderot était demeuré, intentionnellement peut-être, pendant quelques années dans l'obscurité, comme nous l'apprend Maupertuis dans son Avertissement. La rareté des exemplaires, ajoute-t-il, dont on n'avoit imprimé qu'une douzaine pour quelques amis, la difficulté de la matière qu'il traite, enfin peut-être *sa juste valeur*, l'avoient laissé presque inconnu.

Maupertuis l'avait cependant offert a quelques intimes, avec prière de lui faire part de leur impression. Cette impression générale des amis fut à peu près celle qu'éprouva le comte de Tressan. C'est alors que Maupertuis fit insérer cet écrit, sous le titre de *Réflexions philosophiques sur l'origine des langues et la signification des mots*, dans un recueil de ses ouvrages imprimé par Walther : mais « plusieurs lecteurs le regardèrent comme quelque chose d'inintelligible ; d'autres n'y virent que des réflexions fort communes. »

2 Dans ce travail, (de 50 pages) qui ne semble pas du reste d'une grande envolée, Maupertuis commence par supposer qu'il se réveille d'un lourd sommeil qui lui a fait tout oublier et que sa première perception est celle qu'il éprouve à son âge lorsqu'il dit : *je vois un arbre*, et qu'ensuite il a encore une même perception lorsqu'il dit : *je vois un cheval*. « dès que je recevrois ces perceptions, ajoute-t-il (page 265 du tome I de ses œuvres édition Bruyzet, Lyon 1768), je verrois aussitôt que l'une n'est pas l'autre. Je cherchérois à les distinguer et comme je n'aurois point de langage formé, je les distinguerois par quelques marques et pourrois me contenter de ces expressions, A et B pour les mêmes choses que j'entends aujourd'hui lorsque je dis : *je vois un arbre, je vois un cheval*.

Puis de perceptions en perceptions « il a éprouvé une perception composée de la répétition des perceptions précédentes et de l'association de quelques circonstances qui lui donnent plus de force et

cette conclusion nait de plusieurs perceptions aussi sûres qu'il nous est possible d'en avoir et je ne scay s'il seroit facile de porter autant de sévérité et de justesse dans la définition de ce qui nous est donné comme des principes que de perceptions nécessaires pour prouver ces principes ont été suposées ? parce qu'on les ignoroit et que peut-estre elles n'y ont jamais existé. Vous estes bien sujet à estre attaqué de mauvaise foy. M. Boindin [1] prend précisément la mesme route que le *crédule* Diderot après deux ou trois bévues où il prouve qu'il ne vous entend pas ou ne veut pas vous entendre. Il a abusé de ce que vous dites sur l'impossibilité d'assigner une suite, une chaîne au temps terrible de la durée et en vérité votre réponse [2] à ces faibles objections fait précisément sentir la différence du philosophe au savant et du génie à l'écho. La multiplicité des signes a

semblent lui donner plus de réalité. J'ai, ajoute-t-il, la perception : *j'ai vu un arbre*, jointe à celle : *j'étois dans un certain lieu :* j'ai celle : *j'ai retourné dans ce lieu, j'ai vu cet arbre : j'ai retourné encore dans le même lieu, j'ai vu le même arbre...* et cette répétition et les circonstances qui l'accompagnent, forment une nouvelle perception : *je verrai un arbre toutes les fois que j'irai dans ce lieu*, enfin : IL Y A UN ARBRE.

1 Nicolas Boindin, né à Paris en 1676 d'un procureur du roi au bureau des finances. D'abord mousquetaire, il quitta bientôt le service pour s'occuper de belles-lettres. Il faisait profession publique d'athéisme, ce qui lui ferma la porte de l'Académie française et celle de l'Eglise pour ses obsèques. Il mourut en 1751. Comme écrivain, il était mordant et irréligieux, et par dessus tout médiocre, comme homme, présomptueux, opiniâtre, bizarre et insociable. Il était l'ami de Diderot et des philosophes. On a de lui quatre comédies en prose et un Mémoire qui accuse la Mothe, Saurin et Malaffaire d'avoir comploté la manœuvre qui fit condamner Rousseau, et d'autres écrits, qui forment 2 volumes in-12.

2 Maupertuis eut peur de Boindin, qu'il appelle dans son Avertissement « un homme tout autrement éclairé que ces critiques ». Boindin, en effet, fit des remarques publiques sur ce travail de Maupertuis et celui-ci, piqué de la force apparente de ces remarques, dut leur répondre. Boindin commençait par faire voir que Maupertuis aurait mieux fait de signer son travail que de le faire paraitre sans nom d'auteur. « Il ne faut pas demander, dit-il, de qui est cet ouvrage ? La petitesse de ce volume (28 pages in-8°) la précision géométrique qui y règne et les doutes métaphysiques dont il est rempli, en décèlent assez l'auteur et feroient soupçonner que ses recherches sur l'origine des langues n'en sont que le prétexte et que son véritable objet est de nous convaincre de l'imperfection de nos connoissances et de l'incertitude des principes sur lesquels elles

paru si nécessaire aux Chinois que leur alphabet est devenu une vraye bibliothèque. Les plus lettrés d'entr'eux n'en connoissent pas encore tous les signes à la fin de leurs jours, et quelle confusion n'a pas dû se mettre dans les idées relatives à ces signes mal connus ? C'est précisément ce qui prouve que la mémoire est opposée au jugement. La mémoire du signe d'un autre et des subdivisions de ces mêmes signes qui répondent au temps et à la position où je l'ay vu ne peut jamais estre aussi sensible que l'acte de voir un autre arbre. C'est alors cependant que la mémoire m'égare,

sont fondées. » Maupertuis, piqué au vif, réplique : Je ne me plains pas de vos accusations : mon titre peut n'être pas très juste, mais mes réflexions, au lieu d'être le masque de l'objet que je me proposois, sont l'objet même et ce n'est pas ma faute si, par Réflexions philosophiques sur l'origine des langues vous avez entendu des réflexions sur la grammaire. D'ailleurs je n'ai pas dissimulé le but que je me proposais, puisque je voulois faire voir, et je l'ai dit, l'influence qu'ont sur nos connaissances lès signes dont nous sommes convenus pour les énoncer et pour nous en rendre compte à nous-mêmes.

Votre manière d'expliquer la formation des langues, écrit Boindin, est une pure supposition, car ce n'est point par un procédé géométrique (Maupertuis se sert en effet de signes A. B. C. D. pour expliquer ces perceptions), mais par de simples additions et multiplications de signes etc... comme vous pouvez vous en convaincre par la langue franque qui n'emploie que des infinitifs avec un pronom personnel et un adverbe de temps pour désigner le présent, le passé et le futur. A votre objection je réponds, dit Maupertuis, que la composition et la décomposition des signes de nos perceptions et leur rapport aux perceptions mêmes, forment presque toutes nos connoissances et les font tourner à leur gré. C'est pour apprécier la valeur de ces connoissances que je me suis étendu sur cette méchanique et nullement pour expliquer la méchanique des langues mêmes. J'ai voulu, au moyen de ces caractères généraux A. B. C. G. I. — G. G. H. — C. I. K. — G. H. C. — I. C. K, montrer la composition et la décomposition des signes et expliquer l'existence des corps et anéantir toute distinction qu'on voudroit faire de deux manières d'exister, l'une dans l'esprit, l'autre au dehors. Quant j'ai dit que, dans la construction des langues, la mémoire est opposée au jugement et que vous avez écrit que c'est l'imperfection et le défaut de mémoire qui nous oblige de former ces questions embarrassantes et qui est par conséquent opposée au jugement, nous sommes d'accord sinon sur les mots, du moins sur la même chose.

Vous dites encore, ajoute Maupertuis, qu'une seule perception pourrait former cette proposition : *il y a*, tandis que je regarde celle-ci comme le résultat de plusieurs perceptions l'affaire n'est point d'importance : mais vous me semblez, croire encore, vous qui ne passez pas pour crédule, à cette espèce de double existence, in-

mon esprit qui veut travailler, mais travailler avec facilité me fait chercher des rapports, me fournit de faciles comparaisons et je rapporte presque toujours au signe que je connois l'existence d'un objet dissemblable qui mériteroit un signe nouveau ou du moins une nouvelle subdivision du premier. Les mots de modes, des substances sont des mots de ressource pour la faiblesse de notre entendement. Ces mots représentent un tout, mais n'en font pas connoitre les parties. Par ce mot de substance je ne peux ny ne dois en-

telligible et matérielle, hors de nous et indépendante de nous. Vous êtes en retard avec les philosophes. Cette distinction antique est vide de sens.

Enfin Boindin terminait sa critique par ces mots : A l'égard des réflexions qu'on trouve à la fin de cet ouvrage, sur la durée et sur l'impossibilité où nous sommes de la mesurer et de découvrir la cause de la liaison et de la succession de nos idées elles seroient capables d'inspirer des soupçons sur la *nécessité et l'éternité de notre être* et ce sont là de ces vues métaphysiques que l'on peut regarder comme le principal objet de l'auteur. Ainsi quoiqu'au premier coup d'œil cet ouvrage ne paroisse point donner de prise à la critique, il est néanmoins certain qu'on en pourroit tirer des inductions *très scabreuses*.

On comprendra facilement que Maupertuis ait bondi de colère sous les coups redoublés de son adversaire, qui reprenait, à son compte, les accusations hypocrites de son ami Diderot. Non, dit-il, ce n'est pas cela que j'ai voulu dire ; tout système intellectuel peut alors conduire à ces doutes. Ce sont là des explications de phénomènes que les plus orthodoxes ne pensent même pas à reprocher « à un homme à qui son état et son genre de vie permettent une honnête liberté de penser. » Est-ce que je serais assez sot pour prendre l'homme pour un être nécessaire et éternel, moi qui ne lui attribue qu'une existence si peu nécessaire et si peu éternelle qu'entre deux perceptions qu'il se représente comme consécutives, je dis qu'il pourroit y avoir eu des intervalles immenses où il n'auroit pas même existé : moi qui le regarde comme un être qui pourroit être interrompu et renouvellé à chaque instant : moi qui reconnois l'homme borné, et sa mémoire si peu suffisante pour y marquer ni retenir ses perceptions, qu'il s'embarrasse lui-même dans les moyens qu'il a choisis pour s'en rendre compte. Enfin, direz-vous que je le regarde comme indépendant, tandis que je craignois qu'on ne me reprochât de le faire trop gêné ou trop passif et que je dis que la cause de ses perceptions est vraisemblablement au-dessus de notre portée. »

A part quelques critiques de détail et presque insignifiantes, la riposte de Maupertuis est fort supérieure à l'attaque de Boindin et si l'ouvrage en lui-même n'a qu'une valeur restreinte, les objections de Diderot et de Boindin ne sont qu'un mauvais tour qu'ils ont voulu jouer au Président de l'Académie de Berlin.

tendre qu'un agrégat de parties; par le mot de modes je ne peux entendre de mesme que la circonscription de ces agrégats et tout nous replonge dans l'obscurité, car chaque partie du tout, car chaque point de la superficie mériteroit un signe particulier et ce signe est négligé parce que ces parties et ces points sont incommensurables. Nous ne devons donc point regarder comme des notions certaines et suffisamment prouvées ce qui ne porte pas le caractère du raisonnement où conduisent les perceptions simples qui vous confient à dire : il y a un arbre. *Il n'y avoit donc que la révélation qui put nous éclairer et nous enseigner les vérités sublimes que nous croyons.* Sans cette révélation rien ne nécessitoit l'homme à croire, tout l'eut retenu dans la défiance et dans le doute et les perceptions, mesme des objets qui paroissent tomber sous les sens, sont trop hors de luy, sont trop peu nombreuses pour que, s'élevant d'un si faible appui, il eut eu l'audace de donner le nom de vérités existentes à ce qui n'est en effet qu'une apparence faible et instantanée pour luy. Le plus habile et le plus sage est celuy qui compte le mieux et c'est peut-estre cette espèce de science numérique qui mérita le nom de divin à Pythagore, mais le plus philosophe est celuy qui tire le meilleur party de ces apparences et qui ne s'affecte point de ce qu'il ne peut connoître; car je serois tenté de croire que ce que nous pouvons connoitre est comme s'il n'existoit pas pour nous et n'étoit qu'une idée vague, dénuée de preuves et de suitte si nos premiers voyageurs avoient été plus philosophes, que d'observations utiles ne pouvoient-ils pas nous rapporter; par exemple un sauvage ayant besoin de travailler un morceau de bois s'est servi du feu ou d'un cailloux tranchant; dès qu'on lui aura présenté une hache, le besoin luy aura appris à l'instant la manière de s'en servir. Que de signes nouveaux n'aura-t-il pas alors été obligé d'imaginer pour rapprocher la hache et le cailloux tranchant qui produisent le mesme effet et qui pour l'effet ne diffèrent qu'en puissance active et en commodité pour l'usage; les perceptions nouvelles de ce sauvage ne seront-elles pas faciles en ce que la dureté du feu et du caillou lui paroitront la mesme et l'induiront à croire ces corps de mesme nature. Je ne crois

donc point que l'origine des langues soit l'effet du raisonnement. L'instinct et le besoin ont tout fait. C'est le besoin qui a mu tous les estres ayant vie, c'est luy qui a formé des signes de reconnoissance pour se représenter ce qui peut leur servir ou leur nuire. Les combinaisons de ces signes ont été d'autant plus justes qu'elles sont restées en petit nombre et que ces signes ont été positifs. Les grandes combinaisons des premières nous ont porté dans le païs des idées et de là cette métaphysique où tout le monde peut voyager selon le char subtile de son âme, selon la passion qui le remue, selon les préjugez qu'il a reçus. Vos recherches sur l'origine des langues me paroissent un ordre renversé par lequel vous ramenez la métaphysique à ses vrays et premiers élémens et par lequel vous prouvez bien clairement qu'elle n'étoit pas en droit de faire de si grands efforts pour ne prouver que sa faiblesse. Nous sommes comme Archimède, nous n'avons point cette place en autre lieu pour remuer le globe à notre gré.

C'est la face contre terre que j'ose vous exprimer si faiblement ce que je pense. Vous rougissez peut-estre d'aimer un imbécille, mais songez que je suis tout seul depuis longtemps, que je suis privé des lumières de mes amis et que je suis obligé de prendre tout ce que je vous dis dans un fonds stérile où peut-estre vous eussiez fait naître quelque chose de mieux, si vous l'aviez daigné cultiver.

Adieu, mon cher et respectable Président, ma femme et moy vous renouvellons les assurances de notre tendre et inviolable attachement.

Tressan.

Ma chère petite Flore fait toutte ma consolation, je surpasserois Apollonius de Thyanes si j'entendois le langage des autres animaux comme le sien. C'est une race unique qu'il ne faut point mesler, mais je désespère de la marier avec Triton. Si je peux réussir je les garderay tous deux, dussé-je ressembler à Sylla et voir sortir de mes jambes les plus aboyantes créatures de l'univers.

XVIII.

Je n'aime pas dans ce moment la solitude pour vous [1], vous y raisonnez trop d'après vous-mesme et le monde n'a pas été, n'est pas et ne sera pas ce que vous estes. Je vous désirerois entouré actuellement de gens timides ou du moins voluptueux : leurs conseils seroient doux, leurs exemples seroient sages ; engourdissez, s'il est possible, tous vos ressorts ou craignez-en la réaction sur vous-même ; ne vous battez pas, ouvrez les bras et vous finirez sûrement par embrasser ce qui peut vous estre agréable. Vous aimez Madame de Maupertuis, eh bien ! n'est-ce pas un bonheur que d'aimer ? Vous aimez Madame votre sœur [2]. Vous estes avec elle, mais me direz-vous, voyez ce qui me sépare de l'une, imaginez les souffrances de l'autre et plaignez-moy. Sans doute je vous plains et désirerois bien vous plaindre de plus près, mais il est un terme à tout ; il n'y a que les passages de difficiles, et ces passages doivent estre franchis par un homme qui marche avec touttes ses forces, qui en a de supérieures et qui sçait mesurer le cercle des événemens et du cours de la vie. Je me jette à vos pieds, mon cher maître, je suis gros Jean qui remontre à son curé, mais je vous parle moins pour oser vous indiquer ce que vous devez faire que pour vous rendre compte de ce que moy chétif je penserois si j'étois dans votre position.

La Condamine n'est point encore marié et se donne les airs d'estre fort impatient d'user de ses droits. Il est parrein de sa femme, il a juré pour elle ces vœux que nous tenons si mal et M. l'Évesque de Noyon se prend à cette filiation spirituelle, tant il est vray que nos lois semblent chercher

1 Maupertuis promène en France son ennui et sa perplexité. Les affaires de Frédéric ne s'améliorent pas et la guerre ne parait pas devoir finir de si tôt ; aussi Maupertuis s'isole, va de ville en ville, n'écrit plus à ses amis et les prie de l'oublier ; mais Tressan ne l'écoute pas et essaie de le remonter par ses excellents conseils.

2 Madame Magon.

sans cesse à donner des démentis à la nature qui seule ne change pas et leur en donne à son tour.

J'ai dit au roy de Pologne tout ce qui pouvoit le flatter et entretenir les sentimens qu'il a pour vous. Ce prince s'afflige de tout son cœur des maux que la Saxe éprouve. Vous voyez que dans le cours de la vie on peut estre un moment fixé sur les différens pôles d'un globe, il y a bien 180 degrez de la position où il étoit à Pultawa à celle où il se trouve aujourd'huy pour ses intérêts réels, pour sa façon de penser. Votre distance de la paix et du bonheur est bien moindre. Votre âme doit estre comme Sirius et n'avoir point de paralune, ne vous laissez pas mesurer par les sots et par les aveugles ; voyez vous-même et plaignez un homme qui vous adore de n'estre pas auprès de vous à présent ce que ma chère Flore est pour moy.

Tressan.

J'iray peut-estre à Fontainebleau dans 4 jours. Je seray exact à vous écrire, hélas ! vous estes bien bon d'aimer mes lettres. Que vous me doneriez de vanité si je n'étois plus sensible encore à un sentiment plus doux à mon cœur. Je vais demander à servir par cette raison qu'étant un de ces individus qui changent de lieu, j'ay le désir de me transporter dans les terrains où ils sont abattus ou élevés.

LETTRES DU PRÉSIDENT HÉNAULT[1] A MAUPERTUIS.

I.

A Paris, 25 Octobre,
après le départ de Voltaire (1750).

Les marques de vostre souvenir, mon cher confrère, me sont toujours infiniment précieuses, même lorsqu'elles sont fondées sur les nouvelles les moins invraisemblables. Je ne suis pas historiographe : jamais cette pensée ne m'est venue et ce seroit m'y prendre bien tard. Comment aurois-je attendu jusqu'ici et si cette place m'avoit esté n'auroit-ce pas dû être lorsqu'étant comme éteinte, on a cru la devoir faire revivre : c'auroit pu être alors qu'elle m'auroit convenu, mais que j'aille prendre la dépouille d'un autre c'est inusité, ce que je n'ai jamais imaginé. Lorsque Voltaire a abjuré la patrie et en a eu fait part, on a songé aux places qu'il laissoit vacquantes et plusieurs concurrens se sont présentés pour la place d'historiographe. Foncemagne[2] s'est mis sur les rangs et il pouvait s'en flatter. Gresset[3] a aussi demandé et l'un et l'autre se sont vû préférer Duclos.

1 Charles-Jean-François, président honoraire aux enquêtes et surintendant des finances de la maison de la Reine, né d'un fermier-général en 1685, mort en 1770. Son principal ouvrage historique est le nouvel abrégé chronologique de l'histoire de France.

2 Etienne Laureault de Foncemagne, né à Orléans en 1694, mort à Paris en 1779. Il est connu dans le monde littéraire par des lettres au sujet du Testament politique de Richelieu où il prouve avec autant de politesse que de jugement et de raisons solides que ce testament est bien du fameux ministre de Louis XIII : il a fait aussi plusieurs mémoires sur quelques points de l'histoire de France, ce qui lui donnait quelque titre à la place d'historiographe.

3 Jean-Baptiste-Louis, né à Amiens en 1709, mort en 1777. Tout le monde connait son Vert-vert et son Méchant. Son titre d'historiographe de l'ordre de Saint-Lazare l'enhardit probablement à demander celui d'historiographe du roi.

Aussi, mon cher confrère, en vous remerciant de tout mon cœur de l'honneur de vottre souvenir, trouvés bon que je vous désabuse sur une nouvelle qui n'étoit entré ici dans la teste de personne. Les exemples des grands hommes sont bien pernicieux. C'est vous, permettés-moi le raprochement, qui avés fondé la nouvelle colonie de Berlin, c'est à l'abri de votre nom que l'on a osé former de pareilles démarches et l'on a cru que l'on ne pouvoit pas s'égarer sur les pas de M. de Maupertuis. Vous me rendés justice et vous savés tout ce que ma vaine éloquence a tenté pour vous faire abandonner une entreprise si décisive. Mon cœur vous parloit alors et en vérité c'étoit au nom d'un grand nombre d'amis que vous laissiés ici. La vie, tout courte qu'elle est, est encore bien longue pour souffrir sans regrets de tels partis. Je souhaitte, mon cher confrère, pour votre bonheur que vous ne regardiés jamais ce côté-là, mais vous ne devés pas me savoir mauvais gré d'en conserver à jamais le déplaisir parce qu'il est bien vrai que je vous aime autant que je vous estime. M. de Voltaire n'étoit plus gentilhomme ordinaire quand il est parti de ce pays-ci et j'aprends que dans une gazette de Cologne on lui donne le titre d'ancien gentilhomme du roi *très chrétien*.

II.

A Versailles, 25 may[1],
l'année que l'Essai de morale a paru.

Vous m'avés osté vostre confiance, mon cher confrère, ce qui étoit déjà une assez grande peine pour moi et vous y

1 1751. Hénault connait la vanité de Maupertuis et il date sa lettre de l'année où un de ses ouvrages vient de paraitre. Dans cet « Essai de philosophie morale » il y a d'excellentes choses qui sont malheureusement noyées dans la plus verbiageuse prolixité. Est-ce pour cela que Maupertuis ne fut pas content de l'espèce de noto-

ajouttés d'en confier la cause au public. C'est ce que j'aprens dans une préface où sans manquer à vottre politesse naturelle, vous faittes sentir que je n'ai pas été assés discret, que j'aurois dû l'être. Je croyois avoir déjà eu l'honneur de vous répondre à ce sujet qu'ayant envoyé vottre ouvrage[1]

riété avant la lettre que le président Hénault lui avait donnée ? En tout cas la vanité si grande de Maupertuis devait y trouver son compte et on ne comprend pas le mécontentement de ce dernier. Hénault le lui dit très finement et se moque spirituellement de la trop facile susceptibilité de son confrère. Cette susceptibilité ridicule parait, dans ce fait, tout à fait au désavantage de Maupertuis, dont elle fait ressortir un des mauvais côtés de son caractère. Il s'en expliqua du reste dans la préface qu'il mit en tête de l'édition qu'il donna lui-même de son *Essai de morale*. « Ayant écrit ces réflexions pour moi et un très petit nombre d'amis, je les envoyai à M. le Président Hénault avec la plus sincère recommandation de ne les faire voir à personne. J'ignore de quelle manière on a abusé de sa confiance, mais je fus dans la plus grande surprise lorsque j'appris que l'ouvrage paroissoit à Paris (1750). » Il semble pourtant qu'il eut dû être content de cette aimable trahison ; « non, répond-il, car je n'avois qu'à le faire imprimer moi-même et je ne l'ai pas fait parce que je voyois qu'il pourroit être mal interprété et me susciter des disputes et j'avoue que quand j'eusse été sur du triomphe, j'aimois encore mieux mon repos. » Et de fait son apparition fit circuler toutes sortes de bruits, d'attaques et d'insinuations qui excitèrent sa bile et le poussèrent à y répondre dans sa Préface. « On a voulu représenter cet ouvrage, dit-il, comme un fruit amer de la mélancolie. Que le lecteur sache que je l'ai écrit dans mes plus beaux jours. On a paru choqué du plan de mon ouvrage, comme si je m'étois proposé de faire haïr la vie : mais un philosophe est-il blamable qui compte et pèse les peines et les plaisirs et celui qui trouve mauvais qu'on lui présente ce calcul ne ressemble-t-il pas à un homme dérangé qui se fâche lorsque son intendant lui fait voir le compte de sa dépense et de ses revenus. » « Les uns, dit-il encore, ont fait de mon livre un ouvrage d'impiété, les autres l'ont pris pour un livre de dévotion ; il n'est ni l'un ni l'autre, les théologiens veulent trop impérieusement interdire la faculté de raisonner : les philosophes de ce temps croyent qu'on cathéchise dès qu'on parle de Dieu. La situation de mon esprit était telle que j'étais également éloigné du bonheur d'être dévot et du malheur d'être impie. »

1 Cet ouvrage est divisé en 7 chapitres, avec préface et éclaircissements, comprenant 70 pages in-8°.

Chapitre Ier. Ce que c'est que le bonheur et le malheur. — Chap. II. Que dans la vie ordinaire la somme des maux surpasse celle des biens. — Chap. III. Réflexions sur la nature des plaisirs et des peines. — Chap. IV. Des moyens pour rendre notre condition meilleure. — Chap. V. Du système des stoïciens. — Chap. VI. Des moyens que le christianisme propose pour être heureux. — Chap. VII. Réflexions sur la Religion.

C'est dans ce chapitre que Maupertuis dit cette phrase qui lui a

imprimé à quelques personnes le soupçon n'auroit pas dû tomber sur moi seul ; qu'à la vérité j'en avois procuré la lecture à une ou deux personnes dont la fidélité m'étoit connue et que si c'étoit un reproche à me faire vous deviés vous en prendre à l'admiration sincère que je donnois à vostre ouvrage et que je ne croyois ni de la justice ni de vostre intérest qui fut borné à moi seul ! Je vous ai déplu, vous me l'avés dit, j'en ai été très faché, mais je croyois qu'une fautte dont les conséquences étoient tout au plus de vous faire estimer davantage devoit estre oubliée et pardonnée, surtout étant moralement sûr que ce n'étoit pas par moi que l'ouvrage étoit devenu public. Je me plains donc à vous aujourd'hui, mon cher confrère, sans craindre que cette lettre devienne publique[1] parce que je me ferai toujours honneur d'avoir craint de vous déplaire. C'est à la délicatesse de vottre conscience ou plustôt à notre ancienne amitié et à l'intérest constant que vous m'avés toujours vu prendre à vostre personne, c'est à tous ces motifs que je m'en rapporte pour être réintégré dans tous mes droits de discrette personne comme nous apellons ici les prêtres[2].

été hypocritement reprochée : « Si la Religion étoit rigoureusement démontrable, tout le monde seroit chrétien et ne pourroit pas ne pas l'être, on acquiesceroit aux vérités du christianisme comme on acquiesce aux vérités de la géométrie, qu'on reçoit parce qu'on les voit ou dans leur évidence ou dans le témoignage universel des géomètres. » La conclusion de cet opuscule est celle-ci « : Tout ce qu'il faut faire dans cette vie pour y trouver le plus grand bonheur dont notre nature soit capable est sans doute cela même qui doit nous conduire au bonheur éternel. » Maupertuis en arrive à cette conclusion après avoir posé ces principes que le bien est une somme de moments heureux, le mal est une somme semblable de moments malheureux. Le bonheur est la somme des biens qui reste, après qu'on en a retranché tous les maux. Le malheur est la somme des maux qui reste, après qu'on en a retranché tous les biens. Or, nous portons tous en nous le désir d'être heureux et le christianisme seul nous offre et nous promet de le remplir. Donc, nous devons accepter la révélation.

1 Maupertuis n'osa jamais la faire imprimer : elle était trop à son désavantage.

2 Le Président Hénault avait été quelque temps de l'Oratoire et il aimait à citer des textes sacrés. Il conserva toute sa vie les principes de sa jeunesse religieuse et ne fit jamais partie de la secte philosophique, dans laquelle faillit l'entrainer l'amitié de Voltaire. A ce dernier il écrivit, à 80 ans, une lettre fort touchante afin de le

Vous comprenés aisément que je ne demande pas que vous reveniés de nouveau sur ce fait, dont il ne doit plus être question, mais que vous fassiés connoitre que vous vous faittes un plaisir d'être de mes amis comme je me fais honneur d'estre des vostres.

H.

III.

Paris, 27 juillet 1751.

Permettés-moi, mon cher confrère, de vous envoyer ce paquet pour le roi et d'y ajoutter tous les sentimens dont vous savés par vostre expérience que je suis capable quand je suis pénétré de reconnoissance. L'Épitre (à la tête des mémoires de Brandebourg) au prince son frère [1] est bien nouvelle : elle est en même tems un chef-d'œuvre dans ce genre. C'est un roi, c'est un frère qui est en droit d'instruire, quand lui-même donne l'exemple et qui joint à la dignité les expressions les plus tendres et les plus touchantes. Le reste de l'ouvrage est écrit de main de maître et ne laisse rien à désirer pour la correction, pour les portraits, pour l'art de raconter, pour la solidité des réflexions etc.... enfin c'est un sujet continuel d'étonnement qu'un homme qui sert tout à la fois de modèle aux rois, aux héros et aux savans.

Jouissés, mon cher confrère, d'un si admirable spectacle, vous ne verrés rien de plus merveilleux dans la nature et aimés toujours le plus tendre, le plus fidèle et le plus ancien de vos amis.

HÉNAULT.

faire revenir de ses erreurs sur la religion. Voltaire resta aussi sourd à l'appel du vieillard que celui-ci l'avait été aux suggestions du philosophe impie.

1 Epitre de Frédéric II à son frère Henri de Prusse, sorte de préface-dédicace aux mémoires dont parle le président Hénault.

IV.

Paris, 15 Décembre 1752.

Vous me mettés bien à mon aise, mon cher confrère, par la marque de souvenir que M. de la Condamine m'a donnée de vottre part. J'avois beau examiner ma conduite à vostre égard, ce qui étoit bientôt fait, je ne savois à qui me prendre de vostre silence [1], mais enfin le voilà rompu et quoique ce soit à voix basse, c'en est assés pour m'autoriser à croire que je puis vous écrire sans commettre nottre ancienne amitié. Les meilleures nouvelles de vottre santé me font un grand plaisir, je désirerois fort qu'elle se confirmât assés pour vous mettre en état de nous venir voir. Vous retrouverés ici vos amis tels que vous les avés laissés. Votre réputation n'ajoutte rien à leurs regrets. C'est l'affaire de ceux qui sont chargés de veiller à la gloire de la nation, mais la nôtre, c'est de vous trouver du moins à tout moment, de vous accuser cent fois par jour ou de trop de courage d'avoir pu nous quitter ou d'inconstance de vous être ennuyé [2].

H.

1 On ne peut plus spirituellement souligner ce grave défaut de Maupertuis, la susceptibilité ombrageuse.

2 Hénault avait été un de ceux qui avaient le plus fortement déconseillé à Maupertuis d'accepter l'offre de Frédéric. Il le lui dit encore avec une délicatesse infinie, sans craindre d'effaroucher de nouveau l'orgueil de son confrère. Hénault n'avait pas peur des reproches ni de la froideur de Maupertuis, il le perce quand même de la petite pointe d'aiguille, qui est au bout de sa plume et qu'indique bien son écriture fine, serrée, toute en pattes de mouches. Il est regrettable que leur correspondance ait été si courte, elle eut été pour nous d'un très grand intérêt.

DUCLOS[1] A MAUPERTUIS.

A Paris, le 22 Septembre 1753.

Quelques académiciens de Prusse ont écrit, mon cher confrère, à M. Helvétius[2] premier médecin de la Reine, qu'ils désiroient le mettre sur leur liste et qu'ils attendoient là-dessus votre agrément. J'espère que vous lui serez favorable. C'est un homme qui jouit de beaucoup de considération et pour qui le Roi et la Reine ont de la bonté et même de l'amitié. D'ailleurs je suis particulièrement lié avec son fils[3]. A propos d'Académie, je voudrois bien que notre compatriote succédât à M. de Bosc. L'élection ne se fera qu'au retour de Fontainebleau. Je compte toujours que vous passerez par ici pour retourner à Berlin. Vous ne doutez pas du plaisir que j'aurai à vous revoir, vous connoissez les sentimens que je vous ai voués et je n'en change jamais. Je vous embrasse de tout mon cœur, mon cher confrère, *vale et me ama.*

Nous avons bu votre santé chez l'abbé Sallier[4] avec la Condamine et Buffon.

DUCLOS.

1 Charles Pineau Duclos né à Dinan en 1704, mort en 1772, secrétaire perpétuel de l'Académie française et anobli par le Louis XV.

2 Jean-Claude-Adrien, fils d'un médecin hollandais, né à Paris en 1685, mort en 1755. Ce médecin était aussi respectable par sa probité que par son savoir.

3 Claude-Adrien, né en 1715, mort en 1771. Il est l'auteur du fameux livre athée : l'Esprit...

4 Claude, né en 1685 à Saulieu, diocèse d'Autun, mort en 1761 ; il était membre de l'Académie française.

L'ABBÉ D'OLIVET[1] A MAUPERTUIS.

Paris, 3 octobre 1747.

Je sais bien, Monsieur, qu'un françois qui débarque à Berlin n'a pas besoin pour être bien reçu de vous d'être porteur de lettres de recommandation, mais comme il y a françois et françois je ne veux pas que vous risquiez de confondre M. de Beausire avec un homme commun. Il mérite très fort l'estime des honnêtes gens et par les progrès qu'il a déjà faits dans son art, on voit où il est capable d'arriver. Je vous supplie très instamment de vouloir bien lui donner des marques de bienveillance et de zèle que je mettrai sur mon compte.

Je n'ai pas grandes nouvelles à vous mander, car vous savez que notre docte corps qui marche toujours avec une grave et noble lenteur fournit peu de nouveautés. Je vous dirai seulement que vos trente-neuf confrères se portent tous parfaitement bien et qu'il n'y a guère que notre Doyen[2] et le pauvre Danchet[3] qui nous menacent d'une chute peu éloignée. Un de vos compatriotes qui est particulièrement mon ami, M. Fournier le maître d'hôtel de la Reine, vient d'avoir une fièvre maligne, dont on ne se flattoit pas qu'il pût se tirer, mais le voilà hors d'affaire. Je serois le plus heureux des hommes s'il vous arrivoit de me faire comprendre que je puis vous être bon ici à quelque chose et vous prouver avec quel dévouement je suis, Monsieur, votre.

L'abbé D'OLIVET,
Rue de la Sourdière, Butte St-Roch.

1 Joseph Thoulier d'Olivet, né à Salins en 1682, mort en 1768. Excellent critique, grammairien consommé, il fut élu membre de l'Académie française en 1723.

2 Fontenelle, membre de l'Académie française depuis 1691.

3 Il mourut l'année suivante 1748. Il était né à Riom en 1671. Il se fit aimer autant par son caractère qu'estimer par son esprit. Il composa des poésies, des tragédies, des opéras, des odes, des cantates, des épîtres. Ses œuvres forment 4 vol. in-12, 1751.

L'ABBÉ TERRASSON[1] A MAUPERTUIS.

I.

A Paris, 2 novembre 1749.

Monsieur mon très cher Confrère,

Je crois que vous ne doutez pas de la reconnoissance que j'ay de toutes les preuves d'amitié que vous me donnez et de l'usage que vous faites en ma faveur du crédit que votre mérite vous a procuré. Vous trouverez ci-incluse la lettre que votre conseil seul me donne la hardiesse d'écrire au Roy votre protecteur et qui veut bien m'associer avec vous dans son illustre Académie. Je compte bien que les remercimens que vous lui en ferez en mon nom suppléeront à ce qui manquera d'éloquence aux miens ; et pour vous laisser le loisir de les préparer, je borne icy ma lettre, en vous assurant que je suis avec toute l'estime et toute la reconnaissance possible, Monsieur, votre...

TERRASSON.

1 Gaspard, né à Lyon en 1680, entré à 18 ans à l'Oratoire, il devint professeur d'humanités et de philosophie, puis brillant prédicateur. Son opposition à la Bulle *Unigenitus* l'obligea à quitter la congrégation et la prédication. Il mourut à Paris en 1752 : on dit qu'il avait accepté la Bulle en 1744. Son écriture est tremblante et grande : il est déjà vieux en 1749.

II.

A Paris, 3e Janvier 1750.

MONSIEUR,

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire et j'y ay reconnu avec plaisir des marques de vostre ancienne amitié, à cela près qu'elles sont chargées de louanges un peu trop fortes pour moy. Les grands seigneurs et les grands hommes avec lesquels vous avez toujours vécu vous ont fait oublier qu'il y a un second ordre dans lequel j'ay toujours été content de me tenir, et auquel mon âge seul me renverroit aujourd'huy. Il est vray que je n'ay rien perdu de mon estime pour les sciences et pour les grands hommes tels que vous, qui les cultivent avec un zèle et un succès toujours égal. Je prens une part très sensible à leurs succès et particulièrement aux vôtres : et je suis très parfaitement, Monsieur, votre...

TERRASSON.

CONDILLAC[1] A MAUPERTUIS.

I.

Ma reconnoissance, Monsieur, égale ma surprise, je n'imagine rien de plus flatteur que d'être prévenu par une Académie que rendent célèbre les savans qui la composent, les ouvrages dont elle enrichit l'Europe et un Protecteur qui semble n'être sur le trône que pour avoir plus d'occasion de montrer tour à tour le vaste génie de l'homme d'état et les qualités du grand général, décorés par les talens de l'homme de lettres. Qu'ai-je fait pour mériter l'honneur que je reçois? N'est-ce point à vous que j'en ai toute l'obligation? Je me fais au moins un plaisir de le penser. Accordez-moi encore une grâce : témoignez vous-même à votre illustre corps combien je suis flatté de pouvoir me dire un de ses membres et si les talens me manquent, répondez de mon zèle, ma reconnoissance sera plus digne de l'Académie, lorsqu'elle passera par la bouche d'un Président qu'elle considère, d'un homme à talent qu'elle estime et d'un membre qu'elle aime. Cet événement est non seulement glorieux pour moi, il m'est cher encore par l'occasion qu'il me procure d'ouvrir un commerce avec vous et par l'espérance qu'il me donne de pouvoir un jour prétendre à votre amitié. Je suis avec toute la considération possible, Monsieur, votre...

DE CONDILLAC.

Grenoble, le 25 Décembre 1749.

[1] Etienne Bonnot de, né à Grenoble en 1715, mort dans sa terre de Flux près de Beaugency en 1780, s'est fait un nom dans la métaphysique. On connait de lui son Essai sur l'origine des connaissances humaines, son traité des sensations et ses Recherches sur l'origine es idées.

Vous voyez, Monsieur, que je suis relégué trop loin du monde littéraire pour apprendre aussitôt que je l'aurois souhaité une nouvelle qui m'intéresse infiniment, c'est un ami, Monsieur d'Alembert, qui vient de me l'apprendre ; je serai encore en ce pays environ deux mois.

II.

MONSIEUR,

Sur la première nouvelle de l'honneur que m'a fait l'Académie, je me suis haté de vous remercier ; depuis on m'a renvoyé ici la lettre dont vous m'avez honoré. Je suis charmé qu'elle me procure l'occasion de vous rendre grâce une seconde fois, car je ne saurois trop vous témoigner combien je suis sensible à une faveur dont je crois vous avoir toute l'obligation. Je regarde l'honneur d'être votre confrère comme le commencement d'une union qui deviendra plus étroite : ma reconnoissance vous répond que je ferai tout ce qui dépend de moi pour conserver votre estime et pour mériter votre amitié. Je suis avec toute la considération possible...

CONDILLAC.

Grenoble, 29 Décembre 1749

III.

Paris, 10 Juin 1750.

Quand j'ai reçu votre ouvrage [1], qui m'est précieux, Monsieur, et par lui-même et parce qu'il m'est un nouveau gage de votre estime, je travaillois à développer quelques idées qui m'occuppoient beaucoup et je craignois de ne pouvoir pas lui donner toute l'attention qu'il mérite. L'empressement que j'avois de le lire m'a fait brûler et je puis à présent vous témoigner ma reconnoissance et le plaisir qu'il m'a fait. La justesse, la netteté et la précision qui y règnent sont des avantages auxquels je suis infiniment sensible. Vous appelés parfaitement les opinions que vous avés à combattre et vous démélez également bien la cause des erreurs [2] : tout ce que vous dites sur l'existence de Dieu est

1 *Essai de Cosmologie*, travail de 50 pages, divisé en trois parties, dont la première « examine les preuves de l'existence de Dieu tirées des merveilles de la nature, la seconde « déduit des lois du mouvement des attributs de la suprême Intelligence », la troisième est intitulé : Spectacle de l'Univers.

2 Maupertuis s'attache surtout à démontrer que Newton a été « plus touché des preuves qu'on trouve dans la contemplation de l'Univers que de toutes les autres qu'il auroit pu tirer de la profondeur de son esprit ». Il s'efforce de prouver que le principe de Newton « l'uniformité du mouvement des planètes prouve nécessairement un choix » n'établit pas péremptoirement que cette uniformité soit l'effet nécessaire d'un choix. Il admet cependant que l'argument de Newton tiré de la construction des animaux « est beaucoup plus fort », quoiqu'il ne soit pas absolu. Après les arguments des physiciens, il passe à ceux des philosophes comme Descartes, Mallebranche, Liebnitz, Pope, et dit que le profond argument de Descartes, tiré de l'idée que nous avons d'un être parfait, n'est pas plus sérieux que ceux de Newton : que Mallebranche n'a pu concilier le mal, le désordre, la douleur avec l'empire d'un maître absolu, que Leibnitz n'a dit : Dieu a fait tout ce qu'il pouvait faire de mieux, que pour conserver la sagesse de l'être suprême et que le principe de Pope : tout ce qui est ést bien, il n'y a point de mal dans la nature, n'est pas soutenable, sans l'existence d'un être tout puissant et tout sage.

Pour Maupertuis la preuve complète de l'existence de Dieu se trouve dans la contemplation de la nature.

vu finement et exposé d'une manière simple et élégante. Il me paroit hors de doute que ce n'est pas dans les petits détails qu'il faut chercher l'être suprême, le grand nombre d'exceptions auxquelles ils sont sujets, sont inextricables, mais trouverons-nous mieux dans les phénomènes la plus grande universalité dans les lois de la nature ? Que seroit-ce si ces loix, comme vous vous l'objectez, étoient une suite nécessaire de la nature des corps ? Je ne vois pas comment on pourroit lever cette difficulté. Tout ce que vous dites ensuite sur les lois du mouvement et sur les principes qu'on a imaginés pour les expliquer me paroit de la dernière exactitude [1]. La loi de continuité ne signifie rien et vous avez raison de dire que les corps durs sont les seuls qui existent [2]. Pour moi il me paroit qu'on ne peut le nier qu'on ne nie aussi l'existence même des corps. Je suis fâché, Monsieur, que mon ignorance ne me permette pas de vous suivre dans vos recherches mathématiques. Ce qui les précède fait voir que vous connoissez trop bien les écueils pour ne les avoir pas évités. M. d'Alembert ne m'a pas laissé ignorer ce que vous lui avez écrit à mon occasion ; il étoit trop convaincu du plaisir qu'il me feroit. Je suis

1 Maupertuis a écrit cette phrase qui semble résumer sa thèse sur le mouvement qu'il appelle force motrice : « Lorsqu'on saura que toutes les loix du mouvement sont fondées sur le principe du *mieux*, on ne pourra plus douter qu'elles ne doivent leur établissement à un Etre *tout puissant et tout sage*, soit que cet être agisse immédiatement soit qu'il ait donné aux corps le pouvoir d'agir les uns sur les autres, soit qu'il ait employé quelqu'autre moyen qui nous soit encore moins connu. Ce n'est donc point dans la méchanique que je vais chercher ces loix, c'est dans la sagesse de l'Etre suprême. »

2 Maupertuis, pour défendre son principe de la moindre action contre Leibnitz et ses partisans qui n'admettaient pas les corps durs, s'évertue à prouver que ces derniers se sont trompés, parce qu'il « trouve ses idées aussi claires sur la nature des corps durs que sur celle des corps élastiques et qu'il possède un principe qui satisfait également au mouvement des uns et des autres. »

Les idées de Maupertuis comme celles de Condillac sont également fausses, il est inutile de le démontrer, sur ce point et aussi sur celui-ci, quand il conclut : Que cette loi d'une attraction qui croitroit quand les distances augmentent, paroissent contraire à l'ordre universel de la nature « où les effets diminuent avec l'éloignement des causes. »

charmé de me voir confirmé dans mes idées en me rencontrant avec vous ; je suis avec une considération respectueuse...

CONDILLAC.

IV.

A Segrez, 12 Août 1750.

Je suis, Monsieur, bien flatté de la manière obligeante dont vous relevez mon suffrage. S'il a quelque prix, il le tient de ma sincérité. Je vous suis bien obligé de l'offre que vous me faites de votre ouvrage sur l'Origine des Langues, je l'accepte avec empressement ; je le connois de réputation, mais je n'ai pas encore pu satisfaire mon envie de le lire. Il faut que les exemplaires soient rares. Pour moi j'ai plusieurs ouvrages que je mets tour à tour sur le métier : celui dont je m'occupe actuellement traitte de l'origine et de la génération du sentiment [1]. C'est une statue que j'anime par degrés. J'y ai trouvé des difficultés, mais je crois les avoir surmontées. Je m'en vais le laisser reposer quelques mois selon ma coutume.

Je ne suis pas surpris de la démonstration que tire M. Wolf du lieu où sont les parties de la génération, je le reconnais là. Il est en vérité bien honteux pour l'Allemagne qu'un pareil homme ait fait secte. J'ai lu un journal où on en parle comme du premier philosophe et où on n'accorde à Leibnitz que l'honneur d'avoir été son précurseur ; mais grand Dieu ! quelle différence entre les deux hommes [2] !

Je n'ai point l'honneur de connoitre M. de Mérian, mais votre choix me le fait connoitre d'une manière avantageuse.

[1] Ce travail ne parut qu'en 1754 sous le titre Traité des sensations. 2 vol. in-12.

[2] Cette opinion de Condillac n'est plus contestable.

Pour à Paris vous auriés de la peine à y faire de bonnes acquisitions, on n'y aime guère que la petite métaphysique de théâtre. — M. de Voltaire aura sans doute fait jouer Rome sauvée : j'augure qu'elle aura eu beaucoup de succès : elle a fort bien réussi à Paris [3]. Je l'ai vu deux fois avec un grand plaisir. C'est une des meilleures pièces de théâtre qu'il ait faite. On dit qu'il se propose d'aller en Italie.

Je suis, Monsieur, avec une considération respectueuse...

CONDILLAC.

Nous ne ferons qu'un paquet de nos lettres, M. d'Alembert et moi : nous sommes chez M. le Marquis d'Argenson, chez qui on vit le mieux du monde. — Mon adresse est rue Notre-Dame des Victoires.

V.

Paris, 25 Juin 1752.

Vous avez lieu, Monsieur, d'être surpris de mon silence, mais je serois bien fâché d'avoir des torts à me reprocher envers vous. Je n'oublierai jamais la manière dont vous m'avez prévenu et je désire fort de cultiver votre estime de mériter votre amitié.

Dans le tems que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer vos réflexions philosophiques sur l'*Origine des Langues*, j'ai eu une fluxion qui m'a mis dans l'impossibilité de lire et d'écrire pendant plus de huit mois : depuis, je suis obligé à beaucoup de ménagement, car je ne saurois encore au-

[3] Chez la duchesse du Maine qui, dit-on, engagea Voltaire à répondre au Catilina de Crébillon en refaisant les trois sujets que cet adversaire avait traités : Semiramis, Oreste et Rome sauvée.

jourd'hui m'appliquer une heure de suite que je ne sente de la douleur dans le globe de l'œil. Je travaillois à un traité des perfections qui étoit presque fini et que je comptois donner il y a un an, mais je ne sais plus quand il sera prêt. Vos vues, Monsieur, me paraissent très philosophiques, elles sont exposées avec précision, plusieurs sont fécondes et ont répandu une grande lumière : il est vrai qu'il y en a quelques-unes où je ne suis pas de votre avis. Si je ne me trompe, vous me saurez au moins gré de ma sincérité. J'ai pour motif de répondre à ce que vous paroissez exiger de moi et d'avoir avec vous un commerce qui m'éclaire. Vous avez raison de regarder l'étude des langues telles que vous les envisagez comme très utile. Les méthodes que vous blamez ne peuvent que nuire. Je crois qu'un philosophe qui pourroit sacrifier ce qu'il fait de langues savantes pour le jargon d'un peuple qui commence à bégayer, gagneroit beaucoup à certains égards, vous en donnez la vraye raison article 3 [1]. Ce que vous dites dans les deux articles suivans peut être d'une grande fécondité [2]. Je souhaiterois que vous eussiés fait voir comment les progrès de l'esprit dépendent du langage. Je l'ai tenté dans mon Essai sur l'origine des connoissances humaines, mais je me suis trompé et j'ai trop donné aux signes. Dans la supposition que vous faites art. 7 si vous étiez seul je n'imagine pas ce qui vous pourroit faire naître le dessein de donner des signes à vos idées, vous les distingueriez sans ce secours et cela suffiroit pour remédier à vos besoins. Quand vous verriez des fruits, vous

[1] Voici ce que dit Maupertuis :
« A peine sommes-nous nés que nous entendons répéter une infinité de mots qui expriment plutôt les préjugés de ceux qui nous environnent, que les premières idées qui naissent dans notre esprit : nous retenons ces mots, nous leur attachons des idées confuses, et voilà bientôt notre provision faite pour tout le reste de notre vie, sans que le plus souvent nous nous soyons avisés d'approfondir la vraie valeur de ces mots ni la sûreté de connoissances qu'ils peuvent nous procurer ou nous faire croire que nous possédons. »

[2] L'art. 4 conclut que les langues ne doivent leur origine qn'à des hommes simples et grossiers. L'art. 5 assure que les nouvelles expressions dépandirent beaucoup des premières, qui leur servirent de bases, de là il est arrivé chez les mêmes peuples ayant les mêmes bases (pour leur langue) que les esprits ont fait le même chemin et les sciences ont eu le même tour.

en mangeriez : quand vous verriez un loup, vous l'éviteriez et vous ne penseriez point à distinguer par des signes ces propositions : Je vois des fruits, je vois un loup. Si vous étiez avec des hommes qui passent dans le même cas que vous, je ne crois pas non plus que vous (émettiez?) d'abord une proposition pour un signe simple, et si vous le fessiez je ne vois pas comment les autres pourroient vous entendre. Je pense donc que votre langage ne seroit dans le commencement qu'un langage d'action, que quand vous imagineriez des sons articulés, ce ne seroit d'abord que pour les objets sensibles, arbre, cheval, etc., et que ce ne seroit que longtems après que vous donneriez des noms aux perceptions : je vois, j'entends, etc... Ainsi au lieu de commencer par des propositions pour les décomposer ensuite, il me semble au contraire que vous commenceriez par donner des signes à vos idées pour en faire ensuite des propositions.

Ce que vous remarquez sur les questions et les propositions me paroit venir de plusieurs, mais vous semblez le dire de toutes : c'est ce que j'ai de la peine à comprendre. Il est certain que le langage donne lieu à bien des propositions frivoles, mais n'y en a-t-il pas qui auroient toujours été les mêmes, quelles qu'eussent été les expressions qu'on ait choisies. Un peuple qui n'auroit qu'un petit nombre des questions que nous agitons, mais j'ai de la peine à imaginer un peuple qui seroit dans le cas de ne faire ni questions ni propositions. Il est hors de doute que la distinction de substance et de mode n'est point fondée dans la nature des choses et que c'est par cette raison que les philosophes diffèrent si fort de sentiment à ce sujet. Ils se seroient épargné bien des mauvais raisonnemens s'ils avoient vu comme vous qu'elle n'est fondée que dans la partie uniforme des perceptions : mais je ne sais si on pourroit vous accorder que dans le cas où tous les objets seroient ronds, la rondeur pût être prise pour une substance ; car elle ne seroit partie uniforme que pour l'œil ; l'étendue au contraire le seroit pour l'œil et pour le tact. Vous ne pourriez pas par des abstractions dépouiller l'arbre de l'étendue et de la figure et lui conserver la rondeur, car la rondeur ne peut pas ne pas être étendue. Il y auroit de la différence

entre la philosophie de deux peuples qui n'auroient eu aucun commerce ensemble, et la différence des langages pourroit y contribuer : je doute cependant que cette (ressemblance) fût aussi considérable que vous paroissez le supposer, les hommes ayant partout les mêmes sens et des besoins semblables ; je crois que sans se communiquer, ils seroient sûrement conduits à faire les mêmes abstractions et les mêmes raisonnemens.

On ne peut qu'applaudir à ce que vous dites sur la proposition [1] : il y a.... tout est bien vu et bien développé.

Je crois comme vous qu'il pourroit s'être écoulé des tems immenses entre deux perceptions qui me paroitroient se suivre de fort près et je crois encore qu'au premier instant de son existence un être pourroit encore avoir existé depuis longtems. Tout cela est fondé dans les (?) dont la durée nous est connu et me paroit bien vu de votre part.

Vous voyez, Monsieur, que j'ai tâché, quoiqu'un peu tard, de satisfaire à ce que vous m'avez fait l'honneur de me demander. Je n'ai pas voulu me borner à des réflexions générales, j'ai cru devoir vous proposer mes doutes sur les détails : je ne puis que m'instruire dans un pareil commerce. Je serai très flatté d'avoir et l'espoir de l'entretenir et de vous assurer de l'estime et de la considération avec lesquelles j'ai l'honneur d'être...

CONDILLAC.

1 24e proposition, dont il a été parlé plus haut.

LETTRES DU MARÉCHAL D'ÉCOSSE [1] A MAUPERTUIS.

I.

MONSIEUR,

J'ay appris par mon frère [2], que vous avez fait l'honneur au médecin de la Reine douairière d'Espagne de l'agréger

1 Georges Keith, maréchal héréditaire d'Ecosse, plus connu sous le nom de milord maréchal, né dans le comté de Kincardine vers 1685, mort près de Postdam en 1778. D'abord capitaine des gardes de la reine Anne, il fit la guerre sous Malborough, se déclara pour les Stuarts en 1715, souleva l'Ecosse en faveur du Prétendant et fut condamné à mort par le parlement. Il erra pendant 6 mois en Ecosse et parvint à s'enfuir en Espagne où il prit alors du service. Il passa ensuite en Prusse, où il gagna l'amitié de Frédéric II qui le chargea de plusieurs missions diplomatiques, le nomma gouverneur de Neufchâtel et le fit réhabiliter dans sa patrie. Il y revint en effet pour y recueillir les débris de ses biens et pour ne pas exciter les défiances de la cour d'Angleterre, il revint en Prusse. Frédéric lui fit bâtir une maison, d'où il pouvait venir par les jardins à Sans-souci et dîner tous les jours à la table du roi. Il avait de l'esprit naturel et une certaine culture littéraire. Ses contemporains lui attribuaient une bienfaisance éclairée, une grande tolérance, une douce et sage philosophie. Il ne put cependant apaiser les querelles théologiques qui s'étaient élevées dans son gouvernement de Neufchatel. Il aima mieux alors le quitter et se retirer dans ses terres. Ce qui a fait en France la renommée de milord Maréchal, c'est sa liaison avec Voltaire et Rousseau. Il fut un des protecteurs de Jean-Jacques qui ne lui témoigna guère de reconnaissance.

2 Feld maréchal du roi de Prusse et frère cadet de milord maréchal : comme lui il prit d'abord partie pour le Président et s'enfuit avec lui en Espagne et y prit du service dans les brigades irlandaises pendant 10 ans. Il passa ensuite en Russie où il se distingua en Finlande dans la guerre des Russes contre les Suédois et dans celle contre les Turcs. A la paix conclue à Abo en 1743, la czarine le nomma ambassadeur en Suède et à son retour maréchal ; mais ses appointements lui paraissant trop modiques, il céda aux instances de Frédéric II et se mit à son service. Il commanda comme feld maréchal à l'armée qui envahit la Saxe en 1756 et fut tué en 1758 quand le maréchal Daun surprit le camp des Prussiens à Hachkirchen. C'était, d'après les appréciations du temps, un homme de tête et un homme de main, très instruit de l'art militaire.

à votre Académie. Je vous en suis sensiblement obligé et j'en tire même vanité, puisque je crois que vous l'avez receu en partie sur la persuasion de ma bonne foye, qui ne m'auroit pas permis de vous recommander quelqu'un qui ne mériteroit point une place dans une société si illustre. Vous m'avés cependant (avoués la vérité) boudé un peu pour cette bonne foye quand, ne consultant que votre amitié pour un de vos serviteurs, vous m'avés fait l'honneur de me consulter sur le dessein de le recevoir dans votre Académie et que je me trouvois d'un autre avis parce que je le connois pour un fort honête homme, mais qui ne seroit qu'un très mauvais Académicien. Nous avons depuis quasi deux mois le plus beau tems qu'on ait jamais vu. J'aurois bien voulu que vous fussiez ici à en jouir pour votre santé et pour le bonheur de vos amis : j'en rencontre tous les jours et partout qui demandent de vos nouvelles, entr'autres Werniek qui est dans ma chambre actuellement et qui vous fait mille complimens.

J'ay l'honneur d'être avec la plus parfaite considération et attachement, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur...

Le maréchal D'ÉCOSSE.

Fontainebleau, Oct. 24-1752.

II.

MONSIEUR,

Je vous remercie de la jolie lettre que vous m'avez envoyée et je vois par là avec plaisir que vous me faittes la justice d'être persuadé de l'intérest que je prends à ce qui vous regarde et de l'attachement et considération parfaitte avec lesquels j'ay l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur,

Le maréchal D'ÉCOSSE.

Paris, Nov. 5e 1752.

III.

MONSIEUR,

Je suis très sensible à la part que vous prenez à mon deuil [1] et vous m'excuserez, j'espère, si l'affliction et les embarras où la perte que je viens de faire me met, m'empêchent de vous remercier moi-même des témoignages que vous avez la bonté, de même que Madame de Maupertuis, de m'en donner. En l'assurant de mes respects, marquez-lui-en, Monsieur, ma reconnoissance et combien je souhaiterois que les circonstances plus favorables et surtout le retour de votre santé lui procurassent bientôt la satisfaction de vous revoir. J'ai l'honneur d'estre avec la plus parfaite considération votre très humble et très obéissant serviteur.

Le maréchal D'ÉCOSSE.

Neufchâtel, le 6e Novembre 1758.

IV.

Je dîne ici, j'ai une soupe au lait et des œufs frais et un grand verre d'eau. Si vous veniez, il y auroit du marasquin.

J'attens le courrier. Je pars à huit heures et demie pour coucher à Colombier [2] et j'ay une place, dans le carosse et une chambre à Colombier, qu'en dites-vous ? bon jour.

[1] La mort de son frère le feld maréchal tué à la prise du camp de Hochkirchen. Maupertuis était très lié avec lui et depuis longtemps. C'est avec Maupertuis que Jacques Keith avait appris les mathématiques à Paris.

[2] Milord Maréchal quittait son gouvernement de Neufchâtel pour vivre à Colombier.

V.

Colombier, 22 Juin 1758.

MONSIEUR,

Je suis très fâché que l'état de votre santé [1] a retardé le plaisir que j'aurois eu de vous voir dans mon vieux château, où je fais très dignement le hibou. Vous avez deux routes pour y arriver : celle de Genève, d'où il y a trois petites journées jusques icy et celle de la Franche-Comté par laquelle vous avez la poste à Pontarlier à huit lieues d'icy ; pour continuer votre route à Berlin, votre chemin est d'icy à Basle. Je suis persuadé que M. de Marschall, résident de l'empereur, vous donnera un passe-port et vous irez par Strasbourg et Openheim à Frankfort de là par la route de Hesse que vous connaissez, pour éviter, tant qu'il se peut, toute rencontre de Pandoures ou autres troupes irrégulières.

Il y a longtemps que je n'ai des lettres du Roy. Si j'en reçois pour vous, je les enverrai ou si vous me faites savoir quand vous comptez partir, je les garderai pour vous les remettre à votre passage et vous prie d'être assuré que je serai toujours très aise d'avoir occasion à vous montrer la considération parfaite avec lesquels (sic) j'ay l'honeur d'être....

Le maréchal D'ÉCOSSE.

[1] Maupertuis essayait de retourner à Berlin : il alla, comme l'on sait, jusqu'à Bâle, où il mourut. Il est peu probable qu'il ait pu répondre à l'invitation du maréchal.

VI.

Colombier, 25 Nov. 1758.

MONSIEUR,

J'ai reçu une lettre que par méprise vous avez adressée à moi. Elle est écrite à quelque politique habile dans les affaires et fort propre à rendre le bon sens à l'Europe enragée [1]. Je suis sourd d'une oreille et n'entends pas trop bien de l'autre. Je n'ai plus de mémoire. Si j'avois des affaires à traiter avec un ministre, en lui parlant j'en oublierois la moitié et probablement les deux tiers de ses réponses. Je suis plus vieux par le tempérament que par les années. Je n'ai jamais été propre aux affaires. A cette heure je radote assez : je n'ai de bon qu'assez de sens à le savoir. Ainsi, Monsieur, il faut chercher un autre négociateur [2]. Mais supposons un moment que la lettre est bien adressée, que pourrois-je faire ? Rien du tout. Écrirois-je au Roy : (et sans chiffre) Je souhaite fort voir Votre Majesté en paix. Il me répondroit : je vous suis bien obligé, je le souhaite plus que vous, puisque je sens mieux que vous les fatigues de corps et d'esprit que donne la guerre et ses conséquences, si elle m'est malheureuse ; mais que faire ? Mes ennemis savent que ce sont eux qui ont fait le projet de m'attaquer de tous côtés, que j'ai cherché la paix depuis la guerre commencée et de quelle manière ils ont reçu mes propositions. S'ils réussissent dans leurs desseins à m'opprimer, ils dicteront les conditions. Si la fortune m'est favorable, alors je pourrois espérer que mes propositions de paix seroient écoutées. Voilà, je m'imagine, ce que le Roy [2]

[1] Il avait pourtant plus d'une fois été chargé par Frédéric de missions diplomatiques et il montre dans sa lettre combien non seulement il s'intéressait aux affaires de l'Europe, mais qu'il en prévoyait les conséquences.

[2] Maupertuis avait cru que son intimité avec Frédéric lui procurerait l'occasion de lui faire part des désirs de son Président. Le maréchal fait à ce dernier la leçon la plus spirituelle qu'on puisse souhaiter.

me répondroit et nous voilà n'est-ce pas bien avancés.

Vos nouvelles à Bâle, me dites-vous, sont assez fâcheuses. Pour moi je vois, selon mes faibles lumières, les affaires dans une situation assez critique : les Autrichiens et l'armée d'Empire en Saxe, le Roy marchant en diligence, après avoir fait lever le siège de Neys [1], au secours de la Saxe. Au même tems les armées de Dhona (Daun) d'Itsinblitz et de Wedel prêtes à agir de concert avec celle du Roy. Il peut être battu, mais il peut battre ses ennemis [2]. Il a fait de plus grands miracles. S'il les bat, ils deviendront plus traitables : s'il est battu, ils le seront bien moins et n'écouteront aucune proposition. Je conclus que pendant qu'il me reste quelque ombre de sens commun, je ne puis pas parler au Roy de paix, à moins que j'eusse, moi, les preuves, et authentiques, que vous dites avoir, qu'on est porté à la paix et que je fusse autorisé de bonne part à les offrir au Roy [3].

Je pourrois ici faire le prophète. Il ne faut qu'être sot pour faire ce métier et vous dire que si la guerre se tourne contre nous, la maison d'Autriche agrandie par des états, par l'autorité dans l'Empire, par des alliances plus resserrées avec la Russie et avec la Pologne qui sera dépendante de la Russie et encore agrandie par des troupes nombreuses plus aguéries que jamais, deviendra une puissance très formidable même à la maison de Bourbon pendant que la France risque de faire des pertes en Amérique qu'elle auroit de la peine à réparer faute de marine, mais c'est à elle à penser à ce qui lui convient [4].

1 C'est ce qui arriva.

2 Frédéric fut battu à Zullichau, à Masen et à Landshut et il battit ses ennemis à Peitz et à Torgau.

3 La mort de la czarine Élisabeth, arrivée en 1762, vint fort à propos au secours de Frédéric, accablé de revers et amena la paix signée à Hubertsbourg, le 15 février 1763, qui laissa tout sur le même pied qu'avant la guerre.

4 Hélas ! Ces prévisions se réalisèrent pour la France qui perdit ses plus belles colonies. La Pologne commença à être démembrée en 1772. Frédéric eut pour sa part la Prusse polonaise et quelques autres districts et la maison d'Autriche augmenta considérablement ses états. Le maréchal d'Ecosse voyait plus clair qu'il ne voulait le faire croire. Maupertuis n'avait pas été si mal inspiré de s'adresser à l'ami de Frédéric. Il est regrettable que nous n'ayons pas cette lettre du Président de l'Académie de Berlin et que sa correspondance avec Milord Maréchal soit si courte ; elle nous eut intéressé à plus d'un titre.

Quoique votre compagnie me seroit d'une grande ressource dans ma solitude, je ne puis vous proposer un voyage qui vous recule de Berlin et par un temps si froid.

J'ai l'honneur d'être avec la plus parfaite considération et attachement, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur,

Le maréchal D'ÉCOSSE.

Neufchâtel, ce 25 Nov. 1758.

HAHN[1] A MAUPERTUIS.

I.

MONSIEUR,

Je viens de développer le mystère de la petite vérole. J'en ose donner part à l'illustre Académie. Plein de vénération pour cet illustre corps, je regarde vous, Monsieur, son digne chef et tous ses membres comme les prêtres respectables de la vérité. Je regarde le lieu de son assemblée comme le temple sacré de cette divinité humaine. Dans ce lieu majestueux, où toutes les vérités naissantes prêtent leur hommage, je prête aussi le mien. Votre mérite Monsieur, m'est trop connu pour que je ne puisse espérer par votre entremise le pardon de mon audace. J'en demeurerai avec le respect le plus profond, Monsieur, votre très h....

HAHN.

De Breslau, le 31 Mars 1751.

II.

MONSIEUR,

Sans ce favorable accompagnement de votre lettre gracieuse, Monsieur et très illustre Président, j'aurois appelé au public. En publiant les remarques de messieurs les mé-

[1] Médecin Allemand né à Schweidnitz (Silésie) en 1694, mort en 1753. Il fut doyen de l'école de médecine de Breslau, fondée par le roi de Prusse, qui l'anoblit et le créa conseiller aulique.

decins de Berlin avec ma réponse que voici [1]. Mais comme la juste vénération pour vous, très estimable savant, a été une des principales causes qui m'ont déterminé à m'adresser maintenant encore à vous seul, grand homme que vous êtes, à la Cour et au Parnasse, vous trouverez le plus juste moyen de me soulager dans cette inexprimable douleur, dans laquelle je languis grâce à Messieurs les médecins, lesquels à mon grand tort j'ai supposé être de la même grandeur d'âme que vous autres grands mathématiciens et grands philosophes. Mais c'est par leur manière d'agir que j'ai manqué de mourir de chagrin, étant sur le point de perdre d'un seul coup une renommée de plusieurs années.

Si donc par hasard il m'arrive que dans ma réponse il m'échappe une expression qu'une vive douleur m'arrache malgré moi, vous m'en excuserez, Monsieur mon illustre Président. Vous êtes le premier qui, mathématiquement, a démontré que l'intensité d'une courte mais excessive douleur vaut bien une longue durée d'une très médiocre. Mon honneur flétri par l'iniquité de Messieurs les médecins a besoin de votre secours. C'est l'affaire d'un Protecteur des savants que de faire justice au plus bas citoyen de la république des lettres. Que si de votre seul avis j'ai tort je m'abandonne à votre décision : que si de votre seul avis, j'ai raison vous sauvez, grand génie, vous sauvez, Monsieur, le plus obéissant de vos serviteurs [2].

HAHN.

De Breslau, le 28 juillet 1751.

[1] Hahn avait publié en latin un volume relatif à la petite vérole sous le titre : *Ratio variolarum exposita.* — Plus tard il publia sur le même sujet et en français un autre volume, intitulé : *Avertissement sur le nouveau système de la petite vérole.* — Ce sont ces travaux qui furent critiqués par les médecins de Berlin.

[2] Cette petite querelle s'apaisa vite grâce à Maupertuis qui sut donner satisfaction à Hahn et ne pas trop mécontenter les docteurs berlinois.

III.

MONSIEUR,

Très satisfait de la manière avec laquelle vous daignez agréer mon empressement de vous plaire, je vous en suis infiniment obligé. C'est la plus gracieuse du monde et la plus capable de captiver un cœur déterminé depuis le premier moment de votre connoissance d'être à vous jusqu'au dernier de la vie. Voilà, Monsieur, les deux termes dont l'espace sera soigneusement employé à mériter l'honneur dont je me sens flatté, d'être à l'avenir mêmement avec votre permission, Monsieur, le plus humble et le plus obéissant de vos serviteurs.

HAHN.

De Breslau, le 17 octobre 1751.

WEIDLER[1] A MAUPERTUIS.

I.

MONSIEUR,

Permettez que je vous félicite de la haute fortune que vous venez de faire et de la plus belle occasion du monde qui se présente, de pouvoir travailler avec succès à l'amplification des sciences. Toute l'Europe conçoit de grandes espérances de la glorieuse résolution de Sa Majesté Prussienne[2], pour faire avancer les connoissances et les utilités du genre humain, et le choix de votre chère Personne, dont la réputation est déjà connue, augmente bien l'espoir du public. Et comme vous, Monsieur, vous avez rendu aussi célèbre par vos belles observations astronomiques, on ne doute pas que vous ne tâcherés de faire mieux fleurir à Berlin la pratique de l'astronomie et qu'on y verra bientôt l'Observatoire royal ordonné d'une autre manière et pourvu des instruments nécessaires. Moi qui je tiens la place de professeur des mathématiques supérieures dans l'Université de Vitembergue, je me flate de pouvoir souvent profiter de vos lumières : c'est pourquoy je souhaite de tout mon cœur que vos conseils et vos travaux pour l'accroissement des sciences réussissent heureusement, vous supliant en même tems de me vouloir honorer de votre bienveillance, étant

[1] Astronome et mathématicien allemand né à Gross-Neuhaus en Thuringe. Il est l'auteur d'une très bonne histoire de l'astronomie de son temps, parue en latin à Vitembergue en in-4° 1741 sous le titre : *Astronomiæ historia :* C'est ce volume qu'il offrit à Maupertuis et dont il parle dans cette lettre.

[2] Offre de la Présidence de l'Académie de Berlin à Maupertuis par Frédéric en 1739.

toujours avec une considération particulière düe à vos mérites, Monsieur, votre.....

Jean-Frédéric WEIDLER.

A Vitembergue en Saxe, le 15 d'Octobre en 1740.

P. S. En peu de tems j'espère d'avoir l'honneur de vous présenter, Monsieur, l'histoire de l'astronomie depuis son origine jusqu'à présent. L'ouvrage à été déjà achevé il y a quelques mois et on l'imprime ici actuellement, et comme j'y traite au long de l'établissement de l'Observatoire Royal à Paris et des mérites des astronomes qui y sont fleuri, je voudrois bien savoir qui sont présentement les astronomes ordinaires du Roy à Paris. Quand j'y étois en 1726 et 1727 Messieurs Cassini[1] et leur adjoint M. Godin[2] faisoient des observations. J'ignore qui a succédé à M. Maralde[3] et qui observe en l'absence de M. Godin. J'ose donc vous prier, Monsieur, de me vouloir bien donner quelque éclaircissement sur ces points-là et de ne prendre pas en mauvaise part la hardiesse que je me donne.

[1] Jacques Cassini né à Paris le 10 février 1677. C'est lui qui. décrivit en 1733 la perpendiculaire, qui manquait à la méridienne de France, depuis Paris jusqu'à Saint-Malo et la prolongea en 1734 depuis Paris jusqu'au Rhin près de Strasbourg. Il mourut en 1756 à Thury. Il est compté parmi les astronomes de son temps qui connaissaient mieux le ciel. Il a écrit les élémens d'astronomie. — Il eut pour fils César-François Cassini de Thury qui fut directeur de l'Observatoire de Paris et naquit en 1714. C'est lui qui publia une nouvelle carte en 1744 qui porte son nom : il mourut en 1784.

[2] Louis Godin né à Paris en 1704, mathématicien de talent qui fit partie de l'expédition à l'équateur en 1735.

[3] Jean Dominique neveu du savant astronome Jacques Philippe. — Il fut astronome adjoint en 1731,associé à l'Académie des sciences en 1732 académicien pensionnaire en 1758, véteran en 1772 — mort en Italie en 1788.

II.

MONSIEUR,

Voilà la correction des matières qui m'ont paru pouvoir contribuer en quelque chose pour l'éclaircissement de l'origine et du progrès de l'astronomie. Je me croirai fort heureux, si vous ne désapprouvés pas tout à fait la peine que je me suis donné en composant ce livre. Si vous y remarqués quelques défauts, vous m'obligerés infiniment, s'il vous plaira de me les faire connoitre : car je ne me flatte point d'avoir tout vu et d'avoir épuisé l'argument d'une si vaste étendue. C'est pourquoi je serois bien satisfait si les savans qui connoissent mieux que moi la difficulté de mon entreprise me voudroient faire la grâce de croire que du moins ma bonne intention la peut rendre excusable. Du reste je vous félicite, Monsieur, sur l'heureux retour de la campagne que vous venés de faire. Souhaitant sincèrement que vos occupations pour le bien des sciences aient toujours le bon et désiré succès. Je suis sans réserve et avec beaucoup de respect votre......

Jean-Frédéric WEIDLER.

A Vitembergue en Saxe, ce 23 de may en 1741.

P. S. La foire passée j'ai reçu les élémens de l'astronomie et les tables astronomiques de M. Cassini[1], ouvrage très digne de la réputation de son auteur et je suis très fâché que je ne l'ai pas vu plutôt ; je le trouve partout orné des observations belles et choisies. Les tables en particulier, examinées par une longue expérience du feu M. Cassini le père[2], promettent aux astronomes de grands avantages

[1] Les élémens d'astronomie de Jacques Cassini parurent avec les tables astronomiques en 1740 en 2 volumes in-4°.

[2] Jean-Dominique, père de Jacques, né à Perinaldo dans le comté de Nice en 1625, mort en 1712. Louis XIV le demanda à Clément IX

dans leurs calculs. On attend partout avec impatience la nouvelle de l'établissement du nouvel observatoire à Berlin et on se persuade avec raison que la grâce extraordinaire dont Sa Majesté le Roy vous honore vous ouvrira enfin le chemin de parvenir au but aussi louable et aussi intéressant au public. Les observations ci-jointes m'ont été envoyées par Marinoni astronome à Vienne.

et au sénat de Bologne pour quelques années. Ses découvertes et ses succès astronomiques et géométriques l'avaient rendu célèbre dans toute l'Europe. On lui doit entre autres choses les premières tables des satellites de Jupiter, la connaissance de la rotation de Jupiter et de Mars, la découverte de quatre satellites de Saturne.

BOSC A MAUPERTUIS.

I.

Monsieur,

A peine votre Auguste Hôte a commencé à paroitre sur le trône que tout le monde savant l'adore comme le plus majestueux Musagète, dont l'histoire ait jamais parlé. Je n'en saurois donner un témoignage plus authentique que vous-même, très illustre Maupertuis, un savant de vos mérites, de votre rang et ce qui est tout dire, de l'Académie Royale des sciences demeurant à Paris, lieu où Athènes et Alexandrie se trouvent réunies, quitte ce monde, ses amis, ses associés pour accompagner ce jeune Héros, qui, accablé par les plus terribles poids des sceptres, trouve néantmoins encore des précieux moments pour s'entretenir avec vous. Je ne sais pas un argument plus géométrique qu'un compagnon comme vous, Monsieur, pour assurer tous les fils d'Apollon des gracieuses inclinations de votre Auguste monarque : Mais entouré comme vous êtes, Monsieur, d'une foule de courtisans, daignez jetter vos yeux sur un docte qui s'est dès sa plus tendre jeunesse adonné aux belles-lettres, aux mathématiques et à la physique, dont il est actuellement professeur ordinaire à Wittebergue. Pour vous assurer, Monsieur, que, quoique je ne sois pas grand savant, je suis pourtant fort diligent, je me prens la liberté de vous incommoder par mes petites dissertations ci-jointes, dont il faut tout au moins que l'éclipse ne soit pas tout à fait indigne, M. Godin m'ayant fait l'honneur de me complimenter là-dessus, même d'entretenir un commerce littéraire avec moi, à cause duquel je lui ai des obligations infinies, heureux que je serois si vous, Monsieur, autre académicien du premier ordre, si vous seriez content de mes écrits,

comme ce célèbre astronome m'assura de l'être et encore plus heureux si Monsieur le Prévost Reinbeck[1] se voudroit donner la peine de vous parler d'une pensée que je lui ai confié. Je suis avec une profonde estime, même avec un attachement inaltérable, très illustre Maupertuis, votre.....

Bosc.

Wittebergue, ce 9 novembre 1740.

Pardonnez, Monsieur, mon hardiesse de l'enveloppe. On croit fortement chez nous que M. Voltaire est à Berlin : si la chose est vraie, grand honneur pour lui, si vous voulez bien lui rendre la mienne : si non ouvrez-la vous-même, Monsieur, c'est encore une marque de mon respect envers vous.

II.

MONSIEUR,

C'était tout ce que l'ambition la plus insatiable pouvoit souhaiter, que de recevoir une lettre d'un homme de vos talens et de vos augustes mérites, dignes véritablement du plus auguste roi des siècles passés et à venir. Ayez donc la bonté, Monsieur, de considérer de quel prix votre inestimable (attention) me doit être, ne me trouvant point tout à fait dépourvu d'ambition. Certainement toute ma philosophie ne suffit en aucune manière, que je ne sois pas piqué jusqu'au vif de cet honneur, dont je n'avois même osé me flatter : Car l'approbation qu'un de Maupertuis ne dédaigne

[1] Jean. Gustave né à Zell en 1682, mort à Berlin en 1741. Il fut successivement pasteur des églises de Werder et de la Ville-neuve, premier pasteur, *prévôt de Saint Pierre*, inspecteur du collège de Coln, conseiller du Consistoire et chapelain de la reine. Il a publié divers ouvrages de théologie protestante.

pas de donner à ma petite feuille de marte conglaciante, me charme de telle sorte que je ne la voudrois point céder pour une comté et depuis, je doute plus de l'hypothèse de M. de Réaumur[1] que si j'eusse fait une douzaine d'expériences, toutes diamétralement opposées à cet incomparable académicien. Ajoutez à tout cela que je recevois justement la vôtre, étant dans une sombre tristesse à cause d'une mort inopinée et alors jugez, Monsieur, s'il y auroit été possible de me donner une consolation plus forte que votre chef-d'œuvre de politesse et de générosité.

Je vous demande pardon encore une fois de vous avoir incommodé par la lettre adressée à M. de Voltaire et je vous ai des obligations infinies de les avoir bien voulu rendre vous-même au nouveau Lucrèce de France. Si vous n'avez pas encore vu jusques-là M. le Prévost Reinbeck, oserois-je, Monsieur, vous avouer ce que j'ai confié à celui là. Je l'oserois, Monsieur, votre chere lettre a des marques trop évidentes que vous ne me croyez pas indigne d'une meilleure fortune, de laquelle certainement je ne me servirois pas que pour pousser les études auxquelles je m'ai dédié dès ma plus tendre jeunesse.

Permettez-moi donc très illustre de Maupertuis, de vous envoyer un extrait d'une lettre que j'avois écrit à M. le Prévost, je lui assurois que les belles-lettres, la physique et les mathématiques m'ont enchanté depuis que je suis ; que dans le premier genre d'études j'ai amassé une collection des auteurs classiques grecs et latins plus complète qu'on la chercheroit peut-être chez un physicien : que dans la phy-

[1] Il s'agit du thermomètre Réaumur, au moyen duquel on peut conserver toujours et dans toutes les expériences des degrés égaux de chaud ou de froid. Les Allemands ne voulaient point l'adopter et lui substituaient celui de Fahrenheit qui n'a ni la simplicité ni la sûreté de celui de Réaumur. Le thermomètre du premier a une échelle et un terme fixe différent de celui du second; au lieu de la glace il prend l'eau bouillante et son 32me degré répond au zéro de Réaumur. Mais on ne saurait disconvenir que le thermomètre de celui-ci soit plus simple et plus sûr. Il a bien vite fait oublier ceux de Drebbel, d'Amontons, de la Hire et autres. On comprend dès lors l'intention de l'Allemand Bosc voulant atténuer la valeur scientifique de l'instrument de Réaumur, à son propre profit, se targuant de l'approbation de Maupertuis.

sique, outre les livres nécessaires, je m'ai comparé une excellente pompe pneumatique et assez des instrumens et que je suis fort exercé dans cette vaste science, en étant professeur ordinaire depuis quelques ans : enfin que dans les mathématiques c'est principalement la sainte Uranie qui m'est la plus chère, qu'ainsi outre cinq excellentes lunettes de 6, 9, 19, 23 et 36 piés, dont les deux premières ont chacune son propre micromètre, selon l'invention de feu votre M. de la Hire[1], fort artistement travaillé, j'ai encore une pendule véritablement faite à Leipsic, et qu'il me faut remonter tous les huit jours, mais pourtant trouvée fort juste par moi plus d'une fois ; que pour la correction de celle-là j'emploie un quadran avec son télescope du rayon d'un pié et demi et qui me donne les hauteurs en des minutes fort promptement et très juste, qu'en considération de tout cela et de quelques petits ouvrages on m'a fait professeur de la physique à l'Université de Witebergue, ou je n'ai pas peur de mourir de faim, mais que malgré tout cela je ne balancerois pas un moment de quitter la Saxe pour chercher la protection de l'Auguste maison de Brandebourg, voyant que Sa Majesté d'aujourd'hui[2] est un père des savans et non seulement grand protecteur des sciences, mais savant lui-même dans un éminent degré et principalement si Sa Majesté seroit encore intentionné de rétablir son Académie des sciences, même de faire bâtir un Observatoire infiniment plus commode et plus complet que celui d'aujourd'hui, que j'offre mes très humbles services avec une ardeur sans pareil pour cinq cens écus et le logis franc ou pour six cens écus sans le quartier, outre les frais du transport afin que je me jette aux trônes de Sa Majesté, ce grand roi, ce géné-

[1] Philippe de la Hire mathématicien célèbre fils du peintre Laurent de la Hire, né en 1640, mort en 1718. Il abondonna la peinture pour les sciences. Il fut chargé par Colbert d'une partie de la carte de France : en 1693 il continua du côté du nord de Paris la méridienne commencée par Picard en 1669 tandis que Cassini la poussait du côté du sud. On a de lui des tables astronomiques, des traités de mécanique, de gnomonique, du mouvement des eaux etc.... C'était, a dit Fontenelle, une académie des sciences, réunie dans la personne d'un seul homme.

[2] Ou sait que Frédéric Guillaume Ier, prédécesseur de Frédéric II, n'aimait ni les savants ni les poètes.

reux Prince, cet incomparable Musagète, que s'il plairoit à Sa Majesté de faire mes pensions plus fortes, certainement je n'en abuserois jamais et que cela me donneroit des ailes pour adorer le sceptre de Brandebourg.

Voilà, Monsieur, le contenu de ma lettre au Révérend M. Reinbeck[1] et voilà ce que j'ose vous confier, car vraisemblablement si on sauroit à Dresde que je cherche les gracieux rayons de votre auguste soleil, peut-être ma petite lune en ressentiroit une éclipse totale, centrale, sans recouvrement de lumière. Permettez-moi donc, Monsieur, que je vous regarde dès ce jour là même pour le généreux protecteur d'un pauvre ou tout au moins non riche savant, auprès de ce jeune Héros qui sait transplanter des Maupertuis de Paris à Berlin, ce qui me fait presque crier au miracle ; certainement il sera infiniment plus facile de tirer deux Boscs de Witebergue[2] : mais permettez-moi aussi, incomparable de Maupertuis, que je sois avec un attachement inaltérable, Monsieur, votre....

Bosc.

Wittebergue, ce 3 Décembre 1740.

Vous incommoderois-je encore un coup avec mes respects à M. de Voltaire.

[1] On a de lui : *Tractatus de Redemptione. — La nature du mariage et la réjection du concubinage. Considération sur les vérités divines contenues dans la confession d'Augsbourg*, etc....

[2] Il n'est pas possible d'être plus ampoulé, plus plat et plus amphigourique que ne l'est Bosc : son ambition perce sous chacune de ses phrases et l'exagération de ses louanges n'indique ni la simplicité ni la modestie qui sied aux hommes de valeur.

LANGE[1] A MAUPERTUIS.

I.

Monsieur,

Si nous osons, Monsieur le professeur Neier et moi, vous envoïer le livre que voilà, vous ne douterés point que ce ne soit un effet de l'espérance que nous avons que vous ne ferés point de difficulté de l'accepter. Nous avons été si hardis que de vous en dédier la troisième partie : Nous sommes convaincus que les personnages auxquels nous avons dédié les deux précédentes ne sont pas indignes de votre compagnie et que, quant à eux-mêmes, ils vous prendront pour leur ornement. Permettés-moi de vous dire que nous espérons aussi que la pureté de nos intentions et le respect que nous avons pour vous ne vous déplairont pas et que par conséquent vous ne serés point surpris de voir notre hardiesse de les mettre au jour et par une dédicace publique et par ce peu de lignes.

Monsieur, c'est moi principalement qui crois être heureux de pouvoir vous découvrir nos sentimens, savoir ceux de mon ami et les miens. Le défaut d'un grand mérite ne m'en ôte point le courage, car la faveur du porteur de cette lettre

[1] Samuel, Gotthief, poète allemand, né à Halle en 1711, mort en 1781. Il étudia la théologie dans sa ville natale et devint plus tard pasteur de Laublingen.En 1755, le roi de Prusse le nomma inspecteur du cercle de la Saale. De concert avec son ami Pyra, il fonda une association littéraire qui avait pour but de combattre l'école de Gottsched, mais ils n'avaient ni l'un ni l'autre les talents nécessaires pour triompher de leur rude adversaire. Lange ne posédait qu'un génie poëtique assez médiocre et était comme Pyra ennemi de la rime allemande à laquelle ils cherchèrent à substituer la mètrique des anciens. Leurs poësies ont paru réunies sous ce titre : Poësies amicales de Thyrsis et de Damon que Lessing critiqua impitoyablement et qu'il livra à la risée universelle.

me tiendra lieu de tout et je me rapporte à son témoignage, que je suis avec un profond respect, Monsieur, votre....

Lange.

A Laublingen, le 8 Décembre 1750.

II.

Monsieur,

C'étoit assés d'honneur pour moi de vous être connu par une dédicace, et je me faisois un mérite d'avoir fait voir à tout le monde avec quel respect je vous estime. Je n'aurois jamais osé croire que mes sentiments eussent dû être récompensés si glorieusement. Vous m'avés tant élevé qu'à présent mon respect me paroit plus digne de vous qu'auparavant. Vous m'avés joint à un corps qui, après son protecteur Roial, reçoit son plus grand lustre de vous. Quelle gloire n'est-ce pas pour moi de ne pas avoir été cru indigne d'être membre d'une Académie dont vous êtes le plus digne chef. Jugés, Monsieur, par l'obligation que je vous ai maintenant de la grandeur du désir que j'ai d'être reconnoissant : Car si je vous estimois déjà de la manière la plus respectueuse à cause des bienfaits que reçoit de vous la république des savans, combien ne faut-il pas que je vous estime après ceux que je viens de recevoir en personne. Auparavant je vous dédiais un livre, à cette heure je me dédie moi-même et je ferai tout mon possible pour justifier par mes actions et votre dénomination et les suffrages de l'illustre Académie étant de toute mon âme, Monsieur, votre....

Lange.

Laubling, le 28 Janvier 1751.

CRAMER[1] A MAUPERTUIS.

I.

MONSIEUR,

Quelques séduisantes que soient les illusions de l'amour-propre, elles ne m'aveuglent pas au point de m'empêcher de sentir que quand l'Académie roiale a daigné m'admettre dans son corps elle a fait un acte de grâce et non de justice : aussi rien n'égale ma reconnoissance envers cette illustre société et ceux de ses membres qui ont eu la bonté de s'intéresser à me procurer cet honneur. On ne m'a pas laissé ignorer, Monsieur, combien je vous suis redevable à cet égard. Et si j'ose le dire, je n'en ai point été surpris. Le passé m'étois un sûr garant de l'avenir[2]. Comblé en toutes occasions de vos bontés, pouvois-je n'en pas attendre la continuation : mais quel moien de les reconnoitre ? Je n'en sais qu'un seul, si juste et si doux que je suis bien sûr de n'y pas manquer : c'est de redoubler de tout mon pouvoir le zèle et le dévoûment avec lequel je suis, Monsieur....

G. CRAMER.

Genève ce 30 Octobre 1746.

1 Gabriel Cramer né à Genève en 1704, professeur de mathématiques à 19 ans se fit un nom en Europe par ses travaux dans les sciences exactes. Il mourut en 1752 à Bagnols en Languedoc, où il était allé pour rétablir sa santé.

2 Cramer était le disciple de Jean Bernouilli, chez qui il avait rencontré Maupertuis. Cramer fit en 1743 une édition soignée et intelligente des Œuvres de Jacques et Jean Bernouilli en six volumes in-4°.

II.

MONSIEUR,

Je prends la liberté de vous présenter un livre[1] qui auroit paru il y a quelques années si divers accidents n'en avoient continuellement retardé la publication. Je vous dois ce tribut et comme au juge le plus éclairé et dont la sentence décidera du sort de mon ouvrage, et comme à un patron dont j'ai éprouvé les bontez en plusieurs occasions et dont j'implore aujourd'hui la protection ; et comme au Président d'une Académie illustre, qui par ses soins acquiert tous les jours un nouveau lustre, et à laquelle il m'a fait l'honneur de m'associer. Agréez cet hommage d'un cœur plein d'estime, de reconnoissance et de respect. Je suis.....

G. CRAMER.

Genève, ce 2 Aoust 1750.

1 C'est son Introduction à la théorie des lignes courbes algébriques, publiée en in-4° à Genève en 1750. Cramer fait usage, dans ce livre, de l'analyse de Descartes, il la perfectionne même et l'applique à toutes les courbes géométriques. Ce livre eut un succès mérité.

WALZ A MAUPERTUIS.

I.

Maupertuis avait chargé Euler de sonder Walz à propos d'une place d'académicien à Berlin, de lui faire même des offres, qui ne furent pas acceptées, comme le témoigne la lettre suivante adressée à Euler : nous la donnons parce qu'elle témoigne du désir qu'avait Maupertuis de rassembler dans son académie l'élite des savants de l'Europe.

MONSIEUR,

Je vous ai mille obligations des soins que vous vous êtes donné en ma faveur et je me trouve fort heureux d'avoir été bien mis par votre organe dans l'esprit de M. de Maupertuis, dont j'estime infiniment les mérites éminens qui le font tant briller dans le monde : d'un autre côté, M. je me sens trop bien pour ne pas reconnoitre que ça esté par un excès de bonté que vous avés tant dit de bonnes choses à mon égard et qui sont fort au-dessus de mon mérite. Comme depuis longtems je n'ai respiré qu'une occasion qui me mit à portée de profiter de votre conversation, Monsieur, vous sentés bien quelle joye me causeroit le parti que vous me proposés, si je ne me voyois point embarrassé par certaines raisons qui me semblent y mettre un obstacle que je ne saurois presque surmonter. Les voici en peu de mots.

1° Je suis marié, cela veut déjà plus dire que le reste, non que cela me lie ici pour ne pouvoir pas m'en défaire, mais parce qu'une famille est d'un grand entretien (j'en laisse juger à vous-même) et que le revenu que vous me faites entrevoir, Monsieur, seroit trop mince pour y fournir.

2° L'ouvrage des almanacs de Leipsig pour être un négoce

de particulier ne sauroit pourtant se combiner avec un employ à Berlin, vû qu'il est octroyé par un privilège du Roi, dont-il n'y a qu'un sujet de Sa Majesté qui en puisse jouir de sorte que là-dessus il n'y a aucunement à tabler.

3° Les difficultés au sujet de la Religion que je professe ne laisseront pas que d'être considérables, nonobstant la tolérance établie à Berlin, et certes la place gymnasiastique n'est pas d'assés d'importance pour se donner de grands efforts et pour remuer par là l'esprit de Messieurs les ecclésiastiques : c'est un guêpier où jamais il ne faut toucher [1].

4° Le roi, mon maître, vient de me gracieuser d'une augmentation de deux cens écus par an, dans le tems que j'en croyois tout le contraire ; si bien que mes appointemens, y compris le revenu du calendrier, montent par an à environ 950 ou 960 Rixdales : ce que vous voïez, Monsieur, surpasser de beaucoup ce que vous m'avés proposé qu'on pourroit effectuer.

Voilà, Monsieur, des difficultés si grandes que je ne me sens par assez de force pour les lever. Si la dextérité de M. le Président appuyée et excitée par vos soins, viendra à bout de les applanir, non seulement j'embrasserai le parti avec empressement, mais aussi je me croirai au comble de ma félicité.

Je me donnerai au premier jour l'honneur d'écrire à M. de Maupertuis pour le remercier de ses bontéz et pour m'assurer dorénavant de sa protection. Je vous supplie, Monsieur, d'être persuadé de la plus parfaite estime avec laquelle.....

J. T. WALZ.

A Dresde, ce 4 Mars 1746.

[1] Ces difficultés du côté de la religion font honneur à ce professeur et montrent en lui des convictions profondes et un respect sincère pour sa religion. Maupertuis n'en avait pas tant soulevées quand Frédéric lui offrit la Présidence de son Académie.

II.

Monsieur[1],

Si j'ai été très sensible à l'honneur d'être reçu à l'Académie Royale des sciences, je suis encore plus glorieux d'être membre de ce corps sous un chef aussi illustre que vous, Monsieur. Pénétré donc de la reconnoissance la plus vive et sentant bien en même tems le peu de mon propre mérite, j'en fais mes très humbles remerciments à toute l'Académie en général et à vous, Monsieur, en particulier, promettant de faire dorénavant voir par mon application aux études dont je rendrai de tems en tems compte à l'Académie, que je tâche de mon possible de supléer au peu de mes forces en fait de sciences et qu'au moins j'en ai la meilleure volonté du monde. J'ai été ravi d'aprendre par M. Euler que vous, Monsieur, daignez m'honorer de sentimens que j'avoüe ingénûment être fort au-dessus de moy. Bien loin que cela m'inspire cette vanité si préjudiciable aux progrès dans les sciences, cela ne servira qu'à enflammer davantage mon ardeur pour y réussir. Je crains fort que M. Euler, ce grand géomètre, par un excès d'amitié et de bonté, ne vous en ait trop dit à mon égard et que peut-être la réalité pourroit bien ne pas répondre à votre attente. Vous sentez bien, Monsieur, qu'on ne peut pas s'attendre à de grandes choses d'un homme qui a étudié les mathématiques sans presque le moindre secours, par le seul instinct de la nature et quasi à la dérobée c'est-à-dire entre les tracas de mille autres choses et des études d'un genre tout opposé[2].

Si je voyois à portée de mettre à profit vos lumières, Monsieur, et celles de M. Euler, peut-être qu'en y apportant toute la docilité nécessaire, je ferois encore assez d'acquis

1 Cette lettre est adressée à Maupertuis.

2 Ces sentiments, s'ils sont sincères, sont d'autant plus honorables qu'ils sont plus rares.

pour me produire avec quelque distinction. C'est dans cette vue que je ne respire qu'un établisement convenable à Berlin et je vous supplie, Monsieur, de me procurer, si faire se peut, ce bonheur par votre organe, d'autant que Sa Majesté vous honore de sa confiance, comme juge aussi suprême qu'équitable de votre éminent mérite.

Pardonnez-moi que j'ose encore vous prier d'une grâce : c'est de vouloir bien m'indiquer par quelle voye je pourrois faire l'acquisition de quelques beaux instruments pour la physique expérimentale et surtout pour l'astronomie. Je voudrois par exemple, avant toute autre chose, un quart de cercle de 2 à 2 1/2 pieds de rayon, armé d'un micromètre qui vaut bien mieux que les divisions transversales. Comme j'ai aussi quelques verres objectifs très excellents, je souhaiterois fort d'avoir un bon micromètre et une ou deux bonnes pendules. Je connois bien de renom les fameux artistes anglois comme Graham et autres, mais ceux de Paris me sont inconnus et avec tout cela je n'ai jamais eu de commerce avec eux et je ne suis pas au fait du prix de ces choses-là. Si par votre organe, Monsieur, je pouvois entrer en commerce avec quelqu'un de ces habiles gens, je vous en serois infiniment redevable. Je ne saurois finir, Monsieur, sans vous assurer du respect que je porte à votre rang et à votre mérite et de l'attachement le plus parfait avec lequel....

Jean-Théophile Walz.

A Dresden, ce 21 Juin 1746.

III.

Monsieur,

Je pars non sans une extrême douleur pour n'avoir pu vous rendre encore mes respects, à cause de votre absence. Souffrez donc, Monsieur, que je vous adresse ce peu de

lignes comme de faibles témoins de la reconnoissance la plus vive que je vous dois. Les bontés dont vous m'avez comblé pendant mon séjour à Berlin m'ont fait sentir combien je les ai peu méritées et combien il m'importera dorénavant de m'en rendre plus digne. Jamais je ne perdrai de vue un objet aussi intéressant pour moi.

Je ne sais, Monsieur, sur quel pied est l'affaire que vous avez entamée en ma faveur. Je vous y laisse faire me bornant à la qualité d'être purement passif. En cas que vous ne jugeassiez pas à propos de m'en donner vous-même des nouvelles, M. Euler se chargera de m'en marquer le bon ou le mauvais succès, à mesure que vous lui en ferez des ouvertures. Pour vos deux mémoires sur la Lozodromie et sur la lumière que j'ai lus avec la même satisfaction que vos autres ouvrages, je les ai remis entre les mains de M. Euler qui aura l'honneur de vous les rendre à votre retour de Postdam.

Je ne saurois finir, Monsieur, sans vous répéter les sentimens de respect et de l'attachement inviolable avec lesquels j'ai l'honneur...

Walz.

Berlin, ce 24 Février 1747.

IV.

Monsieur,

Je viens d'apprendre que le roi voulant donner au public une nouvelle démonstration de l'estime particulière qu'il vous porte vous a honoré il y a quelque temps de l'ordre pour le mérite. Un monarque aussi éclairé que Sa Majesté Prussienne dont les actions doivent servir de règle et de modèle aux grands de la terre pouvoit-il faire éclater avec

plus de force son amour pour les sciences et la solidité de son jugement sur le mérite de vrais savants. Permettez-moi, Monsieur, que je vous en fasse mille compliments et que je n'en fasse pas moins à toute la République des lettres qui se trouve honorée en vous et à qui cet événement fait concevoir de grandes espérances pour l'avenir, d'autant que dans les autres Cours les sciences ne sont guère considérées, du moins dans celles d'Allemagne. J'augure que les effets de la confiance dont Sa Majesté vous honore ne tarderont pas à rejaillir sur tout le corps de l'Académie qu'ils feront embellir infiniment. Quoiqu'absent, en conséquence de mon destin, je ne laisserai pas que de contempler de loin les beaux accroissements qui s'y feront sous vos auspices. Puisse la durée de la jouissance égaler la grandeur de la situation où vous ont placé vos talens et vos mérites. J'ai l'honneur d'être.....

Walz.

Dresde, ce 8 May 1747.

BARON DE WOLFF [1] A MAUPERTUIS.

I.

Viro amplissimo atque celeberrimo Domino de Maupertuis S. P. D. Christianus Wolfius.

Cum primum fama acceperam editum a te, vir amplissime, fuisse *discursum de differentibus figuris astrorum* [2], ejus videndi desiderio adeo flagrabam, ut omnem moverem lapidem, quo idem ad me perveniret. Satisfecit lectio etsi cursoria curiositati meæ, ut te licet mihi adhuc ignotum

[1] Christian de Wolf naquit à Breslau en 1679 d'un brasseur qui sut deviner en lui des dispositions heureuses et les développer par les leçons de maitres habiles. Wolf enseigna d'abord à Leipsick en 1705, puis à Hall en 1707, où il excita le zèle des théologiens de cette ville dans une harangue sur la morale des Chinois et d'où il dut partir. Il se rendit à Cassel et professa la philosophie à Marbourg : mais le roi de Prusse étant mort en 1740, son fils le rappela à Hall en 1741 avec les titres de conseiller privé, de vice-chancelier et de professeur du droit de la nature et des gens. L'électeur de Bavière le créa baron de l'empire : il mourut en 1754, avec la résignation d'un chrétien attaché à la religion. C'était un homme sobre, modeste, disant aux princes qui voulaient lui donner une récompense : Je n'ai besoin de rien. Il a beaucoup écrit sur la philosophie, les mathématiques, la physique, la théologie et la cosmologie. Ses ouvrages sont nombreux et remplis de beaucoup de choses inutiles, de prolixités verbiageuses. La solidité de son esprit et de son jugement n'égalaient pas à beaucoup près l'étendue de ses connaissances et sa facilité à écrire.

[2] Ce discours « où l'on essaye d'expliquer les principaux phénomènes du Ciel » tient en 80 pages in-8° et en 9 paragraphes, dont voici les titres : — 1° Réflexions sur la figure des astres. — 2° Discussion métaphysique sur l'attraction. — 3° Système des tourbillons, pour expliquer le mouvement des planètes et la pesanteur des corps vers la terre. — 4° Système de l'attraction pour expliquer le même phénomène. — 5° Des différentes lois de la pesanteur et des figures qu'elles peuvent donner aux corps célestes. — 6° Des taches lumineuses découvertes dans le ciel. — 7° Des étoiles qui s'allument ou qui s'éteignent dans les cieux et de celles qui changent de grandeur. — 8° De l'anneau de Saturne. — 9° Conclusion. Conjectures sur l'attraction.

amarem. Quamobrem impense mihi gratulor quod hunc ipsum libellum tuo quoque munere jam possideam in certioris amicitiæ tesseram. Pro dono igitur gratissimo omnes, quas animo concipere datur, gratias tibi refero meque tibi obstrictum profiteor grati animi signa quovis tempore daturus.

Qui has tibi reddet litteras est juvenis sciendi cupido animo præditus, meusque per aliquot annos in philosophia et mathesi auditor. Ad vos accedit ut præsens videat quod absens admiratur, quod superest. Vale et me ama.

Datum Marburgi Cattorum a 20 Sept. 1733.

Voici la traduction en français que mon honorable ami Monsieur E. Maressal a bien voulu faire pour moi : ce dont je le remercie cordialement.

A l'homme considérable et au très célèbre Seigneur de Maupertuis son dévoué disciple Christian de Wolf.

A peine avais-je appris par le bruit public, très illustre Monsieur, que vous aviez publié votre *Discours sur la figure des astres,* que je brûlais d'un désir tel d'en prendre connaissance que j'aurais attendri une pierre même, jusqu'au moment où il fut entre mes mains.

La lecture, quelque rapide qu'elle ait été, n'a rien laissé à désirer à ma curiosité, au point que, bien que vous me fussiez encore inconnu, je vous aimais.

Aussi je me félicite beaucoup d'avoir maintenant en ma possession votre ouvrage, dont vous m'avez même fait présent, comme gage d'une amitié sûre.

En échange de ce don qui m'est si cher, je vous témoigne toute la gratitude qu'il est donné à l'âme de concevoir et je me proclame hautement lié à vous et prêt à vous donner, en quelque lieu que ce soit, les preuves d'un cœur reconnaissant.

Celui qui vous remettra cette lettre est un jeune homme,

doué d'un esprit avide de savoir, mon disciple, pendant quelques années, en philosophie et en mathématiques. Il va vers vous pour voir en personne le grand homme qu'il admire de loin.

Maintenant adieu et aimez-moi.

Datée de Marbourg en Hesse-Cassel, le 20 Septembre 1733.

II.

Vir perillustris atque celeberrime.

Gratulor et tibi et Academiæ scientiarum regiæ, quod Rex, dominus noster longe clementissimus, te huic Presidem dederit. Equidem protectiones et aliæ functiones Academiæ ac studium, quod in emendenda philosophia [1] colloco, ut de commercio litterario nihil dicam, mihi vix otium relinquunt, ut de aliis cogitare possim, non tamen intermittam desiderio tuo, quod pro jussu mihi esse debet satisfacere, et quædam ad philosophiam tractantia et methodum recte philosophandi illustrantia subinde communicare, tuoque judicio subjicere.

De puero sex digitos in utraque manu ac pede utroque habente, nihil rescire potui. Necesse omnino foret ut indicaretur quales habuerit parentes et ubinam visus fuerit. Cel. Buffingerus, qui ante annos aliquos Petropolitanæ Academiæ membrum erat, sex quoque digitos in singulis

[1] Wolff fit paraître sa Philosophie en plusieurs volumes in-4° : il la divisait en théorique et en pratique. Il fit paraître aussi en 1735 sa Métaphysique, en quatre parties : Philosophia Prima sive Ontologia, Psychologia rationalis, Cosmologia empirica et Theologia naturalis. Sa philosophie rationelle ou logique, sa philosophie moralis sive ethica renferment de bonnes choses, mais il faut les chercher à travers beaucoup de choses médiocres ou prolixes.

manibus habuit cum nasceretur, sed sextus in utraque manu infanti recens nato amputatus fuit. Memini equidem me vidisse vestigia eorumdem ; non tamen satis recordor qualia fuerint. Celeriter tuo dubio procul intererit Præses perillustris Academiæ, nosse quod publicæ jam possent querelæ de Academia, quæ directioni tuæ subest, in Diario quodam germanico Lepsiensi, p. 355. Quod cum proponeritis problema de Monadibus pro præmio anni sequentis, liberem feceritis systema monadum vel solide refutare vel demonstrare, nunc vero per membrum quoddam vestrum refutationem injungere videamus et modum refutandi præscribatis sicque libertatem philosophandi restingatis et tali quidem scripto, quod pomum eridos futurum suspicatur Diarii Autor. Neque enim solum duo jam prodiisse refutationes, sed etiam tertiam jam Lipsiæ presto parari. Ego abunde convictus sum, te inscio, ad Eulerum scriptum suum edidisse, teque imprudentem hunc ausum non probare : non tamen alii tantam in Eulerio imprudentiam concipere possunt. Meum igitur esse duxi, diarium Lipsiense una cum duabus refutationibus tibi mittere, ne sis ignarus earum quæ in Universitatibus geruntur de iis quæ ad Academiam scientiarum regiam spectant. Rogo tamen ut nomini meo parcas. Novi enim animum vindictæ cupidum Euleri, qui dominatum quemdam affectat in republica litteraria, fortuna quæ ipsi favet, nimium elatus. Mihi nec otium nec animus contentiones reciprocare etsi in scripto suo me potissimum atque Leibnitium refutare velit Leibnitio nescio, quam puerilem ϐλεψιν objicit, cui acumen suum opponit, quo illum destitutum affirmat, sed malo ego ϐλεψιν Leibnitii metaphysicis ac philosophicis, quam acumen Euleri. Vale et mihi fave, perillustris nominis tui cultori maxime sincero Christiano.

L. B. de Wolff.

Hallæ, 15 Nov. 1746.

Très illustre et très célèbre Monsieur,

Je vous félicite vous et l'Académie royale des sciences d'en avoir reçu la Présidence du Roi notre très généreux maître. Assurément les multiples occupations que me donnent l'Académie ainsi que l'étude que je consacre à la réforme de la philosophie, sans parler de mes relations littéraires, me laissent à peine le loisir de pouvoir penser à autre chose. Je continuerai pourtant de donner satisfaction à votre désir qui doit être pour moi un ordre et vous communiquerai successivement mes recherches sur la philosophie, pour mettre en lumière une méthode de philosopher correctement et les soumettrai à votre appréciation.

Quant à l'enfant ayant six doigts aux deux mains et aux deux pieds, je n'ai pu rien en apprendre. Il serait au moins nécessaire qu'on indiquât quels parents il a eus et en quel lieu il a été vu. Cel. Buffenger qui était, il y a quelques années, membre de l'Académie de Pétersbourg eut aussi, en naissant, six doigts à chaque main, mais le sixième fut retranchée à l'une et l'autre main de l'enfant nouveau-né. Je me rappelle bien en avoir vu les traces : je ne m'en souviens toutefois pas assez pour dire quelles elles étaient.

Il vous importera assurément, très illustre Président, d'apprendre promptement que des reproches publiés se produisent déjà contre l'Académie qui se trouve sous votre direction, dans une revue allemande de Leipsick [1] page 355 parce que, lorsque vous avez proposé la question des *Monades* pour prix de l'année prochaine, vous aviez laissé toute liberté soit de réfuter fortement soit de démontrer le système des *Monades*. Or nous voyons maintenant un de vos membres imposer la réfutation, vous tracer même d'avance le mode de réfutation et de cette façon vous détruisez la liberté de philosopher. A coup sûr, en présence d'un tel écrit, l'écrivain de la Revue entrevoit dans l'avenir quelque pomme de discorde. Non seulement, en effet,

[1] Il s'agit des *Acta Eruditorum*.

deux réfutations ont déjà paru, mais on en prépare encore une troisième, prête à paraître à Leipsick.

Quant à moi je suis pleinement convaincu qu'à votre insu l'écrit auquel il fait allusion, a pour auteur Euler et que vous n'approuvez pas cet imprudent trait d'audace : d'autres pourtant ne peuvent s'imaginer un pareil manque de reflexion chez Euler. J'ai donc cru de mon devoir de vous envoyer la Revue de Leipsick, en même temps que les deux réfutations, afin que vous n'ignoriez pas ce qui se fait dans les Universités sur des questions qui regardent l'Académie royale des sciences. Je vous demande toutefois de taire mon nom. Je connais en effet l'esprit avide de domination d'Euler qui, trop ébloui par la fortune qui le favorise, affecte une certaine suprématie dans la République des lettres. Pour moi, je n'ai ni le loisir, ni la volonté de riposter et d'engager une lutte, quoique, dans son écrit, il veuille surtout nous réfuter Leibnitz et moi. Je ne sais quelle puérile βλεψιν (vue, regard), il objecte à Leibnitz auquel il oppose sa pénétration, dont il affirme qu'il est dépourvu. Quant à moi, je préfère la βλεψιν de Leibnitz en métaphysique et en philosophie à la profondeur d'Euler.

Adieu et soyez-moi propice à moi qui rend un culte des plus sincères à votre illustre nom.

Christian L. B. de Wolff.

Halle, le 15 Novembre 1746.

III.

Vir perillustris et generosissime,

Ex litteris viri amplissimi Pellentini intellexi, te in tuam suscepisse provinciam exemplar tomi VII juris naturæ [1] le-

[1] Ce traité du droit naturel, *jus naturæ*, a 8 vol. in-4°.

gi exhibendi. Meum igitur est ut tibi gratias agam quas possum maximas et me tibi pro tanta benevolentia maxime obstrictum profitear. Si qua in re opera mea tibi utilis esse possit utere, quæso, me tanquam tuo. Quæ nuper mihi significasti, vir perillustris, de intentione tua, cur problema de monadibus publice proposueris eruditis solvendum : de ea non dubitaveram, cum propositio mihi innotesceret. Et nisi Eulerus præscripsisset modum me et Leibnitium refutandi, iis qui spem præmii obtinendi concipere volunt. Nullus dubito quin plures commentationes eruditis dignas de monadibus Academiæ regiæ exhibituri fuissent : sed quis famæ suæ adeo negligens est ut eam alio committere velit, aut æquo animo ferre potest ut sibi præferatur homo ad cavillandum et conducendum alios conductus cujus pennam venalem fecit paupertas.

Exigis a me ut meditationes quasdam philosophicas commentariis vestris tuo satisfacere debeam, cum judicium sibi sumant de iis quæ communicaturus eram, illi qui judices incompetentes sunt, tum quod ea non intelligent tanquam a foro suo aliena, tum quod inimico in me animo obtentu pluralitatis votorum famæ meæ detrahere studeant. Ipse nimirum abunde intelligis præter intentionem tuam omni laude dignam problema a te propositum eo esse detorsum, ut, qui me impugnaret imperitis fucum faciendo cavillationibus suis, præmium acciperet. Optarem omnino Academiæ autoritate absum, Eulerum non resuscitasse controversiam diu sopitam, ita enim inscius Academiæ autoritati melius consultum fuisset, sed ferendum mihi, quod mutare non possum. Abunde sufficit, vir perillustris, si me de patrocinio tuo certum esse jubeas, quo me non indignum esse judicabis, si me propius nosse datum fuerit. Tuo igitur favori me commendo, qui, quoad vixero, semper futurus, vir perillustris atque generosissime ad quævis officia et obsequia paratissimus.

Christianus L. B. de Wolff.

Hallæ, die 1 Jul. 1747.

P. S. Advocatus Sangerhusanus, cujus cavillationes præmio condecorato scriptum suum jam publicavit in Diario quodam Lipsiensi, laudes suas ipse buccinaturus, antequam illud ab Academia publici juris fieret nec contentus, eas per novellas publicas Berolinenses jam divulgatas esse conjectare hinc potes genium hominis.

Très illustre et très généreux Monsieur,

J'ai su par la lettre du très distingué Monsieur Pellentini que vous aviez reçu dans votre province un exemplaire du tome VII du droit naturel pour y avoir force de loi. Il est donc de mon devoir de vous témoigner le plus que je peux ma reconnaissance et, de plus, en présence de tant de bienveillance, je me reconnais hautement complètement lié à vous. Si, en quoi que ce soit, mon dévouement peut vous être utile, disposez, je vous en prie, de moi comme d'un homme vous appartenant. Ce que vous m'avez dernièrement donné à entendre très illustre Monsieur, de votre intention, en proposant aux savants la solution publique de la question des *Monades,* je ne l'avais pas mis en doute, lorsque la proposition (à discuter) me fut connue. Et si Euler n'avait pas prescrit à ceux qui se bercent de l'espoir d'obtenir le prix, le mode d'après lequel Leibnitz et moi devions être refutés, je ne doute pas que beaucoup d'études dignes des savants n'aient été présentées sur les Monades à l'Académie royale. Mais qui est à tel point indifférent à sa réputation qu'il consente à la confier à un autre ou puisse supporter sans s'émouvoir de se voir préféré à un homme pris à gages pour se moquer des autres et pour les enrôler, lui dont l'indigence rend la plume vénale ?

Vous réclamez de moi l'envoi à l'Académie, pour les insérer dans vos Mémoires, de quelques méditations philosophiques. Vous vous demanderiez pourtant si je dois me rendre à votre désir, en voyant que ceux, qui s'arrogent le droit de juger ce que je devais communiquer, sont des

juges incompétents, soit parce qu'ils ne comprennent pas ces questions qui sont pour ainsi dire étrangères à leur intelligence, soit parce que, dans un esprit qui m'est hostile, ils s'étudient à rabaisser ma réputation sous le prétexte des vœux du plus grand nombre.

Vous comprenez certainement vous-même pleinement que, contrairement à votre intention digne de tout éloge, la question proposée par vous a été détournée, dans le but de donner le prix à celui qui me combattrait, en jetant de la poudre aux yeux par ses ignorantes subtilités. Je souhaiterais, moi qui n'ai nullement à compter avec l'autorité de l'Académie, qu'Euler n'eut pas réveillé une controverse longtemps assoupie; en la laissant ainsi en effet dans l'oubli on eut mieux veillé à l'autorité de l'Académie, mais il me faut supporter ce que je ne puis changer.

En voici bien assez, très illustre Monsieur, si, après ne m'en avoir pas jugé indigne, vous me donnez la certitude de votre protection, s'il vous a été donné de me connaître d'une manière plus intime, je me recommande alors à votre bienveillance, moi qui jusqu'à la fin de ma vie serai toujours très illustre et très noble Monsieur, entièrement prêt à vous rendre tous les services et toutes les déférences possibles.

Chrétien L. B. DE WOLFF.

Hall, le 1 Juillet 1747.

P. S. L'avocat Sangerhausen a déjà publié dans une revue de Leipsick son travail décoré du prix. Il lui faut publier ses louanges à son de trompe avant qu'il en ait été ainsi jugé par l'Académie. Non content de cela, il les fait encore chanter par les recueils publiés à Berlin. Vous pouvez par là juger du génie de l'homme.

IV.

Vir perillustris atque generosissime patrone venerande.

Litteræ tuæ summa voluptate me perfuderunt, tum quod ex iis intellexi Regi non displicuisse continuationem systematis de jure naturæ, cui nunc colophonem imponere studeo, tum quod me securum esse jubeant de tuo in me amore, qui mihi quovis auro et argento carior. Gratias tibi maximas habeo, vir summe, quod famæ meæ studere velis, nec permittere ut quicquam publicetur quod eamdem lædere possit. Consultius tamen mihi videtur ut scriptum præmio ornatum ab illustri Academia regia absque ulla interpolatione editum ne discenti at ab eo quod autor ejus jam ipse publicavit in Diario aliquo Lipsiensi. In operibus meis præsertim latinis qua ille non evolvit sententiam meam de substantiis simplicibus sufficienter exposui, ut verendum non sit, ne quis mihi tribuat pueribus ipsius modi ratiocinationes quales comminiscitur. Antagonista, quemadmodum dudum id consilii cœpi ac publice non semel significavi, mecum nemine ferrum contentionis reciprocativisse, ita quoque in præsenti non mutabo animum sed aliis dijudicanda relicturus, quæcumque in me alium vel prolata sunt vel adhuc proferentur. Ego non ægre fero, si quis improbatur quod ego probo, libertatem statuendi unicuique integram relinquens, quamvis ego eadem moderantius utar ut neminem nominatim perstringam, sed in sola retractanda subsistam. Nec mihi magis amicus est qui mecum sentit quam qui dissentit, modo absit malitia et nocendi animus, quem odi, odio tamen ad personam minime extenso. Quod autem displicuerint, quæ acta sunt in præsenti de monadibus causa hæc ratio est, quod, cum tui, vir perillustris, refutationem existentiæ monadum proposuisse ab Eulero res eo deducta, ut ea in refutationem seu impugnationem argumentorum meorum pro eadem in libro germanico in usum Cyronum conscripto ante triginta fere annos proba-

torum versa fuerit, quasi Academia præmio condecorare vellet eum qui me impugnaturus sit. Fac enim ea esse refutata, quæ in libro isto eam in rem dico : inde nondum sequitur existentiam monadum fuisse refutatam. Sed saltem me in illo libro eamdem nondum demonstrasse invictis argumentis consequenter problemati, prout a te propositum fuerit nondum satisfactum. Et ita quoque sentiunt alii testibus liberis quos interea a viris doctis accepti. Tibi autem status rei litterariæ in germania, præsertim quod me attinet, nondum adeo exploratus est ut judicare posses quid intersit ne ea opinio de Academia regia invalescat quasi vero in posterum Academiæ visum fuerit meditationes quasdam meas commentariis suis inserere, ea sua sponte evanescet. Absit vero, vir summe, ut tibi persuadeas, quasi in ea sim opinione ut nemo opera mea intelligat. Abunde novi quin ea sint illi qui ea perlegerunt et de iis judicium ferre possunt. Absurdum vero foret si ab aliis quibus alia curæ sunt et qui in aliis cum laude versantur, exigere vellem ut ea tractent quæ a foro ipsorum aliena sunt. Judicium vero descripto advocati Sangerhusani tulisse non illos qui de eo optime judicare poterant, sed alios, quoniam non est tempus in ipsius modi speculationibus consumere, etsi cum laude perfertur in alio scientiarum genere, non modo mea suspicio est, verum etiam aliorum quemadmodum novi. Nec propterea vel ego vel alii de ipsorum meritis aliter sentimus quam par est. Nullus dubito te qui prouti decet viros magnos, hoc est tui similes, æquum te probes erga omnes, probare illud pervulgatum. Non omnia possumus omnes immo nec probare ut omnes agant idem et quemvis æstimare in suo genere. Repeto igitur me nolle ut quicquam in scripto Sangerhusano in mei gratiam immutetur et certum te esse velim me nemini successurum etiamsi constaret quod inimico in me animo famæ meæ detrahere velit. Quæ de jure eruditorum conscripsi in tomo sexto juris naturæ ad ea quoque sicuti in cæteris actiones meas conformo et illorum merita extollere dudum didici qui meæ famæ maculam adspergere conati sunt. Et talis quoque fuit Leibnitius quem ideo semper maximi feci et faciam, quamdiu vixero. Quod si secus vitam concesserit et vires quibus nunc adhuc fruor, conservaverit, ut, finita omni philosophia prædicta ad physicam progredi liceat, me evidenter ostensurum confido non modo quod rationem sufficientem phænomenorum mundi sensibilis reddere minime liceat nisi admittantur vero unitates, hoc est substantiæ simplices, verum etiam quomodo notiones illæ confusæ noscantur, quas de materia habemus et unde resultant nosse a physicis non solutæ propterea quod phenomena pro ensibus realibus habuerint id quod etiam advocatus Sungerhusanus facit et tam Leibnitius quam ego quoque juvenes feceramus, antequam accuratius eam in rem inquiremus. Sed nunc adhuc alia mihi agenda sunt quæ ad felicitatem generis humani magis faciunt quam subtilitates istæ. Missa vero faciemus ea omnia quæ ad monadum aut potius mei impugnationem spectant æterno silentio involvenda. Unum saltem superest quod a te enixe rogo ut me amore ac favore tuo constanter digneris qui ad cineres usque futurus perillustris atque generosissimi nominis tui cultor maxime sincerus.

Christianus L. B DE WOLFF.

Hallæ, die 18 Jul. 1747.

Très illustre et très noble Monsieur et Vénéré Protecteur,

Votre lettre m'a comblé d'une joie extrême et parce que j'ai vu par elle que la continuation de mon système sur le *Droit naturel,* auquel je m'applique maintenant à mettre la dernière main, n'avait pas déplu au Roi et parce qu'elle me dit formellement d'être sans inquiétude sur votre affection pour moi, qui m'est plus chère qu'or ou argent.

Je vous ai la plus profonde reconnaissance, éminent Monsieur, de vouloir bien vous intéresser à ma réputation et ne permettiez pas qu'il soit publié quoi que ce soit qui puisse la blesser. Il me parait mieux toutefois que l'écrit, orné du prix, ait été publié sans aucune interpolation, à

l'insu de l'Illustre Académie et par celui qui en est l'auteur qui l'a déjà publié lui-même dans une revue de Leipsick.

Dans mes ouvrages, surtout dans mes ouvrages latins que ce publiciste n'a pas ouverts, j'ai suffisamment exposé ma pensée sur les substances simples pour qu'il ne soit pas à craindre que personne m'attribue de puériles raisonnements du genre de ceux qu'imagine mon antagoniste. Comme j'ai pris, il y a longtemps, la résolution, que j'ai maintes fois fait connaître ouvertement, de n'engager avec personne aucune controverse, ainsi continuerai-je d'agir dans le cas présent. Et même je laisserai le public juge de tout ce qui a été ou sera encore produit contre moi. Il ne m'est nullement pénible que quelqu'un désapprouve ce que moi-même j'approuve : je laisse à chacun l'entière liberté de sa décision, bien que je me serve, moi, de cette même liberté avec grande modération afin de ne blesser personne nommément et m'en tienne à la seule question en discussion. Naturellement celui-là m'est plus ami qui pense comme moi que celui qui est d'avis différent. Mais toute méchanceté est absente et aussi la pensée de croire que je hais, la haine toutefois ne s'étendant nullement à la personne.

Quant à la cause du mécontement qu'ont soulevé les attaques présentement dirigées contre les *Monades,* en voici la raison. Lorsque vous, très illustre Monsieur, avez proposé la réfutation de l'existence des *Monades,* la question fut présentée par Euler de telle façon qu'elle fut transformée en réfutation ou plutôt en attaque de mes arguments en faveur de ces mêmes *Monades,* dans un livre allemand écrit pour l'utilité des Cyroniens d'il y a trente ans, comme si l'Académie voulait décerner le prix à qui me combattrait. Eh bien ! supposez refutés les arguments que je soutiens sur ce sujet dans ce livre, il ne s'en suit pas encore que l'existence des *Monades* ait été réfutée, mais seulement que je ne l'ai pas encore démontrée dans ce livre par des arguments invincibles, et, comme conséquence, qu'il n'est pas satisfait à la question dans les termes imposés par vous. Et c'est ainsi que d'autres pensent aussi, témoins les livres que sur ces entrefaites j'ai reçus de savants : d'autre part

l'état des questions littéraires en Allemagne, surtout en ce qui me concerne, n'a pas encore été à ce point approfondi par vous que vous puissiez juger combien il importe que ce bruit sur l'Académie royale ne fasse pas de progrès. Mais comme l'Académie a jugé à propos d'insérer dans la suite certaines de mes études philosophiques dans ses mémoires, ce bruit s'évanouira de lui-même. Il s'en faut assurément, éminent Monsieur, que vous vous imaginiez que je croie que personne ne comprend mes ouvrages. Je sais à merveille quels sont ceux qui les ont lus jusqu'au bout et leur ont porté un jugement sur leur valeur. Il serait vraiment absurde que je voulusse exiger des autres qui s'intéressent à d'autres études et s'y appliquent avec honneur, de traiter des sujets qui sont étrangers à leur intelligence. Quant au jugement porté sur l'écrit de l'avocat Sangerhausen, ce ne sont pas ceux qui auraient pu le mieux le juger qui l'ont prononcé, mais les autres, parce que les premiers n'ont pas de temps à perdre en de semblables spéculations. Et quels que soient les talents que les derniers montrent dans un autre genre de sciences, non seulement un soupçon me vient, mais aussi aux autres ainsi que je le sais. Et c'est pour cela que moi et les autres (savants compétents) avons la même opinion sur les mérites de ces juges incompétents, et c'est justice.

Je ne doute pas que vous, qui, comme il convient aux grands hommes, c'est-à-dire à ceux qui vous ressemblent, vous montrez équitable envers tous, n'approuviez cette franchise. Nous pouvons tous assurément tout approuver, à la condition que tous agissent de même et apprécier dans son genre. Je répète donc que je ne veux pas que, quoique ce soit changé pour me plaire dans l'écrit de Sangerhausen, je veux même que vous soyez certain que je n'ai l'intention de prendre la place de personne, quand bien même il serait reconnu que dans un esprit hostile envers moi on veut rabaisser ma réputation ce que j'ai écrit dans le tome sixième du Droit naturel sur le droit des écrivains. J'y conforme mes actions en cela comme en tout le reste. J'ai même coutume depuis longtemps de faire valoir le mérite de ceux qui se sont efforcés de jeter quelque tache sur ma

réputation. Tel fut aussi Leibnitz pour lequel j'ai toujours eu, à cause de cela, la plus grande estime et que j'estimerai aussi longtemps que je vivrai.

Si donc Dieu m'accorde la vie et me conserve les forces dont je jouis actuellement de telle sorte qu'après avoir terminé toute la philosophie déjà mentionnée il me soit possible de passer à la physique, je démontrerai avec évidence je l'espère, non seulement qu'il est absolument impossible d'expliquer suffisamment les phénomènes du monde visible si les unités c'est-à-dire les substances simples ne sont pas vraiment admises mais encore de quelle façon sont reconnues ces notions confuses que nous avons sur la matière et d'où elles rejaillissent connues des physiciens mais non expliquées par eux parce qu'ils prennent les phénomènes pour des êtres réels.

C'est ce qu'a fait l'avocat Sangerhausen et ce que nous fîmes, dans notre jeunesse, Leibnitz aussi bien que moi. Mais maintenant j'en ai encore d'autres à traiter, qui importent d'avantage au bonheur du genre humain que de pareilles subtilités. Faisons donc le silence sur toutes ces attaques qui s'adressent aux *Monades* ou plutôt visent à me combattre, enveloppons-les dans un éternel silence.

Une chose survit du moins que je vous demande instamment c'est que vous m'honoriez toujours de votre amitié et de votre bienveillance moi qui, jusqu'à ma mort, serai l'admirateur très sincère de votre très illustre et très noble nom.

Chrétien L. B. DE WOLFF.

Halle, le 18 Juillet 1747.

V.

Vir perillustris atque celeberrime.

Edidi institutiones juris naturæ et gentium [1] in quibus ex ipsa natura humana continuo nexu omnia jura deducuntur ut absque multo labore solidam juris notitiam quivis sibi

comparare possit. Cum tibi, vir perillustris, meum laborem non improbatum iri confidam exemplar illarum offerre volui ac debui me et mea studia amori ac favori tuo commendans ad cineres usque futurus perillustris ac celeberrimi nominis tui cultor maxime sincerus.

Christianus L. B. DE WOLFF.

Hallæ, die 18 Oct. 1749.

V.

Très illustre et très célèbre Monsieur,

J'ai publié les principes du droit *naturel et du droit des gens* dans lesquels découlent de la nature humaine ellemême tous les droits par un enchaînement ininterrompu, afin que sans grand travail, chacun puisse acquérir une notion solide de ce droit. Comme j'espère, très illustre Monsieur, que mon travail aura votre approbation j'ai voulu et c'était mon devoir, vous en offrir un exemplaire me recommandant à votre amitié et à votre bienveillance mes études et moi qui serai jusqu'à la mort l'admirateur, très sincère de votre très illustre et très noble nom.

Chrétien L. B. DE WOLFF.

Halle, le 18 Octobre 1749.

1 Wolf a fait paraitre en latin : *Jus naturæ*, en 8 vol. in-4°; — *Jus gentium*, 1 vol. in-4°. Il donna un abrégé de ces deux ouvrages sous ce titre : *Institutiones juris naturæ gentium*, en 1 vol. in-4°. En 1758, le secrétaire perpétuel de l'Académie de Berlin donna, en français, un autre abrégé sous ce titre : *Principes du droit de la nature et des gens*, en 3 vol. in-12.

---

réputation. Tel fut aussi Leibnitz pour lequel j'ai toujours eu, à cause de cela, la plus grande estime et que j'estimerai aussi longtemps que je vivrai.

Si donc Dieu m'accorde la vie et me conserve les forces dont je jouis actuellement de telle sorte qu'après avoir terminé toute la philosophie déjà mentionnée il me soit possible de passer à la physique, je démontrerai avec évidence je l'espère, non seulement qu'il est absolument impossible d'expliquer suffisamment les phénomènes du monde visible si les unités c'est-à-dire les substances simples ne sont pas vraiment admises mais encore de quelle façon sont reconnues ces notions confuses que nous avons sur la matière et d'où elles rejaillissent connues des physiciens mais non expliquées par eux parce qu'ils prennent les phénomènes pour des êtres réels.

C'est ce qu'a fait l'avocat Sangerhausen et ce que nous fîmes, dans notre jeunesse, Leibnitz aussi bien que moi. Mais maintenant j'en ai encore d'autres à traiter, qui importent d'avantage au bonheur du genre humain que de pareilles subtilités. Faisons donc le silence sur toutes ces attaques qui s'adressent aux *Monades* ou plutôt visent à me combattre, enveloppons-les dans un éternel silence.

Une chose survit du moins que je vous demande instamment c'est que vous m'honoriez toujours de votre amitié et de votre bienveillance moi qui, jusqu'à ma mort, serai l'admirateur très sincère de votre très illustre et très noble nom.

Chrétien L. B. DE WOLFF.

Halle, le 18 Juillet 1747.

V.

Vir perillustris atque celeberrime.

Edidi institutiones juris naturæ et gentium [1] in quibus ex ipsa natura humana continuo nexu omnia jura deducuntur ut absque multo labore solidam juris notitiam quivis sibi

comparare possit. Cum tibi, vir perillustris, meum laborem non improbatum iri confidam exemplar illarum offerre volui ac debui me et mea studia amori ac favori tuo commendans ad cineres usque futurus perillustris ac celeberrimi nominis tui cultor maxime sincerus.

Christianus L. B. DE WOLFF.

Hallæ, die 18 Oct. 1749.

V.

Très illustre et très célèbre Monsieur,

J'ai publié les principes du droit *naturel et du droit des gens* dans lesquels découlent de la nature humaine elle-même tous les droits par un enchaînement ininterrompu, afin que sans grand travail, chacun puisse acquérir une notion solide de ce droit. Comme j'espère, très illustre Monsieur, que mon travail aura votre approbation j'ai voulu et c'était mon devoir, vous en offrir un exemplaire me recommandant à votre amitié et à votre bienveillance mes études et moi qui serai jusqu'à la mort l'admirateur, très sincère de votre très illustre et très noble nom.

Chrétien L. B. DE WOLFF.

Halle, le 18 Octobre 1749.

1 Wolf a fait paraitre en latin : *Jus naturæ*, en 8 vol. in-4°; — *Jus gentium*, 1 vol. in-4°. Il donna un abrégé de ces deux ouvrages sous ce titre : *Institutiones juris naturæ gentium*, en 1 vol. in-4°. En 1758, le secrétaire perpétuel de l'Académie de Berlin donna, en français, un autre abrégé sous ce titre : *Principes du droit de la nature et des gens*, en 3 vol. in-12.

RÉPONSE DE MAUPERTUIS [1]

à la lettre que Haller lui avait adressée au sujet de la brochure de la Mettrie.

J'ai reçu, Monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire et n'avois pas attendu jusques là à être indigné de l'écrit dont vous vous plaignez. Vous faites trop d'honneur à de pareils ouvrages, si vous croyez qu'ils puissent porter la moindre atteinte à votre réputation : mais vous faites tort au caractère de la Mettrie, si vous pensez qu'il ait mis, dans ce qu'il écrit, la méchanceté qui y paroit. Ceci est un paradoxe pour tous ceux qui ne l'ont pas connu personnellement : mais l'amour de la vérité me force à l'avancer. Il est mort, et s'il vivoit encore il vous feroit toutes les réparations que vous pourriez souhaiter avec autant de facilité qu'il a écrit contre vous. Il m'a juré cent fois qu'il n'écriroit jamais rien de contraire à la Religion ni aux mœurs, et bientôt après reparoissoit quelque ouvrage de la nature de ceux dont nous nous plaignons. Vous avez raison de dire que je le connois mieux que vous. Nous sommes de la même ville. Cette raison seule auroit suffi pour que je lui voulusse du bien. *Je ne me cache pas de l'avoir servi du peu de crédit que j'avois en France.* Il n'a pu s'y soutenir dans un assez bon poste que ses amis lui avoient fait obtenir, et, par des ouvrages inconsidérés, s'étant exclu de sa patrie, il se retira en Hollande, où le mécontentement de ses parens et de ceux qui l'avoient jusques-là protégé le laissèrent longtemps dans un état déplorable. Un Roi qui pardonne les fautes et qui met en valeur les talens, voulut le connaître et m'ordonne de lui écrire de venir. Je reçus l'ordre sans l'avoir prévu, je l'exécutai, et la Mettrie fut bientôt ici.

[1] Cette lettre a été publiée, mais n'est guère connue et nous la donnons pour que le lecteur puisse juger du ton que Maupertuis met dans sa réponse. C'est par erreur qu'elle n'a point été mise après celle de Haller, page 197.

Peu de temps après j'eus le chagrin de voir la licence de sa plume augmenter de jour en jour. Je me reproche toujours cet écrit qu'il a mis au devant de son Sénèque. Je connoissois sa fureur d'écrire et en redoutois les suites. Je l'avois engagé à se borner à des traductions, l'en croyant plus capable que d'autres ouvrages et pensant brider par là sa dangereuse imagination. Le hasard qui lui fit trouver Sénèque ouvert sur ma table, le fit choisir le chapitre de la vie heureuse. Je partois pour la France : à mon retour je trouvai sa traduction imprimée et précédée d'un ouvrage aussi détestable que le livre qu'il avoit traduit est excellent. Je lui en fis les reproches les plus forts : il fut touché, promit tout ce que je voulus et recommença.

Il faisoit ses livres sans dessein, sans s'embarrasser de leur sort, et quelquefois sans savoir ce qu'ils contenoient. Il en a fait sur les matières les plus difficiles, sans avoir ni réfléchi ni raisonné. Il a écrit contre tout le monde et auroit servi ses plus cruels ennemis. Il a excusé les mœurs les plus effrénées, ayant presque toutes les vertus sociables. Enfin, il trompoit le public d'une manière tout opposée à celle dont on le trompe d'ordinaire. Je sens combien tout ce que je vous dis est peu croyable, mais il n'en est pas moins vrai et l'on commençoit à en être si persuadé ici qu'il y étoit aimé de tous ceux qui le connoissoient.

Tout ceci, Monsieur, ne seroit point une réparation, s'il vous avoit fait quelque tort. Mais ses plaisanteries ne pouvoient pas plus vous en faire qu'elles n'en ont fait aux vérités qu'il a attaquées. Ceci n'est donc que pour défendre son cœur, rejeter ses fautes sur son jugement et vous faire connoitre l'homme. Tout le monde sait qu'il ne vous a jamais vu ni connu, il me l'a dit cent fois. Il ne vous avoit mis dans ses ouvrages que parce que vous étiez célèbre ou que les esprits qui couloient au hasard dans son cerveau avoient rencontré les syllabes de votre nom.

Voilà, Monsieur, ce dont je puis vous assurer et assurer le public. Je souhaite qu'il vous tienne lieu de la satisfac-

tion[1] que vous étiez en droit de prétendre et qu'il serve de témoignage authentique du respect que j'ai pour vos mœurs, pour votre esprit et pour toute votre personne.

J'ai l'honneur d'être...

de Berlin, du 25 Novembre 1751.

1 Haller ne fut point satisfait de cette réponse qui parait lui faire la leçon, excuser la Mettrie, en vantant ses qualités de cœur et en passant assez lestement sur les dangers nombreux des élucubrations malsaines de ce fou, bon tout au plus à amuser un roi philosophe qui le soutenait et l'encourageait dans ses folles utopies. Les amis de Haller profitèrent de cette réponse qui ne remédiait à rien, pour attaquer Maupertuis qui, en la publiant, mit en note : « Le public jugera si l'on a omis ici quelque chose de ce que la justice exigeoit ou de ce que l'amour-propre le plus difficile pouvoit prétendre. » Haller avait eu d'autres prétentions en écrivant à Maupertuis, et il lui sembla que la justice qu'il réclamait n'était pas suffisamment satisfaite.

TABLE DES MATIÈRES.

A

B

T

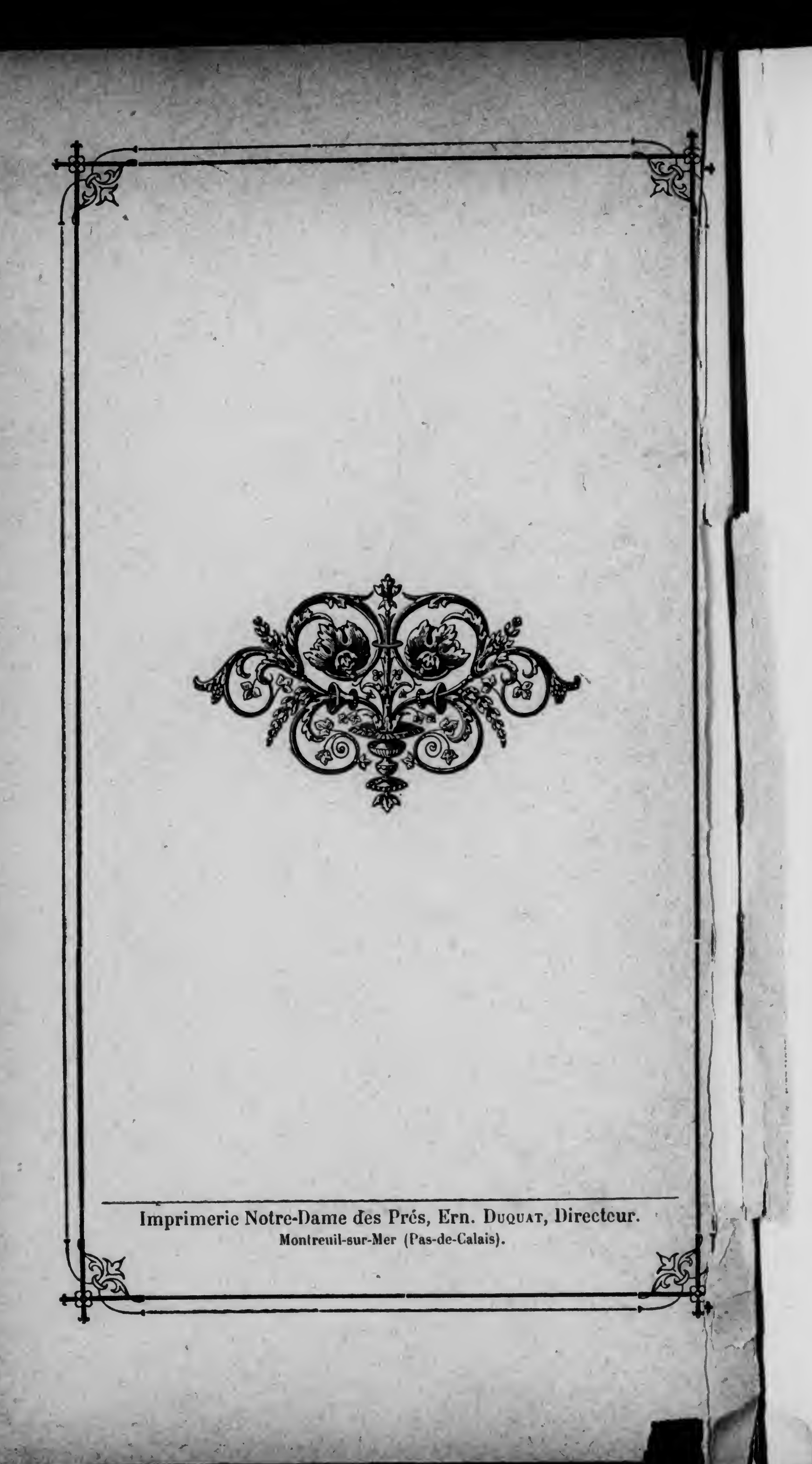
U

V

W

Z

Imprimerie Notre-Dame des Prés, Ern. Duquat, Directeur.
Montreuil-sur-Mer (Pas-de-Calais).



Imprimerie Notre-Dame des Prés, Ern. DUQUAT, Directeur.
Montreuil-sur-Mer (Pas-de-Calais).


DUPLICATE
0032023979

